

COURS
DE FIÈVRES.

COURS
DE FIÈVRES,

PAR FEU M.R DE GRIMAUD,

PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

SECONDE EDITION

Corrigée et augmentée d'une Introduction et de Supplémens qui rendent ce Cours complet,

PAR J.-B.-E. DEMORCY-DELLETRE,

MÉDECIN A MONTPELLIER.

TOME SECOND.

MONTPELLIER,

Chez SEVALLE, Libraire, Grand'Rue, n.° 122.

1815.

COURS COMPLET DE FIÈVRES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Fièvre éphémère.

JUSQU'A présent je n'ai parlé que de généralités sur les fièvres; maintenant nous devons entrer dans les détails, et d'abord je dois exposer le plan que je me propose de suivre.

Je traiterai donc d'abord des fièvres purement éphémères, c'est-à-dire, des fièvres simples (1), et qui sont complètement dépouillées de toute altération, soit dans les humeurs, soit dans la substance des organes. Dans les fièvres de cette espèce, nous n'apercevrons bien évidemment que les phéno-

(1) Que M. Elsner regarde, avec raison, comme la fièvre exemplaire, la fièvre générale, dont les autres ne présentent que des modifications variées.

mènes dépendans de la force tonique ou nerveuse; et nous ne saisirons, de la part de la faculté digestive, aucun acte différent de ceux qui s'exercent dans l'état ordinaire de santé.

Je passerai ensuite aux fièvres inflammatoires, c'est-à-dire, aux fièvres qui supposent, soit dans les humeurs, soit dans la substance même des organes, cette disposition indéterminée qu'on appelle phlogistique, et que nous sommes bornés à étudier dans ses effets comme toutes les autres modifications de la vie.

En troisième lieu, je traiterai de la constitution bilieuse, et je la considérerai sous trois aspects : dans l'estomac, les intestins ou les parties voisines, ce qui constitue la classe nombreuse des fièvres gastriques ou mésentériques bilieuses ; puis dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux, ce qui constituera la fièvre bilieuse générale, ou la fièvre ardente ; enfin, je la considérerai comme exerçant profondément son action sur la substance de quelque organe déterminé, et je prendrai pour exemple la fièvre pleurétique bilieuse essentielle, bien différente de celle qui est dépendante des premières voies ; et cette distinction est d'autant plus importante, que beaucoup d'auteurs ont décrit, sous le nom de pleurésie bilieuse, la fièvre pleurétique dépendante d'un amas de bile dans les premières voies.

En quatrième lieu, je traiterai de la constitution

catarrhale ou pituiteuse, et je la considérerai aussi, et dans les parties voisines du bas-ventre, et dans la masse générale des humeurs, et enfin dans quelques organes particuliers, ce qui constituera les fièvres mésentériques pituiteuses, les fièvres catarrhales générales; et pour exemple d'une fièvre catarrhale locale, je prendrai la péripneumonie.

Je traiterai ensuite des fièvres intermittentes, qui ne diffèrent, comme nous le ferons voir, des fièvres que nous aurons considerées auparavant, que parce que le génie nerveux s'y montre à un degré plus marqué que dans les fièvres continues; en sorte que les fièvres intermittentes doivent, selon les lois d'une méthode exacte, être placées après les fièvres continues, parce qu'elles sont réellement plus compliquées. Je m'attacherai surtout aux fièvres malignes, qui sont celles dans lesquelles le génie nerveux domine davantage; car nous verrons que la malignité de ces fièvres est un symptôme essentiellement nerveux ou spasmodique.

Enfin, je finirai (1) par les fièvres rémittentes, qui sont les plus compliquées, et qui résultent de l'union ou du mélange des intermittentes et des continues; en sorte que ces fièvres rémittentes

---

(1) La mort prématurée de l'auteur ne lui a pas permis de remplir en entier le plan indiqué ici, et de traiter des fièvres rémittentes. (*Note de l'éditeur de la première édition.*)

ne peuvent être connues que d'après la connaissance des fièvres intermittentes et des continues, qui en sont les élémens, et qui se combinent diversement pour les produire.

Cette méthode de division est simple, et elle nous offre des membres de sous-division étendus, bien espacés, et qui nous permettront de placer avec aisance les faits que la pratique nous présentera.

La fièvre éphémère débute par un sentiment de malaise, par des tiraillemens, des lassitudes dans les membres, des douleurs de tête plus vives chez les jeunes gens et chez les personnes qui ont beaucoup d'activité, et chez lesquelles on observe en général que les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures.

Le resserrement spasmodique de l'habitude du corps est peu considérable ; les horripilations sont légères et superficielles, et le plus communément il n'y a point de frisson décidé ; en sorte que le frisson qui accompagne le début d'une fièvre, donne lieu de présumer que cette fièvre est inflammatoire ou putride, et par conséquent très-différente des fièvres éphémères : il faut en excepter la fièvre dont l'invasion a été précédée de causes capables de frapper l'organe de la peau de spasmes violens. Telles sont l'exposition long-temps soutenue à l'ardeur du soleil, l'impression d'un froid rigoureux, les bains dans des eaux astringentes,

par exemple dans des eaux chargées d'alun ; car la fièvre qui suit l'action des causes de cette espèce, peut être décidément éphémère, quoiqu'elle débute par un frisson bien marqué, qui se prolonge et subsiste même assez long-temps.

Les fièvres éphémères sont très-communément produites par quelques causes évidentes ou procatarctiques, comme on parle communément, c'est-à-dire, quelques erreurs dans l'usage des choses non-naturelles : ainsi, ces fièvres sont communément décidées par des travaux forcés, par des veilles prolongées, par des excès dans le boire ou dans le manger, par l'impression du chaud ou du froid, et sur-tout par les vives émotions de l'ame. Cependant, il ne faut pas croire que ces causes produisent nécessairement des fièvres éphémères, qu'elles ne puissent jamais décider que des fièvres de cette espèce (1) ; et tout médecin qui, sans recherches ultérieures, traiterait comme éphémère toute fièvre précédée de causes évidentes, s'exposerait à des erreurs graves. Stoll remarque fort bien que la même cause évidente, par exemple, la boisson d'eau froide, lorsque le corps est fort échauffé, peut produire des accidens

---

(1) Les accidens déterminés par quelques causes évidentes ne durent guère que 24 heures ; s'ils durent davantage, ils dépendent alors d'une maladie réelle, déterminée par ces causes évidentes, et qui peut être de différente nature.

bien différens dans des temps divers : dans l'été, elle produira communément des fièvres gastriques bilieuses : dans l'hiver ou le printemps, des fièvres inflammatoires (1). Voullonne observe que Sydenham, qui croyait que presque toutes les maladies dépendaient d'une suppression de la trans-

---

(1) Stoll remarque encore qu'une même cause évidente de maladie, par exemple la suppression de la transpiration, produit en hiver des maladies de la tête, au printemps des maladies de la poitrine, en été et au commencement de l'automne des maladies du bas-ventre, parce que la tête est affaiblie relativement en hiver, la poitrine au printemps, le bas-ventre en été et en automne.

Piquer, dans son Commentaire sur les épidémies, remarque que Philiste, après avoir fait des excès de vin, tomba dans une affection léthargique, et que Chérion, après les mêmes excès, tomba dans une affection toute contraire : tant il est vrai, dit-il, que les causes extérieures n'ont qu'un effet dépendant de l'état où se trouve le corps. (Pag. 73, tom. III.)

Pour prouver l'action nécessaire des causes extérieures, le peuple-médecin fait valoir l'action du virus vénérien et des poisons. Mais on devrait savoir que les poisons perdent leur effet par l'habitude, qu'il est des sujets qui ne prennent point du tout la vérole, et que ceux qui la prennent peuvent avoir une vérole subordonnée à une cause de maladie déjà profondément établie dans le corps : ainsi Kæmpf a vu que, dans un homme attaqué d'obstructions dans le bas-ventre, la vérole ne céda qu'aux moyens appropriés aux obstructions; et Hunter, qui a parfaitement bien traité ce sujet, observe qu'en Angleterre la vérole est assez communément subordonnée à l'affection scrophuleuse.

piration, a été cependant un des plus grands ennemis de la méthode échauffante et sudorifique ; en sorte que ce médecin voyait bien que le traitement des maladies ne pouvait point être déterminé d'après la considération de leurs causes évidentes : cependant il a parfaitement connu la véritable indication des sudorifiques dans les maladies aiguës, communiquées par contagion.

La circonstance d'avoir été décidée par une cause évidente, est une circonstance très-remarquable, et qui doit faire présumer qu'une fièvre est éphémère ; mais ceci n'est cependant qu'une simple conjecture, qui a besoin d'être confirmée par l'étude de la fièvre et par l'examen ultérieur de l'ensemble des phénomènes qu'elle produit.

Dans la fièvre éphémère, la chaleur se développe librement par un mouvement suivi d'une manière uniforme, et qui n'est point coupé par des alternatives de froid, comme il arrive assez souvent dans les fièvres putrides; et quoique la chaleur puisse avoir beaucoup d'intensité, cependant elle est douce comme dans l'état de santé, et elle ne porte point sur le tact cette impression d'âcreté qui caractérise les autres espèces de fièvre.

Le pouls est grand, fort, vîte, fréquent, mais il est parfaitement égal, soit que l'on compare entre eux les mouvemens de dilatation ou les mouvemens de contraction. Galien donne sur-tout,

comme un signe qui a beaucoup de valeur, l'égalité entre les mouvemens de dilatation et de contraction ; et l'inégalité entre ces deux espèces de mouvemens, est, selon lui, une des circonstances qui va le plus directement à établir le caractère putride de la fièvre, c'est-à-dire, sa complication avec une altération quelconque dans les humeurs ou le fond des organes.

Mais un des caractères les plus fréquens de la fièvre éphémère, c'est qu'immédiatement après la terminaison de l'accès, le pouls rentre tout d'un coup dans l'ordre de ses mouvemens naturels, au lieu que dans toutes les fièvres d'accès, dans celles même dont les accès laissent entre eux le plus d'intervalle, le pouls est ou faible ou plus vîte, et présente toujours quelque altération qu'il est très-facile de saisir, pour peu qu'on ait le tact exercé. Un autre grand caractère de la fièvre éphémère, c'est que l'urine ne présente aucune altération, et qu'elle ne porte pas d'autres qualités que celles qu'elle a dans l'état de santé.

La fièvre éphémère se termine très-généralement dans l'espace de vingt-quatre heures, et c'est de là qu'elle a tiré sa dénomination ; en sorte que Dioclès avait raison de regarder le premier jour comme véritablement critique, en entendant par crise toute solution de maladie, et non pas seulement, comme l'ont voulu quelques-uns, cette solution précédée de symptômes plus ou

moins alarmans ; car, dans l'ordre de la nature, le premier jour est bien réellement destiné à la solution des fièvres décidément éphémères. Cette durée de vingt-quatre heures est aussi celle que la nature emploie pour toutes ses opérations ordinaires. « *Judicari in morbis est, quum morbi augescunt aut increscunt, aut in alium morbum transeunt, aut desinunt.* » *Hipp.*, *De morb. De affect.*, *n.*° 7, *Cornaro.*

Cette fièvre peut cependant, sans changer d'essence, se porter au-delà de ce terme (1). Nous avons déjà fait observer, et nous aurons souvent occasion de rappeler que la nature des maladies ne peut être déterminée par leur durée, mais qu'elle doit l'être exclusivement par l'ensemble des phénomènes qu'elles développent.

La fièvre éphémère se termine quelquefois par un écoulement abondant d'urine, mais parfaitement naturelle, et qui n'annonce d'autres coctions que celles qui se font dans l'état de pleine santé ; mais le plus souvent elle se termine par

---

(1) Fièvre éphémère des mélancoliques. (*Piquer*, *Obras.*, *t. III*, *p.* 179 ; *Martian*, *De locis in homine*, *sect. II*, *vers.* 79.)

M. Piquer remarque que chez les personnes mélancoliques, la fièvre éphémère dure assez souvent trois ou quatre jours ; et il est en général bien remarquable que chez les gens de ce tempérament, la nature porte une lenteur, une opiniâtreté bien marquée dans tous ses actes. *Tenax propositi*, disait Stahl.

la sueur, ou du moins par une moiteur bien sensible. Galien observe que de toutes les causes capables de prolonger une fièvre éphémère, une des plus puissantes est l'impression d'un air froid. Gohl dit à cette occasion que les fièvres éphémères sont beaucoup plus rares dans le nord que vers le sud. Dans les pays froids, l'éruption de la sueur est beaucoup plus difficile, et des fièvres d'abord purement éphémères, changent de nature, parce que l'action du climat s'oppose à l'établissement de leurs moyens ordinaires de solution.

Wagler, dans son traité *De morbo mucoso*, remarque que les personnes délicates, sur-tout les gens d'étude qui mènent une vie sédentaire, sont très-sujets à une petite fièvre éphémère, qui débute le soir, dure toute la nuit, et se termine le matin par des sueurs. Ces petites fièvres éphémères sont des ressources puissantes que se ménage la nature, et par le moyen desquelles, non-seulement elle soutient et conserve une constitution délicate et affaiblie, mais encore elle échappe à des causes de maladie graves : aussi Wagler remarque que les personnes qui avaient l'habitude de ces fièvres éphémères bien conduites, et qui avaient soin de soutenir l'éruption critique de la sueur, étaient assez communément préservées de l'épidémie dont il décrit l'histoire. Il est en général bien digne de remarque qu'une maladie quelconque, passée en habitude par ses répétitions fré-

quentes, rend, pour ainsi dire, inhabiles à des maladies différentes ; en sorte qu'une constitution épidémique bien établie, qui affecte des corps ainsi disposés, n'a guère d'autre effet que de ramener leur maladie habituelle : c'est ainsi que la peste même peut se transformer en goutte chez un homme éminemment goutteux.

Nous remarquerons à cette occasion que l'appareil des mouvemens de la goutte, quoique le même en apparence, peut cependant tenir à des causes fort différentes, et constituer par conséquent une maladie bien différente, comme le dit très-bien Plencis, professeur de Prague. « *Variæ* » *causœ podagram producentes, diversissimâque* » *naturâ suâ auxiliâ, quibus hinc indè podagri-* » *cum sanatum legimus, naturam variam podagrœ* » *evincunt, ut affirmare audeam insanabilitatem* » *podagrœ exindè potissimum pendere, quod me-* » *dici specifico credito morbo specificam semper* » *quœsiverint medelam, sic quœ naturœ tramitem* » *deseruerunt.* » Ce n'est pas qu'il n'y ait dans la goutte une cause spécifique comme dans la plupart des maladies, ainsi que nous le verrons dans la suite ; mais le plus souvent ce spécifique est subordonné aux causes générales de maladie, les seules dont la considération doit faire véritablement l'objet de la médecine dogmatique et méthodique, au moins d'après l'état de nos connaissances actuelles.

Wagler remarque que rien ne dispose plus éminemment à des maladies graves que d'arrêter la sueur du matin, qui est la voie de solution de ces fièvres éphémères ; et ces erreurs de traitement ou de régime disposent sur-tout à des fièvres mésentériques , à raison de la grande correspondance qui est établie entre l'organe de la peau et ceux du bas-ventre. On observe assez souvent des hommes qui éprouvent deux à trois fois chaque année et à la même époque , une véritable fièvre éphémère , qui se termine par différentes évacuations, soit par le vomissement, soit par les selles , par des urines plus abondantes , plus chargées , par des pustules sur les lèvres , par différentes éruptions cutanées et qui laissent un bien-être sensible , etc. Or , ceci confirme ce que nous disions ci-devant , savoir que le caractère essentiel des fièvres éphémères n'est pas d'être produites par des causes évidentes extérieures.

Pline rapporte que le poète Antipater eut chaque année , pendant toute sa vie , une fièvre éphémère , le jour qui répondait à celui de sa naissance. « *Antipater Sidonius poeta omnibus annis uno die tantum natali corripiebatur febri* , » (*Hist. nat. lib.* 7 , *ch.* 51 ;) et que cette fièvre enfin termina sa vie dans un âge fort avancé (1).

(1) On dit que Valescus de Tarente , professeur de cette université , eut , pendant trente ans , une fièvre qui revenait tous les trente jours.

Le traitement de cette fièvre est fort simple, et les moyens qu'on emploie sont plutôt tirés de la diète que de la classe des remèdes proprement dits. Il n'est question que de rester en repos, de se tenir un peu plus chaudement qu'à l'ordinaire, de faciliter et de soutenir l'éruption de la sueur par des boissons délayantes. Le petit lait, un mêlange d'eau et de lait, des décoctions d'orge, d'avoine et de pain, auxquelles on peut ajouter du nitre et différens robs, si la chaleur est fort vive, remplissent suffisamment cette indication (1).

Mais le point principal de ce traitement, c'est de donner des alimens convenables, comme des crêmes d'orge, de riz, des panades, ou autres choses semblables, lorsque la fièvre est sur son déclin : Galien avançait que l'impression tonique et fortifiante que les alimens font sur l'estomac, est une circonstance nécessaire pour décider complètement la terminaison de l'accès.

Les anciens médecins méthodistes, (c'est-à-dire,

---

(1) Sur le traitement, *Hipp.*, *De locis in homine*, *sect. II*, *vers.* 79, *comm. Martian.*

Lorsque la fièvre est sans altération dans les humeurs, il faut employer les bains tièdes, les frictions huileuses, et favoriser le développement de la chaleur. « *Lavare multâ aquâ* » *oportet et oleo illinire, et quàm maximè calefacere quo* » *caliditas operto corpore præ sudore egrediatur.* » *De locis in homine*, *vers.* 38, *Cornaro.*

des médecins qui suivaient les dogmes de Thessalus et de Thémison), étaient dans l'usage d'interdire toute espèce d'alimens dans les trois premiers jours d'une maladie ; et à compter du quatrième jour, ils ne donnaient de nourriture que par jours alternatifs : ainsi ils ne nourrissaient que le quatrième, le sixième, le huitième jour et ainsi de suite, c'est ce qu'ils appelaient le *diatriton*.

Cette pratique, ils l'employaient constamment sans distinction de maladies, d'âges, de tempéramens ; et Galien, qui avait eu souvent occasion d'en observer les effets, s'était convaincu que les fièvres éphémères, traitées de cette manière, se prolongeaient et dégénéraient en fièvres ardentes promptement suivies d'affections hectiques incurables, sur-tout chez les gens secs, ardens, bilieux, que les anciens appelaient *pychrocoles* ; dénomination tirée de la surabondance de bile amère dans les humeurs.

Cette pratique ne produit pas des effets aussi funestes chez les tempéramens contraires ; mais elle a toujours le grand inconvénient de tourmenter, de fatiguer les malades en pure perte, et de prolonger notablement leur convalescence.

Hippocrate disait que rien ne rafraîchit si puissamment, (*refrigeratio efficitur tum ex aliis quibusdam, tum ex cibi exhibione*,) que l'usage des alimens placés dans des circonstances convenables ; c'est aussi ce que le peuple répète sans

cesse ; le peuple qui, quoiqu'en disent les faux sages, est en possession des vérités les plus importantes sur presque tous les objets, et sur-tout sur la science de l'homme.

Les anciens, dans le traitement des fièvres, faisaient un grand usage des bains qu'ils plaçaient vers le déclin ; et l'on voit en effet que les bains qui tendent éminemment à répartir les mouvemens d'une manière uniforme, doivent contribuer avec beaucoup d'efficacité à la terminaison de cette fièvre. Cependant les bains convenaient mieux aux anciens qu'ils ne conviennent aujourd'hui, parce qu'ils en avaient l'habitude (1) ; car, comme les bains peuvent être sujets à des effets équivoques, et, qu'en général, le temps de maladie n'est pas celui qu'il faut choisir pour introduire de nouvelles habitudes, même avantageuses, il est beaucoup plus prudent de ne pas les employer dans une affection aussi parfaitement indifférente en soi, que l'est la fièvre éphémère.

Les fièvres éphémères sont toutes des affections du même ordre, des affections également fugitives

---

(1) *Magni autem admodùm pendere videtur, si æger cum rectè valuit, balneum valdè effectavit, et lavari fuerit assuetus, nempè tales magis appetunt juvanturque cum loti fuerint. Hipp., De vict. rat. in morb. acut.; Gal., Com. III, op. omn., tom. VI, p.* 680.

et légères, qui tendent d'elles-mêmes à se dissiper, et qui demandent la même méthode de traitement, avec quelques modifications cependant, déterminées par la différence des causes qui les ont produites ou qui les soutiennent. Si vous voulez prendre des connaissances étendues sur cet objet, vous pouvez consulter avec avantage le huitième et le neuvième livre de la méthode de Galien, l'ouvrage d'Avicenne sur les fièvres, et sur-tout les observations de Forestus. Cet ouvrage de Forestus est un des plus intéressans qu'on puisse consulter ; c'est une riche collection de faits de pratique, les seuls que nous devions recueillir, comparer et ordonner pour nous élever à une théorie saine, solide et qui puisse vraiment nous diriger.

Vous verrez dans les ouvrages que je vous indique, que, quoique toutes les fièvres éphémères demandent en général un traitement uniforme, qui est celui que nous avons proposé, ce traitement comporte quelques différences relativement aux causes évidentes qui ont précédé. Ainsi, lorsque les fièvres éphémères sont décidées par de vives émotions de l'ame, comme alors le spasme de l'habitude du corps est léger ou plutôt absolument nul, le bain est moins indiqué (1),

---

(1) Quoique le bain puisse être très-utile pour calmer l'état d'irritation que les vives émotions de l'ame décident presque toujours dans la région épigastrique.

que lorsque l'organe de la peau est plus contracté, comme il arrive à la suite des bains dans des eaux astringentes, comme des eaux chargées d'alun, etc. Lorsque la fièvre est décidée par l'exposition long-temps soutenue à une chaleur vive, il faut faire dès le commencement des embrocations sur la tête avec des huiles rafraîchissantes, et continuer cette pratique jusqu'à ce que la fièvre soit sur son déclin. Si elle est le produit d'un froid rigoureux, il faut faire de semblables embrocations, mais avec des huiles échauffantes. Lorsque la fièvre est décidée par une douleur vive, on doit s'appliquer par tous les moyens possibles à tempérer, à calmer la violence de la douleur, etc. Mais je passe rapidement sur tous ces détails, et je m'arrêterai seulement à la fièvre éphémère par cause d'indigestion, ou à la fièvre éphémère décidée par la surcharge des premières voies.

Galien remarque que, dans les gens d'un tempérament sec, ardent, bilieux, *pychrocoles*, comme il les appelle, la fièvre par cause d'indigestion, suppose presque toujours la dégénération putride ou nidoreuse des alimens dans l'estomac; d'abord parce que, dans les tempéramens de cette espèce, la dégénération acide des alimens dans les premières voies est extrêmement rare, et qu'elle n'a guère lieu que par rapport aux alimens éminemment acescens; en second lieu,

parce que les substances acides ne portent pas sur l'estomac une impression aussi vivement irritante que les sucs corrosifs et bilieux. Toutes les fois que, dans ces tempéramens, la fièvre se trouve compliquée avec des rapports acides, on doit donc présumer que la dégénération acide des alimens dans l'estomac et la fièvre sont des accidens indépendans l'un de l'autre; et que la fièvre, dès-lors, n'étant pas produite par une cause légère et comme extérieure, n'est pas simplement une fièvre éphémère, mais une fièvre de toute autre nature.

Cette fièvre d'indigestion peut se présenter sous deux formes différentes; elle peut être accompagnée de diarrhée ou de constipation; et, dans chacune de ces circonstances, elle demande un traitement différent.

Si la diarrhée est modérée, il faut l'aider par des boissons convenables; et vers la fin de l'accès, lorsque la diarrhée n'a point été excessive, lorsqu'elle n'a point affaibli, lorsqu'elle a simplement vidé les premières voies et évacué les sucs indigestes et corrompus qu'elles contenaient, on pourra baigner, si, comme nous le disions, le sujet a l'habitude des bains. Si au contraire il n'en a pas l'habitude, ou que le flux de ventre l'ait un peu affaibli, il faut alors donner des alimens. Si le flux de ventre subsiste encore, il conviendra de combiner ces alimens avec des as-

tringens; et si le malade a du dégoût, ce qui est assez ordinaire dans les fievres d'indigestion, il faudra tâcher d'éveiller l'appétit, par exemple, en faisant prendre des acides, ou, dans la saison, des fruits aigrelets et d'un goût agréable. Ainsi, lorsque le flux de ventre subsistait et qu'il allait à abattre les forces, Galien donnait, vers le déclin de l'accès du *polenta*, qui etait une espèce de bouillie faite avec de l'orge torréfié et réduit en farine (1), et il ajoutait à cette bouillie une suffisante quantité de suc exprimé de grenades ou de coings; et lorsque le malade avait beaucoup de dégoût, il lui donnait deux ou trois cuillerées de suc de coings, ou de pulpe de ce fruit.

Mais, soit que la diarrhée soit excessive ou non, il est à propos, avant d'en venir à l'usage des alimens, de fortifier l'estomac, et de dissiper l'impression de faiblesse qu'a porté sur cet organe le travail forcé de la digestion : pour cela, il faut appliquer sur la région de l'estomac des substances toniques et légèrement astringentes.

---

(1) Le *polenta* avec le suc de grenade était un remède familier à Hippocrate. *V. De morb. vulg., lib. II, sect. II, Cornaro*, *p*. 354.

« *Polentæ pollen in mali panici succum inspersus.* » Chez une femme attaquée de cardialgie : « *Mulier, os ventriculi dolebat* » *et nihil remittebat dolor. Huic polentæ pollen in mali punici* » *succum inspersus, et semel in die acceptus in cibo satis fuit.* »

Pour satisfaire à cette indication, Galien faisait des fomentations avec de l'huile, dans laquelle il avait fait bouillir de l'*absinthe*, et avant de la faire bouillir dans l'huile, il avait soin de la tremper à plusieurs reprises dans l'eau bouillante, afin de la dépouiller de son odeur forte et désagréable; si l'estomac était douloureux, il tenait appliqués sur la région épigastrique des linges chargés de cette huile médicamenteuse.

Mais quels que soient les topiques qu'on applique sur l'estomac, une précaution importante, et sur laquelle Galien insistait fortement, c'est que ces topiques soient appliqués à un degré de chaleur assez considérable, (il faut en excepter les cas où la région épigastrique est travaillée d'une affection ardente, érysipélateuse ou bilieuse,) autrement ils feraient beaucoup de mal, en énervant cette partie, qui est le centre principal des forces, et, pour ainsi parler, la masse sur laquelle elles s'appuient dans leur développement : nous avons déjà remarqué, d'après Galien et Gohl, que l'impression du froid sur la région épigastrique est une cause puissante de maladie.

La fièvre éphémère d'indigestion avec constipation, offre un accident plus grave, et qui, lorsqu'il est négligé ou mal traité, peut aisément dégénérer en fièvre mésentérique. Pour le traitement de cette fièvre, il faut s'assurer dans quelle partie des premières voies se trouvent les alimens cor-

rompus qui la décident ; s'ils sont contenus dans l'estomac, ce que l'on peut reconnaître par l'amertume de la bouche, par les nausées, les vomissemens, les rapports nidoreux, et une oppression ressentie vers la fossette du cœur, il faut tâcher d'en procurer l'évacuation, mais plutôt par des boissons délayantes, précédées, s'il est nécessaire, des digestifs convenables, que par des émétiques décidés (1); et un moyen très-simple et très-effi-

---

(1) J'ai été consulté pour un homme de 50 ans, d'un tempérament sec, qui, à la suite d'un traitement mercuriel, suivi avec peu de ménagement, ayant pris un fort émétique pour une indigestion, ressentit depuis ce moment une douleur continuelle à l'estomac, qui augmentait après les repas, et souvent des vomissemens de matières glaireuses, etc., et qui, quelque temps après, par l'effet d'une vive émotion de l'ame, éprouva un vomissement de sang, etc. On peut établir que l'émétique, à moins qu'il ne soit bien indiqué par l'état de la maladie, est toujours contre-indiqué dans ceux chez qui on peut présumer des congestions dans le bas-ventre, comme on peut toujours le faire dans les gens d'un certain âge, d'un tempérament bilieux et hémorrhoïdaire, et qui sont sujets à des douleurs dans quelque partie du bas-ventre. Tissot, *Epist. ad Zimmermann*, *p.* 9, en parlant d'un vomissement atrabilaire qui devint mortel : *Frequentior usus per plures annos antimonii emetici.*

V. Hipp., *De vict. rat. in acut.*, *sect. IV*; *Martian*, *p.* 270, *vers.* 84 ; *Cornaro*, *ibid.*, *n.*° 41.

Dans le cholera-morbus, décidé par des excès de table, Hippocrate donnait des boissons délayantes ; il employait les bains tièdes : il observe que les purgatifs par haut et par

cace est une simple boisson d'eau tiède, prise en quantité suffisante. Alexandre de Tralles disait qu'il ne connaissait point de remède qui allât plus puissamment à combattre une fièvre éphémère, décidée dans les tempéramens bilieux, par une dégénération putride ou nidoreuse des alimens. Celse ne conseille aussi que de l'eau chaude, dans laquelle il recommande de faire fondre un peu de sel marin ou sel commun.

---

bas agissent trop fortement. « *Venter autem curatur, tum » superior, tum inferior, per potiones humectantes et per » balnea calida, corpus mollientia, capite excepto et sic tunc » vomitus proclivior fit. Si verò evacuaveris, violenter vomunt » et violentiùs secedunt.* » (*De affect.*, *n.*° 27, *Cornaro.*) Prosper Martian remarque, dans ce cas, qu'un purgatif peut devenir contraire en agitant trop fortement les humeurs. Voyez-en un exemple dans le Journal de médecine 1786, octobre, où il paraît que 15 grains d'ipécacuanha, et demi-grain de tartre stibié, décidèrent un volvulus très-dangereux. Il est vrai que le sujet de cette observation avait pris peu avant, un violent accès de colère, ce qui revient au principe dont nous parlions, d'après lequel tous les excitans des organes gastriques deviennent très-pernicieux dans l'état d'irritation qu'y introduisent les fortes émotions de l'ame.

V. Martian, *Comm. in vers.* 12. « *Cum morbi causa (cibaria » scilicet corrupta) in ventriculo residet, ad medicamenta pur- » gantia non est confugiendum, quæ humores trahunt à toto » ubi nullum adest vitium.* (Pag. 147, première colonne.) » « *Si crudum adhuc in his vinum* (il parle du mal de tête » produit par les excès du vin,) *jubendi sunt ut tepidâ aquâ » haustâ vomant.* » (*Gal.*, *De med. compos.*, *cap. V*; *Opera omnia*, *tom. V*, *p.* 497.)

Dans cette circonstance Galien employait le *diatriton piperum*, qui était une combinaison de trois espèces de poivre. Alexandre de Tralles s'étonne que Galien ait donné un remède aussi échauffant dans une affection chaude et bilieuse de l'estomac et des intestins. On peut répondre à Alexandre de Tralles, que Galien ne présumait pas une affection semblable ; car alors la fièvre n'eût pas été simplement éphémère, mais réellement mésentérique bilieuse, c'est-à-dire, continue avec redoublement, comme nous le dirons dans la suite. Il ne voyait donc qu'une simple dégénération des alimens, et son objet était uniquement de fortifier l'estomac et les intestins, de les irriter, et de les mettre en état de chasser la masse putride qui les chargeait. Cependant, comme il y a toujours lieu de craindre une affection semblable à celle que supposait Alexandre de Tralles, il vaut mieux, comme le conseille Sennert, employer des stomachiques moins échauffans.

Si les produits corrompus et indigestes sont parvenus vers les gros intestins, il faut en solliciter ou aider l'évacuation, soit par des suppositoires, soit par des lavemens (1) ; et ces lavemens doi-

---

(1) « *Si febris corripiat, veteri stercore non subeunte, aut* » *à cibo recens accepto, sive cum dolore lateris, sive absque* » *eo, quietem agere oportet, donec cibi descenderint priùs ad* » *infernam alvum : potu verò uti aceto mulso* ; » à moins,

vent être différemment composés selon la diversité des circonstances. Ainsi on les rendra calmans et adoucissans s'il y a des douleurs vives dans les entrailles ; on les rendra carminatifs si le malade est tourmenté de vents ; et s'il n'y a ni flatuosités, ni douleurs, on les composera avec de l'eau, du miel et un peu d'huile.

Tous les actes de la nature sont liés entre eux, comme le répétaient si souvent les anciens philosophes théistes, et la nature passe d'un état à un autre par des nuances adoucies, par des gradations insensibles, qui ne se distinguent bien nettement que lorsqu'elles sont prises et observées à une assez grande distance ; ainsi la transition de la fièvre éphémère à une fièvre d'une espèce différente, est adoucie et ménagée par des états intermédiaires qui présentent, réunis et confondus, les caractères distinctifs de ces deux espèces de

---

ajoute-t-il, qu'il n'y ait des douleurs vives dans les lombes, ou que les flatuosités ne soient très-fétides ; car alors on doit supposer, indépendamment de l'indigestion, des humeurs en turgescence dans les gros intestins, et qui, comme telles, demandent promptement à être évacuées. « *Quum autem ad lombos » gravitas devenerit, infuso per clysterem eluere, aut medi- » camento purgare oportet : quum verò flatus graveolentes pro- » dierint, glandula subdititia* (suppositoire) *aut infusa per » clysterem utendum erit.* » (*Cornaro, p.* 427, *n.*° 41 ; *Martian, p.* 270, deuxième colonne, *vers.* 84 ; *De vict. rat. in acut., sect. IV.*

fièvre. Ainsi la pléthore décidée peut être considérée comme un état inflammatoire imminent; aussi les femmes qui dans la grossesse sont dans un état de pléthore évident, ont-elles très-communément le sang couvert de la croûte phlogistique, selon l'observation de De Haën. Dans l'ordre de la nature, dans le système réel des maladies, il y a donc autant d'espèces différentes de fièvres éphémères, qu'il y a d'espèces différentes de fièvres vers lesquelles tendent ces fièvres éphémères. Ainsi il y a vraiment, comme l'a dit Fernel, une éphémère bilieuse, une éphémère catarrhale; mais je ne traiterai point ici de ces espèces de fièvres, qui seront suffisamment connues en rapprochant ce que nous avons dit de l'éphémère en général, de ce que nous dirons dans la suite des fièvres bilieuses, pituiteuses, etc.

CHAPITRE II.

Fièvre éphémère prolongée.

JE passe à la fièvre éphémère prolongée, qu'on appelle dans les écoles *synoque non putride*, et qu'on peut regarder comme faisant la nuance entre la fièvre éphémère simple, et la fièvre inflammatoire dont nous parlerons dans la suite; ou si vous

voulez, comme l'état par lequel la pléthore tend à se transformer en disposition phlogistique ou inflammatoire bien décidée.

Cette fièvre présente à-peu-près les mêmes caractères que la simple éphémère; mais ces caractères y ont un degré de vigueur plus marqué ; ainsi la chaleur est beaucoup plus vive, mais elle n'excite point cette sensation d'âcreté qui caractérise les fièvres putrides; le pouls est vîte, fort, fréquent, mais il est parfaitement égal comme dans l'éphémère; l'urine est communément un peu plus consistante et plus vivement colorée que dans la simple éphémère, mais elle n'a point d'odeur désagréable, et elle dépose promptement un sédiment copieux, parfaitement homogène et bien fondu; la peau est fortement colorée, et les vaisseaux qui rampent dans sa substance sont distendus et gorgés de sang : et ceci a lieu principalement vers les parties supérieures : (c'était surtout au mouvement des artères temporales qu'Hippocrate avait égard dans les maladies fébriles ; Stoll, aph. 52 : il parle très-peu des mouvemens de l'artère du poignet.) Le visage est donc d'une couleur vive et très-foncée, les artères temporales battent fortement, les yeux sont gonflés et larmoyans, la bouche est communément douce, la tête pesante, la respiration embarrassée, le sommeil profond, ou troublé par des songes inquiétans.

Cette fièvre règne communément au printemps;

lle attaque sur-tout les jeunes gens d'une constitution vigoureuse, qui se nourrissent habituellement d'alimens très-succulens, qui boivent des vins doux, qui prennent des liqueurs fortes, et qui mènent une vie peu exercée, sur-tout si cet état de mollesse succède à une vie sobre fort agitée : *Savonarola* l'appelait la fièvre des moines et des évêques.

Cette fièvre dure communément sept jours, et elle se termine par des sueurs ou par des hémorragies (1) ; mais nous parlerons plus particulière-de ces solutions, en parlant des fièvres inflammatoires (2).

La fièvre éphémère prolongée ou l'inflammatoire imminente, indique éminemment l'usage de la saignée. C'est une fièvre de cette espèce que Galien éteignit, étrangla tout d'un coup (*jugulasti febrem*, comme on lui disait plaisamment), en saignant jusqu'à la défaillance.

Le sujet sur lequel Galien fit cette expérience, dont vous pouvez voir le détail dans le neuvième

---

(1) Consultez Forestus (*lib. XIII, obs.* 12,) l'hémorragie était excessive ; il saigna au bras : il fit appliquer sur la tête, à froid, de l'eau de roses, du vinaigre rosat et du bol d'Arménie ; il donna intérieurement des matières stercorales de cochon, mêlées avec le bol d'Arménie. (Pag. 84.)

(2) L'hémorragie peut être décidément critique dans les fièvres, indépendamment d'aucun travail de coction. (*Prænot. coac., Martian, p.* 363, *col.* 1, *vest.* 29.)

livre *De Methodo medendi*, était un jeune homme d'une constitution forte, habitué à des exercices violens qu'il avait suspendus pendant trois mois à-peu-près ; Galien différa la saignée jusqu'au troisième jour, parce que, peu de temps avant l'invasion de la fièvre, il avait pris des alimens dont la digestion s'était faite difficilement et d'une manière incomplète, et qu'en général, l'état de travail des premières voies est une puissante contre-indication de la saignée. La fièvre se soutenait au même degré de vigueur ; la chaleur était vive, mais douce ; le mouvement des artères, grand, vîte, fréquent, mais parfaitement égal ; l'urine très-peu altérée, soit dans sa consistance, soit dans sa couleur : il le saigna, et continua la saignée jusqu'à ce qu'il tombât en défaillance (1) : ce qui fut suivi d'une prompte et complète terminaison de la fièvre.

Les saignées de cette espèce peuvent sans doute être très-utiles dans les éphémères prolongées, et les expériences de Galien ne laissent aucun doute sur cet objet ; cependant cette pratique est fort délicate, et sujette à une infinité d'exceptions très-difficiles à saisir. Galien lui-même, dans son Traité de la saignée, rapporte avoir vu plusieurs médecins qui, par ces saignées, ainsi portées jusqu'au

---

(1) Ces saignées, jusqu'à défaillance, étaient poussées communément jusqu'à cinq ou six livres de sang. (*Hollier, Comm. in aph.* 3, *lib. I.*)

blanc, avaient décidé une mort prompte, et quelques autres qui avaient introduit dans la constitution une faiblesse absolument incurable.

Il est donc infiniment plus prudent de faire des saignées plus modérées, et de les répéter selon le besoin. Galien demandait, comme une précaution essentielle dans l'administration de la saignée, d'employer peu après son usage, soit des alimens convenables, soit un régime et des moyens sudorifiques (1); et cela est fondé sur ce que la saignée tend, comme nous le dirons dans la suite, à porter les forces et les mouvemens vers l'habitude extérieure du corps. Aussi, l'on dit assez commu-

---

(1) A la suite des grandes pertes de sang, il se forme souvent des concrétions polypeuses dans le cœur et les gros vaisseaux. (Van-Swieten, aph. 52, p. 61.) Il remarque avec raison que les anxiétés qu'on éprouve après les syncopes, dépendent de l'épaississement que le sang contracte dans les grands vaisseaux, et que les efforts de respiration que l'on fait alors, ont pour objet de résoudre cet épaississement.

V. Hippocrate, De vict. rat. in acut., *sect. IV*, *vers.* 27, avec le Commentaire de Galien, qui dit aussi : « *Ergò ita affectis* » *sanguis detrahitur is frigidus crassus et vix fluens apparet.* » (*T. VI*, *p.* 700.) Dans le Traité d'Hippocrate, il est question des accidens qui arrivent quand l'atrabile est en mouvement. Hippocrate dit de saigner tout de suite après avoir employé les fomentations ; et quand les forces étaient un peu rétablies, de provoquer les évacuations, soit par les émétiques, soit par les purgatifs, et il faisait prendre une grande quantité de lait d'ânesse bouilli. (*Idem, ibid.*)

nément, non sans raison, que le sommeil est contraire après la saignée; (Tissot, *De variol. ad Haller*, pag. 10;) en sorte que cette action de la saignée est puissamment aidée par le travail modéré de la digestion, et par les remèdes sudorifiques. Alberti, dans sa Dissertation sur la fièvre de Hongrie, dit que le défaut ou l'omission des sudorifiques, à la suite de la saignée, rend souvent très-pernicieux l'usage de ce secours.

Or, dans l'emploi des sudorifiques, une précaution importante, c'est qu'il faut constamment commencer par les plus faibles, et passer par gradations ménagées à ceux d'une activité plus décidée, en suivant, autant qu'il est possible, le progrès du développement des forces.

Galien a observé que les saignées copieuses étaient très-généralement suivies d'évacuations par le vomissement ou par les selles. Nous devons conclure de cette observation et des observations analogues de Sydenham et de beaucoup d'autres, que les saignées tendent puissamment à favoriser les évacuations des premières voies, et que dès-lors ce sont des secours très-bien entendus pour aider l'action des émétiques ou des purgatifs; en sorte que, lorsque la saignée et les purgatifs paraissent indiqués à-la-fois, il faut constamment faire précéder la saignée.

Ceci dépend sans doute de ce que la saignée,

sollicitant les mouvemens à l'extérieur, dissipe (1) ou diminue avec beaucoup d'avantage les spasmes fixés sur les premières voies, et qui s'opposent à l'établissement des mouvemens péristaltiques, nécessaires pour décider les excrétions, soit par les selles, soit par le vomissement. Alexandre de Tralles recommande, pour décider le vomissement chez les personnes qui vomissent avec peine, de fomenter les pieds et les mains avec de l'eau chaude: « *Si æger difficulter vomat, pedes manusque priùs* » *oportet fomentis calefacere.* » Et ces fomentations agissent aussi en détruisant les spasmes fixes dont l'estomac est chargé, et qui s'opposent à l'établis-

---

(1) Morgagni rapporte qu'une femme qui éprouvait une oppression continuelle, fut saignée du bras, et que le sang qui coulait goutte à goutte était évidemment froid. Le lendemain on saigna en même temps du bras et du pied ; le sang sortit alors à plein jet, avec la chaleur ordinaire, et elle sentait que l'oppression se dissipait à mesure que le sang coulaît; le soir il parut une petite fièvre qui ramena la chaleur dans les extrémités inférieures qui étaient froides et roides depuis....... Cette observation démontre bien l'action excitante de la saignée, (*vid. epist* 49, *n.*° 26,) et comment elle favorise le développement des forces qui sont vicieusement concentrées dans les parties intérieures. Hippocrate me paraît avoir connu des spasmes violens dans les vaisseaux qui privent le sang, qui y est contenu, de l'influence de la vie, et qui l'épaississent et le coagulent. « *Infrigidationes fiunt* » *ob stationem.* » Il recommande les saignées après l'usage des fomentations tièdes. (*Vid. sect. I, De affect.*)

sement de ce mouvement qui est nécessaire pour décider le vomissement.

Morgagni a vu l'immersion des mains et des bras dans l'eau chaude prévenir des accidens convulsifs de la poitrine, lors même que ces accidens étaient déterminés par une cause établie fixement, comme, par exemple, par un vice organique. Dans son épître dix-septième, il rapporte que le marquis de Paullucci, qui avait un anévrisme de l'aorte, placé de manière à comprimer la trachée-artère, éprouvait de temps à autre des paroxismes de suffocation, qui étaient sensiblement adoucis, et même prévenus par l'immersion des bras dans l'eau tiède.

C'était une pratique assez familière à Hippocrate que celle de relâcher l'habitude extérieure du corps par des bains et des fomentations, et de donner ensuite l'émétique. (*Passìm de morb. mulier.*, *lib.* I, *n.*° 80; *comm. Martiani*, *ibid.*, *sect.* 3, *vers.* 183.) Il paraît qu'il employait surtout cette pratique dans le traitement des fluxions simples, et qui ne supposaient aucune altération dans les humeurs. Tous les quatre jours il faisait vomir après avoir employé les fomentations; il employait en même temps un régime de vie dessicatif, qui consistait à prendre de l'eau pure pour boisson, à se priver de légumes, et à ne prendre guère d'autre nourriture que du pain trempé dans du gros vin. Martian dit que c'est principalement

à ce régime que l'on doit attribuer les cures des fluxions opérées par les décoctions des bois, parce que, pendant l'usage de ces décoctions, on réduit le malade à une diète très-sévère, et qu'on le nourrit à-peu-près d'eau pure et de pain rôti, trempé quelquefois dans un peu de vin. (*ibid.*)

Les remèdes pris en général ne sont pas exclusivement déterminés par la nature d'une maladie. Il y a bien d'autres circonstances étrangères à la maladie, qui concourent à modifier diversement les indications; l'âge, le tempérament, le climat, la saison, l'état de l'air, l'habitude, mais surtout l'état des forces (1); et il n'y a de médecin habile que celui qui, dans chaque maladie, ou plutôt dans chacun des instans d'une maladie, connaît la manière dont ces divers élémens se combinent, et rapporte ses moyens à leurs combinaisons différentes et successives. Il en est de la saignée comme de tous les autres moyens curatifs; et je vais exposer en peu de mots les circonstances qui la contre-indiquent, laissant à la sagacité du praticien le soin d'apprécier la valeur de ces contre-indications dans chaque maladie.

---

(1) *Non quidquid aut intentionem animi, aut prudentiam exigit, protinùs ejiciendum est; cum præcipua in hoc ars sit, quæ non annos numerit, sed vires estimet.* (*Celse, lib. II, cap. X.*)

La saignée est généralement contre-indiquée dans le premier âge de la vie (1), et dans un âge fort avancé ; elle est généralement contre-indiquée chez ceux qui prennent habituellement des alimens peu nourrissans, qui font beaucoup d'usage de végétaux, qui ne boivent que de l'eau ou de la bière de mauvaise qualité, et sur-tout, selon l'observation de Galien et de Baillou, chez ceux qui sont dans l'habitude de se livrer à des travaux forcés immédiatement après le repas.

Elle est contre-indiquée dans les pays chauds et humides, et en général dans les circonstances qui entretiennent une extrême disposition à la sueur. Galien, qui en général était grand partisan de la saignée, dit, qu'il ne saignait jamais dans les états

---

(1) Ce n'est pas qu'on ne puisse l'employer chez des enfans dans les affections décidément phlogistiques, sur-tout quand ces affections portent sur le poumon et ses dépendances, et très-éminemment sur la trachée-artère, comme dans le *croup* ou angine trachéale ; maladie qui, le plus généralement, demande un traitement fortement anti-phlogistique, (*Celse, lib. II, cap. X* ;) mais c'est avec beaucoup de précaution, et il faut généralement préférer les sangsues, qui, outre l'avantage qu'elles ont d'évacuer plus directement le tissu cellulaire, communément chargé de sang chez les enfans, affaiblissent beaucoup moins, parce que l'évacuation qu'elles procurent se fait peu-à-peu et de la manière la plus familière à la nature, qui, dans les hémorragies qu'elle décide, fait le plus souvent couler le sang par petites parties à-la-fois. (*Forestus, lib. I, obs.* 21.)

de l'air très-chaud et très-sec, sous quelque forme que les maladies se présentâssent. « *Nec cum fuerit abundè calidus et siccus..... nempè tum à sanguinis missione abstinemus, etiamsi morbus magnus fuerit et florens ætate homo.* » Il avait réduit, avec Hippocrate, toutes les indications de la saignée à la violence de la maladie, et à l'état de vigueur de l'âge et de la constitution. (*Vid. Galeni, comm. 4, in lib. Hip. De vict. rat. in acut. tom. VI, op. omn. p.* 694 *et* 695.) La saignée est encore contre-indiquée chez ceux qui ont une grande sensibilité dans l'orifice supérieur de l'estomac, et qui éprouvent fréquemment des vomissemens de matières bilieuses.

La saignée est sur-tout éminemment contre-indiquée dans le travail de la digestion (1); et cela

(1) Cependant la saignée peut être utile pour dissiper les spasmes déterminés par l'irritation des alimens; mais cette pratique est très-délicate. Clerc rapporte que dans un homme pléthorique, chez qui une indigestion avait décidé une apoplexie, il donna l'émétique et fit ouvrir la veine avant l'action de l'émétique; cette pratique réussit. (Histoire naturelle de l'homme malade.) Cette méthode convient surtout dans les indigestions très-graves, décidées par l'usage des alimens qui fermentent dans l'estomac, qui y développent une très-grande quantité d'air, et qui donnent lieu de craindre des affections du cerveau; elle convient encore dans les affections du cerveau produites par l'opium pris en trop grande quantité, etc.

à raison de sa qualité révulsive qui sollicite vers la périphérie du corps, des forces dont la concentration sur l'estomac est nécessaire pour le complément heureux de la digestion.

C'est par la même raison que, généralement parlant, les bains sont si contraires dans la même circonstance; il faut en excepter les cas rares et très-difficiles à saisir, dans lesquels il y a prédominance de spasme dans les organes digestifs (1). Ainsi, M. Tissot parle d'un homme qui ne pouvait digérer que dans le bain, quoique dans la suite ce besoin pût dépendre de l'association des idées, et de l'habitude que la nature avait contractée de mener à-la-fois l'acte de la digestion et l'impression du bain.

Il peut arriver que, dans la vigueur d'une fièvre, le sang coule, soit par les voies menstruelles, soit par les hémorroïdes chez les gens qui en ont l'habitude. Galien dit que ces flux de sang spontanés ne contre-indiquent point formellement la saignée, si la maladie est telle qu'elle demande une évacuation de sang plus abondante que celle qu'on a droit d'attendre de ces écoulemens naturels, mais qu'ils indiquent toujours des saignées

(1) *Epid.*, *lib. VII*, *pag.* 891, *Vallesius.* « *Pausaniæ puellam ex crudi fungi esu anxietas corripiebat, strangulatio,* » *dolor ventris. Melicratum calidum epotum et vomitio contulit, et balneum calidum. In balneo fungum vomuit, et cum* » *jam omnia solvenda essent, sudavit.* »

moins copieuses et moins réitérées. De Haën s'est proposé le même problème, et il l'a résolu de la même manière, sans faire mention de Galien, (tom. III, cap. IV.) De Haën s'est décidé cependant, d'après des expériences plus exactes que celles de Galien ; et ces expériences ont fait connaître que l'écoulement que les femmes éprouvent par les voies ordinaires, est bien moins abondant qu'on ne croyait (1) ; qu'en général il ne va guère qu'à trois ou quatre onces, et qu'il ne se porte jusqu'à huit que par quelque affection de la matrice.

J'ai parlé dans ce chapitre de la fièvre éphémère prolongée, que j'ai considérée comme dépendante d'un état de pléthore, qui tend à se transformer en affection phlogistique ou inflammatoire, et qui est comme un état inflammatoire imminent. Je vais considérer quelques-unes des circonstances dans lesquelles se présente plus familièrement cet état, ou un état analogue.

L'état de pléthore, que l'on peut considérer comme une des nuances de l'état inflammatoire, se présente très-communément dans la grossesse, sur-tout dans le premier mois de la gros-

---

(1) Hippocrate évaluait à deux hémines attiques, c'est-à-dire à vingt onces à-peu-près, la quantité de sang qui s'évacuait par le flux menstruel. (Van-Swieten, tom. IV, pag. 361 ; Haller, Elem. phys., pag. 144, 145, liv. XXVIII.)

sesse (1); et De Haën a remarqué qu'alors le sang se couvre d'une croûte semblable à celle qu'il a dans les affections décidément phlogistiques. On observe au commencement de la grossesse que le pouls porte un caractère de dureté et de fréquence bien marqué (Tissot;) que les femmes sont éminemment disposées aux furoncles ou à des boutons qui s'enflamment facilement; que les urines sont très-hautes en couleur; que les plus légères excoriations se cicatrisent difficilement. Nous verrons dans la suite que l'affection phlogistique est réellement, dans les vues de la nature, un instrument de guérison de quelques affections maladives, et notamment de l'affection muqueuse ou pituiteuse. C'est donc parce que la grossesse introduit dans le corps une disposition comme inflammatoire, que

(1) Il ne faut pas cependant tout d'un coup, et sans autre examen, attribuer à la pléthore tous les accidens qui paraissent dans les premiers mois de la grossesse; car, comme le remarque très-bien Van-Swieten, l'écoulement menstruel n'est pas aussi abondant qu'on le croit ordinairement, et une partie du sang retenu dans le commencement de la grossesse, est employée à fournir à l'accroissement que prend le corps de la matrice, (tome IV, page 404; *idem* 410 et suivantes:) le plus généralement il y a dans le commencement de la grossesse un état nerveux qui prépare à l'action vive de tout le système nutritif; car nous avons remarqué ailleurs que le système des nerfs et le système de la nutrition ont entre eux de grands rapports.

la grossesse est vraiment utile à certaines femmes, et que, par exemple, les femmes qui sont d'un tempérament lâche et phlegmatique, se sentent mieux alors, (Martian, *De morb. mul.*, *lib. I*, *sect. III*, *vers.* 1, *pag.* 183, *première colonne*,) parce qu'elles trouvent dans la révolution, nécessairement attachée à l'acte de la grossesse, quelque chose de critique par rapport à leur constitution naturelle et ordinaire. Les effets de la pléthore attachés à la grossesse, se font principalement ressentir dans les viscères du bas-ventre, et sur-tout dans l'estomac; et les vomissemens qui paraissent alors doivent être rapportés à un état de pléthore locale de l'estomac, ou à des congestion de sang établies sur les vaisseaux de cet organe. Aussi ces vomissemens sont-ils traités d'une manière pernicieuse par les échauffans; ils ne demandent que la méthode antiphlogistique, et sur-tout la saignée du bras (1), qui convient principalement dans le premier mois, comme l'a bien dit Russel. L'opium et les anti-spasmodiques ordinaires peuvent convenir dans le principe de la grossesse, lorsque la pléthore n'est pas encore formée, et que le vomissement est seulement nerveux; mais après un ou deux

(1) C'est communément après la première, la seconde et la troisième révolution menstruelle que la saignée convient, mais sur-tout après la seconde. Van-Swieten, tom. IV, pag. 420.

mois, l'opium est le plus généralement contraire, comme dans les affections phlogistiques, (cet état de pléthore est communément suivi d'un état tout contraire ; il faut excepter les cas où ces accidens sont purement nerveux, ce qui peut arriver dans tous les temps de la grossesse chez les femmes peu pléthoriques et très-mobiles, Van-Swieten, t. IV, pag. 412), parce qu'il irrite et augmente la congestion. Si les vomissemens sont très-fatigans, et qu'ils ne cèdent point au traitement anti-phlogistique, c'est-à-dire, au repos, à une diète légère, rafraîchissante, émolliente, et légèrement résolutive, aux bains des pieds, à la saignée, les seuls anti-spasmodiques qu'il convient d'employer, sont les acides dans l'eau fraîche, comme le suc de limon et l'acide vitriolique.

Une autre circonstance dans laquelle se présente familièrement cet état de pléthore (1), c'est

---

(1) Une époque dans laquelle l'état inflammatoire est assez ordinaire, est celle aussi où la nature prépare la puberté et la première éruption des règles : état de pléthore qui précède et accompagne l'acte de menstruation, et qui rend difficile la cicatrice des ulcères, sur-tout sur les extrémités inférieures, où les effets de cette pléthore se font le plus ressentir. (Morgagni, *epist.* 26, n.° 18.) Piquer remarque que les jeunes personnes sont alors assez sujettes à des affections d'estomac, qui semblent indiquer les évacuans, lesquels sont cependant alors fort contraires. (Obs., tom. III, pag. 160; *id.*, pag. 181, histoire de la fille de Larisse.) Il cite, pag. 182, un passage

l'époque où les évacuations critiques se suppriment chez les femmes, sur-tout lorsque cette suppression s'établit tout d'un coup (1). Les accidens nerveux qui paraissent à cette époque, sont le plus souvent

---

l'Hippocrate, *De morb. virgin.* « *Sanguis effluvium non habens,* » *præcordia, cor et septum transversum resilit.* »

Dans son Traité de pratique en latin, il dit aussi d'excellentes choses sur la chlorose qui attaque les jeunes personnes à l'époque de la première menstruation, qui dépend le plus souvent d'une inflammation comme lente de la matrice, et que, d'après l'apparence trompeuse des symptômes, on traite d'une manière si pernicieuse par les toniques et les échauffans. Cette maladie ne demande que les moyens tempérans et anti-phlogistiques, quoique, relativement aux symptômes nerveux et à l'affection de la matrice, on puisse placer de temps en temps quelques remèdes relatifs à cet organe, comme l'assa-fætida, le castoreum, le galbanum, mais avec beaucoup de ménagement, comme tous les autres remèdes appropriés aux causes spécifiques de maladie, quand ces causes spécifiques sont entretenues par les causes générales.

Nous avons remarqué que l'état presque phlogistique, doit être considéré comme faisant partie des moyens par lesquels la nature décide l'acte de la puberté : j'ai eu occasion d'être consulté dernièrement pour une jeune personne travaillée des accidens nerveux les plus alarmans, qui avaient pris naissance à l'âge de 11 ans, où il parut sur les extrémités inférieures une éruption que l'on traita et qu'on fit disparaître par les purgatifs répétés.

(1) Manningham remarque que le temps de la plus grande mortalité des femmes est de 45 à 50 ans. Van-Swieten, tom. IV, pag. 378, 379. C'est le temps sur-tout des squirres et des cancers.

entretenus par un état de pléthore, soit générale, soit locale; et les accidens nerveux, quand ils sont traités par les secours échauffans, comme le sont la plupart des anti-spasmodiques, déterminent des maladies graves et souvent mortelles.

L'état de pléthore que détermine la suppression des règles chez les femmes, qui sont dans l'âge critique, peut être général ou local.

La pléthore générale peut produire des symptômes de toute espèce, selon les organes qui s'affectent plus particulièrement, et qui le plus souvent s'affectent successivement, suivant la variété des causes occasionelles.

La pléthore locale existe le plus souvent dans les vaisseaux de la matrice et des viscères voisins. Les engorgemens de la matrice ont lieu sur-tout chez les femmes qui ont eu habituellement les règles douloureuses. Les symptômes sont un léger malaise, un peu de douleur, un léger sentiment de pesanteur au bas-ventre; on voit assez souvent à cette époque des hémorroïdes, des douleurs dans les reins, et un pissement de sang; mais ce qui est le plus fréquent et le plus fâcheux, c'est l'engorgement du foie, qui produit quelquefois la jaunisse, d'autres fois des douleurs sourdes dans le foie, qui, traitées par des remèdes échauffans, se terminent ordinairement par des inflammations mortelles.

Un des symptômes les plus ordinaires sont

des rougeurs vives au visage. Heredia, dans son Comm. sur les épid. d'Hipp. où il a dit des choses très-intéressantes sur les maladies des femmes; (Pierre-Michel de Heredia, espagnol, cité par Piquer, *Obras.*, tome III, page 181,) dit que c'est un symptôme à l'importance duquel les médecins n'ont point assez d'égard. « *Color ille » phœnicus seu ruber saturatus faciei ut symptoma... » communissimum fœminis... nullus scriptorum » inter morbos muliebres reposuit ut decebat.* » Il ajoute qu'il est sur-tout très-ordinaire aux religieuses pour qui cette époque est plus critique que pour toutes les autres : « *Fatigat verò magis et in- » tempestivius moniales et alias religiosè et castè » viventes.* » j'ai eu occasion de voir ce symptôme chez une femme à cette époque critique, qui périt très-probablement des suites d'une inflammation au foie.

Tous les maux déterminés par la suppression trop prompte des règles à l'âge critique, et qui dépendent d'un état de pléthore ou d'un état inflammatoire imminent, doivent être traités par la méthode anti-phlogistique, dont le degré doit être proportionné à la violence de ces maux et à la constitution individuelle.

Il faut éviter avec grand soin toutes les méthodes échauffantes; il faut diminuer la nourriture et faciliter toutes les excrétions, mais par les moyens les plus doux. Les émétiques et les violens pur-

gatifs sont sur-tout extrêmement contraires. Il faut choisir les alimens les moins nourrissans et les plus doux : les viandes blanches, les végétaux, un peu de lait, si on le digère bien, l'eau pure pour toute boisson, les lavemens d'eau simple avec quelques plantes émollientes. L'usage des bains tièdes est très-utile. Si la suppression se fait tout d'un coup, si la malade est pesante, engourdie, triste, qu'elle ait des maux de tête ou de reins, de l'oppression, il faut nécessairement la faire saigner.

Quand il y a des engorgemens dans la matrice ou aux parties voisines, il faut avoir recours à la saignée, au petit lait, aux boissons délayantes, et à quelques légers laxatifs.

Quand le teint ou des symptômes particuliers paraissent annoncer des embarras au foie, il faut employer un régime tout végétal, l'usage très-suivi du petit-lait, entremêlé de quelques laxatifs extrêmement doux, comme la casse, les tamarins, les lavemens avec des plantes savonneuses, les bains, les sangsues.

Dans les érysipèles habituelles, qui sont souvent aussi une suite de cette époque, le même traitement est le meilleur.

Une observation de Stoll, qui doit trouver place ici, c'est que les personnes qui se serrent fortement le ventre et qui sont habituellement courbées, sont très-sujettes à des engorgemens dans le poumon; il y a constamment chez elles une plé-

thore du poumon : elles sont exposées à toutes les suites de cette pléthore locale.

Les douleurs vives tendent éminemment à introduire un état comme phlogistique, analogue à celui dont nous parlons ici, et c'est une très-bonne pratique que de préparer aux grandes opérations chirurgicales (à moins que le temps, la constitution de l'air, et le génie épidémique n'indiquent le contraire) par les anti-phlogistiques, les saignées, le régime végétal, les boissons émollientes. Le même traitement convient généralement à la suite des coups, des chutes. (Hist. de Larisse, épid., liv. V, Vallesius, page 473.) Par rapport aux lésions extérieures, il faut bien avoir égard cependant à l'état différent où se trouve le corps, soit à raison de la saison, de l'âge, du régime et des erreurs qui peuvent avoir précédé peu auparavant; il faut aussi très-souvent, dans ces circonstances, avoir égard à l'état nerveux décidé par les affections de l'ame (1). Cette considération est sur-tout très-nécessaire dans les plaies à la tête (2).

---

(1) Exemple dans Lombard, Rech. chir., tom. II, pag. 199. État nerveux dans une femme blessée, décidé sans doute par la peur, la saignée fut promptement mortelle : de légers anti-spasmodiques auraient peut-être sauvé la vie.

(2) Sur l'usage de l'opium, dans ces circonstances, voyez Bromfield, Comm. Lips., tom. XX, pag. 405; il emploie un mélange de trois parties de vin antimonial et d'une partie

CHAPITRE III.

Fièvre inflammatoire.

LA fièvre, telle que nous l'avons considérée jusqu'à présent, est une affection fort simple, qui

---

de teinture thébaïque. Son intention est de dissiper les spasmes, qu'il regarde, dans cette occasion, comme les producteurs de l'inflammation; de porter les mouvemens vers l'organe de la peau; il prépare communément à l'action de l'opium par la saignée, les lavemens, les laxatifs, les bains tièdes, qu'il continue pendant l'usage de l'opium. L'idée que se forme Bromfield des plaies à la tête où domine l'état nerveux, est analogue à l'idée de Sarcone, sur la pleurésie nerveuse, où la douleur est tellement dominante, et où l'opium est vraiment curatif.

Exemple bien frappant du danger de la saignée à la suite des coups à la tête, dans une jeune dame; Chaussier, ouvrage de Lombard, tom. II, pag. 207 et 208. M. Chaussier compare, avec raison, l'état où la peur retient tout le système des forces à la suite de certaines plaies, chutes, contusions, etc., à celui où il se trouve dans le premier stade de la fièvre : or, on sait que, dans ce premier stade de la fièvre, la saignée est très-contraire; et des observations très-anciennes, renouvelées par MM. Berryat et Lind, prouvent que l'opium peut au moins, en certaines circonstances, devenir très-utile contre la fièvre intermittente. Sans avoir recours tout d'un coup à l'opium, le repos, la tranquillité, quelques boissons légèrement diaphorétiques peuvent suffire; nous avons grand soin,

ne nous a présenté que des phénomènes relatifs à la force tonique ou nerveuse, ou pour parler en d'autres termes, qui ne nous a offert que des changemens dans la distribution habituelle des mouvemens toniques, lesquels, dans l'état de santé, se trouvent arrêtés dans chaque organe à ce rapport qui est nécessaire à l'exercice libre et facile de toutes les fonctions.

Les fièvres dont nous allons nous occuper maintenant, sont des affections plus compliquées; elles supposent une altération profondément éta-

---

ajoute M. Chaussier, d'indiquer à nos élèves de ne jamais saigner sur le champ en cas de chûte et de blessure, d'attendre que non-seulement le pouls ait perdu cet état de concentration que la frayeur imprime toujours, mais encore d'attendre que la chaleur soit bien rétablie, et que la tension et la dureté du pouls indiquent réellement ce genre de remède.

Dans les plaies d'armes à feu, il y a très-généralement dans le commencement un état de crispation et de roideur, qui demande les applications émollientes, relâchantes, anodines, et l'usage intérieur de remèdes semblables; ce n'est que quand ces premiers accidens sont calmés au bout de 12, 15, 24 heures après la blessure, qu'on peut, suivant les circonstances, prescrire les évacuans émétiques ou purgatifs; les plus doux sont communément les meilleurs, une décoction de casse, de tamarins avec le nitre.... M. Lamartinière avait coutume de prescrire une eau minérale stibiée en lavage, sitôt que l'état du blessé pouvait le permettre; quand l'évacuation avait été suffisante, il prescrivait le soir une potion anodine. Lombard, tom. I, pag. 110.

blie dans une partie de la substance dont le corps est formé. Ces fièvres étaient comprises par les anciens sous la dénomination générique de fièvres putrides, et par Hippocrate, sous celle de fièvres bilieuses (1); et nous pouvons, pour plus de simplicité, recevoir cette dénomination. Ces altérations ne peuvent point être étudiées dans les dégénérations dont la matière du corps est susceptible, lorsqu'elle est complètement soustraite à l'influence de la vie, et qu'elle est livrée sans défense à l'impression des agens extérieurs de décomposition. Le corps vivant est pénétré d'une faculté diffuse dans toute sa substance, incessamment présente à toutes ses parties, et qui fixe et arrête dans chacune l'ensemble de ses qualités extérieures, constitutives, de ses qualités de tempérament, comme disaient fort bien les anciens. Or, cette faculté intérieure, pénétrante, est susceptible de lésion; et ce sont ces lésions ou plutôt les produits sensibles de ces lésions (produits toujours spécifiques, et qui ne peuvent avoir d'existence que dans un corps doué

---

(1) Les fièvres humorales étaient appelées généralement *bilieuses* par Hippocrate, et *putrides* par Galien. « *Febrium* » *humoralium quas Hippocrates febres ex bile vocat; posteriores* » *verò Galenum secuti, putridas dixerunt.* » (*Prosper Martian*, *De naturá hominis*, *vers.* 272, à la fin, pag. 19, seconde colonne.)

de vie) ; ce sont, dis-je, les produits sensibles de ces lésions, qui constituent les causes matérielles des fièvres dont nous allons parler, et que les anciens connaissaient sous le nom générique de fièvres putrides ; en sorte que, dans la durée des fièvres de cette espèce, nous apercevons deux périodes bien différens.

Le premier, marqué par l'état de pleine et entière vigueur dans la lésion ou l'altération de la faculté digestive, c'est le période de crudité ; et c'est à évaluer l'intensité de ce période, que servent les signes qu'Hippocrate a recueillis avec tant de soins, pour présumer ou pronostiquer l'événement d'une maladie (1). Mais nous devons déjà apercevoir bien évidemment comment les premiers temps des maladies contre-indiquent formellement tous les moyens d'évacuation, ou du moins combien ces moyens sont insuffisans par rapport à la cause réelle des maladies ; car cette cause est identifiée avec la nature : elle en fait partie ; et pour l'évacuer, il ne faudrait pas moins qu'évacuer la nature même (2). Et voilà

(1) Ses ouvrages sur cet objet sont le livre des pronostics, celui des prénotions de *Cos*, qu'on appelle vulgairement *Coaques*, sur lesquels vous devez consulter les Commentaires de Duret, de Prosper Martian, de Piquer.

(2) A moins, comme nous le dirons dans la suite, que les causes matérielles ne soient contenues dans les premières voies. Il est remarquable que Galien, dans son huitième

comment il faut entendre ce que dit Hippocrate : « *Quicumque inflammationes statim in principio*

---

livre de la méthode de guérir, où il parle du traitement des fièvres, ne dit pas un mot des purgatifs : dans le onzième livre, où il analyse avec le plus grand soin tous les élémens des fièvres putrides, et où il parle des indications relatives à chacun de ses élémens, il dit que la putridité peut indiquer les évacuations du ventre, et que les produits de cette putridité peuvent être emportés par cette voie ; mais il borne ces moyens d'évacuation aux moyens les plus doux, à l'eau miellée, à la crême d'orge, à l'oximel, à des décoctions d'ache, etc. Ce n'était guère que dans les fièvres quotidiennes qu'il regardait comme entretenues par des matières pituiteuses contenues dans l'estomac, qu'il répétait de temps en temps les purgatifs. Nous avons déjà dit que les maladies gastriques n'étaient pas à beaucoup près aussi fréquentes chez les anciens qu'elles le sont aujourd'hui, ce qui dépend d'un affaiblissement relatif des organes digestifs. Les évacuans, soit émétiques, soit purgatifs, n'étaient pas aussi indiqués chez les anciens qu'ils le sont chez nous ; et ce qu'ont dit plusieurs médecins modernes contre cette médecine active, d'après l'autorité de la pratique des anciens, ne mérite aucune attention, parce que ces médecins n'ont pas pris garde au changement qu'a subi le système des maladies.

Sur l'opinion des médecins qui condamnent généralement les purgatifs dans les fièvres, consultez Morgagni, Epist. 49, n.° 20 ; il cite Malpighi, qui, dans sa réponse à Lypary, s'était appliqué à chercher dans Hippocrate les exemples malheureux des évacuations du ventre. « *Hippocrates apud* » *quem tot minimè felicia successus exempla indicaverat.* » Il paraît que ses prétentions étaient que la crise ne pouvait jamais se faire par les selles, etc.

» *morborum solvere tentant, de eo quidem quod*
» *est inflammatum nihil adimunt, neque enim*
» *cedet cruda adhuc affectio.* »

Dans le second période, qui est celui de coction, la faculté digestive rentre dans l'ordre; elle revient à ses lois primordiales et naturelles; elle agit sur les causes matérielles de la fièvre, ou plutôt sur les produits de son altération antécédente. Elle tend à dénaturer, à transformer ces produits, et à les mettre en état d'obéir sans résistance à l'action des organes sécrétoires : et les actes qu'exerce cette faculté dans le période de coction, et par lesquels elle mène une maladie à une solution heureuse, sont aussi impénétrables; ils échappent aussi complètement à tous nos moyens de conception, que ceux qui, dans l'état de santé, s'exercent sur les substances alimentaires et les assimilent à la substance du corps.

Les différentes altérations dont la faculté digestive est susceptible, ou, ce qui est la même chose, les causes matérielles des maladies, sont en assez petit nombre, comme nous aurons occasion de nous en convaincre à mesure que nous avancerons; et quoiqu'il ne soit pas vrai de dire que toutes les maladies dépendent d'un seul et même principe, et que la proposition d'Hippocrate, *morbis omnibus modus unus*, *De flatibus*, soit beaucoup trop générale, il est certain cependant que le nombre des maladies n'est pas

à beaucoup près aussi considérable que le nombre des apparences sensibles sous lesquelles elles se produisent ; en sorte qu'il y a une grande différence à établir, comme nous l'avons déjà dit, entre les symptômes maladifs et les symptômes organiques, ou, en d'autres termes, entre les symptômes qui émanent de la nature même de la maladie, qui la caractérisent, et les symptômes qui annoncent seulement quels sont les organes sur lesquels cette maladie porte spécialement son impression.

Nous allons nous occuper de l'altération phlogistique ou inflammatoire, et nous la considérerons d'abord dans la masse des humeurs qui roulent dans les vaisseaux ; en sorte que nous ne parlerons que de la fièvre inflammatoire générale, et ce que nous en dirons pourra s'appliquer facilement aux fièvres dans lesquelles cette altération intéresse plus particulièrement un organe déterminé. Nous nous dispenserons d'autant plus volontiers de parler de ces inflammations particulières ou locales, que ces inflammations sont assez connues, au point même que dans la plupart des livres de pratique, on borne assez communément les affections avec fièvre aiguë dont les différentes parties du corps sont susceptibles, à cette affection phlogistique; tandis que dans le réel, et comme nous le ferons voir dans la suite, chaque partie vivante est sus-

ceptible d'autant d'affections différentes, qu'il y a d'espèces différentes de fièvres ; et que la nature de chacune de ces affections locales doit être exclusivement étudiée dans le génie de la fièvre concomitante. En sorte que le mot pleurésie, par exemple, par lequel on entend vulgairement une affection phlogistique de la plèvre (1), est une expression aussi vague que celle de fièvre, et qu'il y a autant de pleurésies différentes qu'il y a d'espèces de fièvres primitives et essentiellement distinctes.

Nous avons vu ci-devant, en parlant de la fièvre éphémère prolongée, ou de la synoque non putride que nous avons regardée comme formant la nuance entre l'éphémère simple et la fièvre inflammatoire dont nous parlons ; nous avons vu que l'on pouvait tout d'un coup éteindre cette fièvre par des saignées portées jusqu'à défaillance : et comme la fièvre éphémère prolongée présente, d'une manière non équivoque, une intensité plus vive dans l'exercice de la force expansive ou centrifuge dont nous avons parlé ci-devant ; et que, d'un autre côté, la saignée tend bien évidemment à favoriser l'action de cette force, on pourrait dire

---

(1) Ludwig. Nous avons déjà eu occasion de remarquer contre les recherches d'anatomie pratique, combien elles étaient insuffisantes pour nous éclairer sur la cause réelle des maladies.

que la saignée, poussée jusqu'à défaillance, agit ici d'une manière analogue à celle des violens drastiques dans les coliques nerveuses, comme, par exemple, dans les coliques du Poitou, c'est-à-dire, comme ajoutant à l'affection maladive, et hâtant ainsi l'état contraire qui lui succède nécessairement; car, dans la marche circulaire de la nature, les états extrêmes sont les plus voisins

Nous n'avons point conseillé cette pratique, parce qu'elle est susceptible d'une grande quantité d'exceptions délicates, et qu'il est difficile de saisir. Cependant il reste prouvé, par les expériences de Galien, que ces saignées peuvent tout d'un coup suspendre ces fièvres, et enrayer ou arrêter le progrès qui les fait tendre vers la fièvre inflammatoire. Mais lorsque la fièvre inflammatoire est décidée, les saignées ne peuvent plus produire le même effet; et l'altération profonde que cette fièvre suppose dans les humeurs, demande que, pour sa terminaison complète, elle soit livrée à l'appareil des actes de coction.

La constitution inflammatoire règne communément vers la fin de l'hiver et au commencement du printemps, quand le temps est froid et sec, que le mercure est fort élevé dans le baromètre, et que le vent souffle pendant long-temps du nord et de l'est; cependant cette qualité sensible de l'air ne peut pas être regardée comme la cause absolue et nécessaire de cette disposition

inflammatoire. Nous avons déjà vu que Sydenham, d'après une longue suite d'observations, s'était convaincu qu'il n'y avait point de rapport constant entre le génie des maladies épidémiques et les constitutions sensibles de l'air auxquelles elles répondent; et ces observations de Sydenham n'ont fait que confirmer un fait déjà acquis par les observations d'Hippocrate. Car, comme dit Freind, les maladies de la première et troisième constitution, décrites par Hippocrate, étaient absolument les mêmes, quoique les qualités sensibles de l'air fussent très-différentes sous chacune de ces constitutions.

Il paraît que les qualités sensibles de l'air et les saisons différentes qui les amènent, agissent beaucoup plus sur les maladies pour varier les apparences sous lesquelles elles se produisent, qu'elles n'agissent sur le fond ou l'essence des maladies (1). En sorte que, comme l'a bien vu

(1) La fin de l'hiver et le commencement du printemps sont affectés à la diathèse phlogistique; l'été et le commencement de l'automne à la diathèse bilieuse, la fin de l'automne et l'hiver à la constitution pituiteuse, qui paraît aussi assez fréquemment à la fin du printemps et au commencement de l'été. Ce sont là, les constitutions annuelles, mais qui peuvent présenter des variétés quand les saisons ne se succèdent pas régulièrement, et aussi par l'impression de certaines constitutions qui persistent pendant plusieurs années, et qu'on appelle stationnaires; Sydenham, Stoll. Ces constitu-

Sydenham, ces qualités sensibles, en pouvant laisser subsister toujours le même fond de maladie, modifient cependant cette maladie d'une manière très-considérable, parce qu'elles appellent et dirigent son action sur tel ou tel organe, dans lequel elles introduisent une débilité relative. Sous ce point de vue, nous pourrions établir une comparaison entre les changemens successifs que le corps éprouve pendant le cours d'une année, et ceux qu'il éprouve dans le cours total de la vie. Car, comme nous avons déjà remarqué que le premier âge de la vie affaiblissait relativement les parties supérieures, et que le second âge affaiblissait la poitrine, etc., ainsi l'hiver paraît affecter la tête d'une débilité relative, le printemps affaiblit la poitrine, la fin de l'automne affaiblit le bas-ventre; et, d'après les changemens nécessaires que le corps subit, d'après la faiblesse que ressentent les différens organes dans les différentes saisons de l'année, une seule et même constitution maladive qui subsiste pendant une année, doit paraître

---

tions stationnaires peuvent être considérées comme des constitutions annuelles, extrêmement renforcées par quelques circonstances; peut-être aussi ont-elles quelque chose de particulier, de spécifique, de divin, comme disait Hippocrate. D'après cela, on voit ce que l'on doit penser de l'opinion de ceux qui regardent toutes les épidémies comme étant de même nature, M. Cullen.

successivement sous des formes bien différentes, par la circonstance d'affecter différens organes. Une constitution épidémique qui excite au printemps des affections de poitrine, se termine vers l'automne par des flux de ventre de même nature, et cette constitution maladive qui se prolonge, qui s'asservit ainsi toutes les autres maladies, et qui les frappe toutes de son caractère dominant, est assez communément celle qui se trouvait en pleine vigueur à l'équinoxe d'automne. En sorte que cette époque est la plus remarquable dans l'année médicinale, celle dont l'influence est la plus générale, la plus étendue (1), puisqu'elle porte assez fréquemment sur l'année entière ; et voilà pourquoi, comme le remarque Piquer, Hippocrate et les anciens commençaient assez communément par l'automne, l'histoire des constitutions épidémiques.

Dans l'année médicinale, l'automne commence vers le 12 août, l'hiver le 12 novembre, le printemps le 12 février, l'été le 12 mai. (Voyez Piquer, Obras., tom. II, pag. 8, Pronostics.) Au lieu que, dans l'année astronomique, l'automne

---

(1) C'est peut-être pour exprimer cette influence puissante de l'automne, que très-anciennement on donnait à l'automne le nom de Dieu. Annonce, disait un oracle ancien, que le plus grand des Dieux est *Iao*, que l'on nomme *Adès* ; en hiver, *Jupiter* ; au printemps, *Hélios* ; en été et dans l'automne, *Iao*. (Rabaut-de-St.-Etienne, pag. 19, lettre à M. Bailly.)

commence le 22 septembre, et ainsi des autres saisons.

Ainsi, la circonstance de répondre à un état froid et sec de l'atmosphère n'est donc pas une circonstance absolue et essentielle à la constitution inflammatoire, cependant elle est assez générale pour mériter de trouver place dans l'histoire de cette constitution.

Cette fièvre inflammatoire attaque principalement les gen qui sont à la fleur de l'âge, et qui jouissent d'une constitution vigoureuse. Galien disait trop généralement que ces fièvres ne pouvaient s'établir, du moins se soutenir long-temps dans toute leur pureté, dans des corps faibles et mal disposés : « *In gracili et frigido copore nulla-* » *tenus consistere potest*, (Meth. med. pag. 217 ;) » et Sarcone remarque dans le même sens, que ces fièvres sont assez généralement produites par l'ensemble des causes qui vont avec le plus d'avantage à fortifier le corps et a ajouter à sa vigueur.

Elle attaque donc principalement les jeunes gens qui mangent beaucoup d'alimens fort nourrissans, et qui digèrent bien, qui prennent des liqueurs, qui boivent habituellement des vins forts, qui ne prennent que peu d'exercice, et qui en général ne proportionnent point, comme le recommandait si sagement Hippocrate, la quantité de mouvement à la quantité de nourriture.

(*De flatibus.*) « *Neque laborem aliquem, ciborum saltem multitudini parem adjungit*, *n.°* 9.

Elle attaque plus généralement les hommes que les femmes. (Lancisi, *Oper. omn.*, *p.* 112 (1). Il cite Hippocrate, qui remarqua aussi que, dans un temps très-froid, les femmes furent moins affectées que les hommes; (Epid. 6, sect. VII, p. 730, Vallesius;) ce qu'Hippocrate paraît attribuer à ce que les femmes ne s'exposent pas tant à l'air. Cependant il dit ailleurs, avec plus de vérité, que c'est l'habitude du flux menstruel qui rend pour elles, les maladies inflammatoires moins fréquentes et moins dangereuses; Vallesius, p. 734, « *Hujusce* » *rei causam apertè exponens Hippocrates dicit id* » *accidisse ob evacuationem menstruam quæ fœminis* » *est familiaris.* »

Une nourriture abondante et succulente est sur-tout une cause puissante de fièvre inflammatoire chez ceux qui renoncent tout d'un coup à un genre de vie très-exercé, et qui suspendent complètement des mouvemens ou des travaux qui, par une longue habitude, sont devenus pour eux d'un besoin plus pressant. Une autre circonstance majeure, et qui dispose éminemment aux fièvres inflammatoires, c'est la suppression de quelques évacuations habituelles, et spécialement

(1) La véritable raison, c'est que le système artériel est moins en action dans la femme que dans l'homme, etc.

la suppression des évacuations de sang, comme la suppression des règles chez les femmes, et chez les hommes la suppression des hémorragies du nez. (Stoll, t. I, p. 32.)

La fièvre inflammatoire est assez souvent précédée, et même quelques jours d'avance, de pesanteurs, de lassitudes spontanées, d'oppressions, de douleurs vagues : (*Schroëder*, *De signis prodromis*,) et souvent des saignées faites alors, suffisent pour dissiper les accidens et pour prévenir la fièvre que ces accidens annoncent. Ceci est relatif à ce que nous avons dit de l'éphémère prolongée, qui s'avance aussi vers la fièvre inflammatoire, et dont le progrès est sûrement coupé et arrêté par des saignées répétées, suivant le besoin (1).

---

(1) C'est cependant un caractère très-important pour le diagnostic des affections inflammatoires, par opposition aux autres affections, et très-éminemment aux affections gastriques, que celui d'attaquer tout d'un coup dans l'état de la plus brillante santé. Hippocrate recommandait les saignées copieuses dans les apoplexies qui paraissent brusquement, et qui n'ont été précédées d'aucune indisposition, parce qu'il regardait ces apoplexies comme éminemment phlogistiques Martian, à cette occasion, blâme la pratique des médecins qui saignent dans toutes les maladies, et qui, dans les cas de l'espèce de celui-ci, ne font point des saignées aussi abondantes qu'il serait nécessaire pour qu'elles puissent réussir. « *Quum autem aliquis repentè voce privatur venarum*

Galien assurait que toutes les fièvres éphémères prolongées, qui n'avaient point été traitées par des saignées suffisantes, avaient dégénéré en fièvres inflammatoires, et que ces saignées avaient sûrement prévenu cette dégénération. Nous pouvons observer, à cette occasion, que la saignée est bien mieux placée dans l'instant de l'imminence d'une maladie, que lorsque cette maladie est absolument achevée, et qu'elle peut beaucoup plus pour la prévenir que pour la guérir. C'est un dogme sur lequel Hippocrate revient souvent : « *Quæcumque » morbis præsentibus rectè peraguntur, ea meliùs » esse incipientibus aut imminentibus morbis præ- » mittemus.* »

Cette fièvre débute par un froid vif, superficiel et léger, et quelquefois même absolument nul;

» *interceptiones faciunt si benè valenti hoc accidat, sine occa- » sione aut alia valida causa venam secare oportet.* » Et dans les apoplexies qui sont précédées de quelque indisposition, il recommande bien encore la saignée, et sur-tout, s'il est possible, dans le moment de l'orgasme et de la fluxion : « *Dum adhuc elevati sunt qui affligunt spiritus et confluxus*; » mais en moindre quantité, et seulement pour préparer à l'action des purgatifs, qui doivent être donnés bientôt après. (*Id. ibid. De vict. rat. in acut., Martian, p.* 269, *vers.* 43 *et* 47.) « *Cum verò dolores præcedunt oportet fomentis priùs » adhibitis statim in principiis venam secare.... et recreatis » viribus..... medicamentum sursùm purgans propinare.* » (*Vallesius, pag.* 139, *De vict. rat. in acut., lib. IV.*)

et la chaleur qui se développe tout d'un coup est extrêmement vive. Mais un caractère essentiel, et qui la distingue de la chaleur de la fièvre éphémère, soit simple, soit prolongée, c'est qu'elle n'est pas douce comme dans l'état de santé, et qu'elle affecte le tact d'une impression d'âcreté bien marquée, mais beaucoup moindre que dans les autres espèces. Or, cette impression d'âcreté ne peut absolument être aperçue, distinguée et évaluée que par un tact exercé. Il faut nécessairement reconnaître ici l'insuffisance de tous les instrumens que la physique a fournis à la médecine ; en effet, tous ces instrumens, soit ceux qui ont pour objet de mesurer la chaleur, qui participe toujours de la chaleur douce de l'éphémère, et qui ne porte point cette impression d'âcreté au moins aussi marquée que les autres espèces de fièvres putrides, soit les différens pulsiloges, sont trop grossiers pour s'appliquer aux nuances délicates qui se présentent toujours dans la pratique de l'art ; et rien ne peut suppléer à la finesse des sens qu'il faut s'appliquer à perfectionner par un exercice continuel.

Le pouls est plein, vîte, fréquent (1); mais il est sensiblement inégal : au lieu que, dans la fièvre éphémère, ses mouvemens sont parfaitement égaux.

---

(1) Quand il y a des douleurs vives, il peut être petit et mou.

L'urine est vivement colorée et ne dépose point les premiers jours ; elle est aussi plus chargée, et d'une odeur beaucoup plus forte que dans l'état de santé.

Tous les accidens de cette fièvre sont plus violens et plus difficiles à supporter que ceux d'une éphémère prolongée : ainsi, la douleur de tête est plus vive ; le dégoût pour les alimens plus considérable, et sur-tout pour la viande : ce qui indique, comme nous le disions, l'action d'un principe d'ordre et d'intelligence, qui applique le sentiment du dégoût sur les substances les plus contraires à l'état où se trouve le corps. Le sommeil est plus agité, les inquiétudes et les anxietés plus cruelles, et assez communément la bouche est amère, au lieu qu'elle est d'une douceur fade dans l'éphémère prolongée. La langue humectée dans le cours de la maladie, est assez souvent blanche ; mais cette couleur paraît tenir à sa substance même ; de manière que ses papilles sont très-saillantes, et non entortillées ni recouvertes d'une croûte blanche, comme il arrive dans l'état de saburre des premières voies.

La fièvre inflammatoire, quand elle est parfaitement simple et dénuée de toute complication, débute le matin, et de très-grand matin, par exemple, depuis 2 ou 3 heures après minuit, jusqu'à 5 ou 6 heures. Cette circonstance de l'heure de la journée à laquelle se fait l'invasion des fièvres,

est une des circonstances les plus importantes, qui va le plus directement à déterminer bien nettement leur véritable espèce ; et c'est avec raison que, dans ses problèmes sur les fièvres, Stahl se plaint de ce que la plupart des modernes ne font aucune attention à cette circonstance (1). Les fièvres sanguines ou inflammatoires débutent donc de très-grand matin ; les fièvres bilieuses débutent aussi le matin, mais plus tard; et ces fièvres bilieuses, comme nous le verrons dans la suite, ont beaucoup plus d'analogie avec les fièvres inflammatoires, qu'avec toute autre espèce de fièvre. Les fièvres quotidiennes et les quartes débutent au contraire vers le soir, et ces fièvres ont aussi beaucoup de rapport entre elles : par exemple, Werlhof a observé que les fièvres quartes et les quotidiennes éprouvent leurs rechutes dans le même temps, c'est-à-dire, dans la troisième semaine à compter de celle de leur solution.

Le mouvement de la fièvre inflammatoire est uniforme, et cette fièvre est véritablement continente ou synoque, comme disaient les anciens, c'est-à-dire que cette fièvre se soutient au même degré de vigueur, et qu'elle n'éprouve aucune alternative réglée d'exacerbation et de rémission. Il ne faut pas entendre cette uniformité, dont

---

(1) *Id febrium curâ opus est accurata diagnosi, quæ frustra quæritur apud neotericos. Stahl.*

nous parlons ici, d'une manière rigoureuse et absolue : car l'absolu ne se trouve que dans nos idées, et n'a pas d'existence réelle dans la nature. (Voyez Galien, *De temperamentis* ou *De elementis.*) Et en effet, indépendamment de la difficulté qu'éprouve la nature humaine à porter dans le même acte la même quantité de force et de mouvement, pendant un intervalle de temps même assez court, il y a, par rapport aux actes vitaux, une infinité de causes qui agissent sans interruption pour y introduire des changemens. Cependant ces fièvres sont véritablement continentes ; et si Cullen et Brendel en ont nié l'existence, c'est qu'ils ont pris cette expression dans un sens trop borné. Ces fièvres, dis-je, sont véritablement continentes, en ce que les variations qu'elles éprouvent dans leurs mouvemens, sont indépendantes de la nature même de la fièvre, et qu'elles naissent de circonstances qui lui sont parfaitement étrangères, comme de la révolution du jour et de la nuit (1), des émotions de l'ame,

---

(1) Brown a remarqué que la chaleur est sensiblement plus vive vers le soir, qu'elle diminue pendant toute la nuit, et qu'elle se trouve le matin à son état naturel : ce qui est conforme aux idées que nous avons exposées ailleurs sur le sommeil ; car le sommeil diminue les forces toniques, et c'est en grande partie à l'exercice des forces toniques que tient la production de la chaleur.

des alimens ou des médicamens ; et aussi en ce que ces variations ne se suivent pas d'une manière réglée, comme dans les continues proprement dites. (Voy. *Meth. med.* , p. 217.)

La fièvre inflammatoire générale s'exerce spécialement dans la masse du sang ; et c'est sur-tout par cette circonstance, ou parce qu'elle n'intéresse point les premières voies, qu'elle se développe d'un mouvement parfaitement uniforme ; ou que du moins les variétés que présente ce mouvement, ne sont point essentielles à la fièvre, ne dépendent point de sa nature, mais sont produites seulement par des causes étrangères, qui ne cessent d'agir sur les maladies pour les troubler, pour en altérer et contraindre la marche, et, par rapport auxquelles toute la sagacité du médecin se réduit toujours à sentir l'impuissance où il est de les combattre : et parmi ces causes nécessaires, qui jettent des inégalités sur le mouvement de la fièvre continente, nous venons de compter la révolution du jour et de la nuit, l'impression des boissons et des alimens, les médicamens, les changemens dans la température de l'air, et sur-tout les émotions de l'ame.

Je dis que le mouvement uniforme de la fièvre inflammatoire dépend, sur-tout, de ce qu'elle n'affecte point les premières voies. On peut en effet établir, comme un principe acquis par une grande quantité d'observations, que les fièvres sont

d'autant plus sujettes à des redoublemens périodiques, d'autant plus portées à la rémittence, qu'elles sont plus dépendantes de l'affection des premières voies.

Hippocrate recommandait d'évacuer les premières voies, soit par les émétiques, soit par les purgatifs, toutes les fois que la fièvre était rémittente. « *Si verò febrilis calor apprehenderit ac dimiserit, gravitas autem corporis ipsum detinuerit:*
» *hunc donec quidem calor tenuerit, sorbitionibus*
» *ac potionibus curato : quum autem non tenuerit,*
» *etiam cibos dato; purgato autem quàm cellerimè*
» *pharmaco, sive sursùm, sive deorsùm opus habere*
» *tibi visum fuerit.* (*De affectio*, *n.*° 13, *Cornaro.*)

Voyez aussi les dissections faites par Lancisi : (*Oper. omn.*, partie première, pag. 193; *De noxiis palud. effluv.*, *lib. II*, épid. première, *cap. VI; id. ibid*, *pag.* 195, *cap. IX.* « *Nùm contrà universœ humorum massœ intimiùs permixtum, quod*
» *in continuis passìm contingit.* »)

Il est extrêmement probable que la cause réelle des fièvres intermittentes, ou que la cause qui reproduit les accès d'une manière périodique, est une affection nerveuse, comme l'ont dit Hoffmann, Boerhaave, et sur-tout Van-Swieten ; mais de plus il est très-probable, comme l'ont pensé Selle et Medicus, que cette affection nerveuse et spécifique paraît établie spécialement dans les organes digestifs. Cependant cette cause fonda-

mentale et formelle des fièvres intermittentes, peut être sollicitée et mise en acte par toutes les causes qui produisent les autres espèces de fièvres. Il y a donc réellement des fièvres intermittentes, inflammatoires, bilieuses, pituiteuses. Ce n'est que quand on a détruit ces causes matérielles, et que la fièvre intermittente est absolument simple, que l'on doit s'occuper de l'état nerveux des organes digestifs qui détermine sa marche périodique et réglée. Or, cet état indique éminemment les excitans ou les calmans, comme toutes les autres affections nerveuses, (fièvres intermittentes guéries par le petit lait,) à moins que cet état nerveux ne détermine des accidens graves, et qui pourraient devenir mortels par leur intensité, comme cela arrive dans les fièvres intermittentes pernicieuses, décrites par Torti sous le nom de *comitatæ*; car alors il faut négliger les causes matérielles, et s'appliquer tout d'un coup à combattre cet état nerveux : ce qu'on fait ordinairement avec succès par le quinquina donné à haute dose, et le plus loin possible du moment où doit se décider l'invasion.

Cependant le caractère rémittent n'appartient pas exclusivement aux fièvres gastriques ou aux fièvres des premières voies. Nous verrons dans la suite que l'opinion des auteurs qui attribuent constamment la marche périodique des maladies à l'action des premières voies, est une opinion trop générale : nous verrons qu'il est des fièvres bien

décidément intermittentes, dont les accès se suivent dans un ordre fort régulier, et qui cependant reconnaissent pour foyer d'autres organes que les premières voies.

CHAPITRE IV.

Traitement de la fièvre inflammatoire (1).

LA fièvre inflammatoire est par elle-même absolument indépendante de toute affection des premières voies : sa cause est bien évidemment établie dans le sang, ou plutôt, l'espèce d'altération à laquelle elle est attachée, s'exerce dans le sang même ; et c'est pour cette raison que quelques auteurs l'ont appelée fièvre sanguine.

Cependant, le début de cette fièvre, comme de toutes les autres, s'accompagne assez généralement

---

(1) Dans la première édition, ce chapitre est le sixième de la seconde partie. J'ai cru convenable de le placer immédiatement après le précédent, parce qu'il se lie naturellement à son sujet. On trouvera dans ce volume et dans les suivans plusieurs autres transpositions de ce genre, qui, sans rien changer au texte, auront l'avantage de faire suivre dans un ordre plus régulier et plus commode la série des objets traités dans chaque chapitre. (*Note de l'Éditeur.*)

d'anxiétés ressenties dans la région de l'épigastre, de nausées prolongées, de dégoût, sur-tout pour la viande, de vomissement, ou du moins d'efforts de vomissement, sans vomissement décidé. Ces signes peuvent même précéder de quelques jours l'invasion de cette fièvre; et il n'est pas vrai généralement, comme on l'établit assez communément, que le caractère des affections inflammatoires soit de débuter tout d'un coup, sans être annoncées par quelque désordre dans l'exercice ordinaire des fonctions. Nous avons déjà dit combien il est difficile, pour ne rien dire de plus, de distinguer, dans l'ensemble des signes précurseurs d'une maladie, l'espèce réelle de la maladie qu'ils annoncent; et ce qui va le plus directement à fixer l'incertitude de ces signes, c'est la connaissance des tempéramens, du genre de vie habituel, et surtout la connaissance de la constitution épidémique régnante. Aussi est-ce une précaution extrêmement importante, dans les maladies épidémiques bien établies, d'employer les remèdes qui conviennent dans cette épidémie, dès la première invasion, ou dès qu'il paraît le plus léger dérangement dans la santé : c'est une pratique qu'Hippocrate recommandait fortement. « *Quæcumque morbis præsentibus rectè peraguntur ea meliùs, aut incipientibus, aut imminentibus.* ») Au reste, si l'équivoque de ces signes ne permet pas d'employer des remèdes actifs, et qui, dans ces

circonstances, le seraient d'autant plus qu'il est toujours bien plus facile de prévenir une maladie qui se forme, que de détruire celle qui est absolument formée, on peut employer le repos et la diète qui sont appropriés dans l'imminence de toutes les maladies. (Celse.)

Mais ces accidens, quand ils dépendent de la fièvre inflammatoire, loin de devoir être traités par l'émétique, contre-indiquent au contraire formellement l'usage de ce remède. (Stoll, tom. I, pag. 33.) Certainement il y a peu de principes aussi faux, et qui puissent conduire à des erreurs de traitement plus funestes, que celui qui établit que le vomissement se guérit par le vomissement : *vomitus vomitu curatur.*

Cet axiome ne peut guère s'entendre que du vomissement qui dépend d'une humeur dépravée, contenue dans l'estomac, et qui flotte librement dans sa cavité.

Or, le vomissement peut dépendre de causes bien différentes ; il peut dépendre de la congestion vive du sang sur l'estomac (1), comme il

(1) Le vomissement, et en général toute affection de l'estomac, peut dépendre aussi des affections de la tête, nerveuse ou humorale. Il dépend quelquefois de congestions de sang dans le cerveau, Schroëder, t. II, pag. 367. Tissot, Épître à Haller, p. 77, décrit un état de conjection lente dans le cerveau, qui s'accompagne de langueur, de faiblesse, de malaise, de désordre dans les digestions, de vomissemens,

arrive si souvent dans l'état de grossesse, chez les

---

avec un pouls très-irrégulier. Trompés par les désordres de l'estomac, on donne les émétiques ou les purgatifs; pour dissiper la faiblesse, on donne des toniques; on applique des vésicatoires dans la vue d'opérer des révulsions, et cette maladie se termine par une léthargie mortelle. Cet état ne demande que des saignées, des boissons nitrées, des moyens antiphlogistiques long-temps continués, (tamarins, crême de tartre, magnésie, sel végétal;) pour détourner les humeurs de la tête, des lavemens émolliens et une nourriture principalement tirée des végétaux.

Cet état paraît celui que décrit Hippocrate dans le 7.e livre des épidémies, dans l'histoire d'Androthale, (Vallesius, p. 885.) Aphonie, stupeur, délire, douleur d'estomac, traités avec succès par les saignées, la boisson d'eau pure, l'usage de l'eau miellée..... Ces attaques revenaient de temps en temps, et étaient combattues par les mêmes moyens..... Un symptôme particulier, (et que j'ai eu occasion d'observer,) c'est que la langue était toujours sèche, et que le malade ne pouvait parler sans l'humecter..... la bouche était aussi amère. Il eut une nouvelle attaque en hiver: il prit un fort purgatif; et bientôt après il éprouva un nouvel accès, qui l'emporta en deux ou trois jours.

Stoll remarque qu'après des coups à la tête, il est souvent bien difficile de déterminer avec précision si les nausées et les vomissemens dépendent de l'estomac ou du cerveau, tom. III, pag. 147 et suiv. Voyez aussi Schroëder, tom. I, pag. 274. « *Licet igitur caput primum læsionis injuriam excipiat, tamen verò simile est, quod indè primùm vitia præcordiorum, et ex his demùm deliria producantur.*

Mais, à moins que le contraire ne soit évident, il est plus prudent de traiter ces affections comme dépendantes des con-

gens hémorrhoïdaires (1), et chez les femmes qui éprouvent la suppression de leurs règles par quelque cause que ce soit: et l'émétique donné dans ces circonstances, non-seulement pourrait décider le vomissement du sang, mais, ce qui est plus remarquable, il pourrait inviter la nature à substituer l'estomac à des organes moins nobles, par lesquels se faisaient des flux de sang périodiques, d'une manière moins pernicieuse et moins redoutable pour les suites. C'est une observation que les gens qui ne lisent point attribuent communément

---

gestions de sang dans le cerveau, comme l'a très-bien dit l'illustre Selle, par des saignées, un régime tout végétal, des lavemens, l'usage habituel de doux laxatifs, les résolutifs appliqués sur la tête. Je vous ai déjà parlé des cataplasmes qu'employait Rhuisch; l'arnica est aussi un excellent résolutif, et on peut en composer des cataplasmes très-utiles: on l'appelle vulgairement en Allemagne la panacée des blessés. « *Panacea vulneratorum.* » *Schroëder. Notissimum equidem capitis et ventriculi talem esse consensum, ut quoque læso aut repleto cerebro, vicissim ventriculus et hypocondria indè perturbantur. Siquidem vel capitis vulneribus persæpè accidentes nauseæ vomitusque biliosi id clarè comprobent.» Van-Swieten, aph.* 267.

(1) Il est alors communément accompagné de douleurs dans les lombes. Piquer remarque que la plupart des personnes qui rendent du sang par les hémorroïdes sentent des douleurs plus vives dans les lombes et une irritation au cardia, et que ces symptômes sont aussi ordinaires aux femmes, quand elles sont au moment d'avoir leurs règles. Obras. tom. II, pag. 194.

à Rivière. Hippocrate avait dit : « *Sanguis per ute-*
» *rum non effluxum habuit, ad cor et præcordia*
» *resilit.* »

Stahl nous apprend qu'une jeune personne, après avoir mangé, éprouva la suppression de ses ordinaires par une vive affection de l'ame ; elle vomit d'abord les alimens qu'elle venait de prendre, et ensuite elle vomit du sang. Ce vomissement de sang se répéta plusieurs fois pendant cinq ou six jours de suite, et il reparut de la même manière pendant treize mois consécutifs, toujours à l'époque où le sang aurait dû couler par les voies ordinaires ; en sorte que ce vomissement, sollicité dans l'acte de l'éruption des règles, avait suffi pour déterminer la nature à porter et à diriger sur l'estomac, l'appareil des mouvemens de fluxion qui s'établissent chaque mois sur la matrice, pour décider et soutenir l'écoulement des règles. Cet accident céda à l'usage de l'essence de mille feuilles, prise à la dose de trente-quatre gouttes aux heures du dîner et du souper, et en se mettant au lit. Cette observation prouve bien la nécessité de considérer, d'une manière abstraite, tous les mouvemens qui se passent dans le corps vivant, soit en santé, soit en maladie, et de les rapporter toujours à un principe bien différent du corps, qui ne se sert du corps que comme d'un sujet propre à exprimer les affections qu'il a conçues.

Il est en général bien remarquable, comme l'a

dit Stahl, que la nature contracte si promptement l'habitude des évacuations de sang. On voit tous les jours des personnes pour qui les hémorragies périodiques sont devenues un besoin, par la seule circonstance d'avoir été exposées une seule fois à des causes extérieures qui ont décidé une abondante évacuation de sang. C'est à cette habitude que contracte si facilement la nature, qu'on doit rapporter un fait curieux observé depuis longtemps, c'est que les évacuations de sang, soit spontanées, soit artificielles, comme les saignées, disposent éminemment à la pléthore.

Le vomissement peut dépendre aussi de différens miasmes, ou d'un délétère subtil, engagé dans les parois même de l'estomac, et qui doit bien plutôt s'évacuer par la peau que par tout autre organe. Tels sont les vomissemens qui accompagnent le premier période de la petite vérole et de la rougeole, et qui se dissipent à mesure que l'éruption s'établit; tels sont encore les vomissemens de différentes éruptions cutanées.

Sydenham dit que, dans la peste qui régna à Londres en 1665 (1), un jeune homme éprouvait des

---

(1) Cette peste était éminemment inflammatoire Elle avait succédé à une affection de cette espèce, et dès-lors il paraît qu'elle en avait retenu le caractère; le mot *peste* est en général appliqué à des maladies fort différentes. (Stoll, Conf.; Sarcone, Préf., pag. 23, qui cite Hippocrate, Galien, Sy-

vomissemens continuels, et que rien ne pouvait calmer; il le fit tenir au lit tranquillement et

---

denham, etc., tom. II, pag. 42;) le mot *peste* ne peut point s'appliquer à une espèce déterminée de maladie; mais toutes les maladies, quelle que soit leur cause réelle, que ce soit l'affection phlogistique, bilieuse ou catarrhale, peuvent prendre le caractère pestilentiel qui n'est que l'extrême de la malignité, comme nous le verrons dans la suite, et qui paraît consister dans la prostration totale des forces, laquelle ne permet point à la nature de déployer, avec ordre, l'appareil d'efforts et de mouvemens appropriés à la cause matérielle de la maladie; en sorte que le traitement des maladies malignes et pestilentielles, est d'une application très-difficile, parce qu'il faut déterminer, à chaque instant, dans quel rapport se trouvent ces causes matérielles qui constituent l'espèce de la maladie, et la prostration des forces qui constitue la malignité. C'est tantôt contre l'un ou l'autre de ces élémens qu'il faut diriger les moyens curatifs, et le plus souvent contre tous les deux à-la-fois. Consultez De Haën sur la *peste*, (*Rat. med., tom. IX*;) il rapporte un grand nombre d'observations de plusieurs auteurs, de Sydenham, de Rivière, de Félix Plater, de Botal, qui prouvent que, dans des constitutions décidément pestilentielles, (et on donne généralement le nom de fièvre pestilentielle à une fièvre très-meurtrière, très-généralement répandue, qui, le plus communément décide des exanthèmes de mauvaise couleur, des bubons, des parotides et sur-tout des charbons, c'est-à-dire des tumeurs qui se couvrent bientôt d'escarres noires et gangréneuses,) on a employé avec succès des saignées très-abondantes et répétées; en sorte que ces constitutions pestilentielles doivent avoir un caractère décidément phlogistique.

bien couvert, et l'éruption de la sueur qui s'établit bientôt, dissipa complètement ce vomissement opiniâtre. L'expression dont Sydenham se sert à cette occasion, est remarquable : la matière morbifique, tournée sur l'estomac, et qui entretenait le vomissement, changea de direction, et se distribua en rayons tendus vers la périphérie du corps : « *Cum materiæ morbificæ radii versus ambitum* » *corporis sese exporrigant.* »

Le vomissement dépend encore très-souvent de spasmes fixés sur l'estomac ou sur les parties circonvoisines, comme nous l'avons déjà dit (1). Or il paraît que le vomissement de la fièvre inflammatoire, quand elle est simple et parfaitement dénuée d'accidens étrangers, dépend sur-tout d'une cause de cette espèce ; car, quoiqu'il ne soit pas absolument vrai, comme l'a prétendu Cullen, que la diathèse ou l'affection inflammatoire ne consiste que dans un excès de force et de ton, et qu'elle ne provient que d'un état ex-

---

(1) Hippocrate a bien exprimé les agitations et les désordres qui tiennent aux spasmes des parties intérieures. « *Cum pedes frigidi fuerint*, (c'est-à-dire dans le premier période de la fièvre,) *venter de necessitate calet*, *fastiditque cibum*, *intenditur hypocondrium*, *jactatur propter internam turbationem corpus*, *mens fixa non est*, *dolet æger*, *lancinante vellicatur*, *vomere affectat*, *et si mala vomuerit dolet.* » *De victûs rat in acut.*, *tom. IV*, *vers.* 39, *Opera omnia*, *tom. VI*, *p.* 705 *et* 706.

cessif d'irritation, (cette idée de Cullen est analogue à celle de Tode, qui attribue toutes les fièvres à une irritation portée sur le *sensorium commune*, répétée par voie de sympathie sur chacune des parties du corps, et qui distingue les fièvres en inflammatoires, dans lesquelles la réaction se fait d'une manière convenable, et en putrides, dans lesquelles la réaction ne se fait que d'une manière incomplète ;) cependant cette affection phlogistique marche le plus communément accompagnée d'un excès de force et de vigueur : en sorte qu'elle paraît retenir encore à un degré bien marqué le caractère de la constitution qui la précède assez communément dans l'ordre naturel des maladies : car, en parlant ci-devant de l'éphémère prolongée, nous avons dit qu'elle tendait éminemment à l'affection phlogistique. Or, cette fièvre éphémère prolongée, qui est donc comme une fièvre inflammatoire imminente, dépend bien évidemment d'un état extrême de ton et de force, puisque nous avons vu qu'elle ne demandait qu'un traitement rafraîchissant, calmant, affaiblissant, et que, d'après les expériences de Galien, des saignées portées jusqu'à défaillance pouvaient l'éteindre tout d'un coup. C'est seulement de cet état imminent d'inflammation, que l'on peut dire avec Cullen, que la diathèse inflammatoire ne suppose qu'une augmentation de ton, et qu'elle ne demande d'autres moyens que ceux qui sont propres à le

réduire et à l'abaisser au degré naturel; car lorsque la diathèse phlogistique est absolument consommée, elle ne peut plus céder seulement aux remèdes rafraîchissans et énervans : et, à raison de l'altération qu'elle suppose dans le corps, elle doit, pour se terminer, entrer nécessairement en voie de coction.

Sydenham, dans la description qu'il donne de la fièvre qui régna à Londres en 1661, 1667 et 1669, qu'il appelle fièvre varioleuse, parce qu'elle présenta beaucoup de caractères communs avec la petite vérole qui régnait alors, prétend que cette fièvre était sans matière, et que le traitement, loin d'aider les mouvemens de coction et de soutenir la fièvre, ne devait consister que dans les moyens capables de l'abattre et de l'affaiblir : c'est ce qu'il faisait par des saignées répétées quatre ou cinq fois, en laissant un jour d'intervalle entre chaque saignée, par des lavemens de lait et de sucre donnés chaque jour, par l'usage des délayans, comme du petit lait et de l'eau d'orge prise en grande quantité, par une diète légère, et sur-tout en faisant lever chaque jour le malade, et le tenant hors du lit le plus qu'il était possible. Voyez Sauvages, Nos. tom. II, pag. 204. Cette prétention de Sydenham, sur la nature de cette fièvre qu'il croyait sans matière, paraît fondée ; et dès-lors cette fièvre était une inflammatoire imminente, analogue à

l'éphémère prolongée, qui ne demande aussi qu'un traitement calmant, rafraîchissant et énervant.

Les nausées et les vomissemens de la fièvre inflammatoire, sont donc le plus généralement dépendans d'un état de spasme, ou de vive irritation, ressentie dans l'estomac et les parties voisines. Aussi ces accidens sont-ils combattus avec beaucoup d'efficacité, d'abord par les saignées, si l'état du pouls l'exige, puis par des boissons délayantes prises à grande dose, et par des huileux combinés avec l'opium ; par exemple, par des décoctions d'althéa, de mercuriale, de pariétaire, et par l'huile de lin ou d'amandes douces fraîchement exprimées, prise à la dose de cinq à six onces, à laquelle on ajoute un grain d'opium (1), ou une once de sirop diacode, et qu'on répète deux ou trois fois par jour, selon les circonstances. Il ne faut pas craindre, comme le dit très-bien Sydenham, que l'huile, à raison

---

(1) L'opium convient éminemment dans les états de phlogose imminente, lorsque ces états fixés dans quelque partie déterminée, y excitent une grande douleur. On doit alors considérer la douleur comme l'élément principal qui prépare et conduit à l'inflammation. Sarcone, *lib. I*, *p.* 135. Il cite sur l'usage des narcotiques dans le premier temps de la pleurésie qui présente la douleur comme l'élément dominant, Galien, *De comp. pharm. secundùm locos*, *lib. VII*; Huxham, Essai sur les fièvres, chapitre IV, des pleurésies.

de son inflammabilité, soit contre-indiquée par la chaleur de la fièvre. La chaleur dépend surtout, comme nous l'avons déjà remarqué, de spasmes fixement établis dans quelque partie du corps : et ces spasmes sont très-puissamment combattus par l'action calmante et adoucissante de l'huile.

Si les vomissemens de la fièvre inflammatoire se dissipent assez promptement par des remèdes calmans, légèrement narcotiques et anti-spasmodiques, ils sont au contraire aggravés et établis plus fortement par l'impression de l'émétique; ce qui confirme nos idées sur la nature de ces accidens, qui tiennent donc à un état de ton excessif et d'irritation vive.

Sydenham dit que, dans la fièvre décidément inflammatoire qui régnait à Londres en 1665 et 1666, il donna l'émétique à un jeune homme qui éprouvait des nausées et des vomissemens continuels; il fut conduit à l'emploi de ce remède par l'effet qu'il lui avait vu produire dans la constitution précédente. Dans cette constitution qui était compliquée de saburre des premières voies, l'émétique donné dans le principe, non-seulement assurait à la fièvre une marche plus régulière et plus libre, mais sur-tout il prévenait sûrement une diarrhée, qui survenait autrement vers la fin de la maladie, et qui était fort dangereuse par la circonstance d'attaquer un corps déjà af-

faibli ; et cet effet, l'émétique le produisait, quoiqu'il ne décidât que de très-légères évacuations.

Dans la nouvelle constitution, qui était inflammatoire, l'émétique décida bientôt la diarrhée, et tous les secours de l'art furent inutiles pour empêcher la mort qui arriva le quatorzième jour.

Pappelbaum, dans une dissertation intéressante, (Thès. prat. de Haller, t. V,) a le courage de faire l'aveu d'une faute semblable. Dans une fièvre inflammatoire, il vit aussi que l'émétique donné dans le principe, dans la vue de calmer le vomissement, avait imprimé à la maladie un caractère de malignité (qui ne consiste, comme nous le dirons dans la suite, que dans un défaut de rapport ou d'harmonie entre les symptômes que présente une maladie ;) en sorte que le malade ne dut son rétablissement qu'à la vigueur extrême de son tempérament.

De Haën et Van-Swieten ont eu occasion de voir une jeune personne à qui on avait donné l'émétique dans le principe d'une fièvre inflammatoire, qui portait son impression sur le poumon, et qui dès-lors était une fièvre inflammatoire péripneumonique ; cette jeune personne mourut, et ces médecins observèrent que toute la substance du poumon était fortement gorgée de sang. De Haën est parti de ce fait pour proscrire

généralement l'émétique dans le commencement de toutes les fièvres aiguës; mais cette conséquence est beaucoup trop générale, car toutes les fièvres aiguës ne sont pas des fièvres décidément inflammatoires; et de plus, celles-ci ne sont pas assujetties à se présenter constamment dans une simplicité absolue et parfaite: au contraire, elles se revêtent de différentes espèces de complication. C'est bien là, comme on l'a dit, détruire l'art pour vouloir le simplifier. Il ne sera pas inutile d'observer ici que Stoll, qui a succédé à De Haën, qui a pratiqué dans la même ville, dans le même hôpital, est peut-être de tous les médecins celui qui a le plus multiplié l'usage de l'émétique.

En parlant ici des contre-indications de l'émétique, je dois rappeler une observation intéressante de Weiss (1), qui a vu que l'émétique donné à des personnes qui étaient sujettes à la goutte, avait déterminé des suffocations ou des oppressions de poitrine dangereuses. En sorte que l'habitude des mouvemens de goutte, est une circonstance qui paraît contre-indiquer l'émétique, ou qui doit rendre fort circonspect dans son usage, au moins dans le temps où l'on a lieu de présumer que la fluxion goutteuse va

---

(1) Thèses prat. de Haller, tom. V; Dissert. de Kasten-Holtz, page 73.

s'établir, parce qu'on doit craindre que l'impression vive que ce remède excite sur l'estomac, invite la nature à porter sur cet organe essentiel l'appareil des mouvemens spasmodiques dont elle a contracté l'habitude. Galien avait dit aussi que quelquefois la goutte se portait sur l'estomac. « *Aliis enim articularis morbus nunc ad ventri-* » *culum migravit.* »

Les purgatifs sont encore plus contraires que l'émétique. Cependant, lorsque la fièvre est fort vive, il est avantageux d'entretenir la liberté du ventre par des lavemens répétés chaque jour, et même plus souvent, selon le besoin. Mais il faut y renoncer lorsque la coction est parfaitement établie, et que les évacuations critiques sont imminentes, parce qu'en sollicitant les mouvemens vers les intestins, ils pourraient troubler, d'une manière vicieuse, les mouvemens de la nature.

Nihell rapporte qu'un homme attaqué de fièvre inflammatoire, mourut le jour même d'une purgation très-légère. Le médecin, pour s'excuser, fit voir la formule à M. Radcliff, très-fameux praticien de Londres; celui-ci reconnut toute la douceur du purgatif : cependant il ne balança pas d'assurer qu'il avait été donné mal-à-propos, qu'il avait interverti la crise et décidé la mort.

Hippocrate a vu un purgatif, donné dans une pleurésie, décider le délire qui fut suivi de la

mort : « *Scomphus in æniadis pleuritide correptus* » *mortuus est septima die delirans. Pharmacum* » *autem bibit deorsùm purgans, ipso ante pur-* » *gationem die, mentis erat compos nec multum* » *purgatus est, in ipsa autem purgatione deli-* » *ravit.* » (*Ep.*, *lib. V*, *Vallesius*, *pag.* 456.)

CHAPITRE V.

Saignée dans son effet révulsif.

Dans la fièvre inflammatoire décidée, la saignée n'est pas un remède curatif : elle n'offre plus qu'un secours subordonné à l'intensité de la fièvre, et à l'état de violence et de vigueur excessive qui l'accompagnent (1); car cette fièvre, à raison de l'altération qu'elle suppose profondément établie dans le sang, doit nécessairement entrer en voie de coction, et éprouver des évacuations critiques subséquentes.

Or, cet état de vive irritation, qui est donc la

(1) Hippocrate, comme nous l'avons déjà dit, réduisait les indications de la saignée, à l'intensité de la maladie, à la vigueur de l'âge et à l'état des forces. « *In acutis morbis* » *sanguinem detrahes, si vehemens morbus videatur, flo-* » *ruerritque ægrotanti ætas, et virium adfuerit robur.* » *De vict. rat. in acut.; Gal., com.* 4, *n.*° 19.

circonstance la plus importante relativement à la saignée, et qui va le plus puissamment à l'indiquer, se présente sur-tout dans le commencement ou dans le principe de cette fièvre. Mais, ce qu'il nous importe d'observer, c'est que le commencement, ou plutôt le premier période de la fièvre, n'est pas mesuré d'une manière nécessaire et rigoureuse par un nombre de jours déterminés; de sorte que l'indication de la saignée, prise seulement du nombre des jours d'une maladie, est une indication vaine, illusoire, et qui peut induire à des fautes graves. Il est vrai que le plus ordinairement une fièvre inflammatoire, allumée dans un tempérament vigoureux, et qui s'avance, dépouillée de toute complication étrangère, entre dans le période de coction vers la fin du quatrième jour. Cette règle cependant n'est pas constante à beaucoup près, et c'était une pratique bien funeste, que celle de quelques médecins antérieurs à Hippocrate, qui, attachés inviolablement à cette loi, proscrivaient rigoureusement la saignée, après le quatrième jour d'une maladie inflammatoire (1). Vous voyez dans les épidémies d'Hippocrate qu'il

(1) Cette règle a été défendue dans ce temps par Lommius, Frédéric Hoffmann, Boerhaave; voyez Schroëder, tom. I, pag. 145: « *Exhibens venæ sectionis in febribus instituendæ,* » *præcipuas cautiones*; » car il n'est point d'erreurs, en médecine, qui n'aient eu de grandes autorités. *Brendel, De seriori evacuationum usu*, 1754; *Com. lips. tom. VI, p.* 35.

saigna Anaxion le septième jour d'une fièvre pleurétique ; et cela parce que cette fièvre était encore dans son premier période ou dans le période d'irritation, comme on parle, et avec raison.

Ce premier période était bien marqué par la vivacité de la douleur, par la violence de la toux, et sur-tout par le défaut complet d'expectoration. (Triller.) Van-Swieten suivit cette pratique d'Hippocrate, et saigna dans une affection de poitrine, long-temps au-delà du quatrième jour, avec un succès vraiment frappant, comme vous pouvez le voir dans son excellent Traité de la pleurésie.

La saignée peut donc être indiquée pendant tout le premier période d'une fièvre inflammatoire; et la durée de ce période n'est pas fixée à un certain nombre de jours, mais seulement par l'état de la coction; il s'étend jusqu'au moment où il commence à s'établir des signes de coction. Or, la coction tend à porter dans les humeurs un caractère uniforme (1), à y introduire des qualités tempérées et adoucies par le mélange des qualités contraires; son progrès s'étudie dans les humeurs excrémentitielles, qui coulent des parties les plus voisines de celles qui sont affectées, etc. ; et dans les fièvres générales, dans les urines (2).

---

(1) « *Concoctio fit ex permixtione temperaturâque mutuâ* » *quasi cocturâ.* »

(2) L'urine la plus favorable.

Trois choses dans l'urine, l'*hipostase* ou le *sédiment* ;

En général le temps, considéré en soi-même, ne peut pas fournir des vues curatives : le temps d'une maladie ne peut pas indiquer le traitement qui lui convient ; seulement le traitement est-il indiqué par l'état de la maladie qui change avec le temps. Aussi avons-nous vu ci-devant que la division des maladies en aiguës et en chroniques, n'était point du tout fondée sur leur nature réelle, et nous avons exposé que l'affection phlogistique que nous examinons ici, pouvait marcher rapidement et se présenter sous la forme d'une maladie aiguë, comme cela arrive le plus ordinairement, ou se prolonger sans changer d'essence, passer en habitude et établir une maladie décidément chronique, en exigeant toujours la même méthode de traitement. Cette inflammation lente et chronique existe très-souvent dans les poumons, (car les poumons, comme nous l'avons déjà remarqué, sont les parties les plus éminemment susceptibles d'affections phlogistiques,) et devient la cause très-ordinaire de phthisie chez les jeunes gens qui ont beaucoup d'activité, qui ont le cou

---

l'*énéorème* ou le *suspensum* qui flotte dans le sein ou dans le milieu de l'urine ; et le *nephele* ou le *nubecula* qui se trouve au plus haut de la liqueur : « *Urina optima, quandò sedimentum » fuerit album, læve et aquæle per totum tempus, donec » morbus judicatur, securitatem enim significat et morbum » brevem prognosticat.* »

long, les omoplates saillantes, la peau blanche et délicate, les dents larges et d'un blanc de lait, et les joues vivement colorées. Elle demande le même traitement que les autres affections inflammatoires; le repos, le régime végétal, des boissons délayantes et émollientes, des saignées à petite dose et souvent répétées.

La saignée, dans une fièvre inflammatoire, est sur-tout utile, ou plutôt indispensablement nécessaire, lorsqu'on a lieu de présumer que l'affection phlogistique que nous considérons ici d'une manière abstraite, va éclater, ou porter spécialement son action sur un organe déterminé (1). Or,

---

(1) « *Venam confestìm ab initio secare oportet, cum nondum* » *fixa sint omnia quœ contristant, tum spiritus, tum fluxiones.* » *Hipp., De vict. rat. in acut., sect. IV, vers.* 28; *Gal., Op. omn., tom. VI, p.* 700.

À raison de son effet révulsif ou dérivatif, à raison de l'effet qu'elle porte sur la distribution des mouvemens, la saignée peut convenir, dans des états très-éloignés de l'état phlogistique, pour dissiper un appareil de spasme qui s'exerce dans quelques organes nobles, et d'une manière qui peut devenir promptement mortelle. « *Hœc est potissima ratio,* » *cur in inflammationibus*, (il n'entend pas parler de l'in- » flammation phlogistique,) *et aliis quibusdam morbis, in* » *quibus materia alieni parti infixa est, quœque alio ingenio* » *educi non possit et urgeat malum, ut in apoplexiâ, statìm* » *ad venœ sectionem confugiendum sit, etiamsi cachochimia* » *adsit, quœ propriâ purgatione esset removenda.* » *Prosper Martian, p.* 13, *De naturâ hominis, vers.* 115.

Stoll remarque, que lorsque dans une maladie décidée,

la saignée, dans cette circonstance, ne convient pas tant comme moyen d'évacuation, ou comme propre à évacuer une certaine quantité de sang, que comme propre à changer la distribution vicieuse des forces, à détruire et à décomposer l'appareil, le système, la synergie des mouvemens tendus vers la partie qui va se prendre d'inflammation. Nous retrouvons ici la progression que nous avons notée ci-devant; et comme la fièvre inflammatoire générale est précédée, dans le système naturel des maladies, d'une fièvre que nous avons appelée fièvre éphémère prolongée, qui ne consiste que dans un état de spasme et de vigueur, et qui peut être éteinte et abattue tout d'un coup par les moyens calmans et affaiblissans, par exem-

---

quelque organe commence à s'affecter, cet accident peut dépendre, 1.° ou d'un état de faiblesse qui ne permet point à cet organe de résister au dépôt de la matière morbifique : alors il faut employer les excitans, les vésicatoires, les cordiaux; 2.° ou d'un état de fluxion vive, de l'orgasme ou de l'irritation qu'éprouve l'organe qui va s'affecter : les excitans alors seraient fort contraires; il faut détourner la fluxion et calmer l'état d'orgasme de l'organe affecté : ainsi, dans les métastases qui menacent de se faire sur quelque organe noble, l'organe menacé peut être dans deux états biens différens, ou dans un état d'atonie ou de faiblesse, et alors la fluxion se fait comme d'une manière passive, ou bien dans un état de vive excitation qui fait qu'il attire fortement les humeurs : il est extrêmement difficile de distinguer ces deux états; il n'est question ici qne de fluxion phlogistique.

ple, par des saignées poussées jusqu'à défaillance ; de même, dans l'inflammation locale, (et nous ne parlons toujours que de l'inflammation phlegmoneuse, que quelques-uns ont appelée sanguine, et qui seule répond à la fièvre inflammatoire dont il est ici question,) l'établissement complet de cette inflammation est très-communément précédé d'un appareil de mouvemens de spasme et de fluxion(1).

---

(1) Hippocrate, pour expliquer la génération de la pleurésie, suppose d'abord dans les chairs et dans les vaisseaux voisins, un mouvement de spasme ou de vive contraction ; (et c'est à cet état que se rapporte le véritable usage des narcotiques, comme l'a exposé Sarcone, tom. I, pag. 137. Voyez aussi Prosper Martian sur l'usage de l'opium dans le principe des affections de fluxion, *De locis in homine*, *n.º* 145, à la fin, pag. 153,) puis une irritation vive qui attire les humeurs ; enfin, la putréfaction de ces humeurs épanchées dans le foyer de l'inflammation. « *Tùm caro quæ est in latere, tùm* » *venæ contrahuntur ac convelluntur.... Per caliditatem trahit* » *ad se ipsum, à vicinis venis et carnibus, pituitam ac bilem...* » *Ubi verò ad latus affixa putruerint.* » (*De morbis, lib. I, Cornaro, n.º* 41.)

Nous avons déjà dit que Sarcone avait décrit, sous le nom de pleurésie, un état éminemment nerveux, qui s'annonce principalement par l'intensité et l'opiniâtreté de la douleur.

Cet état nerveux, analogue à celui par lequel Sydenham prétend que se marque le début de la plus grande partie des constitutions épidémiques, ne demande aussi que des saignées copieuses et répétées, des boissons émollientes, des fomentations émollientes et anodines, avec les feuilles de mauve,

La saignée tend avec beaucoup d'avantage à décomposer cet appareil de fluxion, et sur-tout

---

les fleurs de sureau, les feuilles de ciguë et même un peu d'opium, et sur-tout après ces évacuations, l'usage intérieur de l'opium, qui, en dissipant les spasmes, prévient sûrement, pourvu qu'il soit donné à temps, l'inflammation que ces spasmes pourraient décider.

Ces idées, auxquelles Sarcone a attaché tant d'importance, qui, dit-il, ne sont point enfantées par de vaines théories, mais tirées du sein de la nature et qui exigent ainsi l'attention de tous les vrais médecins, ces idées, vous voyez combien elles sont conformes à ce qu'établit Hippocrate sur l'ordre de succession des inflammations de poitrine. Hippocrate admet aussi d'abord un état de spasme ou de vive contraction dans les parties de la poitrine affectée, (état qui répond à la pleurésie de Sarcone, « *Tum caro quæ est in latere,* » *tùm venæ contrahuntur*; » car Hippocrate ne mettait point en question, comme on l'a fait depuis, si le tissu cellulaire, *caro*, et les vaisseaux étaient irritables, et en conséquence susceptibles de spasme et de convulsions,) puis une fluxion ou une congestion d'humeurs sur ces parties : « *Per caliditatem* » *trahit ad se ipsum à vicinis venis et carnibus pituitam ac* » *bilem;* » et enfin en dernier lieu, l'altération humorale, » *ubi verò ad latus, affixa putrescerit.* » Plus on médite les ouvrages d'Hippocrate, et plus on a lieu d'admirer la justesse de ses vues sur l'économie animale; mais il faut se présenter à cette étude d'Hippocrate, comme à celle de la nature dont il fut le plus digne interprète, tout nu de préventions et de préjugés.

C'est à cet état imminent d'inflammation qui doit sa génération à une irritation nerveuse, que doit se rapporter la théorie de Whytt qui regarde toute inflammation comme le produit d'une irritation locale.

lorsqu'il est imminent, et que le principe de la vie tente seulement des efforts pour l'établir; car alors ce principe obéit plus aisément aux moyens d'irritation, qui appellent et sollicitent ailleurs

---

Les blessures des parties nerveuses sont extrêmement propres à décider des inflammations de cette espèce. Bromfield a beaucoup vanté l'opium dans le premier temps des coups à la tête.

C'est relativement à cet état nerveux qui prépare les fluxions, que se rapporte éminemment l'usage de l'opium, usage que Martian a si bien connu : « *Quare medicamenta stupefacientia* » *distillationes miraculo quodam sistant, et ex toto interdùm* » *arcent.* » Parmi les modernes, Sarcone me paraît un de ceux qui ont le mieux connu cette indication de l'opium; vous devez consulter aussi ce qu'en a dit Stoll.

Nous avons souvent des occasions de nous convaincre combien, pour apercevoir dans leurs vrais rapports les opérations de l'économie animale, il est nécessaire de les attribuer à deux forces différentes, une force nerveuse ou de mouvement une force altérante ou de mixtion.

En général, dans toutes les affections locales il faut admettre un état nerveux, qui, dans les affections fébriles, se complique ensuite diversement, avec différentes causes matérielles; c'est relativement à cet état nerveux, ou à l'appareil des spasmes établis d'une manière fixe sur une partie, que les sueurs coulent d'une manière véritablement critique, parce qu'elles annoncent que les mouvemens sont rentrés dans leur ordre de distribution ordinaire, et que les spasmes sont dissipés : c'est parce que cet état nerveux précède le plus souvent l'affection humorale, qu'il n'y a guère de maladies locales qui n'aient été quelquefois traitées avec succès par de forts sudorifiques donnés dans le principe.

son action. Or, la saignée est vraiment un moyen d'irritation ; ce fait est parfaitement acquis par les expériences de De Haller, qui a vu que la piqûre soit d'une veine, soit d'une artère, excitait dans tous les vaisseaux voisins un mouvement bien marqué, qui poussait le sang avec rapidité vers l'ouverture des vaisseaux.

Cette nouvelle détermination des mouvemens ne peut pas être attribuée à la faiblesse que cette piqûre produit dans le tissu des vaisseaux, puisque ce phénomène est également décidé par une simple irritation portée sur les parois d'un vaisseau, et qui laisse les parois dans toute leur intégrité.

La saignée détermine bien évidemment un nouvel appareil de mouvemens de fluxion ; et dès-lors il n'est pas douteux qu'elle ne contribue très-efficacement à dissiper, ou du moins à affaiblir une fluxion actuellement établie, sur-tout lorsque cette fluxion est formée depuis peu, et que la nature ne la soutient pas encore avec une grande vigueur. (« *Venam confestìm secare oportet cum nondum fixa* » *sint omnia quœ contristant, tùm spiritus, tùm* » *fluxiones, faciliùs etenim remediis patens.* » (*De vict. rat. in acut. com.* 4, *Gal.*, *n.*° 28.) Or, pour que la saignée produise plus pleinement cet effet révulsif, il faut que l'irritation qu'elle décide soit portée sur une partie qui entretienne des relations plus marquées avec celle qui est affectée, et qu'on veut soulager ; et il n'y a point de médecin

célèbre, comme dit très-bien Galien, qui n'ait reconnu combien le choix des vaisseaux est important dans l'administration de la saignée. L'opinion contraire n'est que le produit de l'application malheureuse qu'on a fait à la médecine, des principes tirés des sciences qui lui sont parfaitement étrangères ; cette opinion n'a été avancée et soutenue que par des raisonneurs qui ne voyaient point de malades, ou qui, préocupés de leurs idées, refusaient de s'instruire de la marche de la nature.

Le choix des vaisseaux, qui est donc un objet si important pour l'administration de la saignée révulsive, ne peut être que le résultat des faits de pratique, les seuls propres à nous éclairer sur les sympathies qui unissent entre elles différentes parties du corps, et les subordonnent à des affections communes.

On établit assez communément que la saignée révulsive doit être faite, dans le principe d'une fluxion, le plus loin possible de la partie qui en est le terme. Cette proposition est trop générale ; elle a besoin d'être circonscrite et limitée : pour cela, il faut nous appuyer des observations faites par les anciens, parce que, encore un coup, ce sont eux qui ont observé la nature avec le plus de soin, et le moins de préjugés (1).

---

(1) Consultez Martian, *De nat. hominis*, *vers.* 130, *p.* 15. Il paraît, en général, qu'Hippocrate purgeait par dérivation, ou par les parties voisines, dans les affections formées, et qu'il

La saignée du bras est donc révulsive par rapport aux fluxions déterminées sur la tête, et cette saignée doit constamment être appliquée tant que l'appareil de fluxion subsiste, ou bien quand cette fluxion s'établit tout d'un coup, et par un mouvement brusque et très-manifeste; et non quand elle est formée depuis long-temps, et qu'elle s'est formée d'une manière lente et presque inperceptible. (*Revellere oportet*, *si qua non oportet*, *repant*; c'est à-dire, comme l'explique Martian, si le mouvement de fluxion a beaucoup d'impétuosité, *quod sensibilem motum significat.... Martian.*)

La saignée du pied n'est préférable que dans des temps fort éloignés de celui où la fluxion doit s'établir, et seulement pour introduire dans la nature une habitude de mouvement contraire à celle qu'elle avait vicieusement contractée (1).

---

purgeait par révulsion, ou par les parties les plus éloignées, dans les affections non existantes qu'il fallait prévenir. *Ibid.*

Dans la phthisie pulmonaire, il purgeait par l'émétique, et il recommandait d'éviter les purgatifs, à moins qu'il n'y eût des fièvres putrides qui les indicassent; et il recommande avec le même soin d'éviter les vomitifs, dans ceux qui avaient une disposition à la phthisie : « *Tabescentes autem caveatis superiores.* » (*Aph.* 8, *sect. IV*, *Martian*, *p.* 306, 1.re colonne.)

(1) Voyez aussi Hippocrate, *De nat. homin.*, *n.*o 22. « *Enitendum est ut sectiones quàm longissimè à locis faciamus, ubi dolores fieri et sanguis colligi solet*; *sic enim mutatio minimè magna derepente fiet*, *et consuetudinem removebit*, *ut non amplius in eumdem locum colligatur.* »

« *Ut per venæ-sectionem à locis distantibus factam* » *consuetudo removeatur, per quam humores ad* » *partem affici solitam diffluere, ex quâcumque* » *occasione consueverunt, ex quibus patet revul-* » *sionem quæ à remotissimis fit partibus in præsen-* » *tium morborum curatione minimè convenire, etc.* » *Vers.* 180, *pag.* 15; *et De humor. vers.* 10, *ibid.* (1). Et par rapport à cette saignée du bras, qui doit

---

(1) Il y a cette différence entre Hippocrate et Galien, sur la doctrine de la révulsion et de la dérivation, qu'Hippocrate commençait par les moyens dérivatifs, et que Galien commençait par les moyens révulsifs..... Les révulsifs ne portent que sur les mouvemens, et ne peuvent guère être considérés comme des moyens d'évacuation, au moins par rapport à une matière qui est fixée et fortement engagée dans une partie; les moyens dérivatifs sont au contraire des évacuans. Afin de se déterminer pour l'une ou l'autre de ces pratiques, il faut déterminer les cas dans lesquels l'évacuation est urgente, et ceux dans lesquels il est plus important de détourner l'appareil des mouvemens de fluxion. Or, on peut établir assez généralement que dans les affections des vaisseaux, c'est la seconde indication qui est ordinairement la plus pressante; dans l'angine, Hippocrate lui-même faisait précéder les saignées du bras et suivre les saignées des veines ranines. Dans les affections du tissu cellulaire, c'est l'évacuation qui est l'indication la plus pressante : il s'ensuit que, dans les fluxions qui s'établissent peu-à-peu et d'une manière insensible, on doit toujours débuter par les dérivatifs; et par les révulsifs, quand elles s'établissent brusquement et avec une grande intensité : c'est aussi ce que recommandait Hippocrate. (*Martian, De humoribus, vers.* 10.)

donc être préférée lorsque la fluxion est établie, une précaution bien importante, c'est de choisir le bras qui se trouve du même côté que la partie de la tête qui est affectée ; car le corps humain, comme nous l'avons dit souvent, est partagé en deux parties latérales égales, par un plan qui le coupe perpendiculairement dans le sens de sa longueur. Cette division, qui peut même être suivie et démontrée jusqu'à un certain point par l'anatomie, est sur-tout bien constatée par la pratique qui démontre une relation bien plus intime, une sympathie bien plus directe entre les organes qui sont situés dans la même portion latérale du corps ; ainsi, dans les affections du côté droit de la tête, il faut saigner du bras droit, et saigner du bras gauche dans les affections du côté gauche.

La saignée du bras est aussi révulsive par rapport à la poitrine et aux parties contenues dans la poitrine (1). Cette saignée du bras est aussi puissamment révulsive par rapport aux viscères du bas-ventre : ainsi la saignée du bras droit est révulsive par rapport au foie (2), et celle du bras gauche

(1) Dans la phthisie pulmonaire, Solano de Luques était dans l'usage de pratiquer un cautère à l'une des mains, entre le pouce et le doigt index. Van-Swieten rapporte, d'après un célèbre médecin, que l'éruption qui se fit spontanément dans cet endroit d'une matière plâtreuse, fut sensiblement utile dans une maladie de cette espèce. (Tom. IV, pag. 17.)

(2) On convient assez généralement que la saignée du pied est contraire dans les affections du foie, qui viennent à la suite

par rapport à la rate. Cette saignée du bras est aussi puissamment révulsive par rapport aux affections de la matrice et des voies urinaires; ainsi, tandis que le mouvement des règles est puissamment sollicité par les scarifications et les saignées des extrémités inférieures, les règles sont au contraire très-généralement supprimées par les saignées du bras : (*Stahl*, *De mot. tonico*, *p.* 4; *Forestus*, *lib. XXVIII*, *obs.* 3.) Il est assez étonnant que des médecins modernes, par exemple De Haën, aient mis en problème si ces saignées pourraient être nuisibles dans l'acte de l'écoulement des

---

des coups à la tête, (Pouteau, David, Bertrandi, *Comm. Lips.*, seconde décade, supplém., pag. 668,) quoiqu'elle convienne dans les affections essentielles du foie : et cela parce que, dans le premier cas, la saignée du pied peut déterminer l'affection sur le bas-ventre, et très-éminemment sur le foie. Hippocrate qui, quand les affections étaient formées, évacuait par les parties les plus voisines de l'organe intéressé, et qui, de cette manière, employait les évacuations dérivatives, saignait du bras dans les maladies qui avaient leur siége au-dessus du foie, et du pied dans les maladies qui avaient leur siége au-dessous. (*Gal.*, *Comm. in aph.* 36, *sect. VI*; *Martian*, *De nat. hom.*, *vers.* 130.)

Voir Sarcone, tom. I, pag. 213.

Nous avons remarqué ailleurs qu'assez souvent le foie s'affecte à la suite des coups à la tête; or, on a remarqué que cette affection du foie est puissamment favorisée par la saignée du pied, qu'il faut donc éviter dans cette circonstance. C'est sur quoi sont d'accord Bertrandi, Pouteau, David, quoiqu'ils donnent de ce fait des explications fort différentes.

règles : « *An errore chirurgi, qui non intelligens » venam in pede tundendam, eam brachii tutu- » derit,* » dit-il, en parlant d'une femme dont les règles se supprimèrent à la suite d'une saignée du bras.

Il faut cependant remarquer à cette occasion que la saignée du bras décide quelquefois tout d'un coup l'éruption des règles; c'est lorsque la congestion est formée sur les organes de la génération, et que ces organes sont frappés d'un spasme fixe et continu. La saignée, comme anti-spasmodique, peut alors en rompant cet éréthisme, établir tout de suite l'écoulement. C'est de la même manière que nous avons vu, d'après l'observation d'Hippocrate, de Galien, de Sydenham, que la saignée facilite l'opération des émétiques et des purgatifs, et que, suivant les expériences de Galien, les saignées poussées jusqu'à défaillance sont suivies assez constamment d'évacuations abondantes et par le vomissement et par les selles : « *In hujusmodi circumstantiis nonnunquàm super- » venit alvi dejectio, nonnumquàm bilis vomitio*, » (*lib. IX*, *De meth. med.*;) et cela en dissipant les spasmes qui sont établis d'une manière fixe sur l'estomac et les intestins, et qui s'opposent ainsi aux mouvemens nécessaires pour décider les évacuations par le vomissement et par les selles.

Cotunni a expérimenté sur des chiens récemment ouverts, qu'en pressant une portion d'intes-

tin, cette portion était fortement contractée sans que le mouvement péristaltique, qui agitait les parties voisines, pût s'y établir : or, ce mouvement péristaltique est absolument nécessaire pour décider des évacuations, soit par des vomissemens, soit par des selles. Les saignées et les fomentations des mains et des pieds, selon la pratique d'Alexandre de Tralles, déterminent donc, ou du moins facilitent ces évacuations, en rompant la contraction ou le spasme fixe établi sur quelque portion du canal intestinal. (*Cotunnius*, *De sedibus variol.*, *pag.* 116.) C'est pour la même raison que les anti-spasmodiques pris intérieurement, comme par exemple la liqueur minérale d'Hoffmann, peuvent décider des évacuations par le vomissement ou par les selles, en dissipant les spasmes fixes qui sont distribués d'une manière irrégulière sur l'étendue du canal intestinal.

La saignée que nous considérons ici dans son effet révulsif, c'est-à-dire, comme propre à prévenir une inflammation qui menace une partie déterminée, doit être aidée par l'application des topiques convenables sur la partie menacée, ou déjà affectée. En géneral ces topiques doivent être répercussifs, astringens, rafraîchissans, dans le premier période de la fluxion (1). Ce n'est que

(1) Mais seulement dans les fluxions purement nerveuses, et non dans celles qui sont déterminées par quelque affection

dans sa vigueur, lorsqu'elle est absolument décidée, qu'on ne peut ni la prévenir, ni la résou-

---

humorale dans la partie qui est le terme de la fluxion, comme cela arrive le plus souvent. Alors les qualités des topiques doivent être réglées, d'après la nature connue de ces affections : ainsi, les rafraîchissans et les astringens, les révulsifs excitans seraient fort contraires, même dans le principe d'une fluxion réellement inflammatoire. M. Branbilla a souvent vu les plus mauvais effets de l'application du vinaigre dans cette circonstance, (Obs. chirurg., Richter, tom. III, pag. 201 ;) il a vu que l'application du vinaigre augmentait l'inflammation, au point d'y décider la gangrène : il établit généralement que ce remède est pernicieux dans toutes les inflammations très-vives.

Il n'y a pas de meilleur moyen pour prévenir l'inflammation à la suite des coups à la tête, que l'application de l'eau très-froide. (*Schmucker*, *Richter*, *De fracturis.*)

L'eau froide convient généralement pour prévenir les inflammations à la suite des contusions, des meurtrissures, des fractures simples et sans luxation, celles des articulations, et sur-tout des articulations de la cuisse par forte commotion et contusion.... Les inflammations aiguës demandent le plus souvent des topiques émolliens : les inflammations qui se forment lentement demandent des topiques astringens. (*Richter*, *Op. chir.*, *tom. III*, *pag.* 107.)

Sur l'usage de l'eau froide, consultez *Theden*, *Comm. Lips.*, *tom. XVIII*, *pag.* 604.

Voyez aussi une dissertation de M. Lombard et une lettre de Chaussier : il l'emploie, mais sur-tout dès le premier temps, dans les fractures, les fortes extensions des ligamens, des tendons, des muscles, les contusions, les fluxions vénériennes sur les bourses, le phimosis, le paraphimosis, les

dre; qu'il faut passer aux émolliens, aux digestifs, aux échauffans. Mais comme les généralités ne suffisent pas, et que la pratique de l'art est surtout éclairée par la connaissance exacte des exceptions que souffrent ces généralités, je vais rapprocher ici les différences que demandent, dans les qualités des topiques, les différentes parties.

Ainsi, quoique les astringens et les répercussifs conviennent généralement dans le principe des inflammations, il s'en faut bien cependant qu'ils soient aussi convenables par rapport à la poitrine que par rapport aux autres parties, parce qu'il est à craindre de refouler les humeurs vers

---

coups à la tête et les brûlures. Il faut avoir soin de la continuer long-temps, et la répéter dès que les douleurs et la chaleur se font ressentir, etc. Quand on l'applique pour des accidens de la tête, il est utile de faire en même temps tenir les pieds dans l'eau tiède.

Contusions. Il distingue cependant la nature du tempérament; dans les vieillards et les gens secs, il préfère l'application de l'eau chaude; et l'eau froide dans les autres, etc., p. 263.

Lombard emploie l'eau chaude dans les contusions des gens secs et fort irritables, dans les plaies d'armes à feu (au moins dans le premier temps,) dans les plaies et les ulcères secs et enflammés.... Il prétend qu'elle est très-contraire dans les affections des glandes; que les fomentations émollientes sur les tumeurs vénériennes des testicules ne font que les augmenter; cependant, quand il reste des duretés dans les testicules, il convient d'employer fréquemment l'eau chaude d'accord avec les préparations fondantes et purgatives.

les parties intérieures, et de sauver ainsi une partie plus indifférente, aux dépens d'une partie beaucoup plus noble. Il faut donc avoir pour objet de porter les humeurs à l'extérieur; et pour cela, il faut toujours que les topiques appliqués sur la poitrine soient émolliens, et même âcres, échauffans et irritans; mais seulement après avoir fait précéder les remèdes généraux.

Les anciens insistaient fortement sur la nécessité des évacuations générales, avant l'application des topiques irritans, et leur objet était d'affaiblir la fluxion que ces topiques doivent nécessairement déterminer. Galien reproche au médecin Thessalus d'avoir interverti cet ordre, et d'avoir tout d'un coup appliqué des vésicatoires et des sinapismes, sans avoir fait précéder les secours généraux. Il faut en excepter les affections qui intéressent le tissu des chairs, comme les affections rhumatismales dans lesquelles les dérivatifs conviennent dès le principe, selon la doctrine d'Hippocrate. Cette pratique de Thessalus, que Galien trouvait dangereuse, est analogue à celle de plusieurs médecins modernes.

Nous devons remarquer à cette occasion que les vésicatoires ne conviennent point dans les affections décidément inflammatoires, à moins que ce ne soit vers la fin, lorsque les forces sont tombées, et qu'il est question de les soutenir et de les exciter pour favoriser des évacuations critiques. Si

Pringle en a obtenu des effets si heureux dans les pleurésies, c'est que ces pleurésies n'étaient point réellement inflammatoires, comme le dit très-bien Stoll, mais compliquées d'une affection catarrhale et rhumatismale. Mais, ce qui offre une difficulté vraiment rebutante dans la lecture des meilleurs ouvrages, c'est l'incertitude qui règne sur la nature réelle des maladies, et le peu de soin qu'ont pris les auteurs de marquer nettement leur caractère spécifique.

L'indication générale de rafraîchir dans le principe des inflammations, souffre une exception très-considérable relativement à la région épigastrique, et plus précisément au creux de l'estomac. Il est extrêmement important, comme nous l'avons déjà observé, que tous les topiques qu'on applique sur cette région, soient à un certain degré de chaleur, même assez fort, à moins qu'il ne soit question de combattre une affection qui offre la chaleur pour élément dominant, comme dans les affections éminemment ardentes ou bilieuses. Ainsi, dans la fièvre ardente que décrit Hippocrate dans son second livre des maladies, il prescrit d'appliquer des rafraîchissans sur la tête et sur les viscères : « *Huic refrigerentia ad viscera et caput* » *admoverit.* » *Stahl, De febre lethifera. Hippoc.*

De plus ces topiques doivent être astringens à cause de la nécessité où l'on est de soutenir le ton de cette partie, qui paraît l'hipomochlion ou la

masse sur laquelle s'appuient les forces dans leur développement. Aussi c'est une excellente pratique, dans le cours de toutes les fièvres, que d'appliquer sur la région de l'estomac des cataplasmes fortifians et astringens.

Ainsi, non-seulement les astringens conviennent éminemment dans l'inflammation de l'estomac et du foie (1), lors du premier période, mais les

---

(1) Eau froide dans les inflammations du foie.

Sarcone a vu que, dans le second période des inflammations du foie, masquées, etc., après avoir fait précéder les remèdes généraux, les applications d'eau à la glace étaient extrêmement utiles, pag. 216.

C'est relativement à la nécessité de soutenir les forces toniques dans les hypocondres, et très-spécialement dans le foie, dont le tissu est habituellement d'une consistance extrêmement molle et délicate, que les applications d'eau froide et même d'eau à la glace sont si souvent utiles dans certains états d'inflammation de ce viscère.

Sarcone décrit une constitution de maladies inflammatoires de poitrine, auxquelles s'unissait très-fréquemment l'inflammation du foie. Piquer remarque très-bien que les inflammations du foie sont des maladies ordinaires, quoique Boerhaave, d'après sa fausse théorie sur l'inflammation, ait dit que ces maladies étaient fort rares à cause du petit nombre d'artères dont le foie est fourni.

Cette inflammation s'annonce par une douleur vive dans l'hypocondre droit, qui occupe tout le contour inférieur de la poitrine, et se porte jusqu'à l'hypocondre gauche, et même se fait sentir quelquefois au côté gauche de la poitrine inférieurement, par une toux sèche et fort incommode, par une douleur vive qui se fait sentir à la clavicule du côté droit,

remèdes émoliens et relâchans qui peuvent convenir dans le second, doivent être constamment

---

souvent par des envies de vomir, sur-tout quand on prend une grande quantité de boisson à-la-fois, par une teinte jaunâtre répandue sur la peau, et sur-tout dans le blanc des yeux, mais très-éminemment par la situation extrêmement courbée qu'affecte le malade. Il faut cependant remarquer que le concours de ces signes est souvent trompeur : et Sarcone les a vus chez un sujet dans lequel on ne trouva, après la mort, qu'une inflammation des poumons, sans aucune lésion sensible dans le foie.

Sauvages s'appuyait sur des observations analogues pour soutenir que la nature des maladies ne pouvait point être déterminée d'après l'organe affecté, mais d'après le concours des phénomènes sensibles qui l'accompagne. Il faut ajouter à cette idée de Sauvages, que ce concours des phénomènes sensibles doit lui-même être éclairé par l'instigation de la *cause* réelle de ces maladies, à laquelle on ne parvient quelquefois que par des considérations qui ne tombent pas sous les sens, au moins d'une manière directe, et qui n'existent pas non plus toujours dans la *maladie*, exclusivement considérée dans l'individu qui l'éprouve; aussi cette cause doit le plus souvent être étudiée dans la constitution régnante, dont l'ensemble des phénomènes sensibles ne se trouve que dans un grand nombre d'individus, dans le genre de vie qui a précédé ; phénomènes qui n'existent plus, etc.

Après les évacuations convenables faites dans le premier temps de la maladie, les saignées du pied, et sur-tout les saignées des veines hémorroïdales faites par le moyen des sangsues, car les saignées de cette espèce dégorgent immédiatement la veine-porte, après de très-doux laxatifs; car communément les inflammations du foie sont compliquées de saburre, dans le second temps; et quand le ventre se

combinés avec des substances amères et astringentes. Galien faisait beaucoup de cas de l'huile

---

gonfle et se météorise, Sarcone a employé avec beaucoup de succès les applications d'eau froide et même d'eau à la glace. (En général les applications émollientes conviennent très-peu contre les affections des parties glanduleuses. Lombard, Opuscul., tom. III, pag. 300, 301, 302.) L'usage intérieur des boissons très-froides, des anti-septiques et de quelques résolutifs, comme du savon de Venise, du fiel de taureau, ou bien l'extrait de chiendent avec un peu de sel d'absinthe, des décoctions de chiendent, (remède auquel Selle a donné tant d'éloges.) Il cite plusieurs exemples de guérisons opérées par ces moyens chez des sujets qui paraissaient dans un état absolument désespéré.

C'est encore en excitant les forces toniques du foie, que les vésicatoires sont très-efficaces dans les inflammations du foie, après les évacuations convenables.

Il paraît que c'est dans une maladie du foie que le médecin Antonius Musa traita l'empereur Auguste avec tant de succès, par les fomentations d'eau froide et par des boissons semblables: « *Cum autem distillationibus jecinore vitiato ad desperationem* » *reductus, fomentis frigidis curari coactus auctore Antonio* » *Musa.* (*Suetone.*) Dion Cassius dit, *Antonius Musa lavacris* » *frigidis, frigidisque potionibus eum sanitati restituit.* »

On dit que c'est à l'époque de cette guérison de l'empereur Auguste, que fut détruit l'esclavage où les Romains avaient la barbarie de retenir ceux qui se donnaient à la médecine, la science certainement la plus digne de l'homme. Il n'est pas douteux que cet état d'esclavage des médecins n'ait été une des grandes raisons du peu de progrès que la philosophie fit à Rome, en comparaison de ceux qu'elle avait faits chez les Grecs, les véritables maîtres du monde, parce qu'ils en seront à jamais les instituteurs.

dans laquelle il faisait bouillir de l'*absinthe du Pont*, et il la préférait à toutes les autres, parce qu'elle est beaucoup plus astringente ; cette *absinthe* est *l'arthemise* des modernes.

Galien nous apprend que les sectateurs de Thessalus étaient dans l'usage, dans toutes les fièvres, de faire continuellement des effusions d'huile tiède sur les hypocondres, et de tenir appliqué un emplâtre d'artomélité, c'est-à-dire, un emplâtre de pain et de miel. Par-là, ils décidaient presque sûrement l'inflammation du foie et de l'estomac : et cet évènement avait lieu, sur-tout chez les gens riches chez lesquels ils employaient cette pratique d'une manière plus soutenue, et chez lesquels ils négligeaient la saignée, qui leur était beaucoup plus nécessaire à raison de leur nourriture abondante.

CHAPITRE VI.

Analogie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion.

Nous avons vu que la chaleur dont le corps animal est pénétré, est une véritable chaleur de combustion, que cette chaleur dépend d'un mouvement d'ignition, analogue à celui qui dé-

compose et détruit les substances inflammables, et qui les convertit ultérieurement en cendre et en fumée ; nous avons prouvé par bien des faits cette analogie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion.

D'abord, c'est que l'air pur qui est le seul moyen de combustion, et peut-être le seul corps de la nature vraiment inflammable, comme l'ont avancé quelques chimistes modernes, et comme l'avait déjà présumé Galien : « *Aër enim* » *accensus flamma est*, » disait Galien dans son premier livre *De facult. medic.*; c'est que l'air est d'une nécessité aussi indispensable pour entretenir la vie des animaux que pour entretenir la flamme.

2.° C'est que la quantité habituelle de chaleur qui brûle dans chaque animal, est d'autant plus considérable, que cet animal reçoit une plus grande quantité d'air pur ; et, quoique cet air pur entre dans le corps par toutes les parties qui sont immédiatement en contact avec lui, il n'est pas douteux cependant que le poumon ne soit l'organe principal par lequel se fait ce passage. Or, comme l'a très-bien vu Buffon, la quantité de chaleur, dans chaque espèce d'animal, est assez généralement proportionnelle à l'étendue et à la capacité des poumons.

3.° C'est que, selon les expériences de Priestley, l'animal qui respire, altère et déprave l'air

de la même manière qu'un corps qui y brûle ; en sorte que les produits de la respiration sont réellement des matières fuligineuses, comme disaient les anciens, c'est-à-dire que ses produits sont chargés des débris de la décomposition inflammable, comme le sont les produits d'une véritable combustion.

Enfin, c'est que la chaleur vitale produit communément des phénomènes d'électricité, ou des phénomènes de feu rendu libre ; et que, quelquefois même, il est arrivé que la quantité de ce feu rendu libre, a été si considérable qu'il s'est fait des déflagrations spontanées, par lesquelles les corps vivans ont été brusquement décomposés et réduits en cendre. Le marquis de Maffey nous a laissé l'histoire de la comtesse de Bandi de Cezenne, dont tout le corps, à l'exception de la main droite, fut ainsi décomposé par une flamme allumée spontanément. Les papiers publics, il y a deux ans, ont fait mention d'un fait analogue ; et une circonstance commune aux sujets de ces observations, c'est que tous deux étaient dans l'habitude de boire, depuis longtemps, beaucoup de liqueurs inflammables.

Ces faits, que je viens de rapprocher, prouvent donc qu'il y a une analogie bien établie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion. Mais il est essentiel de rappeler qu'il s'en faut bien que le mouvement de la chaleur animale

soit livré à l'action de l'air extérieur, comme l'est le mouvement du feu ordinaire ; il est au contraire bien évidemment démontré que ce mouvement est réglé et soutenu par un principe intelligent, puisque ce mouvement se proportionne et s'accommode, pendant tout le temps de la durée de l'animal, à l'intensité variable des causes qui agissent sur lui pour augmenter ou diminuer sa chaleur. Car une circonstance bien remarquable dans la chaleur animale, et la circonstance la plus importante, parce que c'est celle qui se refuse le plus complètement à toutes les explications mécaniques qu'on a données de ce phénomène, c'est que, dans l'état naturel, la chaleur se soutient constamment au même degré sous des températures fort différentes ; en sorte qu'une harmonie si juste, si constamment soutenue entre les mouvemens qui produisent la chaleur et les causes qui tendent à l'altérer en plus ou en moins, ne peut, sous aucun rapport, être déduite d'une cause aveugle, mécanique et nécessaire.

Le corps est donc pénétré d'une chaleur analogue à celle de la combustion, et dès-lors le corps vivant absorbe et fixe nécessairement une certaine quantité d'air pur ; car l'air pur est la seule substance qui puisse alimenter et soutenir cette chaleur. Cet air pur pénètre en masse par la voie des poumons : et ce sont eux qui,

par leur jeu continuel, en fournissent la plus grande quantité : en sorte qu'ils sont, comme on dit, les soufflets de la machine animale. Mais cet air pur est aussi absorbé et fixé par chacune des parties du corps, qui se trouvent avec lui en contact immédiat ; et comme la flamme vit et s'entretient par un double mouvement, savoir, par un mouvement expansif qui part de la matière embrasée, et qui tend à s'en écarter en tout sens, et par un mouvement de condensation qui alterne et balance ce mouvement expansif, et qui rejette et repousse la flamme sur le foyer de la combustion ; on peut imaginer aussi que chaque partie vivante est pareillement agitée de deux mouvemens à direction contraire, qui s'alternent et se balancent réciproquement. On peut dire avec les anciens que chaque partie respire, c'est-à-dire que chacune est successivement animée, et d'une force expansive par laquelle la chaleur ou la flamme vitale tend à s'écarter en tout sens, et d'une force de condensation ou d'inhalation, par laquelle chaque partie attire et se combine les principes de l'atmosphère, qui sont avec elle en rapport de nature.

Galien disait que cette action de l'air sur le corps vivant, était le seul moyen qui pût s'opposer au développement de la putréfaction, et cela, en chassant les parties les plus subtiles,

les plus actives, qui ne sont plus fixées dans sa mixtion, et qui ne peuvent y rester sans y exciter des mouvemens éminemment destructeurs (1). Il croyait que le mouvement de respiration, auquel le principe de vie se livre sans interruption, avait pour but ou pour cause finale, de préserver le corps de la corruption à laquelle il est si exposé, à raison des molécules de feu et d'eau qui entrent dans sa composition : et cela, en chassant tout d'un coup et par la voie des poumons, et par l'organe de la peau, les parties dégagées de la combinaison du corps, que leur ténuité et leur extrême subtilité rendent les plus dangereuses.

C'est une idée analogue à celle-là, qui fait le fond sur lequel s'appuie la théorie de Stahl. Ce grand homme est aussi parti de l'extrême corruptibilité des substances animales ; corruptibilité fondée sur le peu d'affinité qu'ont entre elles les molécules qui les composent, par exemple, les

---

(1) « *Ipsa animantium corpora, tametsi plurimum suæ substantiæ portionem humidam et calidam sint sortita, magnum* » *tamen annorum numerum sine putredine, ac sana vivaque* » *exigunt, si servetur eorum propriùs calor in cordis quidem* » *corpore per respirationem in reliquis omnibus partibus, tum* » *per communitatem quam habent cum corde, tum per aliam* » *quandam respirationis speciem, quæ per totam agitur cutem* » *et transpiratio perspiratiove dicitur.* » (*De method. med.*, *lib. XI*, *n.*° 8.)

molécules d'huile et d'eau : et il a cru que le principe de vie ne pouvait prévenir cette corruptibilité et conserver le corps, que par le moyen du mouvement progressif des humeurs, non pas qu'il ait voulu que ce mouvement progressif pût par lui-même conserver les humeurs, comme lui a fait dire Haller par une erreur vraiment singulière : « *Præcipuum finem circuitus » sanguinis in eo ponit, ut putredinem et discessionem elementorum sanguinis, terræ, aquæ et » olei impediat.* » (*Lib. VI, sect. III, Elem. physiol.*) Mais il a dit que le mouvement progressif dépurait les humeurs, en les présentant successivement aux organes sécrétoires, qui les dépouillent des parties hétérogènes qui s'y forment assidument ; en sorte que Stahl a substitué le mouvement progressif des humeurs, dont Harvey avait démontré la direction, et qui faisait alors beaucoup de bruit, à l'action de l'air ; qu'il a attribué à ce mouvement progressif les mêmes effets que Galien attribuait à l'action de l'air (1), et que ces deux grands médecins ont cela de commun, qu'ils sont également convenus de la nécessité d'un instrument, ou d'un moyen mécanique pour la conservation du corps.

Nous avons déjà remarqué, et Galien est convenu dans la plupart de ses ouvrages, que ces

(1) L'idée de Galien est bien plus conforme aux connaissances que nous ont procuré les travaux des chimistes modernes.

théories sont insuffisantes ; nous avons prouvé que le principe de la vie, fixe et arrête dans la substance du corps, l'ensemble des qualités qui la constituent ce qu'elle est, et cela par une force étendue et diffuse dans toute la pleine et profonde solidité de la matière, et qui n'est point assujettie à des moyens mécaniques ou organiques.

Or, cette force est susceptible de lésion ; en sorte que le corps vivant peut s'altérer où se corrompre, en tout ou en partie, quoique le mouvement des sécrétions, ou le mouvement de l'air se soutienne comme à l'ordinaire : et cette corruption est toujours d'une espèce particulière et spécifique ; elle ne peut être étudiée avec avantage dans les corruptions que cette matière subit, lorsqu'elle se trouve complètement dépouillée de vie.

La chaleur est donc le moyen le plus puissant dont se sert la nature pour fixer et combiner l'air ; l'air est la seule substance capable d'entretenir la chaleur de combustion ; et par-là, la chaleur vitale. Or, comme la chaleur est véritablement augmentée dans la fièvre inflammatoire, il n'est pas douteux que la force par laquelle le corps vivant absorbe l'air et se l'assimile, n'agisse alors plus puissamment ; il n'est pas douteux que, dans cet état de fièvre, le corps ne fasse une plus grande consommation d'air, et qu'alors il ne lui en faille davantage pour fournir à ses besoins.

D'un autre côté, comme nous avons vu, et comme tous les médecins conviennent que c'est le sang qui est plus particulièrement affecté dans la fièvre générale inflammatoire, et comme le sang a une tendance bien marquée vers l'habitude du corps, ainsi que le prouvent évidemment, la tuméfaction de la peau, la distention de tous ses vaisseaux et la rougeur vive qui la colore, il est extrêmement probable que le grand objet de la nature, dans cette fièvre inflammatoire, est de charger le sang d'une plus grande quantité d'air, en le faisant passer plus souvent dans la substance de la peau qui est en contact immédiat avec lui, et qui, à raison de sa chaleur vive, est extrêmement propre à l'absorber et à le fixer.

Dans les affections rhumatismales, sur-tout dans le cas où l'humeur se trouve fixée, les Nègres sont dans l'usage de souffler de l'air dans le tissu cellulaire; cette pratique doit exciter la chaleur, et précipiter la fonte ou la solution de ces affections maladives. (Journal encyclop. premier juillet 1784, p. 24.

Nous ne pouvons pas déterminer bien précisément cette affection du sang à laquelle se trouve attachée la fièvre inflammatoire; cependant, d'après les phénomènes que nous avons ci-devant exposés, je veux dire, d'après la plus grande solidité du placenta (selon Plenciz,) ou la té-

nacité de la croûte dont le sang se couvre assez généralement (1), il paraît que sa concrescibilité

(1) Cette matière se trouve dans les parties qui ont été affectées d'inflammation, sous la forme de membranes, de ligamens, etc., comme dans l'angine appelée membraneuse. (*Comm. Lips.*, *tom. XXIII*, *p.* 296; *id. tom. XXII*, *p.* 185, *tom. XV*, *p.* 34, *tom. XXI*, *p.* 645; Journal angl., 1781, seconde partie, page 124.)

A l'occasion de la grande ténacité de la matière phlogistique, et de l'extrême tendance qu'elle a à s'organiser et à former des membranes, je parlerai ici d'une maladie peu connue, qui mérite beaucoup de l'être, parce qu'elle demande promptement des secours héroïques. C'est la maladie que quelques-uns appellent angine trachéale, ou membraneuse, ou polipeuse, et que les Anglais appellent *croup*, dans laquelle la matière phlogistique se déposant dans la trachée-artère et les bronches, forme des membranes qui la bouchent, et décide ainsi une mort prompte, en suspendant et en interceptant l'action de l'air sur le poumon ; car vous savez que telle est l'indispensable nécessité de l'application de l'air sur le poumon, que cet organe ne peut en être privé quelque temps, sans que cette privation ne devienne absolument mortelle.... Les enfans sont plus exposés que les autres à cette maladie, et sur-tout ceux qui ont le cou gros et court.... Les symptômes qui l'annoncent sont une respiration très-pénible et élevée, c'est-à-dire qui ne paraît s'exécuter que par le mouvement des parties les plus élevées de la poitrine; la toux est violente et comme convulsive ; l'haleine est très-fétide, ce qui fait, comme dit Bayley, qu'on a confondu souvent cette maladie avec l'angine gangréneuse, qui dépend d'ulcères comme gangréneux, et qui en est très-différente; mais le symptôme le plus important et qui paraît comme patho-

est plus considérable, et que sa force plastique est réellement augmentée. Or, on aperçoit, au

---

gnomonique, c'est le caractère tout particulier de la voix, qui est extrêmement aiguë et perçante, et que l'on compare au cri de la poule : « *Vox strepitum gallinarum æmulans.* » (Home.) Le pouls est fort et fréquent; l'urine est variable, et le plus souvent avec un sédiment muqueux; le visage d'un rouge noir, et sur-tout aux pommettes; il se fait ordinairement un écoulement abondant de sérosité par les narines; les malades périssent suffoqués. On trouve après la mort un mucus concret, en forme de membrane, appliqué sur le parois des vaisseaux aériens : cette maladie est éminemment inflammatoire; elle demande le traitement anti-phlogistique, mais appliqué promptement et avec beaucoup d'intensité...... Bayley recommande de saigner à la veine jugulaire jusqu'à défaillance..... Communément, en revenant de la faiblesse, le malade rend, avec beaucoup de soulagement, une grande quantité de flegme épais; après les abondantes évacuations de sang, on prescrit d'appliquer un large vésicatoire, qui recouvre le larynx, la trachée-artère et une partie de la poitrine; pour entretenir l'expectoration, on donne des doses suffisantes de tartre émétique, et quelquefois même au point de décider des vomissemens; on fait respirer des vapeurs d'eau chaude et de vinaigre : l'émétique est sur-tout utile, suivant l'observation de M. Salomon, lorsque l'urine est blanche et chargée de mucosité, parce que cette espèce d'urine annonce que la membrane, formée dans les vaisseaux aériens, est en quelque sorte mobile et peut aisément s'en détacher; plutôt il serait contraire comme il l'est dans toutes les affections phlogistiques, comme le dit très-bien M. Baeck, *Comm. Lips.*, *tom. XXI*, *pag.* 648. Les auteurs à consulter sur cette maladie, sont Home, Michaëlis, Murray, Salomon, Bayley, Wilcke, Callisen, Auriville, etc.

moins d'une vue générale, que l'air qui, comme l'a bien dit Van-Helmont, est le grand agent de la fluidité et de la volatilité, doit contribuer très-efficacement à rompre cette concrescibilité extrême.

Aussi un des points principaux et majeurs du traitement des fièvres inflammatoires, c'est de tenir le malade légèrement couvert, et de lui fournir de l'air pur et fréquemment renouvelé. Sydenham a bien vu que le régime échauffant, et sur-tout la circonstance de tenir le malade bien couvert, dans un air renfermé et échauffé, concourrait à renforcer d'une manière pernicieuse le mode inflammatoire, et que cette mauvaise pratique est une des causes qui tendent, avec le plus d'efficacité, à imprimer à la fièvre un caractère de malignité, c'est-à-dire, à la charger d'accidens absolument étrangers à sa nature. Car la malignité prise d'une manière générale, n'est autre chose qu'un défaut de rapport dans l'ensemble des symptômes que présente une maladie; en sorte qu'il n'y a point proprement de fièvre maligne; il n'y a point d'espèce de fièvre à laquelle la malignité soit attachée d'une manière exclusive; mais la malignité est un accident qui peut se compliquer avec toutes les espèces de fièvre, quoiqu'il se complique plus fréquemment avec la fièvre catarrhale.

Parmi les symptômes étrangers dont la fièvre

inflammatoire peut se compliquer par l'impression d'un air échauffé et non renouvelé, il est remarquable que les plus ordinaires se manifestent sur l'organe de la peau (1); de manière que la peau se

---

(1) Il est remarquable aussi que les états inflammatoires qui éprouvent de la part d'un traitement échauffant, et sur-tout de l'air non renouvelé, les effets les plus pernicieux, sont ceux dont la principale action s'exerce à l'organe de la peau, comme, par exemple, la petite-vérole ; car, à parler généralement, il n'y a point de maladie qui contre-indique aussi souverainement le traitement échauffant, que les petites-véroles inflammatoires ; non-seulement parce qu'elles sont inflammatoires, mais parce que les principaux actes de ces maladies s'exercent dans l'organe de la peau. Ce traitement imprime souvent à ces maladies un caractère décidément putride, c'est-à-dire que les boutons prennent une couleur noire, que l'haleine est extrêmement forte, que toutes les excrétions sont très-fétides, que le pouls est extrêmement faible et petit, qu'il y a une prostration totale des forces, qu'il se fait des hémorragies qui ne paraissent dépendre que d'un état de fonte et de dissolution du sang, que les yeux sont éteints, la langue livide, brune ou noire, et que très-souvent il survient une affection phrénétique ou comateuse. Les observations de Sydenham ont prouvé que la putridité, décidée par cette cause, ne demande pas d'autre traitement que le traitement anti-phlogistique et sur-tout l'exposition à l'air renouvelé; et que ce traitement réussit, quand la putridité n'est pas portée trop loin, et qu'elle ne constitue point un état décidément incurable. Il y a donc réellement des états de putridité phlogistique, c'est-à-dire, des états de maladie, dans lesquels la putridité est réellement entretenue par une diathèse phlogistique, et tellement qu'elle ne de-

couvre, très-communément, de taches miliaires ou pétéchiales de mauvais caractère, qui ne font rien pour la solution de la maladie, et qui au contraire ne peuvent que l'aggraver.

Ces taches de la peau, purement symptomatiques, et qui sont produites dans les fièvres inflammatoires par un régime échauffant, sont combattues avec beaucoup d'avantage par un traitement éminemment anti-phlogistique, c'est-à-dire, par des saignées répétées, si l'état des forces le permet, par des boissons délayantes et rafraîchissantes, et sur-tout en exposant le malade à l'air frais. Sydenham avait soin, dans les fièvres inflammatoires, que les malades se tinssent hors du lit le plus qu'il leur était possible; il avait observé que ce moyen était plus efficace qu'aucun autre pour tempérer la chaleur des maladies de cette espèce.

De Haën a souvent observé des taches pétéchiales produites dans des fièvres inflammatoires, par un régime incendiaire et par un air non renouvelé; et il s'est facilement rendu maître de cet

---

mande d'autres moyens curatifs que ceux qui sont appropriés à cette diathèse. « *Facilè autem est intellectu, ipsa in praxeos* » *commoda hancce, ex nimis increscente, ac damnosis artis* » *adminiculis magis evecta, inflammatoria febre oriundam,* » *putridam diathesim merito distingui à priore.* (*Schroëder,* » *tom. II, pag.* 249.) *Sistens circà variolarum distributionem,* » *imprimis ratione febris.* »

accident en suivant la pratique de Sydenham, c'est-à-dire, en insistant sur les moyens rafraîchissans, et sur-tout en faisant sortir le malade du lit, et le tenant exposé à un air un peu frais. Van-Swieten a dit avec raison, qu'il y a beaucoup d'analogie entre les taches pétéchiales et les aphthes : or, Boerhaave remarque que les aphthes étaient beaucoup moins fréquens en Hollande depuis qu'on avait renoncé à la pratique échauffante de Sylvius.

En sorte qu'il n'est pas douteux que l'impression d'un air échauffé et non renouvelé, ne soit, dans les fièvres décidément inflammatoires, une cause puissante des différentes taches de la peau, d'un mauvais caractère, purement symptomatiques, et qui ne vont point au soulagement de la fièvre. Cependant De Haën a avancé un peu trop généralement que les taches pétéchiales sont toujours symptomatiques, et toujours produites par un régime et des médicamens incendiaires.

Nous devons remarquer, à cette occasion, que les taches de la peau ne marquent nettement le caractère d'aucune espèce de fièvre, mais qu'elles peuvent se joindre à toutes les espèces de fièvres, et qu'elles ne demandent d'autre traitement que celui qui est indiqué par la nature de la fièvre dont elles dépendent; en sorte que la dénomination des fièvres en fièvres miliaires, pétéchiales, pourprées, etc., est une dénomination mal entendue, et qui peut induire le praticien à des erreurs funestes.

Je remarque que les anciens se sont assez peu occupés des différences que présentent les différentes affections cutanées dans les maladies aiguës, ce qui dépend, sans doute, de ce que ces affections étaient moins communes alors qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Non-seulement il est important, dans les fièvres inflammatoires, de tenir le malade dans un atmosphère toujours nouveau, mais on peut employer avec beaucoup d'avantage les moyens que fournissent la physique et la chimie, pour communiquer à l'air des qualités décidément rafraîchissantes, et propres à tempérer la chaleur extrême dont le corps est pénétré. Celse voulait que les malades fussent dans des appartemens bien espacés; Galien recommandait qu'il y eût peu de monde avec eux.

Pour rafraîchir l'air il est avantageux, sur-tout pendant l'été, de faire des aspersions fréquentes avec de l'eau refroidie par le moyen des sels, par exemple le sel de nitre, le sel ammoniac.

On peut, dans la même vue, tenir dans les appartemens des branches de saule, de chêne ou d'autres végétaux trempés dans l'eau (1) : on peut aussi suspendre des linges chargés d'une forte infusion de nitre, ou de sel ammoniac.

---

(1) Mauvaise pratique, parce que les plantes qui végètent à l'ombre donnent de l'air méphitique. (*Note de l'éditeur de la première édition.*)

CHAPITRE VII.

Suite du traitement de la fièvre inflammatoire.

JUSQU'A présent, en traitant de la fièvre inflammatoire, je n'ai parlé que de l'air frais et souvent renouvelé. J'ai rapporté les observations de Sydenham et de De Haën, qui prouvent combien cette circonstance est importante, et nous en avons facilement aperçu la raison ; car, comme la chaleur du corps est augmentée dans l'acte d'une fièvre inflammatoire, il est nécessaire qu'il absorbe plus d'air, et qu'il en fasse une dépense plus considérable. J'ai parlé aussi de la saignée que j'ai considérée successivement sous deux aspects, et comme moyen affaiblissant et énervant, et dès-lors exclusivement subordonnée à l'état de violence extrême que cette fièvre inflammatoire présente assez communément dans le premier période ou le période de crudité, et comme moyen révulsif et propre par conséquent à prévenir les inflammations locales imminentes.

Maintenant je vais parler des remèdes proprement dits et du régime.

D'abord je considérerai la fièvre inflammatoire

dans un état de simplicicité absolue et dénuée de toute complication ; j'examinerai, dans la suite, quelques-uns des accidens avec lesquels elle peut se compliquer, et je parlerai du traitement convenable à ces accidens.

La fièvre inflammatoire présente assez souvent un excès de spasme, de vigueur, d'irritation ; et sous ce point de vue, cette fièvre retient encore, comme nous l'avons dit, à un degré bien marqué, le caractère de la fièvre qui la précède dans l'ordre naturel des maladies. Car nous ne saurions trop répéter avec les anciens, que tous les actes de la nature sont liés, qu'elle passe constamment de l'un à l'autre par un mouvement uniforme, et qu'il est toujours possible de saisir, entre deux états dont les différences sont bien nettes et vivement tranchées, des états intermédiaires, qui appartiennent à-la-fois aux deux états qu'ils séparent.

L'indication à remplir dans la fièvre inflammatoire est donc de calmer cet état extrême d'irritation et de réduire la fièvre à un état modéré. Car l'espèce d'altération, à laquelle cette fièvre est attachée, doit nécessairement être travaillée par la faculté digestive ; il faut qu'elle entre en voie de coction, comme disaient les anciens : or, il faut avouer que les secours de l'art sont bien bornés relativement à cet acte de coction, et qu'ils se réduisent à soutenir la fièvre à un degré convenable.

Sydenham a dit avec beaucoup de raison, que la fièvre est un instrument de guérison entre les mains de la nature, et qu'elle produit, par rapport à la masse totale des humeurs, le même effet qu'un apostême ou un abcès, par rapport aux affections locales que cet apostême met aussi en voie de terminaison : « *Est autem apostema naturæ » machina, quâ ista quæ carnibus infesta sunt, » amolitur.* » Aussi remarque-t-il alors que l'abus des remèdes rafraîchissans était une cause puissante de malignité dans le cours des fièvres, et d'affections scorbutiques à la suite des fièvres. On peut reprocher à Sydenham d'avoir quelquefois perdu de vue ce principe important : cet abus des rafraîchissans peut déterminer la fièvre lente sympathique de Baglivi, pag. 424; Sauvages, Nosol. méth., tom. I, pag. 320.

Prosper Martian disait que c'était l'abus des remèdes rafraîchissans qui rendait les crises plus rares qu'elles n'étaient autrefois. Voyez aussi Freind dans Schroëder, tom. II, p. 69; *Freind*, *Comm. III, de febrib.*

« *Refrigerantium usu propter febrim incrassatis » humoribus, corporibus quæ densatis spontaneæ » evacuationes sæpè prohibentur, ut hæc non sit » lœvis causa cur, nostris temporibus, tam rarò » fiant crises quæ frequentissimæ erant antiquis.*

» *Est et alia huic diversa insania quam insaniunt » nonnulli quorum in acidis posita est omnis cura-*

» *tio, quique spem nullam nisi in aceto aut pomo-*
» *rum agrestium succo, collocant, quasi quia nefas*
» *sit ægrotum comburere, ideò protinùs frigore*
» *enecare oportet.* »

Dans le traitement des maladies inflammatoires, Hippocrate faisait beaucoup d'usage de la décoction d'orge; il l'employait à titre de rafraîchissant et comme propre à étancher la soif bien plus puissamment que l'eau pure (1); car la substance mucilagineuse que l'eau tient en dissolution dans la tisane, mord avec plus d'action sur les parties solides: elle y reste plus long-temps appliquée (2). L'eau qui glisserait sans effet sur ces parties, à raison du spasme qui les serre, est donc retenue plus long-temps; dès-lors son impression rafraîchissante et humectante est plus profonde, et le principe de la vie la ressent plus pleinement. Nous pouvons remarquer ici que, lorsque les boissons glissent ainsi sur les solides vivans sans s'y attacher et s'y introduire, et qu'elles sont portées hors du corps tout d'un coup et sans changement, c'est un

---

(1) Hippocrate prescrivait l'eau pour boisson dans le régime de ceux qu'il voulait dessécher. (*Martian, De morb. mulier. lib. I, sect. III, vers.* 183.) « *Notabile est Hippocratem in* » *diæta exsiccanti aquam pro potu usurpare.* » (*Mart., p.* 184.)

(2) Les boissons chargées de quelque principe nutritif, se distribuent dans la masse du corps avec plus de facilité. (*Martian, ib., De morb. mul., lib. I, sect. III, vers.* 183.)

signe très-malheureux, et qui donne lieu d'attendre prochainement un événement funeste.

Galien observe que l'eau pure se digère difficilement, qu'elle séjourne dans l'estomac, qu'elle le surcharge d'un poids incommode. Il dit que son mouvement ou sa distribution dans tout le corps est aidé, avec beaucoup d'avantage, par l'action du vinaigre qu'on lui ajoute en petite quantité.

Il faut remarquer cependant que, dans les fièvres décidément inflammatoires, le vinaigre ne peut être employé qu'avec ménagement, parce que les observations de pratique prouvent que le vinaigre est capable de rafraîchir et d'échauffer. (« *Caliditatem enim in se aliquam tale acetum* (le » fort vinaigre) *complectitur. Galien, De compos.* » *pharmac. secund. loc.*, *lib. I*, *cap. V.* » (Voyez aussi le formulaire de Selle.) Ce double effet du vinaigre peut être facilement conçu et expliqué d'après la diversité des principes que l'analyse chimique y a démontrés; car les expériences de Stahl, de Neumann, de Boerhaave, et de beaucoup d'autres, ont démontré dans le vinaigre un principe acide et un principe spiritueux et inflammable (1); en sorte qu'à raison de l'acide qu'il

(1) Si l'on fait dissoudre dans du fort vinaigre quelques absorbans jusqu'au point de saturation, que dans cet état, on le distille à un feu très-doux, on en retire une grande quantité d'esprit de vin. (Van-Swieten, tom. I, p. 63.)

Aux preuves chimiques de la présence d'un esprit ardent

contient, le vinaigre peut rafraîchir, et qu'il peut échauffer à raison de son principe spiritueux et inflammable.

On conçoit facilement qu'une substance qui contient divers principes peut produire des effets différens, même absolument opposés, selon que la disposition du corps qui la reçoit le rend plus susceptible de se prêter aux qualités de tel principe ou de tel autre. C'est ainsi que le lait purge quelquefois, et resserre quelquefois; et cela ne doit pas paraître étonnant, puisque le lait contient et un principe caséeux qui est astringent, et un principe séreux qui est laxatif.

Ce qu'il nous importe de remarquer, c'est

---

dans le vinaigre, il faut ajouter une preuve beaucoup plus concluante qui se tire des effets communs que le vinaigre et l'esprit de vin produisent sur un corps vivant; ainsi on sait que l'usage excessif des liqueurs spiritueuses, produit souvent dans l'estomac des indurations comme squirreuses; et Haller a observé la même espèce de dégénération à la suite de l'abus du vinaigre. Haller dit dans cet endroit qu'il ne sait pas pourquoi il n'a pas obtenu, dans la fièvre, des effets aussi sûrs de l'usage du vinaigre que de l'usage des autres acides. « *Ego aliquoties expertus, nescio quarè non perindè utile reperi ut limonum succus, etc. (Phys., lib. XIX, sect. III, n.° 25.)* Il paraît que la vraie raison est que l'acide du vinaigre n'est pas pur, mais qu'il est altéré par un principe tout différent. Les chimistes modernes regardent l'acide du vinaigre comme une sorte d'éther naturel..... *Acide avec un esprit ardent.*

que, de deux impulsions contraires que reçoit à-la-fois le principe de la vie de la part d'une même substance, l'impulsion analogue à la disposition actuelle où se trouve le corps, deviendra l'impulsion victorieuse et prédominante. Ainsi, dans la fièvre inflammatoire, à raison de la chaleur vive qui existe alors, il est à craindre que des deux qualités contraires du vinaigre, la qualité échauffante ne devienne prédominante. Il est donc plus convenable d'ajouter à la tisane, soit à la tisane d'orge, soit à la tisane de racines de scorsonère, de chiendent, d'oseille, etc., des substances plus décidément rafraîchissantes et qui ne soient pas sujettes à des effets aussi équivoques, comme les différens robs, les sucs des fruits aigrelets, de limon, de citron, d'orange, les cerises bien mûres, les framboises, les groseilles, etc.

De Haën était dans l'usage de faire prendre en grande quantité des boissons de cette espèce, jusqu'à la quantité de dix à douze livres par jour. Il observe que ces boissons dissipent assez promptement les dégoûts, les nausées, les efforts de vomissement qui, comme nous l'avons dit, tiennent alors à un état de spasme et de vive irritation ressentie dans l'estomac et les parties voisines; qu'elles tempèrent l'ardeur de la soif, et sur-tout qu'elles laissent la nature dans cette heureuse indécision, qui lui permet de transporter ses efforts critiques vers les organes les plus propres à l'élimination de la cause matérielle de la maladie.

Hippocrate compte parmi les qualités de la tisane d'orge, sa qualité légèrement laxative ; Galien remarque, avec raison, que cette qualité purgative de la tisane, n'est point adaptée à la nature même de la fièvre inflammatoire, mais au resserrement du ventre qui peut s'y joindre comme symptôme accidentel. Dans les personnes qui mangent habituellement beaucoup, qui prennent peu d'exercice, et chez lesquelles on peut présumer un état de surcharge des premières voies, on peut, comme le dit Quarin, ajouter chaque jour à la tisane ordinaire, deux ou trois dragmes de sel polycreste, pour entretenir doucement la liberté du ventre.

Des médicamens bien indiqués dans la fièvre inflammatoire, sont les différens sels neutres qui résultent de la combinaison des acides, ou vitriolique, ou nitreux, ou végétal, avec des alkalis, soit fixes, soit volatils; et parmi ces substances salines, le nitre paraît à tous égards, et de l'aveu de tous les praticiens, mériter la préférence.

On ne peut pas d'après les effets que produit ce sel dans les expériences physiques ou chimiques, raisonner convenablement sur les effets qu'il produit dans le corps vivant. Les phénomènes que les médicamens produisent sur nos corps ne dépendent point exclusivement de la nature de ces médicamens; mais ces phénomènes sont toujours l'expression exacte des affections que ces médica-

mens ont porté dans le principe qui nous anime : et comme ce principe est absolument inconnu dans son essence, ou *à priori*, ainsi que parlent les philosophes, comme nous ne pouvons connaître de lui que ceux de ses effets qui peuvent tomber sous nos sens, il est clair que toutes les affections qu'il éprouve ne peuvent aussi être étudiées que dans leurs effets manifestes et sensibles, et que toute la science des médicamens est bornée à la collection systématique et raisonnée des changemens qui suivent leur application sur le corps vivant. De là l'inutilité, et même l'absurdité de tous les moyens physiques et chimiques pour parvenir à cette science : de là l'inutilité, ou du moins le précaire des observations faites sur des espèces différentes de l'espèce humaine, faites sur des humeurs soustraites à l'influence de la vie, faites sur le corps sain, et appliquées à l'état maladif. Ces moyens d'expérience peuvent seulement fournir des aperçus, mais qui n'ont rien de sûr et de réel jusqu'à ce qu'ils aient été confirmés par des moyens d'expérience mieux entendus ; je veux dire, par l'application de ces médicamens sur le corps, ou sur les parties du corps qui sont en rapport de nature avec eux, et dans telle ou telle affection maladive bien connue.

Il ne suffit point, disait Hippocrate, de dire d'une substance qu'elle est nuisible ou salutaire ; il faut sur-tout marquer très-précisément les états

du corps vivant qui déterminent ses qualités. « *Quid » est homo ad ea quæ comeduntur ac bibuntur, » comparatus; et quid unique ab uno quoque » contingel ac accidet, et non simpliciter sit existi- » mare quod malum edulium est caseus.* » (*De vet. med., pag.* 150, *coll. Haller, tom. IV.*) Il ne ne suffit pas de dire que le fromage est bon ou mauvais, il faut savoir quelles sont les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, de maladie, d'habitude qui le rendent tel.

Ainsi, pour aprécier les effets du nitre, nous ne rechercherons point s'il est vrai, comme l'ont prétendu Frédéric Hoffmann et Sauvages, qu'il dissolve le sang, ou s'il l'épaissit, comme l'a voulu Stahl, parce que, ce qu'il nous importe de connaître, ce sont les effets du nitre sur une substance vivante, et vivante d'une certaine manière, et que le sang que l'on traite dans ces expériences est une substance absolument cadavéreuse. De Haller remarque très-bien, contre les inductions qu'on voudrait déduire des expériences de cette espèce, que l'arsenic qui est un poison si violent, si actif, étant mêlé avec le sang, ne le change pas autrement que le nitre, et que, de toutes les substances, le vinaigre est celle qui altère le sang le plus complètement, et qui lui donne la couleur la plus désagréable, quoique le vinaigre soit en général une substance fort salutaire.

Il nous suffit donc de savoir, d'après les obser-

vations des praticiens, que l'impression du nitre calme avec beaucoup d'avantage la chaleur extrême de la fièvre inflammatoire. On sait que le sel de nitre et tous les sels neutres qui résultent de l'union d'un acide, soit nitreux, soit vitriolique, soit végétal, avec des alkalis fixes ou volatils; on sait, dis-je, que ces sels, en se dissolvant dans des liqueurs, y excitent un degré de froid assez considérable : dès-lors on pourrait présumer avec assez d'apparence de vérité, comme l'a fait Cullen, que le nitre produit dans l'estomac un certain degré de froid qui se répète sympathiquement sur toute la masse du corps : (Alexander a vu, après avoir fait prendre des doses de nitre, que le thermomètre appliqué sur l'estomac, baissait sensiblement;) et, d'après cette idée, la meilleure manière d'administrer le nitre, serait de le donner en substance à petites doses, souvent répétées, comme le faisait Stahl. Cependant, comme le nitre ne produit du froid que dans l'acte de sa dissolution, et que ce froid se dissipe assez promptement, comme, d'un autre côté, on donne assez souvent le nitre dissous et fondu, et qu'il produit encore dans cet état un effet bien marqué dans les maladies inflammatoires, il paraît que l'impression qu'il porte sur l'estomac, ne dépend pas absolument d'un froid analogue à celui qu'il produit en se fondant dans l'eau, ou dans tout autre liquide.

Des moyens curatifs très-bien indiqués, et qu'on peut combiner très-utilement avec le nitre, ce sont les terreux et les absorbans (1); ceux principalement qui sont d'une substance légère, délicate, et qui cèdent facilement aux différentes menstrues. De Haën a rejeté à tort les médicamens de cette espèce, fondé sur ce que la plupart ne sont point attaquables par les acides ordinaires. On ne peut point opposer des expériences de cette espèce aux expériences de Galien, qui a vu les effets les plus heureux de l'usage du bol d'Arménie dans une fièvre pestilentielle, semblable à celle dont Thucidide a donné l'histoire, ni aux expériences de Craton qui a recommandé, à-peu-près à titre de spécifique, le cristal de montagne dans les tranchées des enfans avec des déjections bilieuses, âcres et corrosives.

Schlemmer, dans son Traité des fièvres, a douté le premier que l'effet des terreux, dans

---

(1) Ils conviennent sur-tout éminemment pour calmer les accidens produits par les vers, quand ils se joignent à une affection inflammatoire. Vanden-Bosch, pag. 274, employait les yeux d'écrevisses à la dose d'un gros répété de temps en temps, pag. 272 : « *Malè igitur absorbentia medicamenta,* » *tanquàm inania ac nociva à nonnullis medicis proscribuntur,* » *quorum ope egregios tot effectus ab omni ævo attentæ docuit* » *observatio.* » A ce titre, et comme absorbant, cet auteur a fait aussi beaucoup de cas de la corne de cerf brûlée, *idem.*

le corps vivant, fût borné à absorber et à neutraliser les acides, parce que ces remèdes sont sensiblement avantageux dans des circonstances où il n'y a point d'acides développés, ou du moins dans lesquels l'existence de ces acides est une chose arbitraire et fort hypothétique (1). D'après ces doutes de Schlemmer, Stahl a prétendu qu'ils agissent principalement en se combinant avec les parties les plus subtiles des humeurs, ou avec le phlogistique dégagé de la mixtion du corps, et qu'ils concourent, par ce moyen, à arrêter ou du moins à modérer la fermentation putride qui dépend principalement, comme le voulait Stahl, de ce phlogistique ainsi dégagé et rendu libre.

Il paraît que les absorbans, indépendamment de l'effet manifeste qu'ils produisent dans les premières voies, où ils châtrent et neutralisent évidemment les acides qui y sont quelquefois développés, agissent comme légèrement diaphorétiques, et peut-être comme anti-spasmodiques, et que c'est principalement sous ce rapport qu'ils conviennent dans les fièvres qui présentent gé-

---

(1) Sur les absorbans, *Kœmpf, Enchir. med.*, *p.* 28 : « *Permultos saltem epilepticos tam adultos* (*ubi nullum acidi* » *indicium fuit*) *quàm infantes, pulveris cochlearum et lum-* » *bricorum,* (*ab aliis , quibus arcano fuit , ordinati*) *usu* » *sanatos vidi... Undè quæso hæc efficacia.* »

néralement pour indication majeure et fondamentale, celle de porter doucement les mouvemens du centre du corps vers la périphérie. Mais une précaution importante dans l'emploi de ces remèdes, au moins chez les personnes d'un tempérament sanguin et d'une constitution fort sensible, c'est de les donner à très-petites doses; car on observe que dans ces tempéramens, l'irritation qu'ils portent sur les intestins est assez vive pour décider de véritables mouvemens purgatifs; mouvemens qui sont éminemment contraires à la nature de la fièvre inflammatoire, comme nous l'avons déjà dit, et comme nous le verrons plus particulièrement dans la suite.

Il n'est point indifférent d'épargner aux malades le dégoût que donnent assez souvent ces substances dans leur état pulvérulent : on peut donc les faire entrer dans des potions rendues agréables par l'addition d'une quantité suffisante de suc de limon ou de citron. Stahl nous apprend, dans différens endroits de ses ouvrages, que ce fut par une attention semblable que Thoner, encore fort jeune praticien, se fit une pratique brillante, et qu'il l'emporta, en peu de temps, sur des praticiens plus consommés, qui avaient plus d'expérience, mais qui n'avaient pas la même déférence pour le goût des malades, qui donnaient les mêmes remèdes, mais qui n'avaient pas soin d'en masquer le déboire par des moyens appropriés.

En général les acides conviennent parfaitement dans les fièvres inflammatoires, parce que ce sont des rafraîchissans par excellence ; cependant il faut s'en tenir aux acides végétaux : et Grant remarque fort bien que les acides minéraux ne conviennent point dans une fièvre simplement inflammatoire, qui ne porte point encore le génie bilieux ou putride, comme on parle communément : ce qui dépend de leur qualité trop fortement astringente.

En parlant de la fièvre éphémère qui ne suppose aucune altération dans les humeurs, ou plutôt aucune lésion dans la faculté digestive ou altérante, et qui est simplement une fièvre nerveuse, nous avons vu qu'un des points capitaux du traitement, c'était de donner des alimens convenables dans le période du déclin ; et nous avons dit même, d'après Galien, que cette fièvre ne se termine bien complètement que par l'impression que les alimens portent sur l'estomac.

La fièvre inflammatoire, à raison de l'altération qu'elle suppose, établie dans la force digestive, contre-indique formellement et contre-indique toujours les alimens comme nourrissans. C'est en ce sens qu'il est vrai de dire avec Hippocrate, que plus on nourrit un corps impur, plus on ajoute à son impureté. Les alimens ne conviennent dans cette fièvre que comme toniques, c'est-à-dire, comme propres à relever les

forces, par l'impression qu'ils portent tout d'un coup sur l'estomac, indépendamment de toute digestion.

En sorte que le régime ne peut être établi d'une manière méthodique, que d'après la connaissance de la durée totale de la maladie et de l'état des forces. Car les alimens toujours contre-indiqués par la nature putride de la fièvre, comme parlent les anciens, ne deviennent nécessaires que pour soutenir les forces, lorsqu'elles ne sont pas suffisantes pour fournir au développement total de la maladie. Une circonstance indispensable dans l'établissement du régime, c'est qu'on peut nourrir un peu plus largement dans le principe, et que la quantité d'alimens doit être diminuée graduellement, à mesure que la fièvre avance et qu'elle approche de la crise (1). De manière que le temps de la crise est celui où les alimens sont le plus contraires, sur-tout lorsque la crise se fait brusquement, et par un seul et même effort, parce que le travail ordinaire de la digestion distrairait vicieusement la nature, et la détournerait de l'acte de la crise. Mais il en est tout autrement lorsque la crise

---

(1) « *Sorbitiones autem ubi propè judicationem fuerit ne dato* » *si lubetur.* » *Cornaro, De vict. rat. in acut*, *n.*° 44, sur les différentes manières dont les maladies peuvent se terminer. *Galien*, *De crisibus*, *lib. III*, *pag.* 544.

se fait lentement, et que l'évacuation critique se soutient quelque temps, comme cela est le plus ordinaire dans les maladies aiguës de poitrine, parce qu'alors la nature n'est point susceptible d'être distraite et détournée d'une manière aussi pernicieuse par le travail de la digestion; et que ce même travail modéré devient nécessaire pour soutenir l'appareil critique, pendant tout le temps qu'il doit être établi. *Martian*, *De vict. rat. in acut.*, *vers.* 138, à la fin.

Dans la fièvre continente que nous considérons ici, il faut, pour placer les alimens, choisir les momens où le malade éprouve un mieux-être sensible, et sur-tout il faut avoir égard aux heures de la journée auxquelles il prenait ses repas dans l'état de santé; car ces heures sont celles où les alimens sont le plus convenables.

Les alimens qui conviennent en général, sont les crêmes d'orge, de riz et autres choses semblables. Un aliment qui est assez généralement du goût des malades, est une panade ou une décoction de pain, plus ou moins forte, à laquelle on ajoute une suffisante quantité de sucre, ou de suc de limon; ou bien, prenez huit livres d'eau, une livre et demie de pain de froment, coupé par petits morceaux, ajoutez cerfeuil, oseille, bette et laitue, de chaque, une poignée, mêlez quelques grains de sel, faites bouillir pendant deux heures, puis passez par un tamis de crin.

Dans toutes les maladies putrides, l'usage des viandes doit être sévèrement interdit, sur-tout dans les pays chauds, non-seulement parce que, dans les pays chauds, la viande est beaucoup plus disposée à se corrompre, mais sur-tout parce qu'elle contient beaucoup plus de sucs nourriciers. Senac, dans son traité *De reconditâ febrium intermittentium naturâ*, rapporte qu'un général de l'armée française, ayant fait préparer pour la nourriture des soldats des tablettes de suc de bœuf, dans les îles de l'Amérique, en Espagne, en France et en Allemagne, on avait vu que, dans ces différens pays, il fallait une quantité bien différente de viande pour fournir la même quantité d'extrait; en sorte que s'il fallait, par exemple, deux livres de viande en Espagne, pour une certaine quantité d'extrait, il en fallait plus du double en Allemagne, pour en donner la même quantité. C'est une des raisons, sans doute, comme le dit très-bien Senac, pour laquelle les habitans des pays septentrionaux, par exemple les Allemands qui vivent en France, sans rien retrancher de leur régime, sont si sujets aux fièvres.

Jusqu'à présent je n'ai guère considéré la fièvre inflammatoire que sous sa forme la plus ordinaire, dans les états où elle se montre tout ce qu'elle est, et où la nature déploie contre elle, et déploie librement l'appareil de ses moyens curatifs.

Il est des états où la diathèse inflammatoire porte sur la nature une impression tellement énervante, que la nature ne réagit contre elle que d'une manière faible, incertaine et tout-à-fait incomplète. C'est, à proprement parler, ce défaut de rapport entre la cause réelle d'une maladie, et l'impression que la nature en reçoit, qui constitue l'état de malignité. Je parlerai ailleurs plus au long de cet état; je considérerai seulement ici l'état de malignité, uni à la diathèse inflammatoire. Le traitement de cette espèce de complication est très-difficile, comme nous le verrons ailleurs. La règle générale consiste à s'occuper à-la-fois de la cause matérielle (ici de l'affection phlogistique,) et de l'état du système des nerfs, plus généralement de l'état des forces toniques, et à proportionner les moyens curatifs appropriés à ces deux élémens de maladie, selon le rapport dans lequel ils se présentent.

Mais, comme on s'instruit sur-tout par des exemples et des faits particuliers, je vous exposerai ici ce qu'a dit Sarcone d'une pleurésie inflammatoire réellement maligne. Dans cette pleurésie, qui régnait dans le même temps que des pleurésies purement et simplement phlogistiques, il paraissait dès le commencement une oppression extrême, une prostration totale des forces, des sueurs visqueuses et froides, un cours de ventre abondant et aqueux; le pouls était très-

faible et fort petit ; le malade éprouvait un malaise général et ne pouvait garder aucune situation ; la langue était humide ; l'air du visage étrangement altéré, la respiration fort pénible : il y avait des douleurs lancinantes dans quelques parties de la poitrine. Quelquefois l'affection de poitrine était précédée d'une fièvre très-douce en apparence, et qui portait tous les caractères des fièvres insidieuses et malignes ; quelquefois l'affection de poitrine précédait la fièvre : il y eut des malades chez lesquels la fièvre, dans le principe, fut extrêmement forte, mais cette grande violence tomba bientôt, le pouls devenait mou, petit et s'éteignait facilement sous la pression légère ; les sueurs étaient épaisses et froides, la voix devenait rauque.

Cette maladie était presque décidément mortelle en trois ou quatre jours ; la douleur, la toux, l'expectoration cessaient soudainement ; le malade était d'une extrême indifférence sur-tout, et communément il survenait du délire quelques heures avant la mort. C'est en général un très-mauvais signe que le délire dans les affections essentielles de la poitrine (bien différentes des affections gastriques,) et, dans les phthisies pulmonaires, le délire est un signe assuré que la mort est prochaine.

Sarcone traita cette maladie avec succès (mais seulement en l'attaquant à temps) par de larges vésicatoires appliqués sur la poitrine, par des ventouses scarifiées sur le dos, et même sur les

parties de la poitrine qui n'étaient pas recouvertes de vésicatoires. Il paraît que ces maladies avaient quelque chose de rhumatismal. Ce n'était que lors que les forces commençaient un peu à se rétablir, qu'il osait ouvrir la veine, et qu'il faisait une très-petite saignée de deux ou trois onces. Il donnait un bol composé de dix grains de musc, de quatre grains de camphre dans du sucre, et par-dessus deux onces de bon vin et un gros d'extrait de quinquina. Il répétait ce remède une fois chaque jour, ou deux fois, et ensuite à de plus longs intervalles, selon que les symptômes de la malignité s'affaiblissaient; d'heure en heure il faisait prendre une tasse très-chaude d'une décoction de bon quinquina et de fleurs de camomille, (tom. I, pag. 154, 156 et suivantes.) Consultez sur ces états inflammatoires avec malignité, Chenot, *Tractatus de peste*; Chicoyneau, Traité de la peste; Schreiber, *Obs. de pestil.*, qui a beaucoup recommandé le camphre et les vésicatoires; Selle, Pyret., pag. 146 et 147. (Nouvelle édit. de Berlin, 157 et suivantes.)

CHAPITRE VIII.

Terminaisons de la fièvre inflammatoire.

JE vais parler dans ce chapitre des modes de solution qu'éprouve la fièvre inflammatoire, ou des manières dont elle se termine le plus souvent.

La fièvre inflammatoire se termine très-généralement par des hémorragies (1), et très-spécialement par des hémorragies du nez, au moins chez les jeunes gens chez lesquels la nature a

---

(1) Les hémorragies qui surviennent dans d'autres espèces de fièvre, peuvent être utiles, comme crises partielles, en dissipant les congestions qui ont été décidées par des irrégularités dans la distribution des mouvemens toniques. (Consult. Schroëder, tom. II, pag. 24.)

« *Febrium remittentium talis esse potest conditio...... Quæ* » *vehementiorem et nimis pertinacem spasticam congestionem* » *excitet... In quibus toties cum levamine sanguinem naturæ* » *efficacia profundi animadvertimus.* »

Il peut se faire que dans d'autres fièvres, et par exemple dans des fièvres ardentes, il survienne des hémorragies, non par rapport à la nature de la maladie, mais par rapport aux congestions.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire terminée par les hémorragies du nez, Methon, septième malade du premier livre des Épid. (Obras., Piquer, tom. II, pag. 212.)

beaucoup d'activité, et chez lesquels sur-tout les mouvemens ont une tendance bien marquée vers les parties supérieures. Ces flux de sang peuvent se faire aussi, et se font assez souvent par d'autres organes : par les organes de la génération chez les femmes, et par les voies hémorroïdales chez les hommes sujets aux hémorroïdes. Car, comme nous le disions dans le commencement, les organes qui servent de voie de décharge dans les maladies, les organes que la nature choisit pour l'élimination des causes matérielles des maladies, sont très-souvent déterminés par des circonstances d'âge, d'habitude, etc., étrangères à l'espèce des maladies, et qui, dès-lors, ne peuvent servir à les caractériser.

L'hémorragie du nez est précédée d'un sentiment de froid qui saisit toute l'habitude du corps ; nous avons déjà dit que c'était une chose bien remarquable que cette concentration des forces vers les parties intérieures, qui précède constamment tout effort critique, et plus généralement tout effort dans l'exercice des mouvemens vitaux, de quelque nature que soient ces efforts (1).

---

(1) « *Calor innatus coacervatus resistit causis quæ ipsi* » *vim intulerunt, in hoc* (c'est-à-dire, par la circonstance » d'être concentrées) *fit jam velut instrumentum facultatis* » *alienæ excernentis quæ omnibus corporis partibus inest, nam* » *cum ex naturâ suâ jam parata esset etiam ipsa per se excer-* » *nere ea quæ affligunt, hoc ipsum multò magis efficit cum*

Un signe encore bien remarquable relativement à l'hémorragie du nez, c'est l'élévation, le gonflement léger des hypocondres (1), mais sans douleur (2); d'où il paraît que cette région des hypocondres offre l'hypomochlion, ou la base sur laquelle s'appuie l'appareil des mouvemens de fluxion qui détermine et pousse vivement le sang

---

» *calore ex profundo progrediente, ut qui simul ipsa lationis suæ* » *impetu extrudit in quamcumque partem faciliùs factu ipsi hoc* » *fuerit, sæpè quidem igitur per cutim ea quæ affligunt ex-* » *trudit, sæpè per vomitum et per inferiorem alvum.*» (*Galien*, *De rigore*, *n.*° 19, *tom. II*, *pag.* 212.)

(1) Ce travail des hypocondres prépare assez constamment les appareils de crise, sur quelque organe qu'ils doivent s'établir, et quelque évacuation qu'ils doivent décider; et voilà pourquoi nous avons dit qu'on pouvait, à bien des égards, regarder la région précordiale comme le centre où les forces toniques s'appuient dans leur développement. (*Épid.*, *lib. I*, troisième malade.) Dans Hérophonte, troisième malade du premier livre des Épidémies, la crise se fit en partie par une douleur et une tumeur de l'aine gauche et des jambes: symptômes qui furent précédés trois jours d'avance d'un gonflement marqué dans la rate et dans le foie. Piquer remarque qu'il faut bien distinguer ces gonflemens, signes de crise, dans les hypocondres, afin de ne pas se décider, d'après leur apparence, à faire des remèdes qui seraient alors si contraires en troublant les opérations de la nature. (*Piquer*, *Obras.*, *t. II*, *p.* 184.

(2) « *Proprium verò signum sanguinis fluxus est etiam præ-* » *cordiorum tensio sine dolore*, *nam et hoc non parvum indi-* » *cium est sanguinis ad superiora tendentis.* » (*Galen.*, *De cris.*, *lib. III*, *cap. XI.*

vers la tête. Cet appareil de fluxion s'établit sur l'hypocondre droit, lorsque le sang doit couler par la narine droite ; et il s'établit sur l'hypocondre gauche, lorsque ce flux doit se faire par la narine gauche. Cette circonstance est si considérable, qu'Hippocrate regardait comme une hémorragie dangereuse celle qui, se faisant par la narine droite, avait été annoncée par des efforts ressentis dans l'hypocondre gauche, et réciproquement.

Les autres signes qui annoncent l'écoulement du sang par le nez, sont la douleur du cou, la pesanteur des tempes, l'obscurcissement de la vue, la rougeur vive des narines, le développement des vaisseaux qui rampent dans le voisinage, et souvent un prurit, ou un sentiment de démangeaison dans l'intérieur des narines.

Parmi les signes qui annoncent l'hémorragie, un des plus remarquables, et qui peut donner lieu à des conséquences très-importantes, relativement à la nature des sensations, c'est que très-souvent, dans l'imminence de ces hémorragies, l'ame aperçoit des objets fortement colorés en rouge, comme l'observe Galien. Nous pouvons saisir ici une relation bien évidente entre les connaissances intuitives qui sont dans l'ame sans l'affecter sensiblement, et les connaissances réfléchies dont elle peut se rendre maîtresse, et sur lesquelles elle peut exercer les actes du raisonnement, de l'imagination, de la mémoire. Voilà un objet

intérieur, savoir, le sang, qui dans l'état ordinaire ne fournit à l'ame que des connaissances purement intellectuelles, intuitives, qui devient cependant la cause d'une sensation réfléchie, et que l'ame rapporte aux organes des sens extérieurs; et, dans cet exemple, à l'organe de la vue.

Nous avons prouvé ailleurs que l'ame est active dans la perception des sensations; et j'ai rapporté bien des faits qui vont à démontrer que la connaissance intuitive que l'ame a de son corps, est l'idée primitive, fondamentale, majeure, qui affecte et modifie le système entier des affections morales, et qui le marque de son empreinte dominante, d'une manière ineffaçable, indélébile. Nous en voyons une preuve sensible dans le fait de l'hémorragie accompagnée de la sensation du rouge. Nous pouvons trouver encore des preuves de cette espèce dans les rapports que présentent si souvent les idées dont l'ame s'occupe dans les songes, avec l'état actuel où se trouve le corps (1); et à cette

(1) Nous pouvons rappeler à cette occasion une observation curieuse du célèbre Leidenfrost, c'est que, dans le délire, les malades nomment assez souvent la partie du corps qui est affectée. (*Metzger, Adv. med.*, *tom. II*, *pag.* 208, en note.)

Pline rapporte que Cornelius Ruffus, songeant qu'il perdait la vue, la perdit effectivement. (*Hist. nat.*, *lib. VII*, *cap. L.*) Voyez aussi Vallesius. (*Comm. in progn. Hipp.*, *p.* 7.) « *Quandò » quidem* (dit-il) *Hippocrates et Galenus multa insomnia di- » cunt esse divina et prenotionis ex illis magnum usum in » morbis.* »

occasion, nous pouvons remarquer qu'il faut bien distinguer, comme dit Galien, les songes qui ne sont fondés que sur les objets dont l'ame a été affectée pendant la veille (et ce sont les seuls que les philosophes modernes reconnaissent,) d'avec ceux qui sont tirés de la connaissance intuitive que l'ame prend de l'état où se trouve le corps. Ce sont les songes de cette espèce qui méritent la plus grande attention de la part du médecin, et que les anciens, infiniment plus sages que nous, étudiaient avec le plus grand soin. Galien nous rapporte qu'un homme qui avait songé qu'une de ses jambes était de pierre, devint, bientôt après, paralytique de cette jambe. Il arrive assez souvent que, dans les fièvres, ceux qui sont sur le point d'éprouver des sueurs critiques, songent, la nuit précédente, qu'ils se baignent dans l'eau chaude. Boerhaave rapporte avoir vu des personnes qui, pendant plusieurs jours, rêvaient qu'ils nageaient, ou qu'ils se précipitaient dans des fleuves; le cerveau paraissait, après leur mort, inondé d'humeurs séreuses. Il serait facile de multiplier les faits analogues, qui vont donc à prouver les rapports qui existent entre la connaissance intuitive que l'ame a de son corps, et les sensations réfléchies. Aussi, est-ce un fort mauvais signe, dans les maladies aiguës, lorsque l'ame revient à ses occupations ordinaires, et qu'elle semble dès-lors devenir étrangère à ce qui se passe dans le corps : voilà

pourquoi, comme l'a observé Forestus, la plupart des mourans, dans leur délire, s'occupent de choses dont ils s'occupaient dans l'état de santé.

En comparant ces observations, et en partant des idées auxquelles elles mènent naturellement, il est facile de voir combien est peu fondé ce que disent les physiologistes modernes sur la nature des sensations, et sur l'état passif de l'ame dans l'exercice des organes des sens. Au reste, il paraît qu'on se dégoûte aujourd'hui de cette philosophie grossière, épicurienne, et que les idées platoniciennes commencent à germer dans toutes les têtes.

L'hémorragie, pour être salutaire, doit principalement se faire dans certains jours de la maladie. Nous avons déjà remarqué que tout mouvement réglé et ordonné doit nécessairement avoir une mesure fixe : or, les mouvemens de la nature sont ordonnés ; dès-lors, ces mouvemens doivent répondre à tel ou à tel nombre, ou plutôt à tel ou à tel période de durée. Nous avons dit ci-devant que les mouvemens de la nature, au moins dans l'espèce humaine, marchent le plus généralement assujettis à la révolution septénaire. C'est une chose vraiment digne de remarque, qu'à quantité égale les évacuations aient sur les forces des effets différens, selon qu'elles se font, par exemple, le sixième ou le septième jour ; dans le premier cas, elles jettent communément le malade dans un abattement inexprimable ; au contraire, le septième

jour, elles relèvent notablement les forces, au lieu de les diminuer. Tout cela prouve bien, comme nous l'avons dit tant de fois, la nécessité de considérer, indépendamment des affections matérielles, les affections d'un principe supérieur à la matière, et qui se sert de la matière comme d'un sujet propre à exprimer ou à réaliser les différentes idées qu'il a conçues. Ce qui le prouve sur-tout bien évidemment, c'est que, quoique la quantité des évacuations soit fort différente, dans les différens individus, cependant ces évacuations se font généralement dans les mêmes époques, ou dans les mêmes intervalles de durée. C'est ainsi que nous disions en physiologie, que, dans chaque espèce d'animal, le temps de la formation du fœtus est constamment le même pour tous les individus, quelque différence que ces individus présentent dans la masse respective de leur corps.

Mais toutes les hémorragies du nez, de même que toutes les autres évacuations critiques, doivent sur-tout, pour être avantageuses, être subordonnées aux actes de la coction, c'est-à-dire, qu'elles ne doivent arriver que lorsque la coction est bien établie, et qu'elle est en pleine vigueur. Dans la fièvre inflammatoire générale qui est dépouillée de toute affection locale, le sang est le sujet sur lequel s'exerce, d'une manière spéciale, l'altération maladive ; et dès-lors c'est dans l'urine

que l'on doit sur-tout observer et suivre les progrès de la coction.

Lorsque la coction est bien établie, l'urine dépose promptement, et la matière qu'elle dépose est blanche, homogène, bien fondue, bien coulante, et elle n'a point d'odeur désagréable. (« *Optima verò urina est quandò sedimentum* » *fuerit album et lœve et œquale*, *Hipp. Progn.* ») Cette matière est parfaitement purulente, comme nous l'avons dit, c'est-à-dire, qu'elle est absolument semblable au pus qui se forme dans les inflammations locales, lorsqu'elles sont en voie de guérison : et ce pus est une humeur d'une nature spécifique, qui ne peut être élaborée que par les forces de la vie, et qui, comme le disait fort bien Galien, suppose toujours le bon état de la nature et sa victoire sur la maladie. « *Pus superante qui-* » *dem natura.* »

C'est un bon signe dans les fièvres qui se prolongent, lorsque les urines sont rendues avec douleur (1); c'était le moyen de crise le plus avan-

(1) « *Stranguria autem his diuturna et laboriosa erat, urinœ* » *autem his erant multœ, crassœ variœ et rubrœ, et mixtœ* » *pure cum dolore. Superstites autem fuerunt omnes hi neque* » *quemquam horum mortuum vidi.* » A l'occasion de ces urines abondantes dont parle Hippocrate, j'observerai qu'il arrive quelquefois dans les maladies aiguës qu'il survient une affection comme de diabètes ; en sorte que, quoique les malades rendent des urines en quantité correspondante à la quantité de boisson, et qu'il ne paraisse pas qu'on doive soupçonner,

tageux, dans les fièvres si difficiles et si dangereuses qu'Hippocrate décrit dans sa seconde constitution, *lib. VII*, *sect. II*; Vallesius donne beaucoup de valeur à ce signe dans les fièvres; Vallesius, pag. 27, première colonne, à la fin.... Il dit que, d'après la pratique de Galien, il avait soin de donner les diurétiques vers le déclin de toutes les maladies humorales, et plus généralement vers le déclin de toutes les maladies qui ont leur foyer dans le système vasculaire.

Un autre caractère bien important que présentent les urines, lorsque la coction est établie, c'est que, comme l'ont vu Joubert et Gradi, et comme

---

que la vessie est pleine outre-mesure, cependant cette plénitude de la vessie existe réellement. Il est donc bien important, comme l'a dit Morgagni, de s'assurer de cet état; et, quoique les malades rendent les urines quelquefois continuellement, il faut observer dans quel état se trouve l'hypogastre, et s'il y a une tumeur qu'on doit raisonnablement attribuer à la réplétion de la vessie, employer tout d'un coup la sonde: cette précaution est d'autant plus importante que ce diabètes s'accompagne souvent d'une affection du système nerveux, qui peut rendre la vessie insensible à son stimulus ordinaire. Hippocrate a parlé de cette espèce de diabètes: « *Urinæ autem multæ prodibant, ingesto quidem potui, non* » *respondentes, sed multùm superantes.* » Il dit que l'affection du cerveau s'y joignait souvent. « *Plurimos autem omninò* » *sopor gravis comitabatur.* » *(Epid., lib. III, sect. II; Morgagni, epist.* 41, *n.*o 15,*)* ouvrage qui, à ce que je vois, est si peu connu, et qui mérite tant de l'être.

Morgagni l'a vérifié, (*De sed. et caus. morb. ep.* 49, *n.°* 21,) l'urine est assez communément chargée de petits graviers qui flottent sur sa superficie (1), ou qui, le plus souvent, s'attachent en grande quantité aux parois des vaisseaux (2). Ces graviers sont ordinairement d'une couleur brune; et, comme l'a observé Gradi, ils sont constamment friables, c'est-à-dire qu'ils s'écrasent facilement sous les doigts; et c'est par-là qu'ils diffèrent des graviers que porte l'urine dans les affections néphrétiques. Morgagni a observé que ces petits graviers se trouvent aussi très-fréquemment vers le déclin des douleurs de tète et des affections apoplectiques. Les urines de cette espèce sont rendues le plus souvent avec quelque douleur, *cum aliquo ardore*, (disait Albertini.) J'ai eu occasion de voir

(1) Tichy a observé que les urines donnent des sels neutres dans les maladies fébriles qui doivent se terminer heureusement. (*Haller*, *Actuar. physiol.*, *lib. V*, *p.* 30.)

Les urines de cette espèce sont rendues le plus communément avec quelque douleur.

(2) Ce signe n'est cependant pas infaillible; voy. De Haën, tom. V, pag. 329 et 330, part. X, chap. III, qui attache cependant à ce signe une grande importance, *ibid.*, pag. 367, 368, 369, etc., 272 : « *Qua propter mortuo homine qui spem* » *salutis, ex suâ urinâ constanter et abundè arenosâ facere po-* » *tuisset, auditores serio monui hunc casum benè adnotare ut* » *potè nullam dari et citrà exceptionem, regulam apertè do-* » *centem....* » Morgagni disait que ce signe ne l'avait trompé qu'une seule fois.

ces petits graviers dans l'urine d'un homme attaqué d'une fièvre gastrique, qui portait fortement sur la tête; le rétablissement de ce malade fut plus prompt qu'on n'aurait cru pouvoir l'espérer.

Si l'hémorragie du nez est seulement annoncée par l'ensemble des signes que nous venons d'exposer, ou qu'elle soit trop faible, et que le sang, par exemple, tombe goutte à goutte, il faut aider la nature, décider l'hémorragie ou la rendre plus abondante. Pour cela, il faut tenir le malade un peu chaudement, il faut lui donner de légers cordiaux, et exposer la tête à la vapeur de l'eau chaude. Hippocrate faisait des fomentations chaudes sur la tête. (Voy. l'Hist. de Meton, Comm. de Galien, tom. III, pag. 482.) Galien nous apprend que, dans cette circonstance, et lorsque l'état du malade était désespéré par l'effet de cette hémorragie manquée et avortée, les anciens médecins étaient dans l'usage de scarifier les narines; et Prosper Alpin rapporte que cette pratique est encore fort commune en Egypte. On observe que les hémorragies du nez sont rares et difficiles chez les personnes habituées au tabac.

Stahl remarque avec raison que cette pratique des Egyptiens est fondée sur ce que, dans les climats chauds, la nature mettant plus de vigueur et d'énergie dans ses mouvemens, la solution des fièvres, par les hémorragies, doit être plus fréquente que dans les pays plus tempérés.

Il peut arriver que l'hémorragie, quoique critique, soit dangereuse par son excès, et qu'il soit nécessaire d'y apporter remède. Ceci arrive principalement lorsque l'hémorragie se décide quelques-uns des jours coïncidens : tels sont le troisième et le cinquième de la première révolution, le neuvième et le onzième de la seconde; parce que les crises qui se font dans ces jours coïncidens, dépendent presque toujours de la violence extrême de la fièvre qui provoque la nature d'une manière pernicieuse.

Les hémorragies excessives sont très-souvent produites par l'abus des remèdes échauffans, sur-tout dans les gens d'une complexion vigoureuse, et qui sont dans toutes les forces de l'âge.

Cette hémorragie excessive se connaît d'abord par la quantité du sang évacué, mais sur-tout par la pâleur et la lividité des chairs, par la faiblesse extrême, par la disparition de tous les vaisseaux, et par l'état du pouls qui est extrêmement faible, tremblant et intermittent.

Dans cet état, indépendamment des moyens révulsifs, comme la saignée du bras faite en petite quantité et répétée selon les circonstances, la ligature des membres, des lavemens froids, des boissons très-froides et des narcotiques, il faut appliquer à froid, sur les narines, un mélange d'eau et de vinaigre, ou du vinaigre rosat, auquel on peut ajouter du sel de nitre et un peu d'extrait de sa-

turne. Dans les cas pressans, Van-Swieten a beaucoup vanté une forte solution de vitriol blanc, dissous dans de l'eau commune ou de l'eau rose; par exemple, demi-dragme de vitriol blanc dissous dans demi-once d'eau. On trempe dans cette dissolution des tentes ou des bourdonnets; on les introduit dans les narines, et on a soin de les diriger de manière qu'ils y pénètrent profondément : si ce moyen ne suffit pas, on peut introduire, avec précaution, dans les narines une éponge fine chargée d'alkool, ou d'esprit de vin rectifié.

D'après Hippocrate, Galien appliquait des ventouses sur les hypocondres; il faisait cette application sur l'hypocondre droit, lorsque le sang coulait de la narine droite, et réciproquement. Un moyen très-puissant pour arrêter les hémorragies du nez, c'est d'appliquer à froid sur les reins, sur le ventre, mais sur-tout sur les testicules, un mélange d'eau et de vinaigre : on dit que ce moyen abat les fumées du vin. Nous avons vu en physiologie que les testicules, quand ils commencent à entrer en exercice, portent leur action sur tout le corps, qu'ils changent toute son habitude, et qu'ils altèrent profondément sa substance; en sorte qu'il n'est pas douteux que les testicules n'établissent un centre principal de force et de vie, et que les impressions qui y sont ressenties ne se répètent avec beaucoup d'avantage sur le reste du corps, sur-tout sur le système vasculaire, et très-éminemment sur le système artériel.

Dans les hémorragies opiniâtres, on obtient quelquefois de bons effets de l'emploi des lavemens émolliens, donnés à petite dose et fréquemment répétés, de semblables fomentations sur le bas-ventre et de l'usage intérieur de l'acide vitriolique un peu dulcifié, étendu dans l'eau froide : dans ce pays, on emploie fréquemment l'eau de Rabel. On peut éprouver de bons effets des compressions fortes appliquées sur les vaisseaux des narines : Morgagni rapporte que l'habile médecin Valsalva guérit une hémorragie, devenue habituelle, en comprimant fortement avec les doigts les vaisseaux intérieurs des narines ; il fut conduit à l'emploi de ce moyen, parce qu'il avait remarqué souvent dans ses dissections, que les vaisseaux des narines étaient fort développés, à-peu-près à un travers de doigt de l'union des cartilages avec les os ; Epist. 14, n.° 24.

Sydenham observe qu'une précaution importante dans le traitement de ces hémorragies, c'est de donner peu après un purgatif (1), et il dit qu'il n'y a que ce moyen qui puisse en pré-

(1) « *Quibus in febribus sanguinis multitudo erumpit unde-* » *cumque, his in refectionibus alvi humectantur.* » (*Aph.* 27, *sect. IV; Martian, pag.* 310, seconde colonne. Martian entend différemment cet aphorisme : il dit que le foie affaibli dans les fièvres par les grandes évacuations de sang, produit des flux de ventre dans la convalescence, en dépravant la digestion

venir les retours. Cet effet des purgatifs ne dépend pas des évacuations qu'ils procurent, mais de l'irritation qu'ils portent sur les intestins, et de la nouvelle tendance, ou de la nouvelle détermination qu'ils introduisent dans les mouvemens.

La fièvre inflammatoire, sur-tout quand elle traîne en longueur, se termine assez fréquemment par les sueurs. Ces sueurs, vraiment critiques comme moyen d'évacuation, doivent être bien distinguées des sueurs qui paraissent sur le déclin de presque toutes les maladies fébriles, et qui ne contribuent point à emporter les produits de la coction, ou les causes matérielles de la maladie, mais qui indiquent seulement que la maladie est détruite, et que les mouvemens rentrent, comme par un effort brusque, dans leur mode de distribution naturel et ordinaire, comme l'a très-bien dit Freind. Cependant Freind a dit beaucoup trop généralement que la sueur n'était jamais utile comme moyen de solution ou d'évacuation, mais seulement comme un moyen de pronostic.

La sueur, pour être avantageuse dans la fièvre inflammatoire, doit nécessairement être subor-

---

des alimens, accident qui est annoncé par la ténuité et l'état de crudité des urines.

Cette pratique est fondée sur l'observation d'Hippocrate : « *Quibus in febribus multitudo sanguinis erumpit, his in refec-* » *tionibus alvi humectantur.* » (*Aph.* 27, *sect. IV.*) Il me paraît que Prosper Martian a mal entendu cet aphorisme.

donnée aux mouvemens de coction, comme nous l'avons déjà dit de toutes les évacuations. Les signes qui l'annoncent, sont le relâchement de la peau, et la chaleur douce et humide qui la pénètre, la mollesse et la souplesse des artères dans lesquelles il semble que le sang roule par longues ondulations détachées. La sueur est communément précédée d'un frisson plus ou moins considérable, comme le sont presque toutes les évacuations critiques; et ce frisson, dans la sueur imminente, est accompagné de la suppression des urines, et du resserrement du ventre. Sydenham qui, dans les maladies inflammatoires, donnait des lavemens, au moins une fois chaque jour, en suspendait constamment l'usage vers le temps de la crise, comme très-pernicieux, et il remarque qu'à cette époque, il est de la plus grande importance que le ventre soit resserré : « *Quantò magis adstrictam alvum illi prœstitero*, » *eò magis extrà periculi aleam colloco* ». Si le ventre est trop dévoyé, on peut donner l'opium. Voy. Haller, tom. V, pag. 79, Elem. physiol., Werlhof.

Lorsque ces signes annoncent l'éruption de la sueur, il faut aider cette opération salutaire de la nature par des sudorifiques; mais une précaution importante, c'est de déterminer l'action trop vague de ces remèdes, et de la fixer sur la peau, en excitant légèrement les forces de cet

organe, soit en tenant les malades un peu plus couverts, soit en faisant des frictions.

Alberti, dans la Dissertation qu'il a donnée sur la fièvre des camps ou la fièvre de Hongrie, qui paraît participer et du génie inflammatoire et du génie catarrhal, nous instruit d'une pratique très-commune chez le peuple, et qui passe pour spécifique. Elle consiste à faire bouillir de l'ononis, ou arrête-bœuf, dans de bon vin; on y ajoute des oignons, des œillets et du sel; on lave la tête à chaud avec cette décoction, le matin, l'après-midi et le soir, et on a soin de la renouveler à chaque nouvelle lotion. Si le malade ne peut supporter ces lotions de la tête, on lui frotte rudement les articulations avec un linge assez ferme, et qui soit bien chargé de cette décoction; on répète également trois fois par jour les frictions, toujours avec la précaution de rejeter ce qui a déjà servi. L'effet assuré de ces frictions est d'adoucir promptement tous les symptômes, de calmer le délire, de procurer un sommeil tranquille, suivi d'une sueur légère qui coule uniformément de tous les points du corps; il y a apparence que cette pratique réussit dans le premier état de la contagion.

Nous parlerons ailleurs de l'indication des sudorifiques : nous remarquerons seulement ici que toutes les déclamations contre les sudori-

fiques sont vaines et fausses dans leur généralité ; car il n'est pas douteux, d'après l'histoire des épidémies, qu'il n'y ait des circonstances dans lesquelles les sueurs emportent tout d'un coup les maladies ; il n'est question que de déterminer ces circonstances. Or, il paraît qu'une des circonstances les plus essentielles, c'est lorsqu'on a lieu de présumer que la maladie a été contractée par contagion, ou par défaut de transpiration (1), et que les miasmes semblent encore flotter librement dans le tissu cellulaire, sans avoir porté sur le corps d'impression profonde et permanente.

CHAPITRE IX.

Accidens étrangers qui se joignent à la fièvre phlogistique ou inflammatoire.

JE n'ai parlé que du traitement convenable à la fièvre inflammatoire absolument simple, et dépouillée de tout accident étranger ; je vais considérer maintenant quelques-uns des accidens

(1) C'est ce qu'on appelle l'état rhumatismal ou catarrhal, qui, quand il est absolument simple, est susceptible de céder aux sudorifiques, aux vésicatoires, à l'opium, etc.

qui s'y joignent le plus ordinairement, et parler du traitement approprié à ces accidens. Nous devons remarquer d'abord que l'axiome pratique de négliger les symptômes d'une maladie, n'est vrai que des maladies qui suivent paisiblement leur cours, et qui ne développent aucun accident alarmant. Lorsqu'il paraît des accidens de cette espèce, ils fixent seuls l'attention du médecin qui doit s'appliquer à les combattre en eux-mêmes sans avoir égard à la maladie, supposé que la maladie contre-indiquât, par sa nature, les remèdes que demandent les accidens qui s'y joignent (1). L'état du malade doit être alors considéré comme un état compliqué, comme un état mixte, qui résulte de la maladie même et des symptômes étrangers qui s'y unissent; en sorte que le traitement ne peut être suivi d'une manière méthodique que d'après la connaissance du rapport dans lequel se trouvent ce deux élémens.

Il arrive assez souvent que les veilles opiniâtres

(1) Pour entendre cette opposition que nous établissons ici, entre les maladies et leurs symptômes graves, il faut observer que, quoique les causes réelles des maladies puissent produire des symptômes de toute espèce, et que le traitement le mieux entendu de ces symptômes soit celui qui est dirigé contre cette cause, il peut se faire cependant que ces symptômes tiennent à un état nerveux, qui doit être traité par des moyens qui ne sont point relatifs à la cause matérielle. Sur la frénésie, Sarcone, tom. II, p. 409.

ou le délire, et même la frénésie, se joignent à la fièvre inflammatoire, sur-tout dans le printemps, chez les jeunes gens et chez ceux qui ont été traités par un régime et des médicamens échauffans (1).

---

(1) Je ne parlerai point du traitement général du délire, pour les indications qui se tirent des causes matérielles très-différentes qui peuvent l'entretenir: je n'ai rien de mieux que de vous renvoyer au superbe ouvrage du grand Stoll, *De phrenitide.*

Je remarquerai seulement que, par rapport au délire considéré comme accident nerveux, et qui dépend éminemment d'une augmentation, ou bien plutôt d'une lésion indéfinie dans l'exercice de la sensibilité : « *Capitis dolores quidam* » *oriuntur ex acutie sensus, quemadmodùm quidam facilè syn-* » *copisant et resolvuntur ob acutiem sensus*, (*Ballon., Epid.* 2 ;) il recommande l'opium contre ce vice de la sensibilité : je remarquerai qu'il faut rechercher s'il y a des causes manifestes, évidentes qui paraissent l'entretenir, et tâcher d'écarter ces causes. Parmi ces causes manifestes, on doit compter la grande sensibilité des intestins, produite par la spoliation de la matière muqueuse qui les enveloppe à la suite des grandes évacuations, soit spontanées, soit décidées par les moyens de l'art. (Consultez Piquer, *progn. Hipp.*, *pag.* 238.) Dans ce cas, on fournit aux intestins un enduit analogue à leur enduït naturel, en donnant les huileux, les mucilagineux en boisson ou en lavement, auxquels on peut ajouter quelques gouttes de laudanum liquide. Quelquefois l'inanition se présente comme cause évidente du délire : il faut employer alors un régime plus nourrissant. Il faut avoir soin généralement dans le délire de disposer d'une manière convenable les objets de sensation, et de ne présenter au malade que ceux qui lui sont

Les moyens curatifs les mieux indiqués contre ces symptômes sont absolument inutiles, si leur

---

agréables. Or, il faut avouer que c'est à quoi on ne peut parvenir que par voie d'épreuve et de tâtonnement.

Relativement à l'état nerveux, les vésicatoires, comme les autres puissans révulsifs, appliqués sur les extrémités inférieures, conviennent éminemment, comme le dit Sarcone, quand il y a des spasmes fixes sur la tête, et qui y font fonction de *stimulus* continuel; dans cette circonstance, Sarcone appliqua avec succès un fer rouge à la plante des pieds. Les vésicatoires conviennent aussi quand on a lieu de présumer l'action d'un âcre étranger qui irrite les nerfs, comme le dit Morgagni, d'après l'habile médecin Valsalva; c'est ce que quelques-uns appellent principe rhumatismal, et qu'on peut soupçonner d'après la constitution régnante, et quand il y a eu précédemment des douleurs vagues à l'habitude du corps. Après avoir employé ces forts révulsifs qui agissent en déplaçant ou plutôt en affaiblissant le spasme, par la raison que, comme disait Hippocrate, la nature ne peut pas se livrer à deux émotions fortes, éprouvées à la-fois dans deux parties différentes : «*Duobus » doloribus non in eodem loco obortis, fortior obscurat alterum.*» Dans la même vue, Sarcone a recours dans cette circonstance à l'immersion subite dans l'eau très-froide, comme le moyen de perturbation le plus prudent; mais on doit être très-réservé sur ce remède. Il est utile de pratiquer des moyens d'évacuation sur la tête ou dans le voisinage, afin de dissiper les congestions que les spasmes y ont décidé; ainsi des ventouses scarifiées sur la tête, des sangsues aux tempes, des ustions ou des scarifications aux sutures écailleuses. Ce secours a été fort recommandé par Bromfield et Cirillo contre les accidens décidés par le mercure : «*Cum morbus diù trahitur et caput in causa est, » cucurbitula occipiti affigenda et sanguis largiter hauriundus*

action n'est pas préparée et favorisée par l'impression d'un air frais et souvent renouvelé, et il est d'une nécessité indispensable de faire lever le malade, de le tenir hors du lit le plus qu'il est possible, et de l'exposer à un air un peu rafraîchi.

Cet accident, quand il ne tient absolument qu'à l'action de la fièvre inflammatoire, peut être prévenu par l'application soutenue des moyens révulsifs, c'est-à-dire, des moyens qui tendent à diriger les mouvemens vers les parties inférieures. Nous avons rappelé ailleurs bien des faits qui prouvent qu'une des lois de la nature humaine, c'est que, dans chacun de ses actes, elle suit une progression bien marquée des parties supérieures vers les parties inférieures; de manière que, généralement parlant, ses premiers efforts éclatent toujours vers les parties supérieures : la même chose s'observe dans la fièvre inflammatoire générale. Dans le début, les mouvemens ont donc une

---

» *plus enim quàm venæ-sectio proficit et vires nequaquàm labefactat*; » mais il faut avoir fait précéder des moyens révulsifs, il parle d'une ventouse entre les omoplates : « *Sed* » *priùs inter scapulas inanem cucurbitulam admoveas.* » (*De curat. acut.*, *Aretæus*, *tom. I*, *cap. IV.*) On entretient la suppuration pendant très-long-temps; par-là on imite la nature qui, comme nous l'avons dit, remédie aussi à ces congestions par des hémorragies qui peuvent ne pas être utiles relativement au fond même de la maladie, mais seulement aux accidens que les symptômes nerveux y ont ajoutés.

tendance bien marquée vers les parties supérieures; et cette tendance, pourvu qu'elle ne soit pas excessive, est alors peu dangereuse, parce qu'elle tient à l'essence de la maladie, et qu'elle entre nécessairement dans sa marche. Mais si cette tendance se prolonge, il faut tâcher de la rompre par des moyens qui appellent les mouvemens vers les parties inférieures. Ces moyens sont d'autant plus avantageux, et leur emploi est d'autant plus méthodique, qu'ils ne font que rappeler la nature à l'ordre qu'elle doit suivre dans le cours ou le progrès de cette maladie. (*Conf. Piquer progn. Hipp. pag.* 238.)

Pour cela, indépendamment des lavemens plus souvent répétés, de l'immersion des pieds et des jambes dans l'eau tiède, que l'on rend plus émolliente en y ajoutant des fleurs de sureau ou autres choses semblables, il est très-utile, après le quatrième ou le cinquième jour de la maladie, de tenir incessamment appliqués des sinapismes à la plante des pieds. Ces sinapismes peuvent être composés, par exemple, de la graine de moutarde triturée et mêlée avec du levain de la pâte ordinaire et un peu de vinaigre. Ces moyens sont beaucoup plus convenables que les vésicatoires proprement dits, qui, comme l'ont bien vu Baglivi, Bianchi, Stoll, Forestus, sont contre-indiqués par la disposition phlogistique et la disposition bilieuse, et qui, dans ces affections, ne

se rapportent guère qu'aux symptômes nerveux ou malins qui peuvent s'y joindre. En sorte que, relativement à l'espèce de dégénération que les humeurs, et plus généralement que la substance du corps éprouve dans les fièvres, les vésicatoires ne conviennent guère que dans la dégénération catarrheuse ou muqueuse. Baglivi a observé qu'un délire analogue à celui que nous examinons ici, et qui avait pris une intensité nouvelle par l'application des vésicatoires, se calma assez promptement par des fomentations d'eau tiède, faites assidument sur la plante des pieds et sur la paume des mains (1).

---

(1) Sur l'usage des bains, consultez Whytt, cité par Mackittrick, édition de Baldinger, tom. I, pag. 155, dans la première constitution inflammatoire que décrit Sims; (elle ne paraissait pas inflammatoire, la saignée était nuisible :) il rapporte que les affections de la tête étaient augmentées par les vésicatoires, et que les malades éprouvaient le plus grand soulagement des flanelles trempées dans l'eau chaude, dont on enveloppait les extrémités inférieures. (Pag. 13.)

Whytt a très-bien expliqué comment l'impression de détente que l'eau tiède porte sur les jambes, se répète sympathiquement sur tout le corps et dissipe les affections spasmodiques locales; il rapporte qu'il a souvent dissipé par ce moyen seul les délires ou les veilles opiniâtres des fièvres inflammatoires. On peut répéter ces pédiluves deux ou trois fois par jour; si le malade est trop faible pour les soutenir, il faut substituer les fomentations aux bains.

Lind dit que, d'après le conseil de Whytt, il avait essayé,

L'action de ces moyens révulsifs, que nous considérons ici sur-tout comme propres à prévenir le délire, doit être aidée par l'application sur la tête de substances rafraîchissantes et répercussives. Dans cette circonstance, les anciens faisaient un grand usage de l'huile rosat, composée plutôt de sucs mucilagineux que décidément huileux, exprimée des olives avant leur degré de maturité, dans laquelle on faisait macérer des roses. Les anciens recommandaient de ne pas appliquer des substances rafraîchissantes à un

---

dans la fièvre accompagnée de délire, d'insomnie, de tremblemens, de convulsions et de grandes agitations dans le système nerveux, avec un pouls concentré, les fomentations d'eau chaude mêlée simplement avec un peu de vinaigre, (on s'est convaincu que l'eau pure est plus relâchante que quand elle est mêlée avec quelque substance que ce soit,) sur les jambes et sur les pieds, au moyen des flanelles trempées dans cette eau, et dont l'application était renouvelée de cinq minutes en cinq minutes, ou de dix en dix minutes. Il dit que, lorsque ces fomentations ont été continuées pendant quelque temps, il a très-souvent vu que le malade en ressentait du soulagement, et qu'il était provoqué au sommeil. Fouquet rapporte une observation très-intéressante de M. Broussonet, qui dissipa une affection spasmodique générale, en exposant la plante des pieds du malade à la vapeur de l'eau chaude, et lui faisant prendre des demi-bains tièdes.

Lorsque l'extrême sensibilité de l'estomac ou quelque autre circonstance ne permet point l'usage intérieur du nitre ou des autres résolutifs appropriés, Alexander recommande de les faire fondre dans l'eau du bain.

degré trop marqué sur le derrière de la tête, à cause du voisinage où se trouve cette partie de l'origine des nerfs. Cette huile de roses, ou toute autre substance décidément rafraîchissante et astringente, et qui ne possède pas d'autres qualités, ne peut convenir que dans le premier temps, et lorsque le délire est seulement imminent; car un dogme fondamental dans le traitement méthodique des fluxions, c'est que, dans le premier période, où l'on doit avoir pour objet de s'opposer à son établissement, les qualités astringentes et répercussives doivent prédominer dans les topiques que l'on emploie. Dans le second période, où l'on doit avoir pour objet de résoudre et de dissiper les humeurs épanchées dans le tissu des chairs, on doit insister sur les qualités résolutives et digestives; et dans les états intermédiaires qui séparent ces deux périodes, on doit assembler en différens rapports et les qualités répercussives et astringentes du premier période, avec les qualités résolutives et digestives convenables au second, selon que ces états intermédiaires qui se suivent nécessairement, s'éloignant du premier période, ou s'approchant du second, appartiennent davantage à l'un ou à l'autre. A cette occasion, nous pouvons observer que la plupart des substances médicamenteuses que nous présente la nature, sont susceptibles d'effets différens à raison des différens principes qu'elles contien-

nent, et que c'est précisément à raison de leurs qualités mixtes que ces substances deviennent si utiles, parce qu'elles se trouvent analogues aux états différens qu'offre chaque affection maladive, dans sa succession nécessaire.

Parmi les substances médicamenteuses qui contiennent des principes différens, et qui dès-lors conviennent parfaitement dans les fluxions de la tête qui ne sont plus dans leur premier période, un excellent médicament, c'est le vinaigre qui, comme nous l'avons dit ci-devant, est rafraîchissant et répercussif par son principe acide, et qui échauffe, résout et digère par son principe spiritueux et inflammable, démontré par les expériences de Stahl, de Neumann et de beaucoup d'autres. Hazenhorl a vu que le vinaigre appliqué ainsi sur la tête a tempéré sensiblement la chaleur, et qu'il a dissipé assez promptement des douleurs de tête très-vives. Sydenham s'est convaincu que, dans les veilles opiniâtres qui subsistent après les fièvres inflammatoires, un linge trempé dans l'eau rose et appliqué à froid sur les tempes et sur le haut de la tête, fait plus d'effet que les narcotiques. Il est facile de voir que ces topiques doivent principalement être appliqués sur le sommet de la tête, puisque cette partie entretient une relation plus intime avec le cerveau à raison des sutures qui s'y trouvent.

Lorsque le délire est absolument établi, et que

les moyens révulsifs que nous venons de proposer n'ont point été employés, ou qu'ils l'ont été inutilement, alors il faut répéter les saignées selon l'état des forces et la violence du délire (1); il faut

(1) On applique très-utilement six sangsues derrière les oreilles. Medicus fait grand cas de cette pratique, sur-tout de la saignée des artères, comme de la temporale; nous avons déjà remarqué que la disposition inflammatoire semble affecter plus spécialement le système artériel que le système veineux. (Sims, p. 12.)

Sur l'artériotomie, voyez la collection de Baldinger, tom. I, pag. 137, pléthore relative du système artériel. Bonnet a vu qu'à la suite des fièvres aiguës, sans doute inflammatoires, le système artériel était plein de sang, et que les veines étaient vides. Ludwig a vu que les stases des fièvres putrides se font principalement dans les petites veines.

On sait que les évacuations du sang artériel ont bien plus d'effet que les évacuations du sang veineux; c'est par l'hémorragie du nez que la nature guérit souvent la fièvre inflammatoire générale: or, les hémorragies du nez se font le plus souvent par les artères, (voyez Sims;) car il paraît que la diathèse phlogistique affecte plus spécialement les artères que les veines; qu'ainsi l'ouverture de la veine ne peut avoir le même effet que l'ouverture des artères: aussi la nature guérit-elle fréquemment cette maladie par les hémorragies du nez qui se font réellement par les artères. Pour imiter ce moyen de solution, Van-Swieten recommande l'artériotomie ou les scarifications: on tâche de décider ce moyen de solution par l'hémorragie du nez, en appliquant des sangsues dans l'intérieur des narines, et en excitant l'écoulement du sang par des fomentations d'eau tiède, faites par le moyen d'une éponge fréquemment appliquée. P. Salius Diversus a beaucoup recom-

insister sur les moyens rafraîchissans et les médicamens anti-spasmodiques; et parmi les moyens de cette espèce, un moyen très-puissant, c'est le musc donné à la dose de trois ou quatre grains, mêlés avec un scrupule de sucre fin qu'il faut répéter de trois heures en trois heures, ou de quatre en quatre heures.

Lorsque, par ces moyens ou autres analogues, le délire est sur le déclin, Sydenham observe qu'une dose de narcotique suffit pour le dissiper complètement(1). Ceci est fondé sur ce qu'à raison de la faiblesse où se trouvent alors les spasmes du cerveau, l'effet calmant et narcotique de l'opium, qui est dû à un principe comme phlogistique et éminemment expansible, devient l'effet prédominant. Au lieu que, lorsque ces spasmes sont dans toute leur force, l'effet calmant de l'opium

---

mandé ce secours dans les affections de la tête. Sims prétend que toutes les fois qu'il est possible d'ouvrir les artères, l'évacuation qu'on obtient est bien autrement utile qu'une évacuation beaucoup plus abondante par les veines. (Sims dit qu'une livre de sang tirée des artères a plus d'effet que trente onces tirées des veines;) vous pouvez voir les grands effets qu'il a obtenus de l'ouverture de la temporale dans le traitement des congestions phlogistiques établies sur la tête. (*Conf. theses. Mackittrick*, *coll. de Baldinger*, *t. I*, *p.* 137.)

Voyez Schroëder, tom. I, pag. 270, 271 : « *Spastico imprimis* » *modo deliria excitari*, *etc.* »

(1) « *Opium febre cessante*, *delirio levi*, *desipientia*, *fatuitate.* » (*Stoll*, *aph.* 82, *pag.* 24.)

est détruit par l'impression plus puissante de ses principes âcres et amers, qui sont échauffans et excitans (1).

---

(1) L'opium est contraire dans les affections phlogistiques, à moins que ces affections ne soient compliquées avec un état nerveux ou hystérique. Les vices de la sensibilité reconnaissent pour leurs causes manifestes les plus générales, les états d'atonie ou de spasme dans le système des solides. Haller, qui a parfaitement bien connu ce fait, a dit que le tempérament colérique est celui qui est le produit d'une grande sensibilité unie à la force, et le tempérament hystérique, celui qui résulte d'une vive sensibilité, unie à la débilité et à la faiblesse : « *Aptitudo ad recipiendas vehementes sensuum impres-* » *siones cum robore musculari conjuncta, videtur temperamen-* » *tum cholericum efficere*; *aptitudo eadem, sed cum fibrâ debili,* » *temperamentum hystericum et hypocondriacum facit.* » *(Elem. physiol., lib. XI, sect. II, n.*° 13.*)* Les vices de la sensibilité dépendans de ces causes les plus générales, doivent être traités par les moyens capables de les détruire, par les tempérans ou les excitans. Mais il est des circonstances dans lesquelles la sensibilité est augmentée et dépravée, sans qu'on puisse reconnaître dans le système des solides aucun vice sensible, au moins habituel, d'atonie ou de spasme; c'est ce qu'on a lieu de présumer chez les gens d'une constitution hystérique ou hypocondriaque, qui ont éprouvé des peines d'esprit, des passions malheureuses, et sur-tout chez les femmes et chez les hommes aussi faibles qu'elles, l'amour non-satisfait, très-éminemment chez les hommes de lettres qui mènent une vie si contraire aux vues de la nature, les chagrins de leurs insuccès, et le dépit secret et contraint du succès de leurs concurrens, etc. Dans ces circonstances, l'opium est le grand remède; il agit réellement comme spécifique; cependant

Aussi Frédéric Hoffmann, Gorter, Pringle, ont-ils observé que l'opium, donné dans la vigueur de la fièvre inflammatoire, décidait la stupeur, l'engourdissement et différentes affections de la tête. Ce qui démontre bien évidemment que l'état de faiblesse où se trouvent les spasmes du cerveau, est une circonstance absolument essentielle pour faire prédominer la qualité calmante de l'opium sur sa qualité échauffante et excitante, c'est que Sydenham a vu que l'opium était placé beaucoup plus sûrement, et qu'il dissipait le délire d'une manière plus prompte et plus complète, lorsque l'état de la fièvre avait permis de le faire précéder d'un purgatif; et l'on voit en effet que les purgatifs qui tournent les mouvemens vers les parties inférieures, doivent affaiblir les spasmes du cerveau avec beaucoup d'avantage.

La fièvre inflammatoire ne trouve point natu-

---

dans des états réellement phlogistiques, il est plus sûr de se borner à des calmans, qui ne soient point aussi opposés à l'état inflammatoire; tel est très-éminemment le musc qu'on est quelquefois obligé, s'il n'est point assez efficace, de combiner avec l'opium. Sarcone a vu qu'il n'y avait que ces remèdes qui pussent se rendre maîtres du délire éminemment hystérique nerveux, sur-tout quand il y a des veilles continuelles; il avait été conduit à leur emploi, parce qu'il avait observé que l'affection soporeuse, qui survenait quelquefois spontanément, avait une action bien marquée sur ces états de délire, et qu'il les affaiblissait notablement.

rellement sa crise dans les évacuations du ventre; et cette fièvre, quand elle est simple et dénuée de toute complication étrangère, se termine, comme nous l'avons dit, par les hémorragies ou par les sueurs. Il arrive cependant quelquefois qu'elle décide un flux de ventre; ce symptôme s'unit surtout à la fièvre inflammatoire, lorsque cette fièvre est accompagnée d'un état de saburre des premières voies, et qu'on a négligé, dans le principe, de combattre cet état d'indisposition des premières voies, par l'usage de l'émétique.

Si cette diarrhée n'est point excessive, il faut la laisser subsister, parce que, quoiqu'elle ne soit point critique par rapport à la fièvre même, elle peut l'être par rapport à l'état des premières voies. Si elle est excessive, et qu'elle porte notablement sur les forces, elle demande à être traitée, et d'autant plus que, par elle-même, elle s'oppose toujours aux moyens de solution les plus naturels de la fièvre inflammatoire. Aussi Sydenham, qui était dans l'habitude de donner des lavemens au moins une fois chaque jour, recommande-t-il d'en suspendre l'usage vers le temps de la crise, parce que l'observation lui avait appris qu'à cette époque le resserrement du ventre était une circonstance extrêmement avantageuse.

A cette occasion, Sydenham remarque que les purgatifs donnés vers le déclin de la fièvre, et avant que la coction soit pleinement établie, pro-

curent quelquefois un soulagement bien sensible : la fièvre cesse pendant deux ou trois jours : la guérison paraît complète ; mais alors la fièvre s'allume de nouveau, prend le caractère de celle qui vient de précéder et demande le même traitement.

Ce n'est pas que les purgatifs ne soient très-utiles vers la fin des fièvres ; mais il faut attendre non-seulement que la coction soit bien établie, il faut encore que les évacuations critiques soient absolument achevées. De plus, les purgatifs sont beaucoup plus indiqués à la suite des fièvres mésentériques, qu'à la suite des fièvres décidément inflammatoires dont nous parlons ici ; et c'est surtout par rapport à ces fièvres mésentériques qu'il est vrai de dire, avec Hippocrate et Sydenham, que l'omission des purgatifs à la suite des fièvres est une des causes les plus fréquentes des maladies chroniques ; et c'est ce qu'avait dit Hippocrate, que Sydenham connaissait peu. Hippocrate, après avoir parlé d'une fièvre bilieuse, dit : « *Ubi sedata febris fuerit, pharmacum deorsùm purgans bibat, revertitur enim quandòque morbus si impurgatus permanserit.* » (Cité par Schroëder, tom. II, pag. 32.) Mais cette circonstance est très-heureuse ; car, comme les observations de Sydenham répondent le plus souvent à celles d'Hippocrate, on peut compter plus sûrement sur des résultats donnés par des hommes qui, sans se com-

muniquer, ont observé la nature et vu à-peu-près la même chose ; voyez Glass, etc.

Consultez Hipp., *De med. purg. Cornaro, n.º 4* : « *Qua propter in febribus vehementibus medica-* » *menta purgatoria exhibere non oportet ; verum* » *si alicui opus fuerit, infusum per clysterem adhi-* » *bere potes quotiescumque volueris, hoc enim mi-* » *noris periculi est.* »

Dans cette diarrhée symptomatique des fièvres inflammatoires, Sydenham donnait d'abord un émétique ; et, lorsque cet émétique ne réussissait pas, il donnait bientôt après un lavement d'écorce de grenade et de roses rouges, bouillies dans du lait, auxquelles il ajoutait une demi-once de *diascordium.* Stahl assure qu'il s'est très-souvent rendu maître des diarrhées de cette espèce, par le moyen du nitre combiné avec les absorbans ; par exemple, des yeux d'écrevisses préparés, de l'antimoine diaphorétique et du nitre, parties égales, donnés de trois heures en trois heures, à la dose d'un scrupule. (*De usu nitri medico polychresto. Oper. chem.*)

Van-Swieten avait recommandé le bol d'Arménie dans les dyssenteries putrides ; Hazenhorl en a fait l'épreuve dans la diarrhée symptomatique qui accompagne la fièvre inflammatoire, et il en a obtenu les succès les plus décidés. Sa manière de l'administrer était de faire fondre demi-once de bol d'Arménie dans six onces d'eau de coquelicot, et d'ajouter à cette potion une once et demie de sirop

de diacode. Il en faisait prendre deux cuillerées de deux en deux heures : en même temps il donnait chaque jour un lavement de six onces de lait, dans lequel on faisait dissoudre une once et demie de sirop de pavot blanc. Il était rarement nécessaire d'ajouter à la potion du laudanum liquide, ce qu'il faisait cependant quelquefois, à la dose de quinze ou vingt gouttes.

Ces expériences de Van-Swieten et de Hazenhorl prouvent, comme nous le disions, combien les prétentions de De Haën, contre l'usage des remèdes terreux et absorbans, sont exagérées et mal fondées.

Lorsque la fièvre inflammatoire excite une toux continuelle et fort incommode, Sydenham a vu que le meilleur moyen pour la calmer était de donner de l'huile d'amandes douces récemment exprimée, pourvu cependant qu'elle ne procure point de dégoût; car alors il faut s'en tenir aux béchiques ordinaires : une précaution importante, c'est de donner cette huile à petites doses souvent répétées.

Cette fièvre laisse quelquefois après elle, sur-tout dans les gens avancés en âge, un état de faiblesse, d'amaigrissement, avec une toux accompagnée de crachats fort épais. (Cet état est beaucoup plus fréquent à la suite des fièvres gastriques, et il dépend de l'affaiblissement des organes digestifs.) Cet accident paraît plus alarmant qu'il ne l'est en effet, et il cède assez facilement à une diète nour-

rissante et à l'usage du bon vin. Si ces moyens ne suffisent pas, il faut avoir recours à l'usage du quinquina, du lait, de l'exercice, et sur-tout de l'exercice pris à cheval : cet état est bien différent de celui dans lequel la maladie inflammatoire toujours subsistante, prend le caractère d'une maladie chronique. Stoll.

C'est un très-mauvais signe à la suite des maladies, lorsque le corps ne se refait pas et ne revient point en chair, et que l'on ne peut attribuer cet effet à aucune erreur dans le régime. Ce signe est bien plus mauvais que lorsque les forces ne se rétablissent pas ; parce qu'en général, dans le système vivant, les forces de nutrition sont bien d'une autre importance que les forces de mouvement. Aph. 31, sect. II. Martian, pag. 306, seconde colonne. « *Ex ægritudine benè cibum capienti nihil* » *augescere corpus*, *malum*. »

Si après la fièvre inflammatoire, les convalescens éprouvent des sueurs continuelles, ce qui arrive principalement lorsque la solution s'est faite par les sueurs, et que cette excrétion critique n'a point été favorisée suffisamment (1), il faut em-

---

(1) Les évacuations critiques qui ne se font pas complètement, soit par la faiblesse de la nature, soit par quelque circonstance du traitement, font très-souvent dégénérer la fièvre aiguë en fièvre lente : « *Hoffmann*, *Deinceps perpetuæ et uberius con-* » *firmatæ observationis est tabificas ejusmodi febres succedere*,

ployer une infusion de sauge, soit dans l'eau, soit dans le vin; et, si ce remède échauffe trop, il faut y substituer l'usage de la décoction de quinquina, à laquelle il faut ajouter un peu d'esprit de vitriol ou de liqueur anodyne minérale d'Hoffmann. Le défaut de sommeil à la suite des fièvres, (mais sur-tout plus particulièrement des fièvres gastriques,) dépend souvent de faiblesse; cet accident cède à la bonne nourriture et à des fortifians, de petites quantités d'*assa-fœtida*, ou de *sagapenum*, ou de *galbanum*, données le soir. Burserius, tom. V, pag. 63.

Il y a des malades qui, après des maladies bien terminées, éprouvent un léger délire; Frygde en a parlé dans sa pratique; Piquer dit qu'il en a vu deux exemples; Hippocrate l'a observé dans Methon, septième malade du premier livre des épidémies. Les meilleurs remèdes sont des effusions d'eau sur la tête; *Piquer*, *obras*, *tom. II*, *pag.* 214. « *Post judicationem autem cum pervigiliis* » *prœter rationem loquebatur. Post capitis perfu-* » *siones quievit mente constitit.* » On ne croirait

---

» *quàm maximè evacuationibus criticis deficientibus aut per-* » *peram prohibitis.* » (*Cons. Schroëder*, *tom. II*, *pag.* 86.)

Schroëder dit que les fièvres lentes naissent principalement du dépôt de la matière morbifique sur quelque glande ou sur quelque viscère qui trouble l'ordre des sécrétions, et qui s'oppose à la régularité de la nutrition. (*Idem.*)

jamais combien ces effusions sont utiles dans cette circonstance.

CHAPITRE X.

Complication de la fièvre inflammatoire avec la saburre des premières voies.

Lorsque nous considérions la fièvre inflammatoire en elle-même et d'une manière absolue, nous disions que l'émétique était contraire, parce que le vomissement qui l'accompagne, ne dépend que d'un état de spasme et d'irritation vive, ressentie dans l'estomac et les parties voisines. Aussi ces vomissemens sont-ils combattus avec beaucoup d'avantage, comme le dit très-bien De Haën, par les délayans, les émolliens et les huileux, combinés même avec l'opium en cas de nécessité : et il ne faut pas craindre, comme l'observe Sydenham, que les huiles, à raison de leur inflammabilité, soient contre-indiquées par la chaleur de la fièvre, parce que la chaleur, ou du moins le sentiment d'incommodité qu'elle excite, dépend sur-tout des spasmes fixement établis dans quelque partie du corps, et qui s'opposent à la libre évaporation des mo-

lécules de feu ou du phlogistique. Or, ces spasmes sont combattus avec beaucoup d'efficacité par l'action calmante et adoucissante de l'huile. Cependant il est plus sûr d'employer d'abord les émolliens, ou du moins d'employer des huiles très-douces, comme l'huile d'amandes douces, récemment exprimée, et exprimée sans feu, et d'en ajouter en petite quantité aux boissons émollientes, d'autant mieux qu'il y a beaucoup d'estomacs qui ne supportent point les huileux.

Mais l'absolu est extrêmement rare en tout genre, et la fièvre inflammatoire qui, comme toutes les autres, est susceptible de différentes espèces de complications, peut s'unir et s'unit réellement assez souvent avec un état de saburre des premières voies, c'est-à-dire, avec une collection d'humeurs dépravées, contenues dans l'estomac, les intestins et les parties voisines, qui y flottent librement, et qui sont susceptibles d'être évacuées tout d'un coup par l'une ou l'autre de ces voies.

Dans cette circonstance l'émétique est utile, parce que, quoiqu'il soit contraire à la nature de la fièvre inflammatoire, cependant il peut emporter tout d'un coup une cause qui va puissamment à contraindre et à avorter le développement libre de cette fièvre, et la surcharge d'un grand nombre d'accidens funestes. Mais cette pratique est très-délicate ; et lorsque

le génie inflammatoire est bien établi, il est beaucoup plus prudent d'attaquer d'abord les nausées par des boissons délayantes et légèrement acides. Néanmoins si ces secours deviennent impuissans, et que l'ensemble des signes qui annoncent la saburre des premières voies se produise avec évidence ; si la langue n'est pas seulement blanche dans sa substance, mais recouverte d'une croûte sale, plus ou moins épaisse ; si la bouche est amère, que les rapports soient fréquens et d'un goût fétide et nidoreux, et surtout si le contour de la bouche et les ailes du nez sont d'une couleur jaune ou verdâtre ; signe qui, selon l'observation de Stoll, a la plus grande valeur pour constater l'état de saburre des premières voies, (tom. I, pag. 50, Glass. pag. 96 ;) si le malade éprouve, à la région épigastrique, une douleur ou un embarras qui augmente par la pression, alors il faut donner l'émétique (1).

---

(1) « *Quod si fortè in principio alicujus internæ inflammationis contigerit urinas crassas et nebulosas apparere* (ces » urines, Martian les regardait, d'après Hippocrate, comme » le signe le plus assuré de la saburre ou de la turgescence » dans les premières voies,) *eo casu à purgatione non esse » abstinendum cò quod non constaret affectionem illam tum » crudam esse....* » (*Aph.* 22, *sect. I.*) Si les urines sont troublées et épaisses, alors les purgatifs sont utiles, parce que l'indication ne doit point être tirée de l'inflammation.

Il faut bien distinguer cependant si ces urines qui parais-

Nous nous étendrons davantage sur la méthode d'administrer ce remède en traitant des fièvres gastriques. Une circonstance très-importante pour constater l'état de plénitude ou de saburre de l'estomac, c'est le genre de vie habituel, et les erreurs graves que le malade peut avoir commis récemment dans le régime.

Il faut se rappeler aussi que cet état de saburre est beaucoup plus fréquent vers la fin de l'été, ou dans l'automne que dans toute autre saison. Mais alors cette saburre n'est pas seulement un accident étranger à la fièvre, et qui la charge de symptômes superposés, comme dans la fièvre inflammatoire dont nous parlons : c'est au contraire la cause même de la fièvre ; car, dans ces temps de l'année, les fièvres sont ordinairement des fièvres gastriques, le plus souvent des gastriques bilieuses.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire, compliquée d'un état de saburre des premières voies,

---

sent dans le cours d'une fièvre ont quelque chose de critique, ce que l'on connaît par l'ensemble des autres signes, et surtout par le mieux qu'éprouve le malade ; car alors les évacuations seraient très-nuisibles. « *Distinguendum an ità tinctæ* » *sint ob vicium corporis, an quia natura criticè vacuat* » *vitiosam materiam : nam sæpè contingit, ut etiamsi morbus* » *judicatus sit salutariter, urinæ tamen sint admodùm crocæ* » *vel etiam nigræ.* » (*Hollier, Comm., aph.* 1, *sect. II.*)

vous pouvez lire la description que donne Sydenham de la fièvre bilieuse qui régna à Londres en 1661, 62, 63, 64. Cette fièvre débutait par des envies de vomir et un extrême abattement; la langue était noire et desséchée, toutes les parties extérieures fort sèches, l'urine était ou fort épaisse ou fort claire, ce qui désignait également l'état de crudité; elle se terminait le plus souvent le quatorzième ou le vingt-unième jour par la sueur ou par une moiteur sensible.

Dans les gens d'un tempérament vigoureux, et qui étaient pléthoriques, il commençait par la saignée, et proportionnait la quantité de cette évacuation à l'état des forces et à la violence de la maladie.

Après la saignée, il donnait constamment l'émétique toutes les fois qu'il y avait eu des envies de vomir, à moins que ce remède ne fût contre-indiqué par l'état des forces ou par d'autres considérations. Sydenham avait observé que cette pratique était la seule qui pût prévenir bien des symptômes graves et étrangers à la maladie, et sur-tout la diarrhée qui s'y joignait vers le déclin, et qui était dangereuse par la circonstance d'attaquer un corps déjà affaibli, et aussi en ce qu'elle s'opposait à la sueur qui était le moyen de solution le plus avantageux de cette maladie. Sydenham observe que l'émétique n'évacuait souvent que peu de matière, et une matière peu

sensiblement altérée; que cependant il dissipait tout d'un coup des symptômes très-alarmans, et que sur-tout il prévenait sûrement la diarrhée du déclin. Il est assez étonnant que De Haën, qui par-tout fait tant de cas de Sydenham, de ses observations et de sa pratique, ait proscrit si rigoureusement l'émétique dans le commencement de toutes les fièvres aiguës; cela prouve combien il est difficile de se garantir des préjugés, de mettre les choses à leur véritable place, et de ne conserver à chacune que le degré d'extension que lui assigne la nature. Il est encore bien étonnant que, citant sans cesse Sydenham, il ait tant déclamé contre l'usage des purgatifs dans les fièvres, tandis que Sydenham a décrit une fièvre que nous verrons dans la suite être pituiteuse gastrique, et dont le traitement consistait principalement dans des purgatifs répétés. Il est certain que De Haën était un homme très-passionné, et qui exagérait tout. De Haën, dit Plenciz, voulut s'opposer à la routine aveugle des médecins de Vienne, qui purgeaient toujours, et il prit le parti de ne purger presque jamais. Et comme l'ont remarqué Van-den-Bosc et Plenciz, on voit dans ses ouvrages bien des malheurs décidés par cette prévention. « *Viennenses passìm omnibus febribus emetica ac purgantia opponebant, ubivis saburram primarum viarum suspicati, et Haënius hunc abusum reme-*

diorum meritò reprobans, *nullibi ferè hanc saburram existere defendit.*

Cette diarrhée, qui survenait vers le déclin d'une fièvre compliquée d'un état de saburre des premières voies, et qui dépendait bien évidemment de la cause qui, dans le commencement de cette fièvre, avait décidé le vomissement, confirme bien sensiblement ce que nous avons dit ci-devant de cette loi primordiale qui, dans les progrès d'une maladie, détermine constamment la tendance des mouvemens des parties supérieures vers les parties inférieures. Dans le principe; c'était l'estomac qui était affecté à la fin, c'était les intestins. *Versus finem deorsùm morbus*, disait Hippocrate; et c'est d'après cette loi qu'il recommandait, quand il était nécessaire, d'évacuer les premières voies, de purger par l'émétique dans le commencement, et par les purgatifs proprement dits vers la fin. « *Subpurgandi sunt ventres in morbis ubi purganda natura fuerint: infernè quidem, ubi considisse videris. Signum habes si non anxii fuerint*, *neque capite gravati et quum calores mitissimi*; *supernè verò in ipsis exacerbationibus*, *tum enim et hi elevantur*, *quum anxii et gravati supernis partibus fuerint.* » (*Epid. lib.* 7, *pag.* 69, *Cornaro*, *n.*° 32.)

Cette fièvre de Sydenham, dont nous parlons ici, n'était donc pas aussi simple que l'auteur le prétend; et c'est bien à tort que Sydenham

la regardait comme le prototype de toutes les espèces de fièvre, et qu'il avait cru même pendant long-temps qu'il n'y avait pas d'autre espèce de fièvre continue. Cette fièvre était bien décidément une fièvre inflammatoire, compliquée d'un état de surcharge des premières voies. Cela est prouvé, non-seulement par l'heureux effet de l'émétique donné dans le commencement, mais sur-tout parce que cette fièvre régnait en même temps que des fièvres essentiellement intermittentes; qu'elle participait de leur génie; que très-généralement les fièvres intermittentes dépendent d'une affection établie dans les premières voies: et cette affection humorale, établie dans les premières voies, est très-différente de l'affection nerveuse, qui est la cause réelle de la marche périodique des fièvres intermittentes. La première indique éminemment les évacuans, la seconde les contre-indique. Il ne faut pas croire cependant que toutes les fièvres intermittentes soient nécessairement gastriques; elles sont susceptibles des mêmes modifications que les autres fièvres: il y en a d'inflammatoires, de putrides, etc. (Selle, p. 300.)

Une précaution importante dans l'usage de l'émétique, sur-tout lorsque la fièvre est inflammatoire, et qu'elle se trouve compliquée par accident d'un état de surcharge des premières voies, c'est qu'il soit précédé de la saignée, pourvu

que l'état des forces et les autres circonstances le permettent (1). En effet, les observations de Galien et de Sydenham, dont j'ai parlé ailleurs, prouvent que la saignée facilite notablement l'action des émétiques et des purgatifs, et cela dépend sans doute de ce que la saignée est calmante, anti-spasmodique, relâchante, *relaxatoria*, comme disaient les anciens méthodistes ; que dès-lors elle dissipe les spasmes et les étrangle-

---

(1) Il ne paraît pas, dit Prosper Martian, que, dans une maladie aiguë, Hippocrate ait jamais employé la saignée après les purgatifs, pag. 268, 2 colonne.

« *Remissa per sanguinis missionem, venarum et carnium* » *tensione, viisque patulioribus effectis, humores promptiùs* » *medicamento sedunt, Martian, p.* 267 ; *(difficultas vomendi)* » *anemien venæ-sectio.» Hipp., De morb. vulg., lib. II, sect. V; Vallesius, p.* 196.

Dans l'état de complication de la diathèse phlogistique et de l'affection gastrique, l'indication de la saignée se tire du pouls, qui est petit, et de la respiration qui est très-pénible. L'indication des évacuans se tire de l'anxiété de l'épigastre, du peu d'augmentation de la chaleur, des sueurs partielles, des douleurs spastiques au cou, des tremblemens de la langue, du larmoiement des yeux. (Brendel, Comm. de Leypsick, tom. VI, p. 36.) Nous reviendrons ailleurs sur ces signes ; mais il est bien remarquable que la dominance des symptômes inflammatoires se marque sur-tout par l'état de la respiration ; car le poumon doit être regardé comme l'organe le plus éminemment affecté aux états inflammatoires.

mens qui, fixés sur l'estomac et sur les intestins, s'opposent à l'établissement des mouvemens nécessaires pour décider les évacuations, soit par les selles, soit par le vomissement. On pourrait dire aussi, avec plus d'apparence de vérité, que la saignée détruit par voie de révulsion les spasmes des organes intérieurs, en appelant et sollicitant ces spasmes vers l'organe extérieur; car les expériences de Haller ont bien prouvé que l'irritation produite par la saignée, établit comme un nouveau centre de fluxion, et que tous les vaisseaux voisins artériels et veineux, s'agitent d'un mouvement bien marqué, dont la tendance est dirigée vers l'endroit de la piqûre.

Pour augmenter cet effet révulsif de la saignée, il est utile, comme le recommande Triller, de frotter les parties voisines du vaisseau qu'on veut ouvrir, avec des étoffes de laine échauffées, et de les fomenter avec des éponges trempées dans l'eau chaude.

Une autre précaution bien importante, et que Sydenham recommandait fortement, c'est de calmer les agitations produites par l'émétique, en donnant le soir un parégorique léger.

Cet état de saburre des premières voies, dont nous examinons ici la complication avec une fièvre inflammatoire, est ce que les anciens appelaient assez communément du nom d'orgasme ou de turgescence; et très-généralement ils en-

tendaient par-là la tendance qu'avaient les humeurs à s'évacuer par la voie des selles. Les signes qui annoncent cette turgescence dans l'estomac, sont un extrême abattement sans cause manifeste, des frissons qui se répètent souvent et d'une manière irrégulière, et qui sont suivis d'une chaleur âcre et piquante, la langue sale et chargée, la bouche amère, un dégoût extrême pour les alimens, des anxiétés dans les hypocondres, des tumeurs qui cèdent facilement à la pression, le refroidissement des extrémités, surtout des extrémités supérieures, la pesanteur de tête, le vertige, l'obscurcissement de la vue, et des agitations continuelles. (Stoll, tom. I, pag. 24 et 25.) Nous parlerons plus en détail de ces signes en traitant des fièvres gastriques; nous pouvons déjà remarquer que cette saburre existe quelquefois bien positivement, et existe comme cause matérielle de la maladie, sans qu'il y ait aucun signe qui l'indique: c'est ce que Stoll a vérifié plusieurs fois. Selle, dans la préface qu'il a mise à la tête de la traduction de l'ouvrage de Brocklesby, décrit une épidémie dans laquelle l'usage de l'émétique procurait avec le plus grand soulagement, l'évacuation d'une abondante quantité de bile verte, quoiqu'il n'y eût point de signe de saburre ou de turgescence des premières voies. Ce cas offre une grande difficulté dans la pratique; il faut alors avoir principalement égard à la cons-

titution épidémique, lorsque cette constitution est déjà bien établie et connue. Car on ne saurait trop répéter qu'il règne presque constamment une espèce de maladie qui s'asservit toutes celles qui paraissent dans le même temps, et qui les marque de son empreinte dominante, quelque variées que soient les formes sous lesquelles elles se produisent.

Les signes qui annoncent la turgescence établie dans les intestins, sont des sentimens de pesanteur et de lassitude dans les genoux, la douleur des lombes, la tuméfaction du ventre, des borborigmes, des tranchées, des flux de ventre fétides, quelquefois le sentiment du malade qui éprouve le besoin d'être purgé, et sur-tout les urines troublées et épaisses. Hippocrate attachait à ce signe la plus grande importance pour l'indication des purgatifs. « *Quibus in febribus à principio urinæ fuerint nebulosæ, aut etiam crassæ, hos purgare oportet, si etiam alia contulerint.* » Il ne regardait pas cet état de maladie comme susceptible de coction; car il n'y a en effet de susceptible de coction, que les états de maladie qui sont profondément établis dans la nature, qui sont en quelque manière identifiés avec elle, et non les états qui dépendent d'une collection d'humeurs corrompues dans les premières voies, ce qui forme vraiment une cause extérieure de maladie. Ainsi, le fameux aphorisme « *Concocta movere et purgare oportet, non cruda,*

» *neque in principiis, nisi turgeant, plurimùm*
» *autem non turgent*, » c'est-à-dire, d'après l'interprétation de Prosper Martian, dans les maladies qui sont en crudité, il ne faut employer aucun purgatif ni fort ni faible, (car il est très-faux que les anciens ne connussent point les purgatifs doux, *minoratifs*,) pas même dans le principe, à moins que les humeurs n'aient une tendance bien marquée à s'évacuer par les selles, ce qui est rare : or, ce qui était rare du temps d'Hippocrate, est très-commun de nos jours : « *Apud nos frequentissimè turget.* » Glass, p. 144; ainsi, dis-je, cet aphorisme ne se rapporte point à ces états, comme l'a démontré Prosper Martian. Martian prétend que la ténuité des urines est, dans les maladies fébriles, le seul signe, ou du moins le signe le plus important de crudité ; en sorte que toutes les fois que, dans le commencement d'une maladie, l'urine est trouble, épaisse et chargée, cette maladie n'est point en crudité. Dès-lors elle n'est point susceptible de coction, et elle n'est pas dans le cas de l'aphorisme : aphorisme qui, mal entendu, a fait tant de mal à la médecine, comme l'a remarqué Prosper Martian. Cet aphorisme doit d'ailleurs s'entendre des purgatifs et non des émétiques.

Parmi les signes de turgescence dans les intestins, il ne faut pas oublier le bien-être qui suit les évacuations du ventre, soit spontanées, soit dé-

cidées par l'art, et qui cesse peu après quand ces évacuations n'ont pas été assez abondantes. Hippocrate rapporte que le fils de Python tomba dans une fièvre très-vive, avec une extrême disposition au sommeil. Il avait une grande constipation ; il fit usage d'un suppositoire : ce remède procura des évacuations qui le soulagèrent considérablement ; bientôt après le ventre se gonfla, la fièvre et les autres symptômes reparurent avec la même intensité. Hippocrate donna un purgatif, quoique la maladie fût dans son état ; ce qui est le temps des fièvres le plus prohibé pour l'administration des purgatifs : ce purgatif procura d'abondantes évacuations bilieuses ; l'affection soporeuse se dissipa, la fièvre diminua beaucoup, et le quatorzième jour la maladie fut complètement jugée. « *Pythonis* » *filio in pela, febris statìm incepit vehemens et* » *magna in somnum propensio, cum vocis inter-* » *ceptione somni fiebant, et toto tempore dura erat* » *alvus. Subdita verò glande ex felle multa dejicie-* » *bat statìmque remittebat. Celeriter verò rursùm* » *alvus in tumorem elevabatur, et febris exacerbaba-* » *tur, eademque in somnum propensio permanebat.* » *Cùm verò morbus esset in eo statu, exhibitum* » *est medicamentum quoddam ex carthamo,* » *cucumere sylvestri et meconio compositum, et* » *biliosa eruperunt, et statìm sopor sedatus est, et* » *febris mitior facta, et omnia sublevata sunt, et die* » *decimâ quartâ judicatus est.* » (*Epid., lib. VII*;

Vallesius, page 906; Haller, tom. II, page 363.)

Il est remarquable que les signes qui annoncent la surcharge des intestins, portent pour la plupart sur les extrémités inférieures ; ces faits sont du nombre des faits très-multipliés qui constatent la sympathie établie entre le bas-ventre et les extrémités inférieures. Cotunni a vu un flux de ventre et des ulcères aux jambes s'alterner réciproquement pendant très-long-temps ; et il est parti de cette observation pour employer avec succès les vésicatoires aux jambes dans les flux de ventre chroniques, qui avaient résisté à une grande quantité de remèdes : cette pratique avait été employée avec succès par beaucoup d'autres médecins.

Le même auteur a cru s'être aperçu que, dans la petite vérole, les boutons étaient en très-petit nombre sur les extrémités inférieures chez ceux qui ont beaucoup de vers, sans doute à cause de l'état habituel de spasme que ces vers entretiennent dans les intestins, et qui se répète sympathiquement sur les extrémités inférieures. (*De sed. variol.*, *p.* 70.)

Les anciens disaient que cet état d'orgasme ou de turgescence était fort rare dans le commencement des maladies ; il paraît que cet état est beaucoup plus fréquent aujourd'hui (*apud nos frequentissimè turget*, *Glass.*, *p.* 144.) Et cela dépend de l'état de faiblesse habituel dans lequel se trouvent les organes des premières voies, non pas seulement

par le luxe plus recherché de nos tables, mais surtout par le moindre soin que nous prenons de l'organe de la peau, qui entretient la sympathie la plus intime avec l'estomac et les intestins.

En lisant avec soin les ouvrages d'Hippocrate et de Galien, il paraît que ces excellens auteurs ont non-seulement entendu par orgasme (1) ou turgescence, l'état de saburre des premières voies dont nous venons d'exposer les signes, mais qu'ils ont encore entendu, par cette expression, une affection nerveuse ou spasmodique, considérée d'une manière abstraite, générale, et comme dans son état d'imminence; c'est-à-dire qu'ils ont entendu cet état dans lequel le principe de la vie menace à-la-fois tous les organes sans en affecter encore aucun en particulier. C'est dans cette circonstance qu'un purgatif est bien placé, en fixant cette incertitude, et portant sur les intestins une fluxion imminente dont chaque organe est également menacé.

Sous ce point de vue, et lorsqu'on emploie les

---

(1) Orgasme. « *Reciproca motitatio à partibus in partes Hipp.* » *Galen.* Voyez *Vallesius* (*Epid.*, *lib. VII*, *p.* 907,) *ex his* » *licet colligere Hippocratem*, *nomine turgescentiæ*, *non solùm* » *intelligere eam reciprocam à partibus in partes motitationem*, » *quam Galenus interpretatur*, *sed etiam vergentiam humorum* » *in evacuationis vias*, *præcipuè in alvum* ». *(Comm. Galen. in aph.* 22, *liber. I*, *concocta medicari*, *etc.)* Ballonius, tom. II, p. 410, Consult. 107, lib.

purgatifs pour dissiper l'orgasme dans le sens que nous lui donnons ici, c'est-à-dire, comme état de fluxion imminente, il faut se décider pour l'émétique, lorsque la fluxion menace les extrémités inférieures, et donner la préférence aux purgatifs, lorsque ce sont les organes supérieurs qui vont se prendre et s'affecter. Car les impressions portées sur les parties supérieures sont révulsives par rapport aux parties inférieures ; et, au contraire, les impressions ressenties sur les parties inférieures sont révulsives par rapport aux parties situées supérieurement, ou situées au-dessus du diaphragme, selon la division du corps que nous avons indiquée d'après Hippocrate.

Ainsi, Hippocrate purgeait par l'émétique pour prévenir l'inflammation de la matrice et des voies urinaires; et il purgeait par les selles pour prévenir l'inflammation de la tête, , de la gorge et de la poitrine.

De Haën parle d'une fièvre épidémique inflammatoire,(c'était à Leyde, avant d'aller à Vienne, qu'il avait fait cette observation,) qui ne demandait que les saignées et les boissons émollientes; il dit qu'il régnait dans le même temps des dyssenteries et des angines. Les dyssenteries ne demandaient également que les anti-phlogistiques ; mais les angines étaient traitées avec beaucoup d'avantage par les purgatifs, sans doute parce que ces purgatifs, placés dans le temps d'orgasme, prévenaient ou

du moins affaiblissaient l'inflammation à la gorge.

Mais une circonstance capitale et majeure, ou plutôt absolument indispensable dans l'usage des purgatifs et des émétiques donnés comme moyens révulsifs, c'est qu'ils ne peuvent être employés que lorsque l'inflammation est seulement imminente, et que les mouvemens de fluxion qui doivent l'établir sont encore dans l'acte de leur formation. Si l'inflammation est dans toute sa vigueur, les purgatifs ou les émétiques ne peuvent plus que l'aggraver, parce qu'en général une affection maladive tire un nouveau degré de force de tous les moyens impuissans qu'on lui oppose; et qu'ici l'irritation portée sur l'estomac et les intestins, et qui, dans un temps convenable, aurait pu produire une diversion, une révulsion avantageuse, est déterminée sur le foyer de l'inflammation, et ajoute à sa force irritante et attractive.

Nous avons vu que, dans le progrès ou dans l'ordre successif des fièvres, la fièvre inflammatoire est précédée d'une fièvre qui ne consiste que dans un état excessif de ton, de force, de vigueur. Cette fièvre que nous avons décrite, comme Galien, sous le nom de fièvre éphémère prolongée, ne demande d'autre traitement qu'un traitement rafraîchissant et énervant; et, d'après les expériences de Galien, qui éteignit tout d'un coup une fièvre de cette espèce par des saignées poussées jusqu'à défaillance dans un homme

jeune et vigoureux, dont la digestion était parfaitement achevée, nous avons dit que la saignée était le grand moyen de solution de cette fièvre, qui doit être considérée comme une fièvre inflammatoire imminente.

Mais lorsque l'affection phlogistique est consommée, la saignée ne peut plus être regardée comme décidément curative; il faut nécessairement que cette affection soit livrée aux actes de la faculté digestive, et qu'elle entre en voie de coction. L'utilité de la saignée ne se rapporte plus qu'à l'état extrême de vigueur ou d'irritation, que cette fièvre retient encore de l'affection qui la précède dans la progression naturelle des maladies.

Nous avons exposé ci-devant les contre-indications générales de la saignée; il faut ajouter à ces contre-indications le séjour dans les hôpitaux, dont la situation, l'air, le genre de vie, etc., sont le plus souvent absolument contraires à l'état inflammatoire, et favorisent les affections gastriques. Quesnay a très-bien dit que les maladies chirurgicales se compliquent fréquemment dans les hôpitaux de la *fièvre stercorale.* Ainsi, les circonstances contraires, savoir, la jeunesse, l'habitude de manger beaucoup de viande, de boire du vin et des liqueurs fortes, le séjour dans les pays froids et très-élevés, sur-tout la suppression des évacuations habituelles, et la circonstance d'avoir éprouvé de grandes amputations, et d'être

privé de quelque membre, sont autant de circonstances qui renforcent l'indication de la saignée (1).

On tire communément cette indication de l'intensité de la chaleur, de la force et de la plénitude du pouls (2). Nous avons déjà rapporté ailleurs une observation curieuse de De Haën, qui vit que le pouls avait conservé le caractère de force et de plénitude jusqu'à la mort dans un homme qui, ouvert bientôt après, n'avait pas une goutte de sang dans le système vasculaire : or, il n'est pas douteux que cet état d'inanition des vaisseaux ne soit une puissante contre-indication de la saignée.

---

(1) Hippocrate réduisait les indications de la saignée à l'intensité de la maladie, l'état des forces et la vigueur de l'âge, « *In acutis morbis sanguinem detrahi, si vehemens morbus videatur, floruerit ætas, et virium adfuerit robur.* » (*De vict. rat. in acutis.*)

Sur les indications de la saignée. Voy. Hippocrate, *De vict. rat. in acut.* avec les commentaires de Galien, tom. IV, vers. 19, *op. omn.*, *pag.* 693 *et seq.*

(2) Cotunni remarque fort bien que, dans la petite vérole, la plénitude du pouls est un signe qui a peu de force en faveur de la saignée, parce que ce caractère dépend le plus souvent de la mollesse de l'artère ; mollesse produite par l'impression du virus variolique, qui semble affaiblir la cohésion de toutes les parties solides d'une manière très-marquée. C'est à raison de cette mollesse extrême que le virus varioleux introduit dans tout le corps, que l'air frais est généralement si utile dans le traitement de la petite-vérole. De Haën, tom. IX, pag. 168.

Nous avons conclu de cette observation, que le pouls ne dépend point du sang que le cœur projette dans les artères, et qu'on doit nécessairement le rapporter à une force ou à une faculté, si vous voulez parler comme les anciens, qui s'exerce continuellement dans les parois des artères, et qui part du cœur, comme d'un foyer ou d'un centre principal.

D'un autre côté, il peut se faire que, dans l'oppression des forces, ou, pour mieux dire, par la violence des spasmes, le pouls soit faible, petit et concentré; et ce caractère du pouls, bien loin d'être une contre-indication à la saignée, tend au contraire à la rendre plus utile lorsqu'elle est indiquée d'ailleurs par l'ensemble des autres signes. Sydenham a vu qu'une saignée dans cette circonstance développait tout d'un coup la fièvre, et donnait au pouls la force et la vîtesse qu'il doit avoir. Pour distinguer cet état d'oppression ou de faiblesse apparente de la faiblesse réelle, il faut, lorsque la veine est ouverte et que le sang coule, tâter le pouls du bras opposé; si le pouls reste petit, et qu'il devienne tremblant et intermittent, les forces ne sont pas seulement opprimées par les spasmes, elles sont réellement éteintes : il faut tout d'un coup fermer le vaisseau et arrêter la saignée; si le pouls se relève, et qu'il devienne plus grand et plus fort à mesure que le sang coule, il faut en continuer l'écoulement.

Il faut avouer qu'il est extrêmement difficile de reconnaître la faiblesse vraie, qui contre-indique la saignée d'avec la faiblesse fausse, ou d'oppression qui l'indique. De Haën se plaint, avec raison, de ce qu'il n'y a point de signe positif à l'aide duquel on puisse bien sûrement établir cette distinction. (*T. IX*, *Rat. med.*, *pag.* 173.) « *Huc* » *usque observationes*, *ex tota bibliotheca medica* » *collectas*, *necdum sufficere*, *ut lege adeò præs-* » *tanti ditari ars*, *ornarique possit.* Il faut s'aider de la connaissance du tempérament, du genre de vie, de la saison, et voir sur-tout si cette faiblesse s'est déclarée soudainement dans l'état de pleine santé, et si elle n'a été précédée d'aucune cause énervante.

CHAPITRE XI.

Hypothèses sur les inflammations locales, leur analogie avec la fièvre inflammatoire générale.

LA matière dont le corps animal est formé, porte un ensemble de qualités particulières, qu'elle ne peut recevoir que de l'action immédiate, non interrompue du principe qui l'anime et la vivifie.

Or, ces qualités sont essentiellement les mêmes, soit que cette matière animale soit fixée et arrêtée, comme elle l'est dans la composition des organes, soit qu'elle soit fondue et coulante, comme elle l'est dans la composition des humeurs. Les humeurs sont des organes en état de fusion, comme les organes sont des humeurs dans un état fixe et concret (1); et nous apercevons, d'une manière évidente, combien est peu fondée l'opinion générale qui déduit les qualités des humeurs, de l'action des organes, ou du mouvement dont les organes sont agités. Les qualités vraiment essentielles des humeurs se retrouvent déjà dans la substance même des organes; en sorte qu'expliquer la crasse ou la qualité des humeurs par le jeu des organes, c'est se mettre dans la nécessité d'admettre une progression d'organes à l'infini; car les organes auraient été formés par des organes d'un autre ordre, etc.; en sorte qu'il faut absolument reconnaître que les qualités constitutives et intérieures de la matière animale, soit dans les organes, soit dans les humeurs, sont décidées par une

---

(1) Le sang, a dit heureusement M. de Bordeu, est une chair fluide; c'est aussi ce qu'avait dit Galien.

« *Quippè caro ex sanguine non magno negotio fit; si enim* » *eatenùs naturæ opera crassescat, ut constantem substantiam* » *habeat, nec etiam sit fluidus prima et recens jam concreta* » *caro jam existit.* » (*Galen., De nat. facult., lib. I, cap. X.*)

force inorganique. En effet, l'organisation emporte nécessairement un nombre, un ensemble, une collection de parties; or, les parties, avant de se disposer, de s'ordonner, de s'organiser, doivent être. Les qualités qui les constituent ce qu'elles sont, sont donc d'un ordre antérieur à celui de l'organisation, et dès-lors ces qualités ne peuvent en dépendre. Vous voyez de là combien l'anatomie, qui ne peut s'exercer que sur les phénomènes d'organisation, est insuffisante par rapport à la nature des maladies qui supposent une altération établie dans la matière du corps, soit dans la matière des humeurs, soit dans celle des organes.

Les qualités qui constituent la matière animale et qui la forment ce qu'elle est, sont comme nous l'avons dit, des qualités particulières et spécifiques; et en vain, pour les connaître, rassemblerions-nous tous les moyens que nous fournissent et la physique et la chimie; car ces moyens ne peuvent agir sur la matière animale, que lorsqu'elle est déjà complètement dépouillée des caractères qui nous intéressent véritablement. C'est une chose vraiment bien digne de remarque, que les variétés nombreuses que présentent dans leurs résultats les expériences de cette espèce, faites et suivies avec le plus de soin. De Haën, un de ceux qui ont le plus multiplié ces expériences, a fini par conclure qu'il n'y avait rien à en at-

tendre, parce qu'elles donnent des produits différens, selon qu'elles sont faites sur du sang tiré de différens sujets, ou tiré dans des circonstances différentes.

Si nous ne pouvons nous flatter de parvenir jamais à connaître complètement les qualités de la substance animale, soit qu'elle forme les parties solides, soit qu'elle se meuve librement dans les vaisseaux, nous ne pouvons attendre que les moyens physiques ou chimiques nous éclairent sur les altérations dont cette matière est susceptible; nous ne pouvons donc pas attendre des moyens physiques ou chimiques la connaissance de l'altération à laquelle se trouve attachée la fièvre inflammatoire. Cependant ces moyens d'expérience ne sont pas tout à-fait à négliger, et nous pouvons en déduire des analogies vraiment précieuses.

Le sang tiré dans les fièvres inflammatoires conserve plus long-temps sa fluidité que dans l'état naturel. Cela dépend sans doute de la plus grande quantité de feu dont il est chargé : car il est très-vraisemblable que la fluidité du sang tient en grande partie à la quantité de feu qui le pénètre (1); et ceci peut être même prouvé

(1) *Ex his omnibus facilè conjicitur phlogistici defectum in*
» *sanguine ejus coagulationem causam esse, quæ conjectura*
» *autem sequenti experimento confirmari videtur, si in aërem*

par la comparaison de l'état des humeurs dans les animaux à sang froid, avec leur état dans un

---

» *phlogisticatum dimittatur sanguis qui non priùs atmospheræ* » *expositus fuerit, per sat longum tempus plus quàm viginti* » *minut. fluidus remanebit, dum aëri communi constitutus in* » *minutâ primâ, aut secundâ solidiùs est.* » (*Butini, Diss. physiolog. de sang. ad finem.*

Et ce qui confirme que la fluidité du sang tient au moins en grande quantité au feu qui le pénètre, c'est que si on expose du sang récemment tiré à de l'air chargé de phlogistique, et qui dès-lors n'est pas propre à dépouiller le sang de ces molécules de feu, ce sang reste plus long-temps fluide que s'il était exposé à l'air pur dans lequel le passage de ces molécules est beaucoup plus facile: M. Butini, qui a fait ces expériences, a vu que cette différence, dans le temps de la coagulation du sang, selon qu'il était exposé à l'air phlogistiqué ou à l'air commun, était de $\frac{1}{20}$; en sorte que le sang exposé à l'air, perd sa fluidité dans une minute, et qu'il lui en faut au moins vingt pour la perdre dans l'air phlogistiqué.

La considération de cet état plus fluide du sang, à raison de la plus grande quantité de feu qui le pénètre, peut concilier les opinions de ceux qui croient que le sang est plus épais dans les fièvres inflammatoires, et de ceux qui, comme Macbride, Fordice, Gesner, Moscati, croient, avec Hewson, qu'il est plus fluide: il est certain qu'il est plus fluide dans l'acte même de la fièvre inflammatoire; mais il est tout aussi certain que, sans cette plus grande quantité relative de feu dont il est chargé par l'acte de la fièvre inflammatoire, il serait plus épais qu'il ne doit l'être: l'épaississement est comme la cause, la plus grande chaleur est comme le moyen de guérison.

(Variante.) C'est cette plus grande fluidité du sang, à

animal à sang chaud ; car, dans un animal à sang froid, c'est-à dire dans un animal dont la température ordinaire n'est que faiblement au-dessus de la température du milieu environnant, les humeurs sont plus épaisses, plus visqueuses que dans un animal décidément à sang chaud.

Le sang inflammatoire se couvre très-généralement d'une croûte plus ou moins ferme, plus ou moins épaisse, d'un blanc jaunâtre, qui ressemble assez à du suif figé : c'est ce qu'on appelle la couenne ou la croûte pleurétique. Ce caractère n'est cependant pas général ; cette croûte ne se forme pas nécessairement, et il y a beaucoup de circonstances absolument étrangères à la maladie qui peuvent en empêcher la formation. Telle est, par exemple, la forme du bassin dans lequel le sang est reçu ; car cette croûte se forme plutôt dans un bassin étroit et fort profond (1): telle est l'ouverture de la veine, selon qu'elle est grande ou petite : telle est la manière dont le sang coule. Cependant il faut remarquer, à cette occasion, que Sydenham a dit beaucoup

---

raison de la plus grande quantité de feu qui le pénètre, qui a fait penser à Hewson que la croûte dont le sang se couvre dans les affections inflammatoires annonçait plutôt un état de dissolution du sang, que son état d'épaississement et de coagulation. Macbride, Fordice, Gesner, Moscati, Gattenhoff ont adopté cette opinion de Hewson.

(1) De Haën, tom. I, pag. 223.

trop généralement que la croûte phlogistique ne paraît jamais dans un sang qui coule goutte à goutte ; De Haën a observé quelquefois que la croûte formée dans cette circonstance, était beaucoup plus ferme et plus épaisse que celle qui s'était formée dans du sang qui avait coulé rapidement et à plein jet.

Mais, lors même que toutes ces circonstances sont absolument semblables, le sang tiré dans différens temps d'une maladie inflammatoire, peut ou présenter cette croûte phlogistique, la présenter avec toutes sortes de variétés, ou en être absolument privé, sans que ces variétés nombreuses, dans une maladie toujours la même, indiquent rien de positif pour l'événement heureux ou malheureux de cette maladie. En sorte que les observations de pratique n'ont point confirmé le prognostic fâcheux de Baglivi, sur les maladies inflammatoires de poitrine, dans lesquelles le sang ne présente point de croûte inflammatoire (1); et que c'est une pratique très-

(1) Mais la partie rouge qui se concrète, ou ce qu'on appelle le gâteau, *placenta*, est constamment plus ferme et plus solide, (Plenciz, professeur à Prague, *Act. et obs. med.*, *p.* 55,) lorsque la couenne ne se forme pas ; en sorte que cette grande ténacité du coagulum du sang, est un signe qui est de même valeur que la couenne, et qui indique également l'état inflammatoire. « *Sanguinem verè inflammatorium* » *nulla crusta etiam obtectum, facili negotio ex tenacitate*

funeste que celle de quelques médecins dont parle Morgagni, qui, dans le traitement des inflammations de poitrine, se fondent exclusivement sur l'absence de cette croûte pour interdire rigoureusement la saignée, sous prétexte qu'une saignée déciderait nécessairement la mort. Consultez Schroëder, *De exhib. venæ, sect. in febribus instituendæ præcipuas cautiones*, *t. I*, *p.* 143.

La couenne qui se forme donc assez communément sur le sang dans les affections inflammatoires, n'est point due nécessairement aux exhalations qui s'élèvent du sang ; car la rétention de ces vapeurs, ou leur libre dissipation, n'apporte point de différence, et cette croûte se forme également, soit que le sang soit exposé à l'air, soit qu'il soit enfermé dans des vaisseaux. Cette croûte se dissout complètement dans l'eau pure, dans l'eau chargée de nitre, dans du vinaigre distillé, et elle prend plus de consistance

---

» *præter naturali placentæ detegi, quam duritiem in centenis* » *experimentis adeò vicariam ipsius crustæ phlogisticæ fuisse* » *inveni, ut quoties in uno vase crustosus, in altero non crus-* » *tosus observaretur sanguis, audacter illius placentam mollem,* » *hujus verò tenaciorem longè pronunciarem.* » Et il s'étonne que De Haën, qui a fait tant d'expériences sur le sang, n'ait eu aucun égard à un fait aussi important : « *Sæpiùs ingenuum* » *nostrum Haënium miratus fui, qui hunc lusum placentæ* » *crustosæ, jam non crustosæ stupuerat, et ad hanc differentiam* » *jam consistentiæ in placentâ non attendebat.* » (*Pag.* 55.)

par l'impression des acides minéraux très-concentrés, et des liqueurs spiritueuses, ce qui cependant ne réussit pas toujours de la même manière. Galber a vu que la croûte phlogistique ne se dissolvait pas toujours dans l'eau pure, ni dans une solution de nitre ; ce fait est contraire à l'expérience de De Haën, (tom. I, *Rat. med.*)

Mais ce qu'il importe principalement d'observer, c'est que cette croûte phlogistique, ou la matière qui la compose, présente des traits d'analogie bien marqués avec la matière que l'on trouve assez souvent dans le voisinage des parties qui ont été le sujet d'une inflammation (1); en sorte que, selon les observations de Heurnius, de De Haën, de Cotunni, de Sarcone et de beaucoup d'autres, la matière qui transsude après la mort de tous les points des organes qui ont souffert une véritable inflammation, ressemble absolument à la matière qui couvre le sang dans les fièvres inflammatoires générales. Ce fait est très-important, et produit avec évidence la parfaite identité de nature entre la fièvre inflammatoire générale, et les différentes fièvres inflammatoires particulières, dont l'action s'exerce plus spécifiquement sur un organe déterminé.

---

(1) De même que la membrane ligamenteuse qui fait une croûte au fond du gosier dans les angines inflammatoires, les chairs sont un sang solide, comme le sang, selon l'heureuse expression de Bordeu, est une chair fluide.

Cette identité de nature entre ces maladies, démontrée par leur marche commune, par leur moyen de solution, et sur-tout par la similitude du traitement qui leur convient, comme le dit très-bien l'illustre Selle, prouve bien manifestement combien sont éloignées de la vérité les idées qu'on propose communément sur la nature des inflammations locales; combien, pour expliquer, ou plutôt pour saisir et apercevoir dans leur vrai jour les phénomènes de l'économie animale, il faut se prémunir sévèrement contre les premières apparences, et avec quelle exactitude il faut rechercher l'ensemble des rapports que présentent ces phénomènes.

On a donc cru que l'inflammation, et je ne parle absolument que de l'inflammation analogue à la fièvre continente dont il est question ici, qu'il me sera permis d'appeler ici inflammation flegmoneuse, pour éviter tout équivoque; on a cru que cette inflammation dépendait de l'arrêt ou de la stase complète du sang, engagé dans des vaisseaux d'un calibre trop étroit pour lui livrer un libre passage; et cet arrêt est ce que Boerhaave appelle *error loci*. Cette théorie, établie depuis long-temps (1) par Erasistrate, et ramenée

(1) Les anciens jusqu'au temps d'Erasistrate, par inflammation phlogistique, entendaient généralement une affection locale avec chaleur, irritation et putréfaction. Ils définissaient

dans ce siècle par le célèbre Boerhaave, a régné pendant un certain temps dans presque toutes les écoles (1). Je remarque ici que cette

---

l'inflammation flegmoneuse dont il est ici question, inflammation avec tumeur et douleur. Piquer, tom. II, pag. 197. « *Rursùm quem illi* (les médecins postérieurs) *propriè appellant* » *phlegmonem, Hipp. compositâ dictione, durùm et* (*Vid.* » *Prognost., p.* 65,) *doloriferum tumorem vocat.* » (*Galen., Comm. prog., sent.* 29.)

Cette nomenclature subsista jusqu'au temps d'Érasistrate, qui, d'après ses fausses idées sur la composition du corps vivant, regarda l'inflammation comme une affection toujours la même, qu'il attribuait au sang. Alors flegmon et inflammation devinrent synonymes, et le sont encore aujourd'hui, selon le langage de la plupart des médecins, qui se glorifient de n'avoir point de théorie, et qui, dans le fait, ont la théorie la plus pernicieuse.

Haller a remarqué contre cette théorie, que l'obstruction ou l'arrêt du sang ne faisait autre chose que déterminer le cours du sang dans les vaisseaux voisins, qui sont libres. (Piquer, p. 200.)

(1) Cette théorie de Boerhaave suppose que, dans les vaisseaux capillaires, le sang se meut avec une nécessité de direction absolument contraire aux faits.

Nous avons vu ailleurs que, dans les gros vaisseaux et dans les vaisseaux capillaires, le sang avait un degré de mouvement absolument égal ; et comme l'ensemble des vaisseaux capillaires, offre un espace, un alvéole bien plus considérable que l'alvéole des gros vaisseaux, nous avons conclu de cette égalité de vîtesse du sang, bien constatée par les expériences de Leuwenhoëck, de Malpighi, Haller, Spallanzani, que, dans les vaisseaux capillaires, le sang devait avoir un

théorie d'Erasistrate ayant été solidement attaquée, ou plutôt complètement détruite par Galien,

---

mouvement à directions indéfiniment variées, et non un mouvement à direction toujours la même, comme dans les gros vaisseaux, ainsi que le prétend Boerhaave, et qu'on l'établissait alors, d'après la découverte de Harvey, mal interprétée et mal entendue.

Les observations de Haller ont parfaitement démontré ces variétés de direction dans le mouvement du sang des capillaires. Haller a vu qu'en piquant un petit vaisseau ou seulement en l'irritant, la piqûre, ou l'ouverture de ce vaisseau, décide un appareil de mouvement bien sensible, qui embrasse, et à une assez grande distance, tous les vaisseaux voisins, soit artériels, soit veineux, et qui est dirigé vers la piqûre; en sorte que tout le sang contenu dans ces vaisseaux, change son cours et se porte rapidement vers l'endroit du vaisseau soit piqué, soit seulement irrité. Haller a donc vu bien évidemment dans ses expériences comment les parties douloureuses attirent, deviennent des centres de fluxion, et combien les anciens avaient raison de dire : *Pars dolens trahit.*

Haller a observé aussi que, dans les petits vaisseaux, les différens obstacles opposés au cours du sang, (pourvu que l'animal ne soit pas très-affaibli,) n'arrêtent pas son mouvement, mais en changent seulement la direction; en sorte que le sang évite sûrement les obstacles multipliés qu'on lui oppose, et poursuit son mouvement dans les vaisseaux collatéraux qui sont libres : et il n'est pas douteux que les anastomoses si fréquentes des vaisseaux, n'aient pour principale utilité, d'entretenir son mouvement, en lui donnant la facilité d'éviter les vaisseaux qui se refusent à son passage, et de se porter vers ceux qui sont ouverts et parfaitement libres.

Haller a bien vu que ces observations ne pouvaient se

c'est par un abus d'érudition bien singulier, que l'illustre Van-Swieten, commentateur de Boerhaave, a prétendu appuyer sa doctrine de l'autorité de Galien, en détournant un peu le vrai sens des expressions de Galien. « *Paulùm aliter* » *deflexis pergameni Senis verbis*, dit Haller. » La vénération que Van-Swieten témoigne par-tout

---

concilier avec la doctrine de son maître sur l'inflammation ; et il est un de ceux qui ont le plus contribué à la détruire. « *De errore loci utiquè non liquet, quarè inflammationis causa* » *omninò alia obstructione est, sive nunc à stimulo aliquo* » *fiat, ut multa, et potissimùm in oculo irritato phænomena* » *suadere videntur, sive omninò hujus mali natura nondùm* » *penitus innotuerit.* » (*Elem. physiol.*, *lib. II*, *sect. n.*° 31.)

Boerhaave, dans un âge plus avancé, écrivant à Gorter, qui avait été son disciple, lui disait qu'il fallait observer avec soin les faits de la nature, comparer ces faits entre eux, et tâcher de parvenir, par cette comparaison, à la découverte de faits plus cachés, et qui ne peuvent immédiatement tomber sous le sens. C'est le seul moyen, ajoute-t-il, de rétablir la médecine et de la rappeler à cet état de force et de vigueur que lui avaient donné les anciens. « *Ea quæ solis* » *naturæ agentis observationibus fermè innititur et experimen-* » *torum præcipuè cum experimentis comparationem admittit,* » *ut ex perspectis tecta magis detegat : mascula hæc est vete-* » *rumque sapientiæ respondens medicina quam festinantis* » *ingenii procax libertas miserè diù amisit.* » Il est certain, dit Piquer, que si Boerhaave ne s'était point départi de cette maxime, ses opinions n'auraient pas été attaquées par ses disciples comme elles l'ont été, et son nom irait bien plus glorieux à la postérité. (*Piquer, Obras.*, *t. I*, *p.* 110.)

pour son illustre maître, est sans doute une chose respectable, et qui fait à son cœur un honneur infini. Mais pour écrire des ouvrages durables, il faut se dépouiller de ses affections, et renoncer à ces petites considérations; il faut avoir le courage de s'oublier complètement, n'avoir pour objet que la vérité, et n'attendre pour juge que la postérité.

Il était facile de voir que cet arrêt du sang dans les petits vaisseaux ne répondait pas aux phénomènes de l'inflammation; car, dans l'inflammation, la tumeur et la couleur sont uniformes et circonscrites, au lieu qu'elles devraient être partagées en ramifications ou en filets distincts et détachés, si en effet l'inflammation ne présentait autre chose que des vaisseaux embarrassés et gorgés. On a donc abandonné cette théorie d'Erasistrate et de Boerhaave, et on a cru que l'inflammation reconnaissait pour cause l'épanchement du sang dans le tissu cellulaire ou le tissu parenchymateux, comme disaient les anciens. Cette idée répond mieux à l'uniformité que présentent et la couleur et la tumeur inflammatoire; cependant il s'en faut bien que cette idée s'accommode à tous les phénomènes que présente l'inflammation. Non-seulement il n'y a pas d'inflammation dans les ecchymoses ou les meurtrissures dans lesquelles cependant le sang est bien évidemment épanché dans le tissu cellulaire, non-

seulement il n'y a pas d'inflammation dans le fœtus qui sort du sein de sa mère, quoique les chairs soient alors épanouies et raréfiées, au point que le sang les pénètre en totalité, comme nous l'avons vu dans la physiologie ; mais sur-tout c'est qu'en attribuant ainsi l'inflammation locale soit à la stase du sang dans les vaisseaux, soit à son épanchement dans le tissu cellulaire, on perd de vue les rapports que soutient cette inflammation avec l'inflammation générale dont nous parlons, et dans laquelle le sang, qui est le sujet sur lequel s'exerce l'affection inflammatoire, roule bien évidemment dans les vaisseaux comme à l'ordinaire.

Il est bien vrai que dans l'inflammation, le sang est engagé dans les vaisseaux et le tissu cellulaire; mais ce sont là des circonstances secondaires, subordonnées, et qui ne tiennent point du tout à la cause réelle de l'inflammation. Whytt dit que l'inflammation dépend d'un âcre irritant, et établi dans la substance qui en est le foyer ou le sujet ; cet âcre est ce que Vanhelmont appelait épine inflammatoire. Il vaut mieux considérer l'inflammation d'une manière abstraite, et la rapporter à la nature vivante, ou au principe de la vie qui, présent à toutes les parties du corps, peut la réaliser également dans telle partie ou dans telle autre. Dans la fièvre inflammatoire générale, l'affection mala-

dive dont le principe de vie est atteint, s'exprime dans la masse des humeurs ; et dans une inflammation locale, cette affection maladive s'exprime sur les sucs nourriciers de la partie qui est le sujet de cette inflammation : et les marques sensibles de cette expression peuvent subsister même après la mort, puisque la croûte inflammatoire dont le sang se couvre, quand il est tiré des vaisseaux, et qu'il est soustrait à l'influence de la vie, est absolument semblable à la matière qui, après la mort, se trouve souvent dans le voisinage des parties qui ont été frappées d'inflammation (1).

Je remarque que la théorie de Boerhaave qui admettait un certain nombre de vaisseaux de différens ordres, à chacun desquels répondait une humeur d'une consistance déterminée, devait jeter le praticien dans l'incertitude la plus embarrassante. Car, soit qu'il appliquât des topiques astringens ou relâchans, il avait également à craindre d'augmenter ou de diminuer outre-mesure le calibre des vaisseaux qui précédaient ou qui suivaient immédiatement ceux qui étaient affectés ; ce qui ne lui laissait d'autre alternative que de ne rien faire du tout, ou de substituer à une inflammation existante une inflammation d'un autre ordre.

---

(1) Système d'Érasistrate et de Thessalus dans Galien, *Meth. med.*, *p.* 99, 100 et suiv.

Galien faisait à-peu-près la même objection contre l'hypothèse de Thessalus et d'Erasistrate : le corps animal, dit-il, n'est pas composé uniquement de petits canaux ; et quand cela serait vrai, et que toutes les maladies n'eussent effectivement d'autre cause qu'un changement dans l'ordre habituel de ces canaux, quelle raison pourrait-on donner de l'action des synapismes ? (moyens que les médecins de cette école employaient très-fréquemment pour le rétablissement de la santé.) « *Nam nec ex corpusculis et meatibus corpora nostra constant*, *nec si hoc verum esset*, *posset tamen aliquis docere qua ratione sinapismi meatum illorum statum*, *immutaret*? » (*Method. med.*, *lib. IV*, *cap. IV.*)

Nous avons eu occasion de remarquer ailleurs combien les recherches anatomiques sont insuffisantes pour nous éclairer sur la véritable nature des maladies ; cependant nous pouvons faire mention d'un caractère qui est du ressort de l'anatomie, et qui distingue, d'une manière évidente, les inflammations locales dont nous parlons ici, qui répondent à la fièvre inflammatoire générale ; c'est que le sang engorge plus sensiblement les artères que les veines : au lieu que, selon l'observation de Ludwig, dans les inflammations putrides ou bilieuses, les veines sont plus sensiblement affectées que les artères.

CHAPITRE XII.

Pneumonie inflammatoire.

J'AI parlé de la fièvre inflammatoire générale ; nous avons vu que cette fièvre s'exerce dans toute la masse du sang, et j'aurais pu rapporter en preuve que, dans les sujets morts de cette maladie, on a trouvé quelquefois la matière phlogistique répandue dans tous les viscères. (Selle, pag. 107.) Cette fièvre, ou plutôt la cause qui l'entretient, peut porter son impression d'une manière spéciale sur tel ou tel organe déterminé; ce qui établit autant d'espèces différentes de fièvres inflammatoires, qu'il y a d'organes spécialement intéressés. Ces maladies si différentes en apparence, et d'après les symptômes qu'elles produisent, sont cependant essentiellement les mêmes, et demandent le même fond de traitement; néanmoins ce traitement exige quelques modifications relatives à l'application des topiques, aux moyens propres à soutenir l'évacuation critique, et peut-être aussi relatives aux choix des secours anti-phlogistiques. Car il n'est pas douteux que si l'art était plus avancé, on ne trouvât, dans la classe nombreuse des remèdes anti-phlogistiques, quelques remèdes plus spécialement indiqués que les autres, selon que l'affection

maladive existe dans tel organe ou dans tel autre. Il faut effectivement reconnaître que les substances médicamenteuses, outre la propriété qu'elles ont de combattre telle ou telle affection maladive, exercent encore plus précisément leur action sur tel organe que sur tel autre : et peut-être, par exemple, est-on fondé à attribuer au miel quelque chose de spécifique par rapport au poumon. En général il faut bien distinguer parmi les spécifiques, les spécifiques d'organes, d'avec les spécifiques des maladies. Spécifiques d'organes, qui sont tels par la circonstance de porter leur action sur quelque partie déterminée : spécifiques de maladie, qui sont tels par la propriété qu'ils ont de combattre efficacement une affection maladive déterminée : par exemple, le mercure est spécifique de maladie dans l'affection vénérienne, et spécifique d'organe, parce qu'il porte son impression spéciale sur les glandes salivaires.

Pour exemple d'une fièvre inflammatoire particulière, je prendrai l'affection pneumonique, par laquelle j'entends généralement toute affection des organes de la poitrine. On distingue assez communément ces affections d'après leur siége différent, en *pleurésie*, *péripneumonie*, *pleuro-péripneumonie* (1) : on entend par *pleurésie* l'inflam-

(1) Cette nomenclature n'était pas celle d'Hippocrate, ou du moins Hippocrate ne l'a pas suivie constamment.

mation de la plèvre ou des muscles intercostaux, par péripneumonie, l'inflammation de la substance même du poumon ; et par *pléuro-péripneumonie*, l'état mixte qui suppose à-la-fois l'inflammation de la plèvre et du poumon. Cette distinction peut être fondée, et il n'est pas absolument impossible que chacune de ces parties ne soit affectée solitairement. Cette distinction pourrait être encore utile par rapport au pronostic; et par exemple, lorsque l'inflammation n'existe que dans les muscles intercostaux ou dans les plans les plus extérieurs de la plèvre, il peut se faire, comme le dit Galien, qu'elle se termine par un abcès qui se montre sur la peau et qui doit être ouvert : « *Hâc concoctâ inflammatione, nisi pus priùs dis-* » *cutiatur, ad cutem attollitur et secatur.* » Il est certain que cette distinction ne peut être établie d'une manière bien positive, et qu'il n'y a point de signe qui l'annonce évidemment et sans équivoque; c'est ce dont il est très-facile de vous convaincre en consultant les observations nombreuses qu'a recueillies Morgagni. Vous verrez que la même collection de symptômes s'est présentée, et lorsque la plèvre était affectée seule, et lorsque l'affection n'existait que dans le poumon, et lorsque ces deux parties étaient également intéressées (1). Une observation curieuse de Morgagni,

(1) D'après les signes ordinaires de la pleurésie, on a trouvé la plèvre intacte, et le poumon seul affecté. (Haller, obs. 13,

c'est que les traces sensibles d'inflammation se sont trouvées quelquefois dans le côté opposé à celui

---

Morgagni, *Epist.* 20, *n.*° 38 ; *Epist.* 21, *n.*os 37, 38.) Mais, comme le pense Stoll, quand les signes de la pleurésie avaient réellement précédé, il y a apparence que les bronches étaient affectées.

Servius rapporte que, sur trois cents cadavres de pleurétiques, ouverts à Rome, on avait trouvé constamment le poumon affecté, et jamais la plèvre. Van-Swieten a rapporté ces observations, et n'a pas pu les réfuter, quoiqu'il fût contraire à l'opinion qui en découle naturellement. (Voyez Sarcone, tom. I, pag. 107, 108, etc.)

Les signes qu'on donne ordinairement de la pleurésie, sont la douleur de côté forte et continue, la toux vive, peu ou point de crachats, le pouls dur et avec cette espèce d'inégalité qui le faisait comparer par Galien à une scie, etc. On dit que, quand le poumon est affecté, les douleurs ne sont pas aussi vives, l'expectoration est plus abondante, le pouls a plus de mollesse : par rapport à la respiration, sa difficulté dans la pleurésie vraie et pure dépend de la douleur ; au lieu qu'elle n'en dépend pas quand le poumon est affecté. Piquer, tom. III, pag. 164.

Nous avons déjà dit que la véritable distinction pratique à établir entre la pleurésie et la péripneumonie, doit être fondée sur ce que la pleurésie présente une maladie plus décidément nerveuse ; et ce génie nerveux s'annonce par la douleur. La péripneumonie est plus décidément humorale : et comme dans la succession des maladies, le génie nerveux précède assez communément le génie humoral, on doit entendre l'aphorisme d'Hippocrate, *à pleuritide peripneumonia*, d'un changement non dans le lieu, mais dans la nature même de la maladie.

Sarcone donne le nom de pleurésie à l'affection des parties

où la douleur s'était faite ressentir constamment pendant tout le cours de la maladie.

---

sensibles de la poitrine, soit les nerfs, soit les bronches, (tom. I, n.° 140,) et le nom de péripneumonie à l'affection des parties vasculaires, *id.* n.° 196. Selle dit, à peu près dans le même sens, que, lorsqu'à la suite d'une douleur très-vive, d'un pouls fort et dur, et des autres signes ordinaires à la pleurésie, on a trouvé la plèvre dans l'état naturel et les lésions seulement dans le poumon, il est très-probable que ces lésions existaient sur-tout dans les bronches. Selle appelle angine de poitrine, (soit pleurésie humide, ou angine bronchiale, aph. 129,) cette inflammation des bronches, et il dit qu'il l'a observée assez souvent chez les nouvelles accouchées. (Pyret.)

Dans son livre *De locis in homine*, Hippocrate, en parlant des affections de poitrine qui dépendent de la tête, donne le nom de pleurésie à ces affections, quand elles n'occupent qu'un côté du poumon, et le nom de péripneumonie quand elles affectent les deux côtés du poumon, (ces affections de poitrine qu'Hippocrate fait dépendre de la tête, me paraissent avoir quelque chose de rhumatismal.) Mais dans d'autres ouvrages, quand il parle des inflammations de poitrine qui ne dépendent pas de la tête, il emploie un autre langage; il appelle péripneumonie l'affection du poumon, et pleurésie l'affection des membranes et des muscles de la poitrine. Martian, vers. 261. Sur ces maladies de poitrine qui dépendent des fluxions de la tête, voyez aussi Hippocrate, *De morb. lib. I; Piquer, Prognost.*, *pag.* 189.

Hippocrate indique encore, entre la pleurésie et la péripneumonie, une différence qui peut être utile pour le traitement; il dit que, dans la pleurésie sèche (ou simplement nerveuse,) il faut se contenter de solliciter les mouvemens

Je choisis pour exemple d'une fièvre inflammatoire locale, la fièvre pneumonique (1), parce que la poitrine et les organes qu'elle renferme offrent les parties les plus éminemment exposées aux affections phlogistiques, et celles dans lesquelles ces affections phlogistiques s'établissent avec le plus d'intensité. J'ai déjà rapporté bien des faits qui semblent prouver que le poumon peut être considéré comme le centre du système vasculaire, et très-spécialement du système artériel; or l'affection phlogistique paraît réellement affectée au système artériel plus qu'à tout autre système.

Il est de la plus grande importance d'avoir une histoire exacte et complète de la pneumonie inflammatoire; car l'erreur, dans le diagnostic, peut décider des erreurs de traitement funestes et promptement mortelles. C'est sur-tout des affections aiguës de poitrine, qu'il est vrai de dire avec Hippocrate que celui qui connaît la cause d'une maladie peut toujours la traiter avec avantage :

à l'extérieur par la saignée du bras, les fomentations, etc. et qu'il ne faut point tenter de provoquer l'expectoration; au lieu que dans la péripneumonie nerveuse, il faut tâcher de décider l'expectoration par des boissons humectantes : *De morbis*, *Cornaro*, *lib. I*, *n.*° 45, *Martian*, *vers.* 238. Voyez la note à la fin du chapitre.

(1) Epidémie d'inflammations de poitrine. Morgagni, épit. 21, n.os 26, 27, 28.

Sauvages, espèce 1, *Pleuritis vera.*

« *Qui sufficit ad cognoscendum morbum, sufficit* » *quoque ad curandum.* » Il est question ici de la cause prochaine de la maladie, de la cause qui l'entretient; cause vraiment médicinale, puisque, comme nous l'avons dit tant de fois, c'est elle seule qui indique les moyens curatifs; et non pas des causes éloignées, physiques ou chimiques, sur lesquelles les médecins raisonneurs de tous les siècles, se sont étendus si longuement et au très-grand désavantage de l'art. C'est de ces causes absolument étrangères à la médecine, et qui ne doivent point entrer dans le système des faits propres à cette science, parce qu'elles ne font rien pour l'établissement des moyens curatifs, que Galien disait avec raison : *nempè morbos rectè sa-* » *nare inest medicis, ex faciendorum cognitione,* » *et non ex causæ investigatione, ob quam sunt* » *controversi qui varias in ejusmodi morbis scrip-* » *serunt curationes.* » Ce n'est pas sur la cause d'une maladie qu'il est permis d'en diriger le traitement; car c'est un objet sur lequel il n'est pas possible que les hommes soient jamais d'accord, mais seulement sur les rapports qu'elle présente avec des maladies décrites et déjà traitées avec succès : or, la cause telle que nous l'entendons est vraiment le fondement sur lequel ces rapports portent et s'appuient. *Galen.*, *In morb. acut. comm.* 1, *n.*° 13.

L'affection pneumonique se présente sur-tout dans la vigueur de l'âge; elle est plus rare dans la

vieillesse et dans l'enfance. Hippocrate disait qu'on n'avait pas à craindre l'inflammation de poitrine avant l'âge de puberté, *morbi hi antè pubertatem non fiunt.* Nous avons déjà parlé de la puberté et de la révolution qu'elle amène dans le corps vivant; nous avons vu qu'elle agit en augmentant le ton de toutes les parties solides et sur-tout du système artériel, et même en introduisant dans les humeurs une tendance bien marquée à la diathèse phlogistique. En sorte que ce travail de la puberté doit véritablement être regardé comme la crise naturelle des maladies de l'enfance, qui dépendent ou du relâchement des solides, ou de la diathèse muqueuse, pituiteuse des humeurs. Cependant cette proposition d'Hippocrate n'est vraie que dans sa généralité, et elle souffre bien des exceptions : ainsi nous avons parlé sous le nom de croup, d'une affection de la gorge éminemment phlogistique, et qui demande le traitement anti-phlogistique le plus actif, affection qui attaque sur-tout les enfans jusqu'à l'âge de dix à douze ans, et qui est d'autant plus dangereuse qu'elle se trouve moins d'accord avec leur constitution.

La pneumonie est plus commune chez les hommes que chez les femmes; elle attaque sur-tout les hommes d'une constitution robuste, livrés habituellement à des travaux forcés, et qui s'exposent sans ménagement à toutes les intempéries de l'air. Triller remarque aussi que cette maladie

est plus dangereuse chez les femmes ; car, comme nous l'avons déjà dit, d'après Hippocrate, le danger d'une maladie est d'autant plus grand qu'elle a moins de rapport avec la nature du corps qui l'éprouve.

Il y a aussi pour la fréquence de cette maladie, une différence remarquable par rapport aux différens tempéramens ; ainsi on observe qu'elle attaque sur-tout les gens d'un tempérament sec, chez lesquels le tissu des chairs est fort resserré, les vaisseaux peu nombreux, mais bien développés ; et qu'elle est plus rare dans les tempéramens phlegmatiques et sanguins, chez lesquels le tissu spongieux est fort épanoui, les vaisseaux sanguins petits, en très-grand nombre, et qui semblent toujours retenir quelque chose de la molle constitution attachée à l'enfance. Il y a, comme nous l'avons dit, deux systèmes principaux ; le système vasculaire, et le système appliqué à la nutrition, qui comprend les glandes, les vaisseaux lymphatiques et tout le tissu spongieux. Le rapport habituel de volume de ces deux systèmes mérite la plus grande attention dans la considération des tempéramens. Dans les tempéramens qu'on appelle vulgairement pituiteux et sanguins, le tissu spongieux se trouve toujours dans un état de dominance relative ; dans les tempéramens bilieux et mélancoliques, c'est l'action du système vasculaire qui prédomine.

La pneumonie inflammatoire est très-souvent précédée de quelque cause évidente ; et de toutes ces causes, la plus commune est l'impression du froid, lorsque le corps est très-échauffé. Elle est communément précédée, quelques jours d'avance, d'un mieux-être sensible, et sur-tout d'une augmentation notable dans l'appétit : et par là, elle diffère essentiellement de la pneumonie gastrique, qui s'annonce généralement par un dérangement dans la santé et une perte d'appétit (1).

Elle débute par un froid plus vif que les autres espèces, et sur-tout que l'espèce catarrhale ou rhumatismale qui commence par un froid très-léger. Ce n'est guère que deux ou trois heures après l'invasion du froid, que la douleur de côté commence à se faire sentir (2), au lieu que, dans

---

(1) Exemple d'une péripneumonie gastrique qui fut jugée par un cours de ventre. Hippocrate, *Epid.*, *lib. VII*; Vallesius, pag. 814. « *Cauponi, qui peripneumonia laborabat, etc.* »

(2) Cela a lieu aussi dans la péripneumonie gastrique où la douleur ne paraît guère qu'après l'invasion de la fièvre. (Sauvages, espèce 8, *pleuritis putrida.*) Cette espèce, dit Sauvages, était *phlogistico-gastrique* ; elle régnait au printemps ; il fallait commencer par les saignées qu'on pratiquait dans les sujets forts et jeunes, jusqu'au nombre de cinq à six, dans les trois premiers jours ; on donnait ensuite un *emeto-cathartique*, qui ordinairement faisait rendre des vers, et on répétait les purgatifs de deux jours l'un, jusqu'au onzième jour et au-delà ; chaque soir on donnait un julep parégorique, (Nosol., tom. I,

l'espèce rhumatismale ou catarrhale, la douleur de côté se fait sentir le plus communément en même temps que le froid. Dans l'inflammatoire, la douleur est plus fixe, plus circonscrite et comme poignante (1); dans la rhumatismale elle est beaucoup plus vague et plus étendue (2), et communément elle est accompagnée, ou a été précédée pendant quelques jours de douleurs rhumatismales dans les membres. Dans l'espèce qui dépend des premières voies, la douleur est aussi plus étendue; elle est communément plus inférieure, et accompagnée assez généralement de douleurs ou de malaises dans la région épigastrique, dans les hypocondres et les lombes: ce qui est très-rare dans la péripneumonie véritablement inflam-

---

pag. 304;) pour nourriture, des bouillons répétés de quatre en quatre heures; pour boisson, une infusion de capillaire, ou une décoction d'orge.

(1) Il semble, dit Galien, que la partie affectée soit fortement tendue ou piquée. Voyez ce que dit Galien sur la qualité des douleurs, *De locis affectis*.

(2) Dans celle qui participe du génie rhumatismal, et qui, comme telle, demande éminemment l'usage des vésicatoires, la douleur ne paraît souvent qu'après le premier accès de la fièvre, après avoir été vague pendant quelque temps. (Sarcone, tom. I, pag. 160.)

Boerhaave paraît avoir cru mal-à-propos que la fièvre précédait toujours la douleur pleurétique. Sarcone, *ibid.*; il cite l'aph. 883.)

matoire, qui est pure, simple, et qui n'est compliquée avec aucune affection des premières voies.

Dans la pneumonie véritablement inflammatoire, la douleur, qui est donc fixe et poignante (1), a son siége le plus ordinaire entre la sixième et la septième côtes, près du milieu de leur longueur, ou un peu plus en avant; on a cru observer qu'elle se trouve plus communément du côté droit, et Triller prétend qu'alors la maladie est moins dangereuse (2). Nous avons répété souvent, d'après les anciens, que le corps est véritablement divisé en deux grandes parties latérales égales, par un plan perpendiculaire qui le coupe dans le sens de sa longueur: or, il paraît que les affections

---

(1) Dans la pneumonie gastrique bilieuse, la douleur est communément plus étendue et changeante; c'est ce qu'Hippocrate exprimait par « *Dolores notas, vel leviter consistentes : dolores* » *citrà latus in febribus consistentes citrà notas, venæ-sectio* » *læserit, sive cibum aversetur æger, sive hypocondria sublimè* » *habuerit.* » (*Prænot. coact. sect. III, vers.* 79.) Martian, pleurésie gastrique bilieuse. Sauvages, espèce 8, *pleuritis putrida*, dit qu'elle est commune à Montpellier.

(2) Hippocrate, en décrivant une pleurésie bilieuse d'été, qui devint mortelle, remarque que la douleur était du côté gauche, peut-être fait-il cette remarque pour insinuer que cette circonstance était de mauvais augure; car Hippocrate disait souvent que plus les maladies s'éloignaient de leur forme ordinaire, et plus elles étaient dangereuses. (Voy. *Vallesius, Epid., lib. VII, p.* 813.)

phlogistiques et bilieuses intéressent plus particulièrement le côté droit, et que les affections pituiteuses ont plus de tendance à se porter sur le côté gauche. On a vu qu'une même cause de maladie, établie dans les premières voies, par exemple, une affection gastrique vermineuse, décidait des points de côté, qui, dans le printemps, se faisaient ressentir du côté droit, et dans l'automne du côté gauche. Nous avons été consultés depuis peu à l'université, pour une maladie de poitrine évidemment vermineuse, qui régnait au village de Belgarde, dans laquelle on a observé que les douleurs affectaient ordinairement le côté droit de la poitrine : or, on sait que l'affection phlogistique règne généralement au printemps, et que dans l'automne la diathèse bilieuse commence à se compliquer avec la diathèse pituiteuse, ce qui établit très-probablement la constitution que les anciens appelaient atrabilaire.

Nous aurons occasion de parler ailleurs de la constitution atrabilaire ; mais il paraît qu'Hippocrate la regardait souvent comme participant, au moins, du génie pituiteux (1). En parlant de la

(1) Stoll paraît croire aussi que la constitution attrabilaire est une constitution mixte, qui reconnait pour *élément* la constitution bilieuse et la pituiteuse, aph. 378. « *Autumnali...* » *febris pituitosa febrim biliosam comitatur, sequitur non rarò :* » *indè constitutionis atrabilariæ, febris atrabilariæ intellectus.* »

mélancolie hypocondriaque, il dit qu'elle se termine par des évacuations abondantes de pituite : « *Dolores circà umbilicum palpitatorii, habent* » *quidem et aliquid mentis emotorium. Verùm* » *circà judicationem pituita his acervatìm copiosa* » *cum dolore penetrat.* » Vous devez consulter sur cette affection l'ouvrage de Grant, au chapitre de la constitution atrabilieuse ; il prescrit un long usage de purgatifs fondans, et sur-tout de tartre soluble, qui est un si excellent résolutif. (Trad. de M. de Villebrune, tom. II.)

La douleur augmente constamment dans l'inspiration et dans les efforts de la toux ; au lieu que, dans les autres espèces, et par exemple, dans la gastrique bilieuse, la douleur augmente rarement dans ces circonstances. Dans la pneumonie inflammatoire, la douleur n'augmente pas ordinairement par la pression ; au lieu que dans la rhumatismale (1), elle augmente d'une manière cruelle. Dans l'inflammatoire, les malades se trouvent ordinairement mieux couchés sur le côté affecté, ce qui la dis-

---

(1) Les affections de poitrine rhumatismales me paraissent analogues à celles qu'Hippocrate décrit (*De locis in homine,*) comme dépendant de la tête. Ces inflammations rhumatismales paraissent en général occuper le système nutritif ; elles ont une grande disposition à se porter sur la tête, à produire des suppurations, (Auenbrugger,) et elles demandent éminemment l'usage des vésicatoires ; elles règnent dans les temps humides et très-variables.

tingue encore de la rhumatismale dans laquelle le malade se trouve mieux sur le côté sain.

Dans le commencement, les crachats sont assez souvent marqués de filets de sang, ce qui est même d'un heureux présage, puisque cette évacuation locale de sang tend puissamment à diminuer la congestion : « *Mitissimi sunt morbi pectoris,* » *in quibus cruenta sputa dejiciuntur*, disait Hip- » pocrate. »

Ces crachats sanglans peuvent aussi se trouver dans les autres espèces de pneumonie ; mais cela est cependant plus rare. Plenciz prétend le contraire, pag. 57 ; et il ajoute que ce n'est ordinairement que lorsque la phlogose est diminuée, et que l'affection gastrique commence à dominer, que les crachats deviennent sanglans.

Dans la péripneumonie inflammatoire, l'urine est rouge, claire, peu abondante, et ne dépose point les premiers jours; la respiration est difficile et douloureuse, sur-tout dans l'acte de l'inspiration : et la manière dont s'exécute cette fonction, est ce qui mérite le plus d'attention pour connaître le génie inflammatoire et l'événement heureux ou malheureux de la maladie. Ainsi, la respiration très-laborieuse dans laquelle les actes d'inspiration et d'expiration sont extrêmement courts et se succèdent rapidement, est un signe presque assuré de mort : c'est sur-tout un signe très-malheureux que le bruit ou l'espèce de sifflement qui se fait entendre dans

la poitrine pendant la respiration, ce qu'on appelle communément respiration stercoreuse. Stoll a observé que cette espèce de respiration, avec le désir continuel de se tenir debout, offre un symptôme absolument mortel, quoique alors le pouls et la chaleur soient quelquefois entièrement naturels : « *Mortis certæ signum in peripneumoniis*, » *strepitum inter decumbendum edere et velle erec-* » *tum sedere.* » Stoll, tom. III, p. 53. Hippocrate dit aussi : « *Quibus pleuriticis strepitus sputi mul-* » *tus in pectore est, hi pereunt* (1). »

Ce n'est pas seulement dans les maladies de poitrine que la respiration mérite la plus grande attention comme moyen de pronostic, mais encore dans toutes les maladies fébriles, dans lesquelles elle indique d'une manière plus précise qu'aucune autre fonction prise à part (2). Stoll a

---

(1) La respiration facile, le sommeil naturel, l'absence de douleur dans les organes nobles, sont un signe assuré de rétablissement. (*Duret, In coac Hipp., lib. II, cap. IX, sect. I, pag.* 135.) « *Et qui in libertate illâ spirandi una cum doloris* » *acerbissimi nobiliumpartium vacatione et somni benignitate,* » *qui, inquam, interierit, Hippocrates vidit neminem.* » La respiration très-difficile et le délire établissent un état qui est presque décidément mortel. Hipp.

(2) Très-éminemment dans les maladies fébriles qui affectent la peau, et cela d'après la grande sympathie établie entre les poumons et la peau. Baglivi disait qu'il n'y avait point de signe aussi important dans la petite-vérole, que celui de

observé souvent qu'elle avait beaucoup plus de valeur que le pouls; il rapporte que des malades chez qui les mouvemens du pouls ont été absolument éteints pendant des jours entiers, mais chez lesquels la respiration se soutenait et s'exécutait à-peu-près comme dans l'état naturel, ont recouvré la santé; et qu'au contraire la respiration courte et extrêmement fréquente a toujours été suivie de de la mort, quoique les mouvemens du pouls ne fussent presque pas changés : « *Respirationis vis* » *quanta sit ad vitam vel mortem*, *et quam securas* » *justa illius æstimatio prædictiones suppeditet*, *ali-* » *quoties vidi*; *respiratio abreviata et simul acce-* » *lerata*, *ita ut inspirationes et expirationes pu-* » *sillœ sint seque citò insequantur*, *pessima est*,

---

la respiration : « *Bona respiratio in variolis est unum ex op-* » *timis signis, licet alia sint gravia*, *ut centies observavi*, *cum* » *bona respiratione in variolis semper benè spera.* » C'est ce qu'avait dit aussi Avicenne, médecin Arabe, un des premiers qui ait bien décrit cette maladie : « *Et illud quidem quod plu-* » *rimùm considerare oportet in variolas*, *patientis est ejus* » *anhelitus ei ipsius vox*, *nam ipsa duo cum remanent bona*, » *est res salva*, *et plurimi eorum qui moriuntur per variolas*, » *moriuntur præfocati ex synanchia.* »

Hippocrate attachait la plus grande importance à la respiration dans les maladies fébriles : « *Bonam autem spirationem* » *existimare oportet*, *valdè magnam habere vim ad salutem*, » *in omnibus morbis acutis quicumque cum febre sunt, et in qua-* » *draginta diebus judicantur.* » (*Prognos.*, *n.*° 24; Piquer, t. I, pag. 53.)

» *licet omnia alia bona esse videantur ; quamdiù*
» *tàm in putridis, malignisque quàm etiam in in-*
» *flammatoriis thoracis morbis, talem respiratio-*
» *nem non videro, non despero ; at, ea præsente,*
» *neminem vidi convalescere.* » *Stoll, tom. III, pag.* 62.

Nous avons vu que la chaleur vitale est une véritable chaleur de combustion, qui se soutient et s'alimente par le moyen de l'air pur, comme la chaleur du feu ordinaire : or, c'est principalement par la respiration que cet air pur pénètre dans le corps, et dès-lors il n'est point douteux que cette fonction ne soit la plus importante et la plus éminemment vitale.

Le pouls est dur et fort ; quand la douleur est très-vive, il est communément contracté, petit, faible, et sur-tout du côté qui répond à la douleur ; mais en général les signes tirés du pouls sont fort trompeurs dans les inflammations de poitrine. Stoll, tom. I, pag. 98. Les signes les plus sûrs sont pris de l'état de la respiration et de la manière dont le malade souffre son mal. *Id.*, *ibid.*

Un des signes équivoques qui peuvent se trouver dans la pneumonie inflammatoire, et dans les autres espèces non inflammatoires, et qui peuvent rendre ainsi le diagnostic incertain, est l'amertume de la bouche. Quoique ce signe se trouve sur-tout dans les affections des premières voies, et qu'il en devienne un des signes caracté-

ristiques, il peut se trouver cependant dans une affection réellement et exclusivement phlogistique : et il faut bien prendre garde, comme le recommande Stoll, de se décider tout d'un coup pour l'emploi de l'émétique, d'après ce signe seul. On ne saurait trop répéter combien l'administration des secours héroïques demande de prudence et d'étude (1) : *Multa scire et pauca agere*, disait Baglivi, beaucoup savoir et peu agir. On ne saurait assez s'étonner de la précipitation de certains médecins qui se déterminent si lestement à appliquer des remèdes actifs, qui doivent décider pour la vie ou pour la mort. Les médecins, dit très-bien Piquer, ne doivent jamais perdre de vue qu'il est bien plus difficile et bien autrement important de ne pas faire du mal que de faire du

---

(1) « *Idcircò ipse ego, si quandò vehementer ægrotarem,* » *præclaram mihi fortunam putarem obtigisse, si in medici* » *manus inciderem, docti quidem sed cautioris, omnia nimi-* » *rùm, ne graviter erraret, maturè circumspicientis : contra* » *verò magnum arbitrarer, maloque ipso forte deteriùs infor-* » *tunium, ab eo clinico curari, qui (pro dolor) scientiam atque* » *industriam artis credi vellet, nunquàm à medicamentis feriari* » *seu quod idem est, assiduum et perennè bellum naturæ, non* » *indicere solùm sed facere.* » (*Lancisi, Op. omn., part. I, pag.* 234, *n.°* 28.)

Je me croirais heureux, disait Lancisi, si, malade, je tombais entre les mains d'un médecin savant, mais prudent, et qui ne se décidât à faire des remèdes qu'après un très-sérieux examen.

bien (1) : vous savez que cette maxime a été présentée par J. J. Rousseau, comme la maxime la plus essentielle de toute la morale.

Un autre symptôme incertain, ce sont les nausées, les efforts de vomissement, et même le vomissement de matières bilieuses, qui, comme nous l'avons déjà dit, peuvent dépendre de l'irritation vive, ressentie dans l'estomac et les parties voisines, qui ne demandent d'autres secours que l'appareil des moyens anti-phlogistiques, et qui seraient augmentés d'une manière pernicieuse par l'action des émétiques et des purgatifs.

D'autres symptômes douteux, ce sont la rougeur vive du visage, des joues, qui se trouve fréquemment dans l'affection phlogistique, mais qui peut dépendre aussi d'une affection des premières voies; le teint jaune, les yeux chargés de bile: symptômes purement nerveux, et qui peuvent

(1) Stoll. Ne tentez jamais de grands remèdes sans des indications évidentes; on fera moins de mal, en ne donnant pas un remède indiqué, qu'en en donnant un qui ne le soit pas : « *Si dubites de evacuatione instituenda, notandum eam plerumque plus nocere præter rem factam, quàm omissam ubi fuerat indicata.* » (*Aph.* 843.) N'est-ce rien que de prévenir le mal que peuvent faire, et l'aveugle confiance du malade, et le zèle indiscret de ceux qui l'approchent? « *Magni momenti est non nocere : neque admittere ut adstantes ægro noceant, aut æger sibi. Subindè solùm licet hac negativa medicatione uti.* » (*Id., aph.* 833.)

se présenter dans des états absolument phlogistiques.

Lorsque le diagnostic est incertain, il faut faire prendre abondamment des boissons émollientes, miellées et acidulées avec du vinaigre; donner quelques sels neutres peu actifs, comme le nitre, la terre foliée de tartre, ou le tartre vitriolé, la crême de tartre; faire un fréquent usage de lavemens; faire de petites saignées de quatre ou cinq onces, comme par voie d'épreuve. L'effet observé de ces remèdes peut servir à dissiper l'équivoque et à mettre la nature de la maladie dans tout son jour. Car, d'après l'incertitude de nos connaissances et la faiblesse de nos lumières, il ne faut pas négliger un principe dont les anciens faisaient grand usage; et l'effet des moyens curatifs employés d'abord comme par voie d'empirisme, mais avec beaucoup de ménagement, doit être regardé comme une des grandes sources d'indication : *A juvantibus et lœdentibus indicatio.*

Il faut apporter une grande attention à l'état de la respiration; c'est la manière dont se fait cette fonction qui annonce le plus clairement le génie inflammatoire. La respiration courte, très-pressée, qui ne s'exécute que par le mouvement du bas-ventre, est un des signes qui indique le plus sûrement la saignée. Voyez-en un exemple dans Stoll, tom. I, pag. 69; dans une pleurésie compliquée d'affection des premières voies, il saigna huit fois; il y avait des taches pétéchiales.

Mais ce qui doit le plus directement dissiper l'incertitude des symptômes et constater la nature réelle de l'affection locale, c'est le génie connu de la constitution épidémique et le caractère de la fièvre concomitante ; l'affection pneumonique inflammatoire dont nous parlons ici, est accompagnée de la fièvre inflammatoire générale, dont nous avons présenté l'histoire dans un assez grand détail. Nous avons vu que cette fièvre est décidément continente, c'est-à-dire que son mouvement se soutient au même degré de vigueur, ou que du moins les redoublemens qu'elle peut éprouver sont indépendans de sa nature, et seulement décidés par l'impression de quelque circonstance étrangère, comme par les émotions de l'ame, par les alimens, les boissons, les médicamens, et sur-tout par la révolution du jour et de la nuit : car on a observé que, même en pleine santé, la fin du jour porte dans la chaleur une augmentation d'un ou de deux degrés ; que cette augmentation se dissipe la nuit, et que la chaleur se retrouve le matin à son état ordinaire. Nous pouvons remarquer ici que cette diminution de chaleur dépend d'un affaiblissement qu'éprouve le système entier des forces toniques (1),

---

(1) Il paraît qu'il y a une opposition constante entre le système nutritif (qui comprend le cerveau) et le système vasculaire; l'impression du jour anime le système vasculaire, et l'impression de la nuit anime le système nutritif ; l'action augmentée du système

et que c'est à cet affaiblissement indépendant du sommeil, et décidé seulement par l'influence de la nuit, que tient le danger des veilles pendant la nuit, puisque ces veilles violentent vicieusement la nature, en soutenant l'exercice de son mouvement dans un temps qui la prive nécessairement d'une partie de son énergie (1). Aussi

---

vasculaire, très-sensible vers le soir, cède à la révolution de la nuit, et réciproquement. C'est ainsi que les affections apoplectiques qui tiennent aux spasmes ou à l'action vicieusement augmentée du cerveau, peuvent céder à l'action du système vasculaire, à la fièvre proprement dite, pourvu que cette fièvre s'allume promptement, qu'elle se développe librement, qu'elle prenne tous les caractères d'une fièvre éphémère, qu'elle soit ainsi purement nerveuse, dépendante de la seule réaction du système vasculaire, et qu'elle ne reconnaisse pour cause (au moins concomitante) aucune altération humorale. (*Martian, lib. II, De morb., sect. I, vers. 67, hic in septem dies molitur.*) C'est un phénomène absolument analogue à celui de l'éveil par la révolution du jour.... ; car l'apoplexie au moins purement nerveuse, et ce n'est que relativement à cet état que le travail fébrile peut être utile, n'est que l'extrême du sommeil, et les narcotiques ne sont utiles contre les affections nerveuses qu'en augmentant l'action du système vasculaire : on a remarqué qu'ils conviennent sur-tout contre les affections de ce genre qui éprouvent leurs accès pendant la nuit; ils agissent alors en modérant ce que la révolution de la nuit a d'excessif. (Willis, De Haën.)

(1) D'après la couleur de l'iris, Monro trouve que l'homme est plus précisément destiné qu'aucun autre animal à prendre le sommeil pendant la nuit. (*Anat. comp.*)

est-ce une des précautions les plus importantes dans le traitement des maladies chroniques, et sur laquelle Sydenham insistait fortement, que celle de régler la distribution du sommeil, et de la veille sur la durée du jour et de la nuit; en sorte que le malade se couche de très-bonne heure et se lève de même : « *Ut lectum temporiùs petant, prœsertìm hieme : quò nihil magis confert ad concoctiones rectè perficiendas, et conservandum pariter tenorem illum, atque ordinem qui naturœ jure debetur.* » *Sydenham, de sang. mict. tom. I, pag.* 445.

D'apres l'augmentation que la chaleur éprouve chaque soir, la fièvre la plus décidément continente paraît éprouver alors un redoublement bien marqué; mais ces redoublemens se font sans frisson précurseur, et plus généralement sans aucun appareil de mouvemens spasmodiques établis à l'habitude du corps. En sorte qu'on peut avancer généralement que toute affection pneumonique, accompagnée d'une fièvre rémittente, dont les redoublemens se suivent d'une manière régulière, et sont précédés de frisson, n'est pas une affection phlogistique, au moins dans un état de simplicité et de pureté absolue.

L'affection pneumonique, comme toutes les autres affections locales, doit donc être étudiée dans le génie de la fièvre qui l'accompagne; et le plus généralement dans la constitution annuelle, c'est-

à-dire, par la constitution annuelle qui dépend de la révolution des saisons ; c'est ce qu'Hippocrate exprimait ainsi : « *Medicum sic adversus morbum* » *instare oportet prout unum quodque horum* (cha- » cune des humeurs dominantes dans les saisons » différentes,) *in corpore prevalet juxtà tempus quod* » *sibi ipsi maximè natura conveniens , existit.* » *De nat. humorum* , *n.*° 17, *Cornaro.* C'est le dogme le plus important pour la pratique de l'art; dogme parfaitement exposé par les anciens, qui faisait comme le fondement de leur doctrine, et qui a été rappelé principalement par Sydenham et par les excellens observateurs qui l'ont suivi. Vous pouvez consulter à ce sujet les ouvrages de Galien, surtout son traité *De differentiis febrium*, et son second livre *De crisibus.* Vous y verrez qu'après avoir décrit les différentes espèces de fièvres simples, savoir, la fièvre sanguine, la fièvre bilieuse, c'est-à-dire, dépendante de l'altération bilieuse des humeurs ; enfin la fièvre pituiteuse ou dépendante de l'altération pituiteuse des humeurs, il reconnaît que ces différentes causes de maladie, profondément établies dans quelque partie déterminée, donnent des maladies qui sont de même nature que les fièvres qu'elles produisent, quand elles s'exercent dans la masse entière des humeurs. Il y a donc, disait Galien, différentes espèces d'inflammations; car Galien prenait le mot inflammation dans un sens plus étendu que ne faisaient quelques anciens,

d'après Erasistrate, qui paraissait le borner exclusivement au flegmon ; il entendait donc par inflammation toute espèce d'affection locale. « *Febris* » *acuta vel aliquo dictorum humorum putrescente*, » *vel membro inflammationem patiente, generatur*, » *et quod inflammationis vocabulum non secundùm* » *antiquam consuetudinem sit audiendum.*» *Lib. II*, *cap. IX*, *de crisib.*) 1.º L'inflammation simple ou flegmoneuse à laquelle répond la fièvre continente la plus simple de toutes, analogue à la fièvre éphémère prolongée : « *Cùm verò ipse se-* » *cundùm naturam se habens sanguis impactus* » *in loco fluxioni obnoxio putruerit ;* (et par putréfaction , Galien entendait généralement un état des humeurs vivantes différent de celui qu'elles doivent avoir naturellement, *De diff. febr. lib. II*, *cap. IX.*) « *Hic quidem affectus inflammatio est*, » *simplex verò ex ipsâ febris accenditur similis* » *maximè ephemeris.* » 2.º L'inflammation bilieuse à laquelle répond une fièvre de même nature que la fièvre ardente (1). Galien appelait généralement cette inflammation, inflammation érysipélateuse : « *Omninò enim fluxus qui inflam-* » *mationem efficit vel flavæ bilis est*, *vel atræ*,

---

(1) Sur l'affection de poitrine subordonnée à cette fièvre bilieuse, *Hipp.*, *Prænot. coac.*, *sect. II*, *vers.* 57 : « *Quibus* » *biliosa est alvi egestio, his circà pectus morsus, et amaritudo,* » *malum est, etc. Vers.* 83, *Prosper Martian.* »

» *vel pituitæ , si igitur impermixtæ multæ flavæ » bilis fuerit , tum facit erysipelata et eos qui her- » petas nominantur.* » 3.° Une inflammation pituiteuse à laquelle correspond une fièvre catarrhale de même ordre que la fièvre quotidienne continue. Galien appelait ces inflammations œdemateuses : « *Nam in omnibus inflammatis parti- » culis humorum impactis statìm quidem humores » putrefacit, simulque calorem quemdam excitat, » qualis et in reliquis omnibus putrescentibus » oritur ; hujus igitur caloris modus cum simplex » fuerit earum alicui quas diximus febrium , ne- » cessario assimilatur , vel potiùs (si verum ve- » limus dicere) una ex illis est , vel ad amaram » bilem , vel ad atram , vel ad pituitam attinens.* » *(cap. XI , lib. II , de crisib.)*

Il ne faut pas oublier , dans l'histoire de la pneumonie phlogistique , que sa marche est éminemment assujettie à l'influence des jours critiques qui , comme nous l'avons dit , présentent généralement l'ordre tierçaire depuis le commencement jusqu'au neuvième jour , et l'ordre quaternaire depuis ce neuvième jour jusqu'au vingtième. La pneumonie , comme toutes les affections maladives , peut cependant parcourir ces temps d'une manière lente (1) , et se présenter sous la forme d'une maladie décidément chronique.

(1) C'est de cette espèce purement nerveuse que parle Hippocrate sous le nom de *pleuritis et peripneumonia sine sputo.*

CHAPITRE XIII.

Terminaisons de la pneumonie inflammatoire.

On établit communément que les inflammations locales se terminent par résolution, par induration, ou par suppuration ; (car je ne parle point ici de la gangrène.)

Nous ne pouvons pas savoir comment se font ces différens modes de solution, et encore moins comment quelques-uns peuvent être utiles, et de quelle manière ils contribuent à la solution des inflammations. Mais, d'après la corrélation que nous avons établie entre les affections locales et les affections générales, ce qui nous importe principalement, c'est de rechercher les rapports qu'il peut y avoir entre les moyens de terminaison de l'inflammation, et les moyens de terminaison des fièvres générales ; c'est un objet curieux et très-intéressant dont on ne s'est presque point occupé, et dont je vais parler dans ce chapitre.

Après avoir parlé de ces maladies avec matière, et avoir reconnu qu'elles doivent nécessairement passer par voie de coction, il dit que l'objet qu'on doit se proposer dans celle-ci, c'est de distribuer la maladie sur tout le corps: *Ita ut morbus per totum corpus dispergatur. (De morbis, Cornaro, lib. I, n.° 44.)*

D'abord par rapport à la résolution, si l'on entend par-là, comme le font quelquefois les sectateurs de Boerhaave (1), cette terminaison de l'inflammation, qui ne laisse aucune trace sensible de son existence dans l'organe qui en était le sujet, et qui ne décide aucune espèce d'évacuation critique (2), c'est-à-dire, l'évacuation d'aucune matière qui porte des caractères sensibles de coction (3), on peut bien établir que ce mode de solution n'a lieu que par rapport aux états purement nerveux, qui ne supposent aucune altération dans les humeurs, et plus généralement aucune lésion dans les forces digestives (4).

---

(1) D'après Sydenham, qui parlait apparemment des affections purement nerveuses. (Voyez ce passage de Sydenham dans Schroëder, tom. II, pag. 55; Van-Swieten, aph. 594, 830, n.os 1, 887, 1017.)

(2) De Haën disait qu'il suspectait toujours la solution d'une fièvre qui s'était faite sans évacuation. (Schroëder, tom. II, pag. 59.)

(3) De Haën dit que, dans le cours d'une pratique de vingt-neuf ans, il n'a jamais vu de solution de cette espèce; cité par Schroëder, tom. II, pag. 59.

(4) Il se peut faire cependant que des inflammations graves soient résoutes par l'action vive du système artériel; action qui, comme on sait, est une véritable combustion; Stoll, tom. I, p. 14. On trouverait peut-être dans la pratique de De Haën, qui allait toujours à affaiblir l'action vasculaire, la raison pour laquelle il n'avait jamais observé de solution, de cette espèce. Hippocrate a vu aussi des affections générales, des fièvres se terminer de la même manière : « *Fuisse quibus nulla*

C'est dans cet état qu'on doit concevoir que se trouvent les affections locales, quand elles cèdent aux moyens capables de faire couler la sueur ; le traitement doit consister à faire prendre fréquemment des boissons tièdes, des bains, à se tenir chaudement, à animer les boissons avec quelques légers aromatiques, à prendre le soir des narcotiques, etc. (1). Ce sont des états analogues

---

» *observatâ judicatione desinerit febris.* » (*Epid.* 1.) Sydenham a dit la même chose : « *Dari quasdam febrium species, quas* » *natura methodo sibi peculiari, sine visibili aliqua evacuatione* » *ablegat.* » (*Sect. V, cap. II.*)

(1) C'est dans cet état purement nerveux des affections de poitrine, qui se marque par la douleur, et qui précède l'inflammation proprement dite, que Sarcone a tant recommandé l'usage de l'opium, d'accord avec les autres moyens qui sollicitent les mouvemens à l'extérieur, comme les saignées abondantes, les fomentations anodines appliquées tièdes. (Tom. I, pag. 137.) Il reproche à Triller de n'avoir pas connu cet état, (*id.* pag. 134 en note,) et par conséquent d'avoir ignoré les vraies indications des narcotiques dans les affections aiguës de poitrine. Cet état est absolument analogue à celui que Stoll a décrit sous le nom de *dyssenterie rhumatismale*, qui demande aussi éminemment l'usage des narcotiques, et des autres secours propres à rétablir les forces dans leur mode ordinaire de distribution : cet état de spasme précurseur de l'inflammation doit se trouver plus fréquemment par rapport aux intestins. Sur l'usage de l'opium dans le principe des affections de fluxion. Martian, pag. 53, première colonne, n.° 145, à la fin.

Pleurésie nerveuse, Sauvages, espèce 12 ; *Pleuritis convulsiva, Bianchi, Hist. hepatis, t. I, p.* 234 ; la douleur très-vive se calme le troisième ou le quatrième jour par l'augmentation de la fièvre.

qui ont été détruits tout d'un coup par l'application des vésicatoires ; ainsi on a vu des dyssenteries guéries soudainement par l'application d'un vésicatoire sur le bas-ventre. Mertens rapporte qu'il supprima une hémophtysie dans une personne très-nerveuse, en appliquant un vésicatoire entre les épaules, après avoir employé inutilement les saignées répétées, l'eau froide, les acides minéraux et les autres secours le plus généralement utiles. Stoll parle aussi d'un homme très-nerveux qui éprouvait de temps en temps des oppressions qui le mettaient en danger de mort, et qui était sujet à une hémophtysie très-considérable; il le guérit par le moyen d'un vésicatoire appliqué sur la poitrine, en le faisant tenir dans son lit bien chaudement, et en lui donnant des boissons diaphorétiques; la sueur qui survint dissipa l'hémorragie. On doit concevoir, comme le dit Stoll, que les vésicatoires agissent ici en changeant le cours de la fluxion, et en déterminant les humeurs vers l'organe de la peau, dont ils deviennent de puissans excitans ; c'est aussi dans ces états qu'a réussi l'opium, qui doit être regardé comme un des meilleurs sudorifiques. On sait que Sydenham faisait un grand usage de l'opium dans le traitement des dyssenteries, mais seulement des dyssenteries simples et purement nerveuses ; car d'ailleurs, comme le dit très-bien Stoll, il ne mérite point le re-

proche que quelques-uns lui ont fait, d'avoir appliqué trop généralement cette méthode ; car il a bien vu qu'il y a des espèces de dyssenteries qui ne demandent que les purgatifs, savoir, celles qui sont entretenues par des fièvres gastriques, comme cela est si ordinaire en automne. Il a connu aussi les dyssenteries qui ne cèdent qu'à la saignée, savoir, celles qui sont entretenues par une diathèse phlogistique, et à cette occasion il rapporte une observation très-curieuse d'une femme qui éprouvait une dyssenterie depuis trois ans, qu'il guérit par le seul usage de petites saignées fréquemment répétées. C'est aussi dans les pleurésies purement nerveuses que l'opium pourrait avoir des succès, et qu'on pourrait employer avec avantage la méthode de De Haën qui recommande de donner cinq à six onces d'huile de lin récemment exprimée, avec un grain d'opium répété deux à trois fois par jour. (*Rat. med.*, *tom. I*, *p.* 19.) Le diagnostic de cet état purement nerveux est extrêmement difficile ; cependant on peut le présumer chez les personnes bien portantes qui se sont exposées à des causes de suppression de la transpiration. (Van-Helm., p. 376.)

C'est très-probablement dans un état analogue que se présentent les affections locales quand elles suivent l'application brusque du froid sur un corps pénétré de chaleur. Elles sont alors très-probablement dues à l'introduction de la

matière du froid, qui agit comme corps étranger sans avoir encore porté d'impression profonde, sans décider aucune maladie bien établie, et qui, comme tel, est susceptible de céder tout d'un coup à l'action des sudorifiques. Stoll, (t. III, p. 172,) donne, dans ces cas, des boissons tièdes, abondantes, aiguisées de quelque léger aromate, et ordonne de se tenir chaudement dans le lit; le soir il prescrit de l'opium et de la muscade. Il dit que les vésicatoires sont éminemment appropriés, (p. 173.)

Ce sont les succès obtenus par ces moyens et autres analogues, propres à distribuer les forces d'une manière égale, et qui, dès-lors, doivent dissiper des affections maladives, qui ne consistent que dans leur distribution vicieuse et leur accumulation sur telle ou telle partie déterminée; ce sont ces succès qui ont accrédité la méthode des sudorifiques dans le traitement de toutes les affections locales, et qui, appliquée inconsidérément à tous les états si différens dans lesquels ces affections peuvent se présenter, est devenue si pernicieuse.

Les affections locales peuvent ne dépendre que d'une simple congestion qui n'a décidé encore aucune affection phlogistique, et dans cet état, elles peuvent être guéries tout d'un coup par les évacuations de sang; par exemple, par les hémorragies du nez, et par le flux hémorroïdal chez ceux qui en ont l'habitude; de même que la fièvre in-

flammatoire imminente ou l'éphémère prolongée. Cet état de maladie, par simple congestion, ne suppose point de coction, et c'est relativement à cet état que, dans toutes les fièvres, les hémorragies peuvent être utiles dans quelque temps qu'elles paraissent, sans être assujetties à suivre les progrès de la coction. (*Martian*, *Præn. coac.*, *sect. I*, *vers.* 29.)

Mais lorsqu'une affection locale intéresse profondément la substance d'un organe, il faut nécessairement qu'elle entre en voie de coction, et qu'elle éprouve des évacuations subséquentes qui portent les caractères sensibles de cette coction. La résolution, prise dans le sens que nous lui donnions tout-à-l'heure, ne peut plus avoir lieu dans l'affection pneumonique dont nous parlons ici. La résolution arrive lorsque les humeurs qui ont été le sujet de l'affection phlogistique, ont subi les actes de coction et qu'elles s'évacuent sous forme de pus; cette évacuation se fait le plus ordinairement et de la manière la plus heureuse par l'expectoration. On doit attendre cette résolution, lorsque les crachats paraissent bientôt, qu'ils sont abondans, qu'ils sont dans le commencement d'une couleur jaune, marqués d'un peu de sang; (« *Si* » *sputum flavum sanguini non multò commixtum* » *in iis qui pulmonia laborant inter initia spuatur*, » *valdè utile est.* » *Progn.*) qu'ils prennent promptement une couleur blanche et une consis-

tance épaisse, sur-tout quand ils calment la douleur et qu'ils rendent la respiration plus facile.

Les produits de la coction peuvent aussi s'évacuer par les voies urinaires; ce flux d'urine se fait le plus communément au huitième jour. Le sédiment doit être copieux, blanc, parfaitement homogène; il est avantageux qu'il soit d'abord rougeâtre, et qu'il prenne bientôt une couleur blanche, à-peu-près comme les crachats qui, dans le commencement, sont ensanglantés, et qui doivent devenir blancs dans la suite. Hippocrate remarque que le sédiment rougeâtre des urines, quand il est homogène et bien fondu, est également critique; mais qu'il annonce communément une solution plus difficile et plus tardive. Enfin les produits de la coction peuvent se porter sur différentes parties du corps où ils décident, d'une manière critique, des abcès ou des collections véritablement purulentes, (Hippocrate, Prog., Piquer, p. 207,) et qui, le plus communément, se font aux glandes parotides ou aux extrémités inférieures.

« *Quibuscumque ex pulmonia abscessus circà* » *aures fiunt, et suppurantur, vel infernas par-* » *tes et fistulantur, ii liberantur;* » c'est-à-dire, comme l'interprète Piquer, qu'ils donnent quelques matières.

Van-Swieten (aph. 842) dit que ces abcès doivent paraître le neuvième jour; mais ils peuvent paraître plus tard et même au bout de quel-

ques mois. (Piquer, Prog., pag. 209.) Vous pouvez voir dans la Dissertation de Wendt, et dans Baldinger, t. IV, p. 106, un exemple de parotides le quatorzième jour.

Ce premier moyen de solution de la pneumonie inflammatoire, qui se fait donc par une coction purulente dont les produits s'évacuent le plus ordinairement par l'expectoration, est absolument analogue au moyen de solution de la fièvre inflammatoire, qui éprouve une coction dont les produits se présentent dans les urines, sous une forme entièrement purulente; car, comme le disait très-bien Galien, le pus qui se forme dans les inflammations, est analogue au sédiment que déposent les urines dans les fièvres. « *Et superante quidem* » *naturâ sicut in inflammationibus pus, ita in hu-* » *moribus qui in venis atque arteriis continentur,* » *quoddam quod puri proportione respondet subsi-* » *dens in urinis.* » (*De differ. feb., lib. I, cap. VI.*)

La pneumonie inflammatoire se termine quelquefois par squirrhe, ou par induration. Stoll remarque que, chez ceux qui ont éprouvé des inflammations du poumon, il est très-ordinaire que la substance de ce viscère soit plus dure qu'elle ne doit l'être, et granulée. Morton remarque que les tubercules que les péripneumonies mal terminées laissent souvent dans les poumons, deviennent une cause fréquente de phthisie pulmonaire.

Ce moyen de solution est absolument analogue à celui de quelques fièvres, qui décident aussi quelquefois des tumeurs comme squirrheuses. Van-Swieten remarque qu'il survient quelquefois chez les nouvelles accouchées, une fièvre assez forte qui dure un ou deux jours, et qui laisse des tumeurs dures et comme squirrheuses dans les mammelles. Sydenham a observé dans les enfans que, lorsque les fièvres intermittentes, sur-tout les intermittentes d'automne, se prolongent, elles déterminent presque sûrement des tumeurs ou des duretés dans le bas-ventre, et qu'il n'y a pas de signe qui, à cet âge, soit plus avantageux et qui annonce plus sûrement la convalescence. Il y a par rapport à ces tumeurs, qui surviennent aux enfans à la suite des fièvres, une circonstance remarquable, c'est qu'elles ont la dureté du squirrhe à la suite des fièvres intermittentes, et qu'elles sont venteuses dans les autres espèces de fièvre; mais elles sont également salutaires.

Cullen observe très-bien que la solution par squirrhe a lieu sur-tout dans les parties glanduleuses; or, nous avons déjà vu que le système des glandes est plus en action dans le premier âge de la vie, que dans tous les âges suivans.

Le troisième moyen de solution de la pneumonie inflammatoire est la suppuration : on a lieu de craindre cette voie de solution (1), lorsque la

(1) Selon Hippocrate, la suppuration est plus ordinaire aux

maladie se soutient au même degré jusqu'au quinzième jour sans donner aucun signe de coction, ou lorsque l'expectoration qui avait paru cesse de nouveau. On peut conclure que la suppuration se fait lorsque la fièvre qui avait diminué s'allume de nouveau, lorsqu'il paraît de légers frissons qui se répètent fréquemment et d'une manière irrégulière, et qui ne sont décidés par aucune cause manifeste, lorsqu'il y a de petites sueurs, que la douleur de poitrine a disparu, et qu'elle a fait place à un sentiment de pesanteur (1), lorsque la difficulté de respirer est toujours subsistante. Cet état de suppuration peut se présenter sous deux formes bien différentes; ou bien le pus est cantonné et circonscrit, et l'affection maladive qui l'a produit est absolument détruite (2); ou bien le pus

personnes d'une constitution nerveuse. (*Coac. præn*, *sect. I*, *vers.* 20.) Les personnes, dit-il, qui, en santé, sont très-sujettes à des frissons, éprouvent des hémorragies qui disposent éminemment à la suppuration.

(1) C'est dès ce moment, dit Hippocrate, qu'on doit commencer à compter la formation de l'abcès. (*Piquer*, *Prog.*, *p.* 196.) « *Considerare autem oportet principium suppurationis,* » *si quandò primum rigor ipsum prehendit, et si dixerit in parte* » *quæ dolore vexabatur, pro dolere, pondere ipsum gravari,* » *hæc enim in principiis fiunt suppurationis.* » (*Progn.*)

(2) Cet état de suppuration est analogue à celui qui est produit per des causes extérieures, comme par exemple, par des blessures, et qui, comme le dit Hippocrate, est à-peu-près sans danger: « *Fit prætereà etiam ab ulcere suppuratus,*

se forme habituellement, et est dû à une affection profondément établie dans la substance du poumon, qui tend à la fondre et à la convertir en matière purulente (1). C'est alors que se présentent tous les symptômes d'une véritable fièvre hectique, dont un des grands caractères, (quoiqu'il ne soit pas cependant aussi nécessaire que l'a dit Galien, qui le regarde comme le symptôme pathognomonique de cette fièvre,) est que la chaleur

---

» *et levior his morbus existit.* » Il avait parlé auparavant des états de suppuration dépendans des matières qui s'altèrent dans la substance même des poumons. (*De locis in homine, Prosper Martian*, 286.)

Il y a des personnes qui éprouvent à différentes reprises ces suppurations dans le poumon, et qui périssent enfin affaiblies par ces suppurations fréquemment répétées. (*Vallesius, Epid.*, *lib. VII, p.* 816. « *Nimirùm sunt nonnulli quibus ob debilitatem* » *partium illarum sæpè redit hoc malum, fiunt que suppurati* » *lævi ex causâ, facilè etiam liberantur, atque ita fit ut crebro* » *id patiantur, donec aliquandò debiliores solitò existentes* » *effugere non possint et moriantur.* » *Van-Swieten, t. IV, p.* 54.

(1) Il peut même arriver qu'il se forme habituellement dans le poumon du pus qui s'échappe à mesure qu'il se forme, et dont la production ne tient point à un état phthisique. Van-Swieten, tom. IV, pag. 61. Il cite Willis, qui disait que, dans certaines circonstances, des parties du poumon devenaient des espèces de cautères par lesquels s'évacuaient sans danger des matières purulentes, à mesure qu'elles se formaient; en sorte que l'état phthisique ne peut pas être connu par le pus, mais au contraire le pus doit être connu par l'état phthisique, comme le disait Arétée. (*Piquer, Comm. in prog.*, *p.* 205.

augmente, que le pouls devient plus grand et plus vîte une ou deux heures après l'usage des alimens (1). Ce symptôme se montre tout d'un coup sans être précédé, ni d'horreur, ni de refroidissement des extrémités, ni d'engourdissement, ni d'envie de vomir, ni d'inégalités dans la distribution de la chaleur et des mouvemens du pouls; et cette augmentation, dans les mouvemens du pouls et de la chaleur, dépend seulement de l'impression d'irritation que les alimens portent sur l'estomac. La différence qu'on peut établir entre les fièvres hectiques et les phthisiques, c'est que celles-ci sont entretenues par un ulcère, et que les premières ne le sont pas. Selle, t. I, p. 256. *Manclini.* Galien prenait ces mots dans une acception différente; il entendait par phthisie tout état de fonte et de colliquation; et par phthoën, il entendait seulement la colliquation par ulcération: ainsi le mot phthisis de Galien équivaut au mot hectique des modernes, et le mot phthoën à celui de phthisie. Van-Swieten, t. IV, p. 2.

Les signes de suppuration interne donnés par Hippocrate dans le livre des pronostics, sont une fièvre continue, plus douce pendant le jour et plus forte la nuit, des sueurs, des frissons irréguliers, une toux sèche, qui peut être avec une expectoration plus ou moins abondante, lorsque la suppu-

(1) Ce caractère n'est pas constant. *(Piquer, Progn., p. 199.)*

ration est due à une fluxion abondante d'humeurs pituiteuses sur le poumon (*Id. ibid*, 848 ;) les yeux caves, les pommettes rouges, les ongles crochus, les doigts très-chauds et desséchés, et leurs extrémités ridées, froncées, (*Piquer*, *Prog. pag.* 200,) des tumeurs aux extrémités inférieures, le défaut d'appétit, des pustules sur le corps. Voy. Vallesius, *Epid.*, *lib. VII*, *pag.* 848.

Dans les suppurations du poumon, un signe qui a beaucoup de valeur pour le rétablissement de la santé, c'est que l'appétit se soutienne. *Hipp. Prog. Vallesius*, *Epid. VII*, 887.) « *Cibos libenter acci-* » *pere*, *suppurationem salubrem.* »

Il y a beaucoup de difficulté pour déterminer les vrais caractères du pus, pour le distinguer du mucus; et c'est un sujet de dispute fort ordinaire entre les médecins. Ceux qu'on donne communément, c'est que le pus n'est pas filant comme la simple muscosité ; c'est que jeté dans l'eau, il va au fond, au lieu que le mucus surnage; c'est que jeté au feu, il exhale une odeur plus fétide. Hippocrate prescrivait de cracher dans un vase d'airain plein d'eau de mer, qui est plus pesante que l'eau pure. Mais tous ces signes sont peu certains, et ne suffisent point pour établir bien nettement et sans équivoque la nature du pus. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est l'ensemble des caractères qui constate l'état de fièvre phthisique : le pus, disait fort bien Arétée, doit se connaître par

la maladie, et non la maladie par le pus : « *At species humorum propè infinitæ sunt, lividorum, » atrorum, purorum ac sincerorum, aut pallido » alboque, aut albo et viridi mixtorum..... omnes » autem hœ puris formœ ac species sunt; quicum- » que verò aut igne, aut aqua humiditates explo- » rant ac notant, hi haud ita multùm phtoën dig- » noscere videntur.* » (*De causis et sign. morb. diutur., lib. I, cap. VIII.*)

Pour distinguer le pus de la matière simplement muqueuse, on a prescrit de les mêler avec l'acide vitriolique en ajoutant de l'eau; le mucus nage dans la liqueur en forme de flocons : le pus se précipite. (*Jackson, Com. lips., t. XXVI, p.* 330.) Le pus doit se connaître par la maladie, et non la maladie par le pus. Piquer, Progn., p. 205. Il cite un passage d'Arétée sur l'incertitude des qualités du pus. Morgagni, Épist. 22, n.° 28.

Ce mode de solution répond à celui des fièvres qui introduisent dans les humeurs une véritable disposition purulente, comme l'a très-bien dit De Haën.

La pneumonie inflammatoire se termine encore assez souvent, ou par un épanchement de sérosité dans la poitrine (1), ou ce qui est bien plus funeste, par l'épanchement d'une lymphe

---

(1) Hydropisie par inflammation des poumons. Morgagni, Épist. 21, pag. 33, 34; Stoll, tom. I.

qui se coagule, et qui décide soudainement la mort en arrêtant les mouvemens du poumon. Le seul moyen de sauver le malade, comme le dit Stoll, serait de faire tout d'un coup l'ouverture de la poitrine, et de procurer l'évacuation de cette matière avant qu'elle eût eu le temps de se coaguler.

Ceci n'est pas particulier aux inflammations locales, et la fièvre inflammatoire générale peut amener des effets analogues ; l'illustre Médicus a prétendu que la partie rouge du sang fortement coagulée par une diathèse phlogistique, se sépare de la sérosité qui peut ainsi s'épancher dans différentes parties (1). Cette explication de Médicus ne paraît pas fondée ; car il faudrait que les épanchemens d'hydropisie fussent aussi familiers à la diathèse phlogistique, qu'ils sont rares dans le fait. C'est une objection que Stahl a répétée souvent, et qui est généralement applicable à toutes les explications mécaniques et nécessaires que l'on donne des phénomènes de l'état vivant, soit en santé, soit en maladie. Quoi qu'il en soit, il est bien essentiel de reconnaître qu'il y a certains états d'inflammation phlogistique, soit locale, soit générale, qui décident des hydropisies (2) ;

---

(1) Hydropisie générale à la suite d'une inflammation lente du poumon, guérie par l'application de dix sangsues, cinq à chaque cheville.

(2) *Bonnet, Sepul., lib. II, sect. I, obs.* 11.

ainsi Médicus a vu plusieurs hydropisies qui ne cédaient qu'aux saignées fréquemment répétées, aux boissons émollientes et à tout l'ensemble des moyens anti-phlogistiques. Stoll, qui a vu quelquefois cette espèce d'hydropisie, observe qu'elle n'a lieu que chez les gens vigoureux qui sont à la fleur de l'âge, et qui se nourrissent abondamment avec des alimens très-succulens. On a lieu surtout de la présumer chez ceux qui éprouvent la suppression de quelque évacuation habituelle de sang : hydropisies guéries par des hémorragies spontanées, Fabrice de Hilden. cent., obs. 50.... Journal de Méd.... Mai 1787, pag. 222. (1).

---

(1) *Hippocrate, De vict. rat. in acut.; Vallesius, p.* 225 : « *Si difficulter spiraverit, ætas vigeat et virium robur adsit,* » *sanguinem è brachio detrahere oportet.* »

Hippocrate disait que la chaleur qui existe dans quelque partie du bas-ventre, fond la pituite et décide ainsi des épanchemens hydropiques : « *Si calor quidem in ventre constiterit,* » *velut pituita in ipsum collapsa.* » (*Martian, De morb. mul., lib. I, sect. III, vers.* 56.)

Hippocrate paraît reconnaître deux espèces d'ascite; l'une qui est précédée de leucophlegmatie, et dans laquelle la graisse ou la pituite, changée en eau, se dépose dans le ventre; l'autre dans laquelle la pituite fondue tout d'un coup par la chaleur de quelque viscère du bas-ventre, donne lieu à l'épanchement. Dans la première espèce, il paraît admettre une dominance de froid, et il dit qu'elle est incurable; et dans la seconde une dominance de chaleur : « *Ex quibus omnibus colligere est,* » *hydropis causam communem referri, non in calorem aut fri-*

La pneumonie inflammatoire décide aussi très-souvent une effusion de sang dans tout le tissu

---

» *giditatem, sed in humidam potiùs temperiem, quæ modo* » *frigiditati conjungitur, modo caliditati.* » Dans la seconde, il recommande la saignée, etc., Martian, pag. 286, première et seconde colonnes.

Hippocrate ne donnait le nom d'hydropisie qu'à l'épanchement d'eau dans le ventre ; il paraît qu'on peut rapporter ici l'hydropisie de Ctésiphon, (*Epid., lib. VII, Vallesius,* 818 ;) elle avait été précédée d'une fièvre vive, et trois jours avant la mort, il survint un frisson avec fièvre, suivi d'un charbon à la partie interne de la cuisse droite.

Expériences de Lower, qui a décidé des épanchemens hydropiques par la ligature des vaisseaux. (Tissot, pag. 117; Stoll, tom. III, page 204 et suivantes.)

Hydropisies de poitrine guéries par l'usage des humectans. (*Comm. lips., tom. XVIII, pag.* 196 ; *Tympanit., id. ibid.*)

Sur la saignée dans l'hydropisie. (Van-Swieten, tom. IV, page 190; Journ. de méd. franç., mai 1787, page 222.)

Hippocrate décrit une espèce d'hydropisie qu'il attribue à la chaleur de la rate, et dans laquelle, après les purgations, il donne le lait d'ânesse pour détruire l'intempérie chaude des viscères, véritable cause de cette maladie. (*Martian, De morb. mulier, lib. I, sect. III, vers.* 43.) A cette occasion, Martian blâme la pratique des médecins qui traitent généralement les hydropisies par les échauffans, et il dit, avec beaucoup de raison, que ces remèdes échauffans ayant à-peu-près le même effet que la fièvre, on ne doit pas plus attendre de leur action que de celle de la fièvre, qui, comme on sait, est le plus généralement nuisible dans les hydropisies. (*Ib. idem.*) C'est donc bien à tort que quelques médecins français ont donné, comme une chose nouvelle, l'usage des rafraîchissans et des

cellulaire, et probablement même, c'est la terminaison la plus ordinaire de cette maladie lorsqu'elle devient funeste (1). Il faut remarquer à

humectans dans le traitement des hydropisies; mais c'est bien plus à tort qu'ils ont voulu étendre cette méthode rafraîchissante à toutes les espèces d'hydropisies.

(1) Voyez dans Prosper Martian, *Aph.*, *sect. V*, *n.*° 13, un exemple bien frappant de cette effusion de sang dans la substance du poumon : « *Pulmo totus repletus mirùm in modum* » *tumidus apparuit, ita ut vasa non tantummodò turgerent,* » *sed per totam substantiam sanguis conglobatus squirri duri-* » *tiem æmularetur.* » De Haën cite cet exemple dans son *Ratio medendi*, tom. V, pag. 451 ; *Schneider*, *De cath. in sepulch.*; *Bonnet*, *lib. II*, *sect. II*, *obs.* 11, asthme par coup de sang sur le poumon; *Storck*, *Præcep.*, *tom. I*, *p.* 234. Vous pouvez voir quelques exemples analogues dans les excellentes observations pathologiques de l'illustre Haller, sous le titre de *peripneumonia ex transudatione sanguinis.* Il y a parmi les sujets de ces observations un enfant de huit ans, qui était un fils de Haller: *Atque vale in æternum,* (dit cet aimable écrivain,) *care puer et parentem expecta.*

Il faut de plus remarquer qu'il est certains états du corps vivant, dans lesquels le sang se forme en quantité excessive et pernicieuse. (*Voy. Tissot*, *Epist. ad Haller*, *pag.* 70.) Ces états tiennent sans doute à une activité excessive de la force digestive: Prosper Martian, qui attribue avec raison la maladie ci-dessus à une surabondance de sang: *Totum malum in sanguinis plenitudine consistere videbatur*, observe que ce sujet mangeait beaucoup, même dans le cours de cette maladie, et que, quoique peu de temps avant sa mort, il eût mangé copieusement une panade, trois œufs, du pain et de la viande, on trouva l'estomac entièrement vide et très-peu de chose dans les intestins.

cette occasion, qu'un organe enflammé devient un centre qui appelle fortement à soi toutes les humeurs ; or, il n'y a point de partie qui soit plus susceptible d'orgasme et de vive turgescence que le poumon qui est un organe éminemment sanguin. Cette turgescence du foyer d'inflammation, dans la pneumonie, peut être assez considérable pour comprimer fortement toute la substance du poumon, et établir ainsi un obstacle insurmontable au mouvement progressif du sang : c'est cet état qu'Hippocrate appelait la chûte du poumon sur le côté, *prolapsus pulmonis ad latus* (1). Cet état est décidément mortel, à moins qu'il ne soit combattu dès le principe par des saignées copieuses et fréquemment répétées, d'abord révulsives, puis dérivatives ; ainsi, d'abord par les saignées du bras et ensuite par des scarifications faites entre les omoplates, Stoll remarque que ces grandes et mortelles inflammations du poumon sont sur-

(1) C'est ce que dit Stoll, tom. I, pag. 96. Je croirais plutôt que cet état répond à celui qu'Hippocrate a décrit sous le nom de *pulmo tumens præ calore*. (*De morbis*, *lib. III*, *n.° 7*, *Cornaro.*) Il prescrit les lavemens, de tirer du sang des bras, des narines, de la langue, de toutes les parties du corps, de donner des boissons rafraichissantes, des diurétiques, mais qui n'échauffent point, de faire des fomentations émollientes sur les endroits douloureux, et des fomentations froides sur les autres : *Ad reliquas verò partes frigefactoria adhibenda.*

tout très-ordinaires aux gens qui mènent une vie sédentaire, et qui ont le corps fortement courbé en avant, comme par exemple, les tailleurs, par ce que cette manière de vivre retient tout le système musculaire dans un état de faiblesse relative, qu'elle gêne la distribution des humeurs dans les viscères du bas-ventre, et qu'ainsi elle les porte assidument dans le poumon qui se trouve par-là dans un état habituel de congestion et de pléthore. L'illustre Auenbrugger qui s'est beaucoup appliqué, et au grand profit de l'art, à reconnaître l'état des viscères de la poitrine, s'est convaincu que le poumon est très-généralement mal disposé chez ceux que la nécessité de leur genre de vie retient ainsi dans une situation si peu naturelle à l'homme.

Cette méthode de Auenbrugger mérite d'être connue, et vous devez consulter le petit ouvrage qu'il a donné, (*Inventum novum, inveniendi morbos pectoris per percutionem,*) qui contient des choses très-intéressantes. Elle consiste à reconnaître l'espèce de son que donne la poitrine dans l'état parfaitement naturel, quand elle est frappée légèrement dans différentes portions de son étendue et dans les différens stades de la respiration. Cette espèce de son ne peut se reconnaître que par l'expérience, et par une expérience très-répétée ; cependant on peut le comparer jusqu'à un certain point à celui que donne un tambour

couvert d'un morceau d'étoffe. Lorsque l'une des parties contenues dans la poitrine se trouve dans une disposition maladive, l'endroit le plus voisin ne donne qu'un son sourd, et d'autant plus sourd que cette affection est plus grave et plus profondément établie. (Stoll, aph. 216.) A l'aide de ce signe, (*sonus nullus*, *aut quasi percussi femoris*,) Auenbrugger a rendu beaucoup plus sûre l'opération de l'empyème, et au rapport de Stoll, il n'y a point de médecin qui ait fait faire plus souvent cette opération et d'une manière plus heureuse. (Stoll, t. III, p. 155.)

La pneumonie inflammatoire peut donc se terminer par une effusion brusque du sang dans toute la substance du poumon; or, ce mode de solution se retrouve aussi dans certaines espèces de fièvres. Il y a certains états de fièvre qui produisent de semblables épanchemens de sang dans le tissu cellulaire, et dans lesquels même le sang coule de l'organe de la peau en forme de sueur. Ces sueurs de sang sont assez ordinaires dans les îles de l'Amérique. (Consultez Huxham, Williams, Helvetius, Haller, Elem. Physiol., tom. I, pag. 107.)

Je viens d'exposer les relations que présentent, dans leurs moyens de solution, les inflammations avec les fièvres, et nous trouvons une nouvelle confirmation de l'identité de nature de l'affection locale, et des affections générales; c'est un prin-

cipe que j'ai exposé plusieurs fois, et sur lequel je ne crois pas pouvoir revenir trop souvent.

Au reste, en parlant de ces moyens de solution, je n'ai point considéré les états très-différens sous lesquels ils peuvent se présenter réellement ; par exemple, en reconnaissant que la pneumonie inflammatoire peut se terminer par squirrhe ou par induration de quelque partie du poumon, je n'ai rien dit de la nature réelle de ce squirrhe, qui peut en effet offrir des formes très-différentes, indiquer des moyens curatifs bien différens. Le plus souvent cet état squirrheux décide un état inflammatoire, et doit être traité par les moyens anti-phlogistiques. Stoll remarque que ces squirrhes entretiennent dans le poumon un état de phlogose, comme imminent, qui doit être traité par les secours anti-phlogistiques. Ces squirrhes ou ces tubercules du poumon sont bien différens de ceux qui ont été décidés par des affections gastriques pituiteuses, ou par des pneumonies pituiteuses, et qui doivent être traités par des résolutifs d'une activité graduellement augmentée, (le pissenlit, le chiendent, la chicorée, pag. 17, Stoll,) mais sur-tout par l'émétique à petites doses, fréquemment répétées, et ensuite par des toniques. Les saignées ne conviennent, dans ces circonstances, que pour diminuer la quantité du sang, afin que son mouvement, à travers le poumon, soit plus libre,

et aussi pour prévenir l'effet trop irritant des résolutifs et des émétiques ; une circonstance importante de ce traitement, c'est d'entretenir habituellement la liberté du ventre. Stoll, t. III, pag. 22.

Il en est de même de l'état de suppuration, accompagné de fièvre hectique que la pneumonie inflammatoire détermine quelquefois ; car cette fièvre phthisique peut aussi être entretenue par un état phlogistique subsistant. En général, la diathèse purulente n'établit point une maladie spécifique (1), mais peut être entretenue par des affections maladives très-différentes ; et comme l'a très-bien dit Selle, il n'est pas douteux que, dans ces différentes circonstances, le pus ne présente des qualités fort différentes ; « *facillimè* » *perspicere licet*, *hanc febrium ex suppuratione* » *naturam non semper unam eandemque esse*, *sed* » *pro variâ constitutione*, *variisque causis præ-* » *cedentibus admodùm differe*, *cum probabilitate* » *non careat*, *et jam ipsum pus pro hâc differentiâ* » *variæ indolis esse.* » (*Selle*, *pag.* 259.) Et à cette occasion, il remarque très-bien que les toniques et les fortifians ne conviennent pas dans l'état

---

(1) Hippocrate regardait comme l'état le plus dangereux l'état de suppuration interne, entretenu par une affection bilieuse : « *Suppurationes quæ dum biliosum adhuc est sputum,* » *excreantur*, *lethales admodùm.* (*Prognost.*, *Vallesius*, *p.* 95.)

ulcéreux qui a été précédé d'inflammation, lorsque l'ensemble des circonstances peut donner lieu de présumer le génie encore subsistant de cette inflammation : « *Sic roborantia ulceribus sa-*
» *nandis, quæ febrim inflammatoriam secuta sunt,*
» *non congruunt, constitutione forte satis adhuc*
» *robustâ et ad ebullitionem pronâ.* » (*Idem.*)

Le traitement le plus généralement applicable à ces états de phthisie, c'est le traitement anti-phlogistique employé modérément, et l'emploi des moyens qui facilitent l'évacuation du pus à mesure qu'il se forme.

Une observation très-intéressante de Stoll, et qui est également applicable à toutes les maladies chroniques, c'est que généralement la phthisie doit être traitée différemment dans les différentes saisons, parce qu'elle prend alors des caractères très-différens.

Je remarque qu'on a souvent trouvé les anévrismes du cœur chez ceux qui avaient éprouvé souvent des inflammations du poumon; ceci confirme ce que nous avons exposé ci-dessus sur les anévrismes que nous avons considérés comme dépendans, le plus souvent, d'une augmentation vicieuse des forces de quelque partie du système artériel; j'aurais pu citer à cette occasion Fouquet qui a exposé des idées très-analogues à ce que j'ai dit alors.

CHAPITRE XIV.

Traitement de la pneumonie inflammatoire.

Le traitement de la fièvre inflammatoire, dont j'ai parlé fort au long, est absolument analogue à celui qui convient à la pneumonie inflammatoire ; je m'étendrai donc peu sur ce traitement, et je m'arrêterai seulement aux différences qui sont relatives à l'application des topiques, et aux moyens propres à soutenir les évacuations critiques qui se font le plus souvent par l'expectoration.

Nous avons vu que l'affection phlogistique, à raison de l'altération profonde qu'elle suppose dans la substance du corps ou plutôt dans la force digestive, doit, pour se terminer heureusement, entrer en voie de coction et éprouver ensuite des évacuations qui emportent les produits de cette coction, et qui dès-lors sont éminemment critiques et salutaires ; il en est de même de toutes les maladies entretenues par des causes matérielles profondément établies. Or cette coction est un acte de la nature sur lequel nous ne pouvons absolument rien, et par rapport auquel nous sommes réduits à l'indication géné-

rale de soutenir les mouvemens de la fièvre à un degré d'activité convenable.

La fièvre inflammatoire présente donc dans sa durée des temps bien différens. Dans le premier temps, la cause de la maladie est en pleine vigueur ; c'est ce qu'on appelle le temps de crudité qui se porte jusqu'à ce qu'il paraisse quelque signe de coction. Ce temps de crudité présente le plus communément un état d'irritation et de vigueur excessive, qui ne demande absolument que les moyens relâchans, émolliens, affaiblissans ; et sous ce point de vue, la fièvre inflammatoire, dans son premier période, retient à un degré bien marqué le caractère de la fièvre que nous avons décrite sous le nom de fièvre éphémère prolongée, qui la précède le plus communément, et que nous avons considéré comme un état inflammatoire imminent.

La pneumonie inflammatoire présente aussi dans son période de crudité un état analogue d'irritation et de vigueur dominante. On doit concevoir que cet état se montre assez souvent d'une manière pure et simple dans les temps qui précèdent l'établissement complet des épidémies de pneumonies phlogistiques ; et alors il se présente sous la forme de catarrhes, qui, comme l'a très-bien dit Stoll, sont comme les ébauches et les premiers traits des maladies qui se préparent. Ces catarrhes, qui tiennent donc à un

état phlogistique imminent du poumon, cèdent assez facilement aux moyens anti-phlogistiques et ne sont point nécessités à passer par la voie de coction, comme les inflammations du poumon entièrement établies et consommées. Nous avons déjà remarqué que le mot *catarrhe*, comme presque toute la nomenclature médicinale, est appliqué à des maladies très-différentes : car ici, comme dans presque toutes les sciences, les mots trouvés par le peuple ne peuvent convenir exactement à la nature des choses dénommées dont il n'a aucune notion. On donne communément, comme vous le savez, le nom de catarrhe à toute affection accompagnée de toux, laquelle augmente communément pendant la nuit, avec un sentiment d'irritation dans le gosier et l'écoulement d'une matière âcre. Or, cet ensemble de phénomènes peut être produit et entretenu par des causes de maladie entièrement différentes. Une observation très-remarquable de Sydenham, c'est que, lorsqu'une constitution épidémique est bien établie, la toux produite par quelque accident que ce soit, comme par exemple, par un changement brusque dans les qualités sensibles de l'air, la toux en irritant le poumon, détermine la constitution épidémique à porter son impression sur le poumon, ce qui donne une affection pleurétique de même nature que la constitution établie

épidémiquement. C'est un principe sur lequel Sydenham revient souvent, qu'une constitution épidémique dont la nature est à la rigueur indépendante des qualités sensibles de l'air, est très-souvent déterminée à porter son impression sur telle partie du corps ou sur telle autre par ces qualités sensibles, quand elles ont beaucoup d'intensité et qu'elles s'établissent brusquement. Ainsi, dans cette observation particulière de Sydenham, la pleurésie dépendait des qualités sensibles de l'atmosphère; mais l'espèce de cette pleurésie ou sa nature réelle était un produit de la constitution épidémique, qui n'avait rien de commun avec ces qualités sensibles.

Le temps de crudité de la pneumonie phlogistique s'étend donc jusqu'à ce qu'il commence à s'établir des signes de coction; et cette coction, comme nous l'avons déjà dit, doit principalement être étudiée dans la matière de l'expectoration. L'état d'irritation excessive et pernicieuse qui se présente assez communément dans ce premier temps, est caractérisé par la violence excessive de la fièvre, mais sur-tout par la vivacité de la douleur, la difficulté de respirer, le spasme extrême du poumon, qui supprime complètement l'expectoration, ou du moins qui ne permet que l'excrétion d'une matière noire, séreuse, sans consistance, et qui, loin de soulager, ne fait qu'augmenter la gravité de tous les symptômes. C'est

donc l'ensemble de ces symptômes qui indique les moyens émolliens, relâchans, énervans et affaiblissans (1), et c'est d'après cet état apprécié avec sagacité, que doit être mesurée l'intensité de ces moyens curatifs. Car, encore un coup, ces moyens ne sont pas décidément curatifs, et l'affection phlogistique, comme toutes les autres maladies avec cause matérielle profondément établie, doit nécessairement être livrée à l'acte de coction qui, comme nous l'avons dit, n'est que le produit sensible de l'action des forces digestives revenues à leur état naturel et ordinaire : « *Curantur ubi temperatæ fuerint ac concoctæ.* »

La saignée, ainsi que nous l'avons dit, est un moyen puissamment relâchant et affaiblissant. La saignée peut être indiquée généralement dans le premier temps de la pneumonie, toutes les fois que ces symptômes d'irritation se présentent avec une grande intensité. Le plus ordinairement ce temps de crudité se porte jusqu'au quatrième jour inclusivement : il peut cependant s'étendre beaucoup plus loin ; et, comme nous l'avons déjà

---

(1) La prétention de Sydenham qui assurait qu'on pouvait guérir la pleurésie par des saignées répétées, sans expectoration, ne peut s'entendre que des pleurésies purement nerveuses, analogues à l'état que nous avons décrit sous le nom de fièvre éphémère prolongée. (*Sydenham*, *Sect. VI, cap. III*; *Mosca*, 1, 3, pag. 236 et suiv.)

remarqué, c'était une pratique très-pernicieuse que celle de quelques médecins antérieurs à Hippocrate, qui proscrivaient rigoureusement la saignée après le quatrième jour des maladies inflammatoires. J'ai déjà rapporté qu'Hippocrate saigna Anaxion le huitième jour d'une pneumonie inflammatoire (1), parce que cette maladie était encore dans son période de crudité, et que les symptômes d'irritation dominaient d'une manière dangereuse. Il n'est guère de médecin, qui n'ait eu occasion d'imiter avec succès cette pratique d'Hippocrate : vous en pouvez sur-tout voir des exemples dans Triller, De Haën, etc.

On ne peut point déterminer bien positivement la quantité de sang qu'il est nécessaire d'évacuer ; la grande indication de la saignée doit se tirer de la violence des phénomènes d'irritation, et prin-

---

(1) « *In abderis Anaxionem qui decumbebat ad* thracias *portas, febris acuta corripuit, lateris dextri dolor assiduus.* » *Siccam tussim habebat, neque expuebat primis diebus, siticulosus, insomnis : urinæ boni coloris, multæ, tenues. Sexta, delirium. Ad calefactoria nihil remisit : septima, dolorosè agebat; nam et febris augescebat, et dolores non remittebant, et tusses vexabant difficulterque spirabat. Octavâ cubitum secui.* » Il fut jugé le trente-quatrième jour par l'expectoration, par les urines et par les sueurs : « *Eduxit matura multa, urinis subsidentia multa alba : trigesimâ-quarta sudavit per totum : à febre liber, penitus judicatus.* » (*Lib. III*, huitième malade.)

cipalement de l'état de la douleur et de l'état de la respiration : c'est donc sur la grandeur de ces symptômes qu'on doit se régler, et pour la quantité de sang qu'on doit tirer dans chaque saignée, et pour la répétition de ces saignées. Nous avons vu ailleurs que les moyens curatifs ne sont point indiqués d'une manière exclusive par la nature de la maladie, mais encore par les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, etc., et nous avons exposé quelles sont les circonstances de cette espèce qui fortifient ou affaiblissent les indications de la saignée, et c'est sur quoi je ne reviendrai pas.

On peut établir assez généralement que, dans un homme adulte, d'une vigueur ordinaire, la saignée doit être de dix ou douze onces; on appelle une saignée copieuse celle qui passe vingt onces, et petite quand elle est au-dessous de dix. On aide l'effet révulsif de la saignée en frottant, avant de la pratiquer, le bras avec des morceaux d'étoffes échauffés, et en le fomentant avec des éponges trempées dans l'eau chaude. Par rapport à la saignée du pied, il faut tenir quelque temps les jambes et les pieds dans l'eau tiède; il est utile, pendant que le sang coule, de frotter l'endroit douloureux de la poitrine et de faire faire au malade de grands efforts d'inspiration, soit en l'invitant à tousser, et même en présentant des sternutatoires sous le nez. Ces moyens sont quelquefois absolument néces-

saires pour rompre le spasme, et déterminer ainsi l'écoulement du sang auquel la violence du spasme peut s'opposer, comme l'a prouvé une observation rapportée par Tulpius.

La première saignée doit communément être plus copieuse que les saignées subséquentes, et on continue l'écoulement du sang jusqu'à ce que la douleur de la poitrine soit diminuée et la respiration rendue plus libre. Si cependant le tempérament du malade ne permet point de porter la saignée jusqu'à ce que ces signes de soulagement paraissent, il faut s'arrêter au premier signe de défaillance : pour prévenir cette défaillance, il est bon que le malade soit couché.

Il y a des circonstances de douleur extrême où il peut être avantageux de décider de légères défaillances ; il faut alors, pendant que le sang coule, faire tenir le malade levé sur son séant : la défaillance en soi est le plus grand remède de la douleur. (*Martian, Comm. de humoribus, vers.* 70.) « *Per lipothymiam corporis habitus refrigera-* » *tur, quam maximè, sensibus torpor inducitur,* » *ut meritò et inflammationibus maximis doloribus* » *que vehementissimis conferre dicatur, hanc qui-* » *dem in doloribus observavi, ut non possim satis* » *explicare quam eximie eos tollat* (1). »

---

(1) Sauvages a vu une jeune personne sujette à des douleurs de colique très-vives, qui en fut délivrée pour toujours par une défaillance, *syncope à dolore.* (*Nosol. method.*)

Les accidens s'affaiblissent communément après la première saignée, mais ce calme ne dure guère que quelques heures ; et dès que les symptômes reparaissent, il faut répéter la saignée jusqu'à deux ou trois fois, toujours dans le moment de la plus grande intensité des symptômes (1). La seconde saignée doit être plus communément de huit onces jusqu'à dix, et la troisième ainsi que la quatrième, depuis six jusqu'à sept onces ; en sorte que la quantité de sang que l'on doit tirer dans une pneumonie inflammatoire est à-peu-près de quarante à cinquante onces de sang. Sydenham disait qu'il en tirait ordinairement la quantité de quarante onces, et Triller qui saignait beaucoup, dit que rarement il en a fait tirer plus de vingt-quatre onces.

Lorsque la première saignée du bras avait été assez abondante (2), Triller était dans l'usage de

---

(1) Si la première saignée a été faite le matin, on répète ordinairement la seconde le soir ou le lendemain matin. (Mosca, tom. III, pag. 240.)

(2) Quand les maladies étaient consommées, Hippocrate était dans l'usage de purger d'abord par les parties les plus voisines du foyer de l'affection, et successivement par les parties les plus éloignées ; ainsi, dans les maladies qui avaient leur siége dans la tête, il purgeait d'abord par les narines, puis par les vomissemens, et enfin par les selles ; dans les maladies qui étaient au-dessous du diaphragme, il purgeait d'abord par les selles, puis par le vomissement, enfin par les

de faire faire la seconde saignée au pied, et de faire au bras les autres saignées ultérieures; mais une précaution bien importante, dans la saignée, c'est qu'elle soit faite au bras ou au pied correspondant au côté de la poitrine affecté. Cette question a été long-temps parmi les médecins un objet de dispute, comme vous pouvez le voir dans l'ouvrage de Van-Swieten ; mais l'utilité de ces saignées sur celles qui sont faites du côté opposé, paraît avoir été bien démontrée par les expériences de Triller, dont vous pouvez lire l'ouvrage avec beaucoup de profit, pourvu que vous appliquiez ce qu'il dit de la pleurésie en général, seulement à la pleurésie phlogistique, simple ou compliquée d'affection rhumatismale.

Ordinairement après les saignées suffisantes, on observe que la douleur se déplace, ou plutôt qu'elle s'étend et se porte à la clavicule, ou au bras, ou à l'omoplate et même jusqu'au dos (1).

---

narines. (*Martian*, *De humor.*, *n.*° 10.) Cette pratique doit s'entendre principalement des maladies dont les causes sont établies dans le tissu des chairs, et non dans le système vasculaire.

(1) Hippocrate, dans le deuxième livre des maladies, décrit sous le nom d'érysipèle du poumon, une pleurésie qui paraît une pleurésie bilieuse et inflammatoire; il prescrit d'abord les évacuans des premières voies, et lorsque la douleur changeait de place, et qu'elle quittait le dos, il recommande d'ouvrir les veines du bras : « *Si abscesserit dolor ex dorso*,

Triller a donné ce transport de la douleur comme un signe assuré de rétablissement ; Van-Swieten a confirmé le pronostic, et il a cru remarquer que ce changement avantageux se faisait le plus communément le sixième jour. Il rapporte aussi quelques observations qui semblent prouver que la douleur qui se porte vers les parties inférieures donne au contraire un signe très-malheureux. Wendt, professeur à Erlang, remarque que ce changement de la douleur est sur-tout avantageux, lorsqu'elle affecte le dos et le bras.

Au reste ce signe, donné principalement par Triller, paraît devoir s'appliquer exclusivement à la pneumonie inflammatoire ou spasmodique (1),

---

» *venas in manibus pertundito.* » Martian prouve que, par le mot *manus*, *Acron.* Hippocrate entend le bras.

Dans une affection de poitrine compliquée. Martian, p. 126.

(1) Aussi Hippocrate disait : « *Quicumque dolores ex dorso* » *ad cubitos descendunt, venæ-sectio solvit.* » *Aph.* 72, *sect. VI.*

Les saignées locales doivent être très-utiles : Schmucker, premier chirurgien des armées de Prusse, assure que, dans la pleurésie, douze sangsues appliquées sur le côté affecté, sont plus efficaces qu'un vésicatoire. Il a vu souvent les bons effets des sangsues dans l'ophtalmie lors même qu'on avait employé les saignées inutilement. Dans une céphalalgie violente provenant d'une congestion sur la tête, dix ou douze sangsues appliquées aux tempes procurèrent un soulagement considérable, *id. ibid.* Journal de méd. anglais, 1781, seconde édition, pag. 140, 141. Il assure que quatre sangsues appli-

dans laquelle, comme nous avons dit, la douleur est fixe et occcupe un petit espace (1). De Haën, dans le sixième tome de son *Ratio medendi*, rapporte l'histoire d'une pleurésie dans laquelle ce signe parut après les premières saignées

---

quées au bout du doigt dans un panaris commençant, préviennent en général la maladie. Ventouses scarifiées sur l'endroit douloureux, *Lancisi*, *Op. omn.*, *p.* 114, *n.*° 20. Voyez Sarcone, tom. I, pag. 138, après les saignées du bras les fomentations anodines, les émulsions, les boissons émollientes un peu nitrées, l'usage de l'opium, etc. Il tire du sang des parties affectées, soit par les ventouses scarifiées, soit par les sangsues.

Après ces remèdes, si l'embarras du poumon est extrême, que la respiration soit extrêmement difficile, qu'il y ait du délire et que les forces le permettent, on peut tenter avec beaucoup d'avantage la saignée de la jugulaire. Sarcone, tom. I, pag. 171; et sur l'effet de cette saignée, il cite Haller, Mém. sur le mouv. du sang, pag. 301, et *Elem. physiol.*, *lib. VIII*, *pag.* 251. Selon les expériences de Haller, cette saignée dégorge avec beaucoup d'avantage les vaisseaux du poumon.

Pour étancher le sang après cette saignée, on peut employer l'emplâtre de Galien, composé de poil de lièvre, d'aloës, d'encens, réduits en consistance d'emplâtre avec du blanc d'œuf. Mosca, tom. III, pag 214, note.

(1) Et à cette occasion nous devons remarquer que les symptômes d'une maladie n'annoncent rien de bien positif pour la terminaison heureuse on malheureuse, qu'autant que l'espèce de cette maladie est bien nettement caractérisée, et qu'on connaît bien la nature de la cause qui la produit; et c'est parce qu'on a négligé cette attention que la science du pronostic a fait si peu de progrès. (*Comm. lyps.*, *tom. I*, *pag.* 497.)

sans annoncer rien d'avantageux ; mais il paraît que cette pleurésie était véritablement gastrique ou du moins compliquée d'une affection gastrique. Ce qui le prouve, c'est que cette maladie avait été annoncée huit jours d'avance par des malaises et des lassitudes extraordinaires, au lieu que, comme nous l'avons dit, la pneumonie vraiment inflammatoire débute plus communément tout d'un coup et sans être précédée d'aucun dérangement dans la santé ; ce qui le prouve encore, c'est que la douleur était inférieure, au lieu que le plus communément la douleur de la pleurésie phlogistique occupe l'espace moyen entre la cinquième et la sixième côte. De Haën fit saigner cinq fois ; il fit appliquer sur la poitrine des fomentations, des cataplasmes émolliens, un emplâtre de mélilot avec un tiers d'emplâtre vésicatoire ; il fit mettre des vésicatoires aux deux jambes ; il fit faire un grand usage de boissons émollientes, expectorantes, d'huile de lin fraîchement exprimée. La maladie se porta jusqu'au soixante-onzième jour, et la malade parut devoir son rétablissement à des purgatifs toniques, comme l'infusion de rhubarbe que De Haën prescrivit de temps en temps (1) ; et

---

(1) *Quibus in febribus, dolore lateris fiente, alvus multa aquosa ac biliosa egerit, hi allevantur.* (*Hippocrate, Coac. prænot., sect. I.*)

ce qui confirme que cette affection était véritablement dans le principe une affection gastrique qui se prolongea, et qui devint en quelque sorte générale par l'effet des saignées et par le défaut d'évacuations convenables, c'est que De Haën remarque que depuis long-temps la femme qui en était le sujet, se nourrissait de mauvais alimens, et que les premiers jours de la maladie, avant d'entrer à l'hôpital, elle éprouvait fréquemment des vomissemens ou des efforts de vomissement : « *Ventriculus multis ab annis miserrimo victu depravatus, à principio morbi etiam antequàm in nosocomium inferretur, sœpiùs de die in vomitum prorumpere.* » Il est constant que l'illustre De Haën n'avait que des notions très-confuses sur les maladies gastriques ; Van-den-Bosch en cite aussi un exemple frappant. (Voyez aussi les exemples que cite Plenciz, *Acta et obs. med.*, pag. 17, 18, etc. (1)

Les saignées, comme nous l'avons dit, ne sont point absolument contre-indiquées dans l'acte des

(1) D'après ces exemples, tirés des observations même de De Haën, Plenciz conclut : « *Videmus ex his omnibus illustrissimum Haënium benè quoque febres pituitosas biliosasque observasse ; sed nimiùm suo systemati addictum et nudam non vidisse veritatem, indeque ejus auctoritatem non contra sed pro differentibus essentialiter naturis febrium pugnare*, *pag.* 20. »

évacuations naturelles de sang. Dans les pleurésies graves, et lorsque la douleur et la difficulté de respirer sont extrêmes ; on peut donc saigner dans le temps de l'écoulement des règles ou dans le temps des vidanges. Lamotte, dans son Traité des accouchemens, rapporte quelques exemples de pleurésie dans l'acte même de l'écoulement des vidanges, traitées avec succès par des saignées du bras répétées. (Voy. Puzoz, sur les dépôts laiteux.)

Il faut aider l'effet des saignées par des applications émollientes faites continuellement sur l'endroit de la douleur ; Hippocrate y appliquait fréquemment des éponges très-molles, trempées dans l'eau chaude. On peut faire des fomentations avec des décoctions fortement émollientes, comme les décoctions de mauve, d'althéa qu'on répète souvent et aussi chaudes qu'il est possible. (Sarcone, tom. II, p. 156 et suiv.)

On entretient la chaleur en tenant sur les cataplasmes ou sur les autres applications convenables, des briques échauffées ; il est utile, pour rendre leur effet plus relâchant, de les plonger dans l'eau tiède ou bouillante (1).

---

(1) On recouvre les cataplasmes ou les autres topiques avec un morceau de vessie de cochon trempée dans l'huile, et on applique sur le tout des briques échauffées.

On applique quelquefois avec beaucoup d'avantage un sachet

On peut ajouter dans la suite à ces émolliens quelques légers résolutifs. Triller employait fréquemment la composition suivante d'après Boerhaave : prenez demi-once de sucre de saturne, une once de vinaigre de rhue, et deux onces d'huile de lis blanc ; il appliquait ce mélange aussi chaud qu'il était possible.

Van-Swieten faisait un grand usage d'une fomentation avec un mélange d'eau et de lait frais, parties égales, à chaque livre duquel il ajoutait très-fréquemment la préparation de Boerhaave. Pendant la nuit, il frottait la partie affectée avec l'onguent d'althéa; qu'il recouvrait ensuite de quelqu'autre emplâtre, comme par exemple, l'emplâtre de mélilot. On peut aussi faire respirer avec avantage les vapeurs d'eau chaude, qui conviennent sur-tout lorsqu'on a lieu de supposer que le poumon est principalement affecté.

Dans la pneumonie exclusivement phlogistique, et pendant tout le période de crudité, il faut s'en tenir à des applications relâchantes et émollientes. Les topiques irritans ne conviennent que dans certains états de malignité, ou bien lorsque l'affection phlogistique est compliquée avec

---

d'avoine torréfiée, de son de froment, de millet. Quelques-uns ont beaucoup vanté les animaux tués récemment et ouverts, comme les lapins, les pigeons. Mosca, pag. 241, le suif fondu. *Idem.*

une affection catarrhale ou rhumatismale, comme cela arrive très-souvent (1). Pringle a recommandé généralement, dans le traitement de la pleurésie, d'appliquer un large vésicatoire sur l'endroit douloureux immédiatement après la première saignée. L'illustre Stoll observe avec raison que ces pleurésies inflammatoires, décrites par Pringle, participaient du génie catarrhal et rhumatismal, qu'elles régnaient dans le commencement du printemps, lorsque la chaleur du jour était assez forte, et que les nuits étaient très-froides et fort humides; qu'elles régnaient parmi les soldats qui étaient campés dans des lieux très-marécageux, et sur-tout qu'il y avait dans le même temps une quantité d'affections bien décidément rhumatismales (2). Dans les mémoires d'Edinbourg, on décrit des pleurésies dans lesquelles la première saignée paraissait sensiblement utile, mais dans lesquelles la seconde ou la troisième affaiblissait si fort le pouls qu'il était nécessaire de le relever par l'impression des vé-

---

(1) Les vésicatoires ne conviennent point dans la pneumonie phlogistique. (*Sinibaldi*, *Lancisi*, *Op. omn.*, *pag.* 115.)

(2) Les affections rhumatismales de la poitrine me paraissent analogues à celles que décrit Hippocrate, *De locis in homine*, *n.os* 24, 30. Martian remarque que les pleurésies de cette espèce intéressent ordinairement le poumon, qu'elles étaient très-communes à Rome à cause des variétés soudaines de la température et de l'humidité, vers. 262.

sicatoires qui étaient alors éminemment utiles. Dans ces pleurésies, les malades, pendant tout le cours de la maladie, ne purent jamais se coucher sur le côté affecté : or, comme nous l'avons déjà dit, c'est un des caractères assez familiers à la pleurésie rhumatismale. Mais le caractère le plus important, dont nous avons déjà parlé, et celui qui indique le plus pour des vésicatoires, ce sont des douleurs qui ont existé précédemment dans différentes parties de l'habitude du corps.

Cette pneumonie rhumatismale est assez communément précédée de douleurs déchirantes dans quelques articulations, et souvent aussi ces douleurs l'accompagnent. Elle débute sans froid, ou par un froid léger ; la douleur de côté se montre en même temps que le froid ; la douleur est plus vague, plus étendue, quelquefois changeante ; elle augmente considérablement par la pression ; les malades se trouvent mieux couchés sur le côté sain. Le sentiment d'oppression (1), et la difficulté de respirer sont ordinairement plus faibles que dans l'inflammatoire ; la langue et le gosier sont couverts d'une matière muqueuse ; la croûte dont le sang se couvre est communément plus épaisse et plus étendue ; dans

(1) Hippocrate paraît attribuer ces affections à une matière qui tombe de la tête par la trachée : « *Lingua pallidior fauces* » *præ fluxione dolent, n.*° 24, *De locis in homine.* »

l'inflammatoire, la croûte est plus resserrée et comme bordée de franges.

Cette pneumonie rhumatismale est très-généralement compliquée d'inflammation. Après les saignées, les boissons émollientes et les autres secours anti-phlogistiques, il faut appliquer un vésicatoire qui est comme spécifique dans cette espèce (1). Stoll préfère de l'appliquer entre les deux épaules, parce que cette partie entretient une sympathie plus intime avec les poumons qui paraissent spécialement affectés dans cette espèce de pleurésie rhumatismale. Martian, en parlant des pleurésies qu'Hippocrate fait dépendre de la tête et qui me paraissent rhumatismales, dit que le poumon est ordinairement intéressé, vers. 261, *De loc. in homine.*

Dans la pneumonie véritablement et exclusivement phlogistique, il faut donc éviter les topiques irritans, et il faut s'en tenir aux applications émollientes et relâchantes. Cependant il ne faut pas trop insister sur ces topiques relâchans, comme le recommandait très-bien Hippocrate : « *Verum si fomentis dolor non placatur* » *non diutiùs calefacito.* » (Voyez aussi *De affec-*

---

(1) Hippocrate, après avoir calmé la fièvre par des boissons anti-phlogistiques, emploie les bains dans l'intention de faire couler la sueur : « *Potu utendum, aut aceto mulso.* »

tion. vers. 71 , *comm.* de Martian : « *Resiccat enim* » *hoc pulmonem et suppurationem facit* ; ») il serait à craindre que leur application trop soutenue ne décidât dans le poumon un état de faiblesse qui ne lui permît pas de se prêter convenablement à l'élimination des produits de la coction. Car, encore un coup, les moyens relâchans, émolliens ne sont point décidément curatifs d'une affection réellement phlogistique ; ils ne doivent être employés que dans la vue de modérer ce que les symptômes de cette affection peuvent avoir d'excesssifs : cette affection doit nécessairement passer par la voie de coction. Or, la coction est un acte de la nature, qui ne peut avoir lieu qu'autant que ses forces sont maintenues à un degré d'énergie convenable.

Il faut faire boire copieusement de quelques décoctions émollientes ; les plus simples sont les meilleures. Triller dit avec raison que les meilleurs remèdes de la pleurésie, sont la saignée, l'eau, le vinaigre, le miel, l'orge, l'huile, le nitre, et autres choses analogues (1). Nous avons parlé suffisamment de ces boissons émollientes ; on peut donner une simple tisane

---

(1) Les boissons doivent être données en petite quantité à-la-fois et souvent répétées, autrement elles augmentent ordinairement l'anxiété. (Mosca, tom. III, pag. 240.)

d'orge avec le miel ou l'oxymel simple ; on peut faire usage aussi d'émulsions, etc. il n'est peut-être pas indifférent de les préparer avec les graines de chardon-marie. Stahl assure que ces graines ont quelque chose de spécifique contre les affections de poitrine, qu'elles calment quelquefois la douleur de la pleurésie sans diminuer la fièvre; observation très-intéressante, et qui confirme bien ce que nous avons dit tant de fois, que, dans les affections locales, il fallait bien distinguer la fièvre qui est l'affection primitive et essentielle, d'avec ces symptômes qui naissent de la partie sur laquelle cette fièvre porte spécialement son impression : « *Internè solent commen-* » *dare specifico affectu grana cardui-mariœ,* » *certum est quod non sint de nihilo, et, quamvis* » *malum non tollant penitus; nec febrem pleuri-* » *ticam statìm ideò amittant patientes, dolores* » *tamen multùm sedentur.* » Quelques auteurs ont recommandé aussi comme spécifique du point de côté, le *sideritis* ou l'herbe des Juifs.

Mais une précaution essentielle, c'est de faire prendre ces boissons tièdes. Baglivi recommandait à peu près à titre de spécifique, dans les maladies de poitrine, des décoctions pectorales prises extrêmement chaudes : « *Fervida hæc li-* » *quorum exhibitio est mihi in secretis pro dis-* » *solvendis pertinacibus visciditatibus, in pleuri-* » *tide epidemicâ et malignâ, nec non in aliis pec-*

» *toris morbis à tali causâ pendentibus* (1). » Ces boissons prises ainsi extrêmement chaudes, sui-

---

(1) Hippocrate, dans son traité *De morbis*, *lib. II*, *n.º* 48, *Cornaro*, décrit une pleurésie bilieuse, et il recommande les acides végétaux et la tisane prise à froid. Sydenham traita avec succès, par les acides minéraux, après les saignées et les lavemens, les affections pleurétiques de l'année 1673, subordonnées à une fièvre putride générale, pages 136, 142. Cette fièvre était extrêmement disposée à porter sur la tête et à produire des affections comateuses, pag. 143. Dans les flux de ventre excessifs, les narcotiques, pag. 143. (Van-den-Bosch, pag. 277, sur cette pratique de Sydenham.) Hippocrate donne les boissons froides, dit Prosper Martian, parce qu'il regarde cette affection de poitrine comme de même nature que la fièvre ardente ou bilieuse générale, dans laquelle nous verrons que l'eau froide convient éminemment. C'est dans cet endroit que cet excellent commentateur remarque que les anciens médecins établissaient autant d'espèces différentes de maladies qu'elles présentaient de sources d'indications différentes : « *Medïci antiquiores omnem scopum in curationem dirigentes tot morborum differentias constituebant quot modis curationem eorum variari necesse erat.* » Et il observe combien les modernes, qui traitent d'une manière uniforme les inflammations de poitrine, sont éloignés de la pratique d'Hippocrate, (vers. 219,) combien de préjugés et de fausses vues se sont opposés dans tous les temps à l'établissement d'une pratique si lumineuse. « *Non ergò mirandum si curationis momentum* (de la pleurésie » bilieuse essentielle) *in refrigeratione reponatur. Hos curationis modos adeo inter se differentes in pleuritide notent* » *juvenes, qui uniformiter omnes curant, venœ-sectione, purgatione, expectorantibus, fotibus, aliisque usitatis remediis,* » *et videant quantum ars medica his temporibus perfectionis*

vant le précepte de Baglivi, conviennent surtout dans les maladies pituiteuses de la poitrine, et c'est bien à tort que quelques-uns en ont fait un principe de traitement applicable à toutes les affections de la poitrine.

On a recommandé de donner le nitre séparément, afin que le froid qu'il produit en se fondant, soit dans la bouche, soit dans l'estomac, calme la chaleur extrême de la fièvre inflammatoire, en se répétant par voie de sympathie sur toute la masse du corps. Cependant il est prouvé, par des observations faites avec soin dans l'état de santé, que ce froid produit par l'impression du nitre, se dissipe promptement et que le pouls revient bientôt à son état naturel, de même que la chaleur ; il est à craindre d'ailleurs que cette impression de froid ne devienne pernicieuse en irritant trop fortement. C'est sur-tout

---

» *amiserit priscorum respectu, quamvis contrarium ubique* » *jactent veræ artis ignari.* » La vérité est toujours nouvelle, et il semble que ceci ait été écrit de nos jours.

Voyez le traitement de cette pleurésie bilieuse, *De morb.*, *lib. III*, *n.*° 23, *Cornaro*, et le comm. de Prosper Martian, vers. 290.

Sur la péripneumonie bilieuse, voyez Forestus, *lib. XVI*, *obs.* 46. Cette péripneumonie est bien différente de celle à laquelle Sauvages a donné ce nom, et qu'il dit avoir vu traiter avec succès par dix-huit saignées. (Espèce 3, *Peripneumonia ardens.*)

dans les affections bilieuses que le nitre administré de cette manière doit être considéré comme un excellent remède. Ainsi il est plus sûr de le faire entrer dans les boissons, et encore arrive-t-il quelquefois qu'il porte sur la poitrine une impression trop vive : ces effets dépendent des dispositions particulières qui ne peuvent être connues que par l'expérience.

On unit assez ordinairement le nitre avec les yeux d'écrevisses ; prenez des yeux d'écrevisses deux gros, de nitre un gros, de sirop diacode une once, de quelque décoction apéritive huit onces. On donne de ce mêlange deux cuillerées toutes les demi-heures ou toutes les heures. Il paraît que les absorbans conviennent sur-tout dans les pleurésies vermineuses, (Van-den-Bosch) : « *Volupe erat dragmam* » *lapidis cancrorum ex haustu discutiente exhibere*, » *quâ vix in stomachum perductâ, tantum non om-* » *nes turbœ siluerunt.* » (P. 272, 273, voy. aussi pag. 269.) Les terreux sont très-utiles contre les affections vermineuses, (id. pag. 262.)

On doit, les premiers jours, entretenir la liberté du ventre par des lavemens : « *Alvum* » *autem primis quatuor aut quinque diebus sub-* » *ducere oportet, et hoc paulò ampliùs quo et* » *febres obtusiores sint et dolores leviores* : (*De morb.* » *lib. III, Cornaro, n.*° 17,) *oportet igitur et in-* » *fernam alvum neque valdè suppressam esse, ut ne* » *febres sint acutæ ; neque valdè egerere, quo*

» *saliva sursùm educi possit , et æger viribus*
» *valeat* ; » c'est à-peu-près ce que nous avons dit d'après Sydenham, qui si souvent observait comme Hippocrate. Sydenham, dans le traitement de la pleurésie rhumatismale, prescrit, lorsque la fièvre est tombée, de ne pas donner les boissons en aussi grande quantité, (l'eau, le miel et le vinaigre,) lorsque le ventre est dévoyé : Martian, *vers.* 10, *sect. II*, *De locis in homine.*

CHAPITRE XV.

Suite du traitement de la pneumonie inflammatoire.

Dans le chapitre précédent où j'ai parlé du traitement de la pleurésie phlogistique, je ne l'ai considérée que dans son premier temps, et nous avons vu que les moyens curatifs doivent être exclusivement relâchans, émolliens, affaiblissans, c'est-à-dire, qu'on ne doit se proposer alors d'autre objet que de tempérer l'état excessif de vigueur que présente l'affection phlogistique, et qu'elle paraît retenir de l'affection qui la précède très-généralement dans la succession naturelle des maladies ; car nous n'avons pas considéré l'état de faiblesse qui peut se joindre

à cette affection phlogistique. Nous parlerons de cet état en traitant en particulier de la malignité, accident nerveux ou dépendant du système des forces toniques, qui peut se joindre à toutes les causes matérielles de maladies, et qui dès-lors n'en spécifie aucune d'une manière réelle et distincte.

Mais, comme nous l'avons dit, l'affection phlogistique doit nécessairement passer par voie de coction (1), et éprouver ensuite des évacuations critiques, c'est-à-dire des évacuations qui emportent les produits de ce travail de la coction.

Mais lorsque l'affection phlogistique est absolument simple, et qu'elle s'exerce dans un corps bien constitué, le plus ordinairement le traitement dont nous avons déjà parlé, et sur-tout les

---

(1) Toutes les lésions de la faculté digestive doivent nécessairement être livrées au travail de la faculté digestive ; c'est ce qu'Hippocrate exprimait de cette manière : les fluxions produites par le chaud et le froid, c'est-à-dire comme il l'explique ailleurs, par expansion ou par condensatiou, se guérissent facilement par des qualités contraires ; mais il en est bien tout autrement quand il y a véritablement une altération établie dans la matière : « *Omnibus autem liberatio hæc est, ut* » *frigiditate quidem adfecti percalefiant, ex ardore verò per-* » *frigerentur, atque hæc brevi accedunt, et concoctione nullâ* » *opus habent : reliquæ autem omnes fluxiones, quas propter* » *humorum acrimonias et intemperentias ego fieri sentio, res-* » *tituuntur ac curantur ubi temperatæ fuerint et concoctæ.» (De veteri medicina, cap. IX, Martian, pag.* 3. *)*

boissons émollientes légèrement résolutives, comme par exemple, la décoction d'orge, d'althéa avec le miel, le vinaigre et le nitre, prises en grande quantité, suffisent le plus communément pour tempérer convenablement ce que les symptômes d'irritation ont d'excessif. Un autre grand effet qui en résulte, c'est de conserver libres tous les organes sécrétoires, et de laisser la nature dans cette indécision heureuse, qui lui permet de transporter ses efforts critiques sur les organes les plus propres à l'évacuation des produits de la coction.

Le choix de ces organes, comme nous l'avons dit, est souvent décidé par les circonstances d'âge, de sexe, de tempérament, d'habitude. Il faut s'appliquer à reconnaître l'ensemble des phénomènes qui annoncent l'action de tel ou tel organe, afin de pouvoir aider la nature, et sur-tout afin de ne pas la solliciter à des mouvemens contraires à ceux par lesquels elle doit décider des évacuations salutaires.

Le plus généralement cependant, la pneumonie phlogistique trouve sa crise dans les évacuations qui se font par l'expectoration ; et c'est de ce moyen de solution que je m'occuperai particulièrement dans ce chapitre. Les crachats critiques, comme nous l'avons dit, sont d'une consistance épaisse et grasse, d'une couleur blanche, jaunâtre, marqués dans le commencement de petits

filets de sang ; mais sur-tout, les crachats vraiment critiques calment la douleur, rendent la respiration plus libre, et sont rejetés sans beaucoup de toux ou au moins sans des efforts violens (1). Dans cet état, il n'y a absolument rien à faire ; il suffit de continuer les boissons émollientes, auxquelles on peut ajouter cependant un peu plus d'oxymel simple ; on peut donner dans les mêmes vues les infusions théiformes de capillaire, de véronique, de lierre-terrestre, d'hyssope, de fleurs de coquelicot édulcorées avec du miel. Si la toux fatigue, on peut donner de temps en temps quelques cuillerées de loch composé avec l'huile d'amandes douces fraîchement exprimée sans feu, mêlée avec quelque sirop adoucissant, comme celui de jujubes, d'althéa, de capillaire, de violette, etc.

Mais il peut se faire que l'expectoration devienne difficile par l'état de faiblesse où se trouve la nature, soit que cette faiblesse ait été décidée par la violence des symptômes de l'état précédent, (car le spasme décide l'atonie), ou par les remèdes qu'on a employés pour les combattre, et qui ont été portés trop loin, ou qu'elle soit

---

(1) Pendant ces évacuations critiques, les urines déposent ordinairement un sédiment très-abondant, cendré, furfuracé ; quelquefois elles se troublent peu après leur émission, et ressemblent à du petit-lait rempli de cendres.

soutenue par quelques évacuations trop abondantes.

Ce temps de la pneumonie est bien différent de celui que nous avons examiné précédemment; celui-ci ne demandait, comme nous l'avons vu, que des moyens émolliens, relâchans, très-résolutifs : celui dont il est question ici demande des remèdes excitans, dont le degré d'activité doit être proportionné à l'état d'engourdissement et d'inertie que l'on a à combattre.

C'est donc seulement lorsque l'état d'irritation est absolument dissipé, que l'on doit employer les remèdes excitans (1). On doit donner alors des expectorans actifs, comme les différentes préparations de scille ; de ces préparations celle qu'on emploie le plus familièrement est l'oxymel scillitique que l'on peut donner, soit dans les boissons ordinaires, soit dans quelques potions

---

(1) Hippocrate, en donnant le traitement de la péripneumonie, (qu'on peut également appliquer, dit-il, à la pleurésie et à la frénésie, Cornaro : « *Non tamen peccabit si quis* » *etiam pleuritidem et phrenitidem ita curare aggrediatur,* » *De morbis, lib.*, *n.*° 17,) prescrit de ne donner les corps gras, *pingues*, qui excitent l'expectoration, que le quatrième ou le sixième jours, et même des émétiques si l'expectoration est très-difficile : « *Quartâ die et quintâ, ac sextâ non ampliùs* » *dulces sed pingues ; nam ad sputum sursùm excernendum* » *conducunt. Si verò pro ratione spuere non possit, et pharmacis sursùm educentibus dato.* » *Ibid.*

appropriées. On emploie très-ordinairement aussi à titre d'expectorans actifs, les préparations antimoniales, et sur-tout le kermès minéral et l'antimoine diaphorétique non lavé : ainsi on peut donner le kermès minéral à la dose d'un grain mêlé avec un peu de sucre pulvérisé, de deux heures en deux heures, ou de trois heures en trois heures (1). On peut aussi faire entrer l'antimoine diaphorétique dans des potions convenables, comme par exemple : prenez de l'eau simple d'hyssope six onces, d'antimoine diaphorétique un gros, d'oxymel simple deux onces, dont on fait prendre une once, c'est-à-dire la valeur de deux cuillerées à bouche de deux en deux heures. On ne doit pas craindre, comme l'ont fait quelques médecins qui ne jugent de l'effet des remèdes que d'après des idées chimiques, que les acides légers deviennent pernicieux pendant l'usage de ces préparations antimoniales ; on peut donc employer en même temps la limonade légère et autres acides végétaux, s'ils paraissent utiles relativement à l'état de la fièvre. De Haën rapporte (t. V, p. 461,) que, dans une péripneumonie qu'il éprouva et dans laquelle le défaut complet d'expectoration, au sixième jour, le mit dans un danger extrême, Van-Swieten lui fit

(1) Cette dose est forte ; un quart de grain chaque deux heures dans une cuillerée de loch blanc.

prendre un grain de kermès minéral (1) avec du sucre de deux heures en deux heures, et par-dessus chaque prise une once de la potion ci-dessus prescrite. Il prenait en même temps cinq ou six livres de limonade par jour, se nourrissait avec des bouillons très-légers fortement acidulés avec du suc de citron ; le onzième jour la crise se fit complètement par l'expectoration, par les urines et par les selles. De toutes les préparations d'antimoine, celle qui paraît la plus avantageuse est le tartre émétique, mais à très-petites doses et donné seulement de manière à exciter des nausées légères : « *Si verò pro ratione spuere non possit, ex pharmacis sursùm educentibus dato.* » Le tartre émétique a cet avantage sur les autres préparations d'antimoine qu'il se fond plus aisément, et qu'ainsi on est plus sûr de la dose que l'on fait prendre. Stoll emploie communément la potion suivante : prenez de l'eau de sureau cinq onces, d'oxymel simple et d'oxymel scillitique, de chaque, une once, de tartre émétique deux grains, qu'il donne en six prises égales dans l'espace de vingt-quatre heures. Cette quantité de tartre émétique serait beaucoup trop considérable, si l'on employait celui qui est préparé avec le verre d'antimoine, comme il

(1) Un quart de grain dans une cuillerée de loch blanc toutes les heures ou toutes les demi-heures.

l'est dans ce pays-ci le plus communément; et en général, il est de la plus grande importance de connaître la manière dont le tartre émétique est préparé, afin de régler ses doses convenablement. Les formules émétiques de Stoll seraient beaucoup trop fortes dans ce pays, et il faut que le tartre émétique qu'il employait, fût préparé avec le foie d'antimoine; la préparation prescrite dans la pharmacopée de Wirtenberg, est faite avec le safran des métaux.

Nous avons dit que l'impression que porte le tartre émétique sur l'estomac, quand elle n'est point assez vive pour décider des vomissemens ou des selles, est un moyen d'excitation très-puissant qui pousse fortement par toutes les voies d'excrétions, et sur-tout par le poumon et par la peau. Mais une précaution bien importante par rapport à ces remèdes, c'est qu'ils ne peuvent être employés que lorsque les symptômes d'irritation ont disparu. Stoll a observé souvent que ces remèdes donnés trop tôt avaient décidé une excitation pernicieuse qu'il avait fallu calmer par la saignée. C'est bien à tort que De Haën les regardait comme généralement propres à opérer la coction (1):

(1) Voyez Sarcone, tom. I, pag. 180; ces remèdes (le kermès minéral, l'antimoine, etc.) ne conviennent que dans les cas où les forces ne sont pas suffisantes pour opérer la séparation des humeurs dégénérées, et que les remèdes anti-phlogistiques ont été employés sans succès.

« *Evincitur tum kermes minerale, tum antimonium* » *diaphoreticum non ablutum, crudam materiem* » *ad coctionem disponere.* »

Des secours qui favorisent très-puissamment l'expectoration, ce sont les vésicatoires, qu'on peut appliquer sur différentes parties de la poitrine; mais il faut les laisser peu de temps, comme le recommande Stoll, et ne pas attendre qu'il enlèvent l'épiderme; on peut les appliquer à deux ou trois reprises différentes. Les vésicatoires conviennent sur-tout, lorsque l'expectoration est rendue difficile par l'effet d'une diarrhée excessive, qui a le double désavantage d'épuiser les forces, et de retenir les mouvemens toniques dirigés sur une partie très-éloignée de la poitrine. On peut combiner alors les préparations d'antimoine avec l'opium, et donner par exemple, de deux en deux heures, un demi-grain de kermès minéral avec un quart de grain d'opium trituré avec un peu de sucre en poudre. Mais comme il est à craindre qu'à raison de l'irritation des intestins, ces remèdes ne deviennent purgatifs, il faut exciter le ton de la peau et sympathiquement celui du poumon, afin de déterminer sur cet organe l'impression de ces remèdes; c'est ce que font éminemment les vésicatoires, comme l'a souvent expérimenté Stoll, mais toujours appliqués avec la précaution de ne point enlever l'épiderme. Nous avons déjà remarqué que les vésicatoires sont des

sudorifiques très-actifs, et qu'ils deviennent des moyens révulsifs très-puissans par rapport aux fluxions dirigées sur les intestins. On peut employer aussi l'alkali volatil et l'esprit volatil de corne de cerf, dont on compose des linimens avec suffisante quantité d'huile.

On a venté comme un moyen très-propre à rappeler l'expectoration, la vapeur du vinaigre ; Haller dit que, par ce moyen, il sauva Gesner dans une pleurésie qui paraissait pituiteuse gastrique ; car il rapporte que l'émétique qu'on lui donna le lendemain, lui fit rendre des espèces de boules d'une matière visqueuse, glutineuse, fort tenace. Boerhaave avait souvent éprouvé d'excellens effets de ce remède dans des états de suffocation menaçante.

L'opium qui est très-contraire dans le temps d'irritation, (d'irritation inflammatoire, et non d'irritation nerveuse, qui précède assez constamment l'établissement plein et entier de l'inflammation; Sarcone, t. I, p. 137,) comme nous l'avons dit, peut être donné avec confiance quand la maladie est avancée, que la respiration est moins difficile, et que le symptôme le plus urgent est une toux qui cause la persévérance de la douleur et le défaut de sommeil. L'opium peut alors, comme le dit Cullen, favoriser réellement l'expectoration, en produisant la stagnation des matières qui étaient dissipées par les efforts de la toux.

Nous avons dit que, quoique la pneumonie inflammatoire soit très-généralement assujettie à l'action des jours critiques, cependant elle peut se prolonger, se transformer pour ainsi dire en habitude, et établir ainsi une affection chronique de même nature que l'affection aiguë dont nous avons parlé jusqu'ici; et, ce qui doit paraître plus étonnant, c'est que cette affection peut subsister sans donner aucun des symptômes qui l'annoncent le plus ordinairement, ou du moins avec des symptômes si légers qu'ils deviennent presque insensibles. Nous avons déjà remarqué que la maladie, prise en général, est un être du même ordre que la vie, qui dépend du même principe, et qui dès-lors doit être assujetti à éprouver des modifications analogues. Or, la vie peut exister très-long-temps sans donner aucun signe sensible de son existence; et dès le commencement j'ai rappelé des observations faites à Paris sur des vers de terre, qui ont démontré, dans ces animaux, la propriété de se soutenir très-long-temps dans un état de mort apparente. Il peut donc se faire que la maladie existe long-temps d'une manière sourde et cachée, et sans produire les symptômes qui la caractérisent le plus ordinairement, quand elle se présente avec toute sa vigueur. Simson a observé des pleurésies, sans fièvre apparente, qui se soutenaient plusieurs mois, si elles n'étaient pas combattues dans le principe par la saignée et les autres secours

anti-phlogistiques ; il a observé souvent des douleurs légères et fixes dans l'estomac et les intestins, qui dépendaient aussi d'un état phlogistique de ces parties, et qui devaient etre traitées par les secours ordinaires (1). Morgagni, dans son ouvrage *De causis et sedibus morborum*, a rapporté les observations d'Albertini sur des états inflammatoires des intestins qui ne s'annoncent par aucun des caractères ordinaires. Les seuls signes qu'ait donné Albertini, sont le pouls déprimé, petit, avec une inégalité sensible dans ses mouvemens ; le bas-ventre un peu dur, un peu tendu et légèrement douloureux, une grande altération dans la physionomie, et sur-tout dans les yeux qui portent un caractère de frayeur bien marqué. Ces observations d'Albertini ne paraissent point cependant se rapporter à des états d'inflammation phlogistique dont nous parlons maintenant, mais à des inflammations d'un ordre tout différent. Les intestins sont, en général, peu disposés aux affections phlogistiques, et

---

(1) Sur ces douleurs chroniques sans fièvre, qui dépendent d'un état de phlogose, Hippocrate dit dans les aphorismes : « *A dolore diuturno partium circà ventrem suppuratio.* » Voy. épid. VII, Vallesius, pag. 816 : « *Posidonius pectoris et hypocondriorum, et lateris dolore citrà febres diù affectus est,* » *multis verò anteà annis, hyeme autem cum inhorruisset,* » *dolor intendebatur et tenuis febricula, et excreatio purulento* » *erat, tussis cum asperitate stridula circà fauces et stertore,* » *mente autem constans mortuus est.* »

il y a, à cet égard, une très-grande différence entre les viscères contenus dans la poitrine et les viscères du bas-ventre. Morgagni nous dit que l'habile praticien Valsalva craignait toujours la saignée dans les inflammations des intestins : « *Sic » enim animadverti inflammatis intestinis missio » nem sanguinis malè cedere*; *quin sæpè etiam ob» servavi*, *vel per se ægros in eo morbo repente*, » *præterque opinionem in pæceps ruere*, *ut quo» cumque uti remedio verear ejus modi in quod » hœc culpa conferri possit*, *quæ in morbi naturam » est conferenda* ; » ce n'est pas que la saignée ne soit éminemment utile dans les inflammations des intestins réellement phlogistiques, mais c'est que ces inflammations sont rares dans leur état de simplicité, et que, le plus souvent, elles se compliquent avec des inflammations bilieuses ou putrides. Le bas-ventre offre le département de la bile, comme la poitrine celui du sang.

La pneumonie inflammatoire, lente et cachée, peut donc être extrêmement difficile à reconnaître. Pour éclaircir le diagnostic, il faut s'aider de la connaissance du tempérament, du genre de vie, de la saison, des dispositions héréditaires. « *Erat » enim nativa quœdam tabes. (Hippoc., lib. III, de » morb. vulg., sect. I.) Nec fidem habere sophistis*, » *nullum asserentibus esse affectum innatum.* » (*Galien*, *com.* 2, *tom. III*, *p.* 522, *etc.*) On remarque donc qu'elle est plus fréquente chez les

jeunes gens depuis l'âge de 18 jusqu'à 35 ans, surtout chez ceux qui ont le cou long, le corps fort grêle, la poitrine resserrée et aplatie, les omoplates saillantes, les yeux brillans, l'esprit vif, les pommettes fort rouges, la peau blanche, délicate, toute la constitution très-irritable, etc. Elle règne sur-tout à la fin de l'hiver et dans le printemps : Stoll a observé que des phthisiques, qui, pendant l'été et l'automne, s'étaient bien trouvés du quinquina, du lichen d'Islande, du polygala, avaient mal supporté ces remèdes pendant l'hiver, et qu'ils demandaient alors une méthode de traitement toute contraire, les petites saignées, les boissons émollientes avec un peu de gomme arabique, enfin tout l'appareil anti-phlogistique. Van-Swieten rapporte qu'un jeune homme né de parens phthisiques, et dont tous les frères et sœurs étaient morts de cette maladie, en fut préservé par des saignées convenablement répétées. (Van-Swieten, aph. 1207.) Cette observation est extrêmement intéressante (1).

---

(1) On peut établir généralement que les moyens les plus propres à prévenir les maladies héréditaires, sont ceux qui sont relatifs aux affections attachées aux âges où ces maladies héréditaires se développent le plus ordinairement ; ainsi, les moyens anti-phlogistiques, contre les maladies héréditaires qui se développent dans la jeunesse ; les moyens anti-bilieux, contre les maladies dont le développement est attaché à l'âge viril, etc. La médecine ne peut presque rien contre le spécifique des dis-

Dans le commencement de cette pneumonie lente, il n'y a communément point de fièvre; le malade se couche bien sur l'un et l'autre côté, ou du moins sans grande difficulté; la toux est faible, rare, sèche, ou avec des crachats peu abondans, cuits et muqueux; la langue est un peu blanche, point de soif, peu d'oppression de poitrine, si ce n'est dans les grands mouvemens; l'appétit se soutient assez bien. Si cette maladie est négligée, elle peut déterminer une grande inflammation dans le poumon, ou, ce qui arrive le plus souvent, des tubercules et des indurations; et enfin la phthisie ulcéreuse; Stoll assure qu'il y a plus de phthisies décidées par cette inflammation lente que par l'inflammation aiguë ordinaire.

Quelquefois cette inflammation lente est précédée d'inflammation aiguë qui paraît être bien terminée, mais qui laisse cependant quelque embarras dans la poitrine; le plus souvent, il a précédé une affection catarrhale pendant plusieurs semaines et même pendant des mois. Cette affection catarrhale est suivie d'une légère douleur de poitrine, d'un sentiment d'oppression; les crachats ne sont pas décidément purulens, mais ils en ont l'apparence.

Pour s'assurer de l'existence de cette pneumo-

---

positions héréditaires; elle peut beaucoup contre les causes générales avec lesquelles s'unissent ces spécifiques, et dont ces spécifiques paraissent tirer leur plus grande force.

nie, il faut faire mettre le malade sur l'un et l'autre côté, et observer s'il est quelque situation dans laquelle il éprouve constamment un peu plus de gêne dans la respiration, ou s'il ressent des envies de tousser; il faut le faire inspirer fortement, et observer s'il ressent quelque douleur ou quelque pesanteur dans une partie fixe de la poitrine : Baglivi assure qu'à l'aide de ce signe, il a souvent reconnu des pneumonies de cette espèce. (*Lib. I*, *pag.* 37.)

Cette inflammation de poitrine peut être simple, ou elle peut avoir décidé dans le poumon un état véritablement ulcéreux. Quand elle est absolument simple, elle peut céder à la méthode anti-phlogistique ordinaire (1); quand l'état ulcéreux est décidé,

---

(1) Hippocrate reconnaissait dans les vaisseaux du poumon, un état d'orgasme, de turgescence comme anévrismal, qu'il tentait de dissiper par les saignées et par un régime très-affaiblissant; mais il reconnaissait qu'il n'y avait plus de remède quand cet état avait décidé une vraie suppuration : « *Vena* (les » anciens appelaient veines tous les vaisseaux sanguins) *fit* » *velut varix, qui etiam ubi factus fuerit, dolorem quendam* » *tenuem inducit, ac tussim aridam, si verò diu duraverit et* » *neglectus fuerit, etc. Hæc perpetiuntur, erumpunt et spuunt* » *à se sanguinem, et aliquandò etiam vomunt et suppurati fiunt,* » *et ut plurimùm pereunt; conducit autem talibus, si ab initio* » *curandos suscipias, ut et venæ de manibus* (du bras) *san-* » *guinem emittant, et diæta è quâ quam siccissimus et exsan-* » *guissimus fiat.* » C'est la pratique que Valsalva a employée

la même méthode convient toujours ; mais alors elle ne peut plus qu'en ralentir les progrès, en modérer les symptômes, et il y a peu d'espérance de guérison complète. Vous savez combien cet état ulcéreux est difficile à constater : le caractère ordinaire du pus, et qui le distingue le plus généralement de la mucosité, c'est que le pus est plus opaque, qu'il est communément d'une couleur plus foncée, jaune ou verdâtre, mais sur-tout, qu'il n'est pas aussi adhérent que la mucosité, et qu'il ne file pas comme elle. On sait aussi que le pus brûlé exhale une odeur beaucoup plus fétide, et qu'il est spécifiquement plus pesant ; de sorte qu'il va au fond de l'eau (1). Il paraît que ces deux signes, tirés de l'odeur fétide du pus brûlé et de sa pesanteur spécifique plus grande que celle de l'eau, ont été donnés par Hippocrate plutôt comme des signes assurés de mort, que comme des signes assurés de purulence ; et nous avons vu qu'Arétée y attachait peu d'importance.

Cette pneumonie chronique demande le traitement que nous avons exposé ci-dessus, le régime

---

avec tant de succès contre les anévrimes, et dont nous avons déjà parlé. « *Si enim curentur incipiente morbo, rursus in loco* » *venœ concidunt ad latus, et humiles fiunt.*» (*De morb.*, *lib. I.*, *n.*° 21, *Cornaro.*)

(1) Nous avons déjà remarqué, d'après Arétée, que le pus devait être connu par la maladie, et non la maladie par le pus.

absolument végétal, (*Pringle*, *Maladies des armées*, *t. I*, *p.* 246,) les émulsions nitrées, les boissons émollientes, les petites saignées répétées de temps en temps, etc. Si on a lieu de présumer une complication du génie rhumatismal, on doit appliquer un vésicatoire sur l'endroit douloureux. (Cautère ou séton sur la partie affectée, *id*, p. 247.)

Lorsque l'état est ulcéreux, on doit concevoir, qu'outre les abcès qui sont établis dans la substance du poumon, il y a, dans les parties voisines, une affection inflammatoire qui peut être aiguë ou chronique (1); c'est de ce caractère de l'inflamma-

---

(1) C'est de cet état purulent entretenu par une diathèse phlogistique qu'Hippocrate disait : « *Quibuscumque pus copiosum* » *citrà febrem spuunt*, *et quibuscumque absque dolore pus* » *multùm in urina subsidet*, *et quibuscumque alvi dejectiones*, » *velut in dyssenteriis cruentæ ac diuturnæ sunt*, *ut in juvenibus* » *quinque et trigintâ annorum atque etiam grandioribus natu*, » *his omnibus eadem ex causâ* (c'est-à-dire de pléthore) *morbi* » *oboriuntur*, *hos namque et labores tolerasse*, *et exercitationi*» *bus deditos*, *et cum juvenes essent operas exercuisse necesse* » *est.* » (*De naturâ hominis*, edit. Haller., tom. I, pag. 48.) Il paraît cependant, par ce qu'il dit dans la suite, que cette matière purulente n'est point un véritable pus dont l'excrétion est constamment accompagnée d'une fièvre lente, mais un suc nourricier surabondant. Prosper Martian dit que le caractère qui distingue cette affection de poitrine, de celle qui vient de la tête, c'est que dans cette dernière affection, la matière expectorée est long-temps muqueuse avant de prendre apparence de pus; au lieu que dans l'autre la matière des

tion que dépend l'état aigu ou chronique de la phthisie, et c'est contre cette inflammation que tous les moyens curatifs doivent être dirigés. Le plus souvent, les malades ont craché du sang ou en crachent encore; les crachats sont purulens et souvent teints de sang : les malades éprouvent par intervalles une augmentation bien sensible dans la douleur de poitrine. Dans cette phthisie, il faut éviter les balsamiques, comme le baume de Lucatelli, l'huile d'asphalte (1), la myrrhe, la thérébentine, les sels, les eaux minérales, qui conviennent à la disposition pituiteuse du poumon (2); le

---

crachats est purulente dès le principe; il reproche aux médecins de son temps de rapporter à la tête toutes les affections de poitrine. (*Comm. vers.* 233, *pag.* 15.)

(1) Les médecins de Copenhague l'ont beaucoup vantée. (Prenez d'asphalte ou du bitume de Judée une livre, sel décrépité demi-livre, sable fin une livre et demie : on met à distiller, on rejette l'eau qui s'élève d'abord, et on garde l'huile qui vient ensuite, tant qu'elle est pure, et qu'elle n'a point de couleur noire ou bleuâtre.) On la donne à la dose de huit gouttes matin et soir; la graine de fenouil d'eau (*fœniculum aquaticum*) a été aussi très-vantée dans les affections purulentes; mais elles ne conviennent point ici : on la donne à la dose d'un gros ou d'un demi-gros, soit seule, soit mêlée avec du sucre, et on répète plusieurs fois par jour. Heister père et fils ont fort vanté sa vertu vulnéraire.

(2) Phthisie pituiteuse, Piquer, Hippocrate, tom. I, p. 189; elle est le plus communément compliquée avec une affection du cerveau.

quinquina est extrêmement pernicieux. En général le quinquina ne peut convenir dans les suppurations internes, que quand il n'y a point de disposition inflammatoire, quand le pus sort librement, et qu'il n'y a point d'inflammation dans les parties voisines de l'abcès. Le lait est contraire dans cette espèce de phthisie phlogistique; on peut donner cependant le petit-lait ou le lait coupé avec trois fois autant d'eau ou de quelque décoction appropriée. L'équitation si fort recommandée par Sydenham est contraire dans la phthisie inflammatoire; ce genre de secours est excellent dans la phthisie nerveuse gastrique, et comme nous l'avons déjà dit, il fortifie puissamment l'estomac et les intestins. Le lichen d'Islande et le polygala, qui sont de si excellens remèdes contre la diathèse pituiteuse du poumon avec atonie, sont extrêmement pernicieux dans l'état que nous considérons ici, dans lequel il y a au contraire diathèse phlogistique avec spasme et vive irritation.

Les seuls remèdes qui conviennent sont donc les saignées souvent répétées et proportionnées à l'état des forces, des décoctions émollientes, des émulsions, le régime absolument végétal, des lavemens, et en général tout ce que nous avons prescrit dans la fièvre inflammatoire générale (1).

---

(1) Valsalva employait souvent ce traitement avec succès dans des affections cancéreuses, (Morgagni.) Celse reconnais-

Cet état de phlogose du poumon, établi d'une manière lente, est souvent décidé, comme nous l'avons dit, par une inflammation aiguë précédente. Il arrive aussi quelquefois que cette inflammation aiguë détermine une hydropisie de poitrine, (Stoll, tom. III, p. 58,) qui, retenant toujours le génie phlogistique, doit être traitée par

---

sait deux espèces de cancer, l'un qui pouvait être traité utilement par les caustiques ou l'amputation, c'est ce qu'il appelait cacoëtus; l'autre qui s'irritait par l'emploi de ces moyens et qu'il fallait laisser à lui-même, c'est ce qu'il appelait *carcinoma* : il ne déduisait point ces différences de la circonstance d'être ouvert ou fermé ; il avouait que le diagnostic était difficile, et qu'il n'y avait guère que l'effet du traitement qui pût l'établir. (Voy. Vallesius, *Ep.*, *l. VII*, *p.* 898.) Il cite le chapitre XXVIII du cinquième livre de Celse.

Le caractère des douleurs cancéreuses qui peuvent exister sans tumeur glanduleuse encore formée, ou qui existent dans des parties autres que ces tumeurs, sous l'apparence de rhumatismes, est qu'elles ne sont pas pleines, fortes et continuelles, mais courtes, lancinantes et rémittentes, qu'elles ne sont pas plus violentes la nuit que le jour, qu'elles ne sont affectées ni par les saisons, ni par aucune cause semblable, qu'elles disparaissent souvent pour quelque temps; leur violence donne lieu à l'abattement et brise en quelque sorte la machine. Fothergill propose, contre ces états cancéreux, d'ouvrir un cautère, de pratiquer de petites saignées, d'employer la ciguë, une diète délayante, des purgations douces, etc. mais l'essentiel est d'employer ce traitement de bonne heure. (Mém. de la Soc. Roy. de méd., année 1782, p. 244.)

des remèdes anti-phlogistiques. Cet état est difficile à connaître ; Stoll dit qu'il a employé avec succès les petites saignées répétées, le nitre, la terre foliée de tartre, une décoction de mauve et d'althéa avec une bonne quantité de racine de réglisse.

Stoll remarque à cette occasion qu'il est souvent utile dans l'hydropisie de tirer un peu de sang, soit quand l'influence de la saison y imprime un caractère phlogistique, ou lorsqu'on a employé une méthode trop irritante.

Dans les hydropisies de poitrine, quand la quantité des eaux épanchées menace de suffocation, il est souvent nécessaire de tirer un peu de sang, mais alors on doit préférer communément l'application des sangsues.

A la suite de la pneumonie inflammatoire, le poumon reste fréquemment attaché à la plèvre : cet accident ne cause souvent aucune incommodité dans la respiration ; quelquefois cependant il décide un peu de gêne dans la respiration, peut-être, comme l'a dit très-bien Stoll, quand ces moyens d'adhérence sont formés depuis peu, et que la nature n'a pas encore eu le temps de s'y habituer.

Quelquefois le poumon est enveloppé de membranes plus ou moins épaisses, qui s'opposent nécessairement à la libre dilatation du poumon, sur-tout lorsque le mouvement des humeurs est augmenté, soit par la fièvre, soit par un exercice un peu violent. Il est remarquable que tout mou-

vement fébrile commence constamment par une douleur, ou par quelque autre symptôme, ressenti dans le côté de la poitrine ainsi mal affecté.

Il faut recommander constamment aux personnes ainsi disposées, un régime anti-phlogistique, c'est-à-dire, s'appliquer assidument à diminuer la quantité des humeurs par un régime peu nourrissant, et en soutenant toutes les excrétions par des moyens doux.

Dans la convalescence de la pleurésie, « *post* » *judicationes cibis levibus reficito*, *et quietem agat*, » *et nimirùm caveat solem*, *ventos*, *repletiones*, » *acida*, *salsa*, *pinguia*, *fumum*, *flatus in alvo*, » *laborem*, *venerem; si enim morbus recidivaret*, » *mors sequetur.* » (*De morb.*, *l. III*, *n.°* 25, *Cor-* » *naro*, *Martian*, *vers.* 313.) La récidive est nécessairement mortelle ; cette assertion est trop générale, et vous pouvez voir dans Wendt des exemples du contraire.

CHAPITRE XVI.

Rapports entre l'affection phlogistique et l'affection bilieuse, *etc.*

Nous avons vu que, dans la fièvre inflammatoire générale qui s'exerce spécialement dans le sang, le sang se couvre d'une croûte dont la

matière est analogue à celle qu'on trouve très-souvent dans le voisinage des parties qui ont été le sujet d'une inflammation ; en sorte que l'espèce d'altération que le génie ou le mode inflammatoire imprime aux parties vivantes sur lesquelles il se déploie, et qui peut même subsister encore après la mort, nous a montré une analogie bien établie entre la fièvre inflammatoire générale et les inflammations locales (1). Nous sommes partis de cette analogie pour faire voir le peu de fondement des hypothèses les plus reçues sur la cause des inflammations locales ; car, quoiqu'il soit très-vrai que les vaisseaux soient fortement gorgés, et que le sang soit épanché dans le tissu cellulaire, cependant ce ne sont là que des circonstances secondaires très-subordonnées, et qui ne touchent point du tout à la cause réelle de l'inflammation, puisque cette cause peut se trouver toute entière dans le sang contenu dans les vaisseaux, et qui s'y meut comme à l'ordinaire.

Cette matière phlogistique, qu'on ne doit pas regarder comme la cause de l'inflammation, mais

---

(1) Et à cette occasion Sydenham, parfaitement d'accord en cela avec les anciens, regarde très-bien chaque affection fébrile locale, comme une extension et une dépendance de la fièvre, qu'il considérait comme la seule affection maladive. « *Ex præcipitatione scilicet materiæ febrilis in pleuram, seu musculos intercostales*, dit-il, en parlant de la pleurésie. »

plutôt comme le produit de cette cause, offre le sujet sur lequel s'exercent les actes de coction, et c'est celle qui se transforme ultérieurement en pus, lorsque la coction est pleinement établie. En sorte que le pus peut se présenter dans toutes les parties, comme l'inflammation peut s'exercer dans toutes : et ce qu'on dit assez généralement de la production du pus qu'on attribue aux débris des vaisseaux, battus et intimément mêlés par le mécanisme de l'inflammation, avec le sang contenu dans les vaisseaux, ne mérite aucune considération.

Dans la fièvre inflammatoire générale, la coction s'exerce dans la masse totale des humeurs, et les produits de cette coction s'évacuent communément par les voies urinaires ; alors les urines déposent un sédiment parfaitement purulent. (Consult. Schroëder, tom. II, pag. 469, 470 et suivantes.)

Dans les fièvres inflammatoires partielles, le pus se forme dans le foyer même de l'inflammation, et s'évacue très-généralement par les couloirs les plus voisins. Ainsi, dans la pleurésie inflammatoire qui se termîne par coction, le pus se forme dans la partie de la poitrine qui est affectée, et s'évacue le plus souvent par voie d'expectoration ; les crachats présentent donc alors une matière parfaitement analogue à celle que déposent les urines qui emportent

en même temps les produits de la coction purulente, établie dans la masse entière des humeurs.

Cette génération du pus, dans toutes les parties du corps, est bien évidemment démontrée par les observations de Bennet et de De Haën (1). En

(1) Les observations de De Haën sont intéressantes, mais elles pèchent en ce que cet auteur paraît n'avoir reconnu qu'une espèce de diathèse purulente; savoir, celle qui dépend des maladies inflammatoires, tandis qu'il doit y avoir autant d'espèces de pus qu'il y a de maladies différentes. (Rappeler les idées des anciens sur la nature du pus, citer Sarcone et sur-tout Selle, etc.)

Morgagni, *Epist.* 55, *n.*° 14, dans ces affections purulentes, utilité de la chair de vipère et de tortue : on met la moitié d'une vipère avec parties égales de tortue, dans un bouillon de veau; on réduit la chair de vipère en conserve avec du sucre rosat; chaque matin, à jeun on fait manger cette conserve et boire par-dessus le bouillon. On fait faire usage d'une émulsion préparée avec des amandes, un peu de sucre de coraux.

Il y a des personnes chez lesquelles les plus légères blessures produisent des ulcères de guérison très-difficile. Voyez Schroëder, tom. II, pag. 488; *Morgagni*, *Epist.* 55, *n.*° 16. Cette citation de Schroëder n'est pas tout-à-fait exacte : Morgagni ne parle pas précisément des ulcères décidés par des causes légères; il parle de la production du pus sans fièvre, sans douleur, sans chaleur, sans pulsation, sans frisson et sans aucun des signes ordinaires de la production du pus, etc., et dit que cela est assez ordinaire chez les vieillards, et quand les parties sont œdémateuses. « *Num igitur in senibus, num* » *etiam in membris œdemate affectis, pus fit sine ullis aut* » *cum paucioribus, levioribusque, quœ pus fieri significent*

lisant ces auteurs, le *Theat. tabidorum* de Bennet, et le tome premier du *Ratio medendi* de De Haën,

---

» *nobis? Utrumque interdùm ab experientibus chirurgis audivit.*»

Hippocrate a connu que le pus pouvait se former sans fièvre. Il parle d'un état de surabondance de sucs nourriciers qui se transforment en pus par leur séjour dans le poumon, et qui décident ainsi une expectoration réellement purulente sans fièvre. Martian blâme à cette occasion les médecins qui font dépendre de la tête toutes les affections de poitrine, dans lesquelles l'expectoration ne prend le caractère décidément purulent, qu'au bout d'un temps assez long. « *Quicumque pus multum spuunt citrà febrem.* » (*De nat. hom. vers.* 233. *Martian.*)

Voyez Morgagni, *Epist.* 55, *n.*° 16, qui cite Vallesius et Martian : *Leambio cum intestinum ulceratum esse videtur, medicamentis quæ in dysenteriâ solent, adhibitis, humerus et sedes exulcerata sunt in parte sinistrâ citrà febrem.* » (*Epid.*, *lib. IV*, *Vallesius*, *pag.* 405.

Les moyens curatifs les plus généralement applicables contre les états de diathèse purulente générale, dépendante de pléthore, sont l'alternative des remèdes excitans et tempérans, d'accord avec les excrétoires artificiels. « *Quantùm in ulceribus artificialibus, vesicatoricis præcipuè et setaceis, inter seri lactis, aut si febris absit, lactis, et succorum ex antiscorbuticis et balsamicis connubio, temperantibus interpositis, præsidi fit.* » (Schroëder, tom. II, pag. 498.)

De Haën a employé utilement le quinquina et le lait. (Voy. Weiss, pag. 65, 66, 2.e partie.) C'est ce qu'il appelle phthisie humorale. Il a employé avec succès le quinquina combiné avec la gomme arabique ; une décoction émolliente avec du lait, du nitre et du miel ; ensuite la décoction de quinquina coupée avec du lait; puis le lichen d'Islande et le polygala, des herbes balsamiques bouillies dans du petit-lait. (Pag. 66, 67,

vous verrez qu'il est des états, même sans fièvre qui donnent à la masse des humeurs un caractère bien décidément purulent, et que le pus ainsi formé dans le sang, se porte, par voie de métastase, sur des organes qui l'évacuent, sans en être sensiblement intéressés, ou sur des parties où il s'arrête et où il forme des abcès qui n'ont point été précédés de signes d'inflammation locale. (Consult. Schroëder, tom. II, pag. 496 et suiv.) et dans toute sa dissertation, « *De puris absque* » *prægressâ inflammatione origine*, *etc.* »

Nous avons vu déjà comment il fallait distinguer ces états purulens réellement maladifs, d'avec les états purulens vraiment critiques.

La coction purulente est éminemment attachée à la disposition inflammatoire. Ce n'est pas que cette disposition, ou plutôt les produits sensibles de cette disposition, soient les seuls qui soient susceptibles de se transformer en pus ; nous avons déjà remarqué, et nous verrons plus particulièrement dans la suite, que l'élaboration du pus paraît le terme vers lequel tendent tous les mouvemens de coction, sur quelque

---

2.e p.) Les Anglais emploient familièrement, dans les affections purulentes, la méthode anti-septique et fortifiante avec le miel, les émolliens, les savoneux, les nitreux et le quinquina, et l'eau de chaux avec du lait, le régime végétal. (*Ibid.*, pag. 68, seconde partie.)

cause maladive qu'ils soient appliqués. Il paraît cependant que la production du pus tient plus immédiatement à la disposition inflammatoire. En effet, la croûte phlogistique présente déjà beaucoup de caractères communs avec le pus proprement dit : en sorte que cette croûte phlogistique, pour se convertir en pus, paraît n'avoir besoin que d'une élaboration légère et qui doit être assez facile ; peut-être n'est-il question que de charger cette matière phlogistique d'une plus grande quantité d'air (1) ; peut-être est-ce là l'objet

(1) On peut remarquer à cette occasion que les poumons et la peau sont les deux organes qui sont le plus généralement affectés à la génération du pus. Hippocrate parle de personnes pléthoriques par une surabondance de nourriture, et qui sont sujettes à différentes excrétions sanguines, ou à une expectoration vraiment purulente, ou à un flux d'urine semblable. (*De vict. rat. vers.* 233. *Martian.*) On sait qu'il n'y a point de maladie qui produise du pus en aussi grande quantité que la petite-vérole, (Schroëder, tom. II, pag. 501,) quoique le pus puisse cependant se former par-tout..... Il y aurait des expériences très-curieuses à faire touchant l'influence de l'air sur la génération du pus. Peut-être l'air méphytique, dans des ulcères qui donnent beaucoup de pus, est-il particulièrement utile, non-seulement comme anti-septique, mais encore comme anti-purulent.

Consultez Fabre, Essais sur différens points de physiologie et de pathologie, etc., chap. VIII, pag. 126 et suivantes, pag. 483 et suivantes.

Peut-être le séjour dans les étables convient-il dans la phthisie pulmonaire, comme fournissant un air moins chargé d'air pur, et par conséquent moins favorable à la génération du pus, etc.

de la grande chaleur qui accompagne l'affection inflammatoire ; car la chaleur est le grand moyen dont se sert la nature pour combiner et fixer l'air : et, d'après cette vue, il serait curieux de rechercher si le pus contient réellement plus d'air que la couenne du sang. On sait qu'il est plus pesant, comme les chaux métalliques sont plus pesantes que les métaux ; on sait aussi que le pus est inflammable, et que la croûte phlogistique ne l'est pas : il est probable que cette inflammabilité tient à la plus grande quantité d'air dont il est chargé. Haller, *Elem. physiologiæ* (1).

Aussi cette disposition inflammatoire qui est la maladie la plus naturelle, et celle dans laquelle les mouvemens de coction atteignent leur fin plus facilement et plus sûrement, est souvent une ressource que se ménage la nature pour mettre en voie de solution des maladies plus réfractaires, et qui, par elles-mêmes se refusent

(1) Le pus a été dernièrement regardé, par Gaber, comme le produit de la putréfaction de la lymphe coagulable ; il paraît plus exact de le considérer comme le produit de la combustion de cette lymphe.

Sur la génération du pus, (voyez aussi Schroëder, tome II, pag 496 et suiv. ;) il soupçonne que la génération du pus peut dépendre de l'action d'un miasme particulier, analogue à celui qui produit de petites véroles très-malignes, (pag. 501, tom. II.) Il est certain au moins qu'il y a peu d'états où sa production soit aussi abondante que dans certaines espèces de petites-véroles, (p. 501, t. II.)

davantage à l'acte de la coction. (Stoll, tom. I, pag. 44; Tissot, *De febr. bilios.*, p. 26.) Roëderer et Wagler remarquent que, vers la fin de l'épidémie, à Gottingue, en 1760, le génie inflammatoire était évidemment prédominant, et que l'épidémie disparaissait à mesure que le génie inflammatoire se fortifiait. Ce moyen que la nature employa contre l'épidémie en général, et par lequel cette épidémie s'éteignit enfin complètement, était souvent dans le cours de chaque maladie en particulier, une crise heureuse que se ménageait la nature, et qu'il fallait tâcher de renforcer. « *Quin aliquoties criticum et ægro salu-* » *tare jungebatur inflammatoria indoles.* » En sorte qu'il s'en faut bien que l'affection phlogistique établisse en soi une affection aussi grave et aussi dangereuse qu'on le pense communément; et que les médecins, dont toute la pratique se borne à un régime anti-phlogistique, sont bien loin de connaître et de pouvoir aider tous les moyens de la nature (1). Il faut avouer que c'est

(1) Les fièvres intermittentes d'automne, ou plutôt l'état d'indisposition qu'elles laissent après, est très-généralement dissipé au printemps par quelques accès de fièvre. Strack, p. 72. Cela dépend sans doute de la constitution phlogistique qui règne communément au printemps. «*Quicumque automno morbi fiunt,* » *eorum discessum necessè et vere fieri.* » (*Hipp.*, *De nat. hom.*, *n.*° 17, Cornaro.) Sur la salubrité des fièvres intermittentes du printemps, qui dissipent l'état d'indisposition amené par celui d'automne, Stoll, aph. 404. « *Vernalis reliquias autum-* » *nalium tollit.* »

une tache qui dépare quelquefois les ouvrages de Sydenham, et très-souvent ceux du célèbre De Haën. (Stoll, Van-den-Bosch.)

C'est une chose bien importante, dans l'histoire d'une maladie, que de chercher des rapports qui l'unissent avec des maladies d'une autre espèce, de marquer nettement leur ordre de filiation, et de suivre les progrès par lesquels la nature passe, le plus souvent, d'une maladie à une autre. Or, il est facile de voir que cet objet si important a été presque entièrement négligé, parce qu'on a par-tout substitué l'arbitraire au réel, qu'on a négligé d'étudier les maladies en elles-mêmes, et qu'attachés exclusivement à des considérations superficielles et légères, on a dû nécessairement perdre de vue les caractères qui leur sont communs, et les grands traits par lesquels leurs extrémités se touchent et se confondent (1).

---

(1) Sur la succession des maladies, (voyez Morgagni, Epist. VIII, art. X;) il cite Baglivi comme le premier des médecins qui en ai parlé : « *Specimem trium reliquorum lib. de fibra mo-* » *trice, cap. I... eph. n. c. Roderici à Castro.* » *Quæ ex quibus Giannella, de success. morbor., lib. I, ch. I.*

Lorry, Œuvres Posthumes. Mais ces auteurs parlent plutôt des changemens locaux dans la nature de la cause réelle des maladies. Il y a, comme je l'ai remarqué ailleurs, d'après Baillou, quelque chose de remarquable dans les maladies qui subissent ainsi des changemens locaux, prompts et multipliés : c'est que

Galien avait dit, dans le second livre des crises, que l'affection phlogistique ou inflammatoire, tenait presque nécessairement à l'affection bilieuse dont nous parlerons dans la suite ; et d'après ce passage, Avicenne reprochait à Galien d'avoir nié formellement l'existence des fièvres purement inflammatoires. Ce reproche d'Avicenne était injuste, et vous pouvez voir dans le neuvième livre de sa méthode de guérir, que Galien a bien connu les fièvres inflammatoires, et qu'il en a traité fort en détail.

Galien dit que la fièvre inflammatoire dégénère en fièvre bilieuse, parce que la corruption du sang lui imprime nécessairement un caractère bilieux (1). Cette explication de Galien n'est pas fondée ; cependant les vues de cet auteur, celles mêmes où il paraît avoir été conduit par sa théorie, sont précieuses ; et en les examinant avec soin, on aperçoit qu'elles ne sont, en effet, que le résultat ou le produit des faits de pratique.

Il est donc très-vrai, comme le dit Galien,

---

le plus souvent elles présentent un état analogue à celui de la contagion, et qui peut également être attaqué efficacement par les sudorifiques, et sur-tout par les différens exutoires.

(1) Mémoire de Thouvenel, sur la sanguification, p. 50, 51. Thouvenel, assez récemment, a aussi regardé la partie colorante de la bile comme le produit d'une espèce de décomposition de la partie rouge du sang.

quoiqu'il en donne une explication vicieuse, que la dégénération phlogistique et la dégénération bilieuse sont liées entre elles par des rapports multipliés, et que la nature marche fréquemment de l'une à l'autre. En sorte que, comme l'affection phlogistique se trouve assez communément sur la route par laquelle la nature revient à l'état de santé, de même dans les progrès des maladies, l'affection bilieuse se trouve placée assez communément au-delà de l'affection phlogistique, et la nature passe assez fréquemment de l'une à l'autre (1). « *In iis verò, quibus certiora » sunt et evidentiora et minùs interrupta plethoræ » indicia, magna ex parte peculiaris deprehendi solet » ad bilis exuperantiam diathesis, etc.* » (*Schroëder, tom. II, p.* 351.)

En lisant l'histoire qu'on nous a donnée des maladies qui règnent dans les camps pendant les chaleurs de l'été, il est facile d'apercevoir que ces fièvres sont très-souvent le produit de deux affections maladives très-différentes ; savoir, d'une affection inflammatoire et d'une affection bilieuse : en sorte que la méthode consiste à en varier le traitement, et à le proportionner sans cesse à l'état de dominance relative dans lequel se trouvent ces deux affections élémen-

(1) Succession des constitutions maladives dans le cours total de la vie, bien décrite par Richard.

taires qui s'unissent à différens degrés dans tout le cours de ces fièvres. Je vous renvoie pour exemple aux fièvres bilieuses décrites par Pringle, et à la fièvre jaune décrite par Makistrick. Vous y verrez que ces fièvres présentaient, dans le commencement sur-tout, à un degré bien marqué, le génie inflammatoire, et qu'alors il fallait employer la méthode anti-phlogistique, qui aurait été très-contraire dans une fièvre simplement bilieuse. Mertens dit que, dans cette complication, il faut bien prendre garde d'employer la méthode anti-phlogistique d'une manière aussi pleine et aussi absolue que si l'affection phlogistique était seule. Tissot remarque avec raison, par rapport à cette complication que subissent ordinairement les fièvres des camps, que la jeunesse, la force du tempérament, l'habitude de boire des liqueurs fortes, sont de puissantes causes d'affections inflammatoires.

Ce rapport de nature entre l'affection phlogistique et l'affection bilieuse, qui se produit donc assez communément dans les fièvres des camps, parce qu'elles attaquent des gens qui, par leur genre de vie habituel, sont éminemment disposés aux affections phlogistiques ; ce rapport se présente aussi assez souvent dans le progrès des constitutions épidémiques.

Aussi, en lisant avec soin la première cons-

titution épidémique décrite par Hippocrate, on voit que cette constitution était d'abord purement inflammatoire, et qu'alors elle se jugeait complètement par des hémorragies qui, dans les jeunes gens, se faisaient par les narines, et qui, dans les femmes, se faisaient le plus communément par les organes de la génération. Tous ceux qui furent attaqués alors, et qui éprouvèrent des flux de sang, se rétablirent, à l'exception de Philiscus, d'Epamenon et de Silenus, qui n'éprouvèrent qu'une hémorragie incomplète, avortée, et qui ne perdirent que quelques gouttes de sang le quatrième et le cinquième jours. Mais dans la suite cette constitution changea de nature; elle prit un caractère bilieux : alors les hémorragies ne suffisaient plus, et il fallait le plus souvent ou des vomissemens de matières bilieuses, ou des flux de ventre semblables pour compléter la crise. Telle fut la maladie d'Héraclide, qui, vers la fin de cette constitution, fut jugée à-la-fois, et par un flux de sang par les narines, et par une diarrhée bilieuse. Dans cette complication, les hémorragies étaient salutaires et critiques par rapport au génie inflammatoire encore subsistant; et les flux de ventre, par rapport au génie bilieux qui s'y était joint.

Les observations de Sydenham rapprochées ou comparées, démontrent, dans les constitutions épidémiques, la même espèce de succession.

Sydenham décrit une fièvre qui régna dans les années 1669, 70, 71, 72, et qui était de même nature que la dyssenterie qui régnait dans le même temps. Comme nous l'avons déjà dit, et c'est un dogme extrêmement important, sur lequel nous ne saurions revenir trop souvent, les maladies ne changent point de nature par la circonstance d'etre générales, ou d'affecter tel ou tel organe, quoiqu'elles se produisent alors sous des formes bien différentes, ce qui jette sur l'exercice de l'art des difficultés considérables, et induit à des erreurs funestes le praticien, dont la tete n'est pas munie d'une assez grande quantité de faits. Or, dans cette dyssenterie, qui était corrélative à la fièvre qui régnait alors, le génie inflammatoire était bien marqué dans le principe. Dans ce temps, elle ne demandait qu'un traitement anti-phlogistique, c'est-à-dire, l'usage des saignées et des délayans, et les purgatifs étaient inutiles. A l'occasion de ce génie inflammatoire que présentait alors la dyssenterie, Sydenham rapporte une observation curieuse, qui prouve que le génie inflammatoire peut subsister pendant très-long-temps, et passer, pour ainsi dire, en habitude. Il nous rapporte qu'une femme qui avait été mal traitée dans le principe, resta sujette à une dyssenterie habituelle et qui subsistait depuis trois ans; il la fit saigner, et le sang se couvrit d'une croûte inflammatoire. D'après

cet indice, l'auteur présuma, avec sagacité, que cette dyssenterie avait retenu son caractère inflammatoire, quoiqu'il n'y eût point de fièvre sensible, et qu'à l'exception du flux dyssenterique, les fonctions s'exécutassent assez bien : il répéta donc la saignée de temps en temps, et il opéra une guérison complète.... L'état des intestins était analogue à celui des poumons dans la péripneumonie inflammatoire que Baglivi appelle *peripneumonia latens*. Stoll remarque que cette inflammation sourde et lente des poumons est une cause fréquente de phthisie chez les jeunes gens qui ont la peau fort blanche et délicate, les pommettes vivement colorées, le cou long et grêle, les yeux brillans, les omoplates saillantes, la poitrine resserrée, et qui ont beaucoup de vivacité. (*Diss. bil. conf.* Stoll, tom. I, p. 81 et suivantes. De Haën, tom. VIII, p. 100.)

Dans la suite, cette dyssenterie prit un caractère bilieux ; alors les saignées et les purgatifs étaient nécessaires. Vers la fin de l'automne, le génie bilieux devint prédominant ; alors les saignées étaient peu utiles, et les purgatifs répétés étaient indispensables.

La fièvre qui régnait alors présenta aussi, dans son cours, ces deux caractères bien distincts. Les saignées étaient donc indiquées dans le principe, parce que le génie inflammatoire y était bien marqué ; dans la suite, le génie bilieux domina,

et cette fièvre, qui était alors de l'espèce des gastriques bilieuses, comme nous verrons dans la suite, cédait à des purgatifs fréquemment répétés.

En lisant les observations de Sydenham, il m'a paru qu'assez généralement, les constitutions épidémiques débutent par un excès de ton, de force ou de vie (1). C'est ce que Sydenham exprime

(1) Cet état de force, de ton, d'irritation excessive, me paraît avoir été bien décrit par l'illustre Sarcone, sous le nom de pleurésie. Sarcone donne généralement le nom de pleurésie, non pas aux affections de la plèvre, comme on le fait vulgairement, mais aux affections des parties sensibles de la poitrine, et le nom de péripneumonie aux affections du système vasculaire de la poitrine. Nous verrons ailleurs combien cette dénomination est fondée, et combien elle paraît d'accord avec les idées d'Hippocrate.

Mais, quoi qu'il en soit, Sarcone a donc connu, dans les maladies aiguës de poitrine, un état éminemment nerveux, qui se marque principalement par la violence et l'opiniâtreté de la douleur, qui est analogue à celui que Sydenham a connu, et par lequel il prétend que débutent très-généralement les constitutions épidémiques.

Cet état pleurétique, éminemment nerveux, analogue à cet état de maladie par un principe subtil et spiritueux, comme disait Sydenham, Sarcone le traite par des saignées copieuses faites au bras du côté de la poitrine affecté, et ensuite par des saignées locales avec les sangsues et les scarifications, par des fomentations émollientes et un peu anodines, telles que les décoctions de mauve, de fleurs de camomille, suffisante quantité de feuilles de ciguë, et un peu d'opium; par des boissons émollientes de mauves, d'orge et un peu de nitre; par l'usage des émulsions avec la graine de laitue et des graines de

en disant que ces constitutions dépendent seu-

---

pavot blanc dans de l'eau de fleurs de sureau, et lorsque cette pratique ne réussit pas promptement, il emploie des doses suffisantes d'opium, un grain d'opium fondu dans une once d'eau qu'il donne par tiers de trois en trois heures.

C'est à cet état de spasme marqué par la violence de la douleur, que se rapporte l'emploi de l'opium, qui ne convient point dans les maladies inflammatoires de poitrine décidées, mais qui convient éminemment, lorsque ces maladies inflammatoires, encore dans leur état d'imminence, doivent leur formation à l'état nerveux ou à l'état de douleur. Cette succession a été bien notée par Hippocrate, *peripneumonia à pleuritide*; ce qu'on ne doit pas entendre seulement de l'affection de la plèvre qui se porte au poumon, mais de l'état nerveux qui décide une affection décidément humorale.

C'est en ce sens que Martian disait que l'opium prévenait les fluxions en prévenant la disgrégation des humeurs, qu'il regardait comme cause de toutes les fluxions non simplement *nerveuses*, ou plutôt en prévenant l'irrégularité des mouvemens qu'il regardait comme la cause de cette disgrégation. « *Jam » patet ratio, propter quàm opium concoquere dicatur, Dios» coride, et quare medicamenta stupefacientia appellata, dis» tillationes miraculo quodam sistant et ex toto interdùm curent; » cùm enim per hæc humorum et spirituum motus sistatur, non » modo fluxiones compescunt, quæ in motu humorum consis» tunt, sed etiam prohibent disgregationem quæ est fluxionis » causa.* » (*Martian, De locis in homine, vers.* 145.)

Ces idées, dit l'illustre Sarcone, ne sont point les conséquences d'une vaine et inutile théorie; elles sont dignes de la plus sérieuse attention de tous les vrais médecins, tirées du sein de la nature même, et propres à fournir des vues utiles et de la plus grande importance pour la pratique. (Pag. 133, part. première.)

lement d'un principe subtil et spiritueux (1). Il attaque cet état par des délayans, des émolliens, des calmans, des narcotiques, quand il y a des douleurs vives, et sur-tout par des saignées, comme nous disions ci-devant que les saignées portées jusqu'à défaillance étaient si utiles dans la fièvre éphémère prolongée que nous avons regardée comme formant la nuance par

---

La différence que met Sarcone, et qui paraît fondée, c'est que la pleurésie est réellement plus nerveuse, et la péripneumonie plus décidément humorale. Il définit généralement la pleurésie, affection des parties sensibles de la poitrine; mais, quoi qu'il en soit de cette nomenclature, il a parfaitement décrit, sous ce nom, la pleurésie qui précède communément les maladies humorales, et qui répond à l'état que décrit Sydenham, ses caractères, ses moyens curatifs. Il se plaint, avec raison, que Triller n'a point connu la véritable indication de l'opium, qui se rapporte donc à l'état nerveux, marqué le plus généralement par l'intensité de la douleur.

(1) « *Porrò observandum quod epidemici omnes, ubi pri-* » *mum è naturæ sinu emergunt exiliuntque, quantùm ex eorum* » *phænomenis licet conjicere, principio magis spirituoso ac sub-* » *tili videntur inhærescere, quàm ubi jam magis adoleverint,* » *quoque magis ad occasum vergunt, eò magis in dies crassi* » *atque humorales fiunt.* » *(* Sydenham, pag. 110. *)*

C'est peut-être par les affections du système nerveux et nutritif (les affections rhumatismales, catarrhales,) que débutent les épidémies qui portent sur la tête vers l'équinoxe du printemps, et sur les intestins vers l'équinoxe d'automne. Sydenham disait que l'épidémie d'automne était la plus meurtrière, et l'on sait que la dyssenterie est affectée à l'automne.

laquelle la nature passe de la simple éphémère, qui est une affection nerveuse, à la fièvre continue inflammatoire.

A ce premier état des constitutions épidémiques succède un état plus décidément inflammatoire, qui tend enfin à un état bilieux (1). C'est ce qu'exprime Sydenham en disant que les constitutions épidémiques deviennent humorales à mesure qu'elles s'avancent (2). « *Quò diutiùs perseverat morbus, eò magis humoralis videtur.* »

Je viens de rassembler des faits qui prouvent que la diathèse bilieuse suit très-généralement la diathèse phlogistique ; nous verrons dans la suite que cette diathèse succède très-familièrement à la diathèse pituiteuse (3). Si nous considérons

---

(1) Les anciens s'appliquaient beaucoup aux recherches de cette espèce. Quelques philosophes modernes ont parlé de la chaîne qui lie entre elles toutes les productions de la nature ; mais chez la plupart, cette chaîne ne forme, pour ainsi parler, qu'une partie détachée de leur système, au lieu qu'elle formait la base du système des anciens philosophes théistes ou animistes, qui n'admettaient dans la nature, ni vide de forme, ni vide d'espace.

(2) C'est à ces constitutions annuelles qu'Hippocrate dit que le médecin doit s'attacher principalement pour le traitement heureux des maladies. « *Medicum sic adversus morbos instare oportet. Proùt unum quodque horum in corpore prævalet, juxtà tempus quod sibi ipsi maximè natura conveniens existit.* » (*De nat. hom.*, *n.o* 17. *Cornaro.*)

(3) Hipp., *De nat. hom.*, n.os 12 et suivans, Cornaro. Ce sont

l'ordre de cette succession, dans le cours d'une année, nous trouverons que la diathèse pituiteuse est affectée à l'hiver, la diathèse phlogistique au printemps, la diathèse bilieuse à l'été; nous avons déjà remarqué souvent, d'après les faits de pratique, que l'hiver affaiblit la tête, le printemps la poitrine, et l'été le bas-ventre.

On peut donc établir que, sous la constitution pituiteuse, les humeurs ont une tendance marquée vers la tête; et la cause finale ou l'utilité de cette tendance c'est d'en prévenir les effets en emportant, à mesure qu'ils se forment, les produits pituiteux par la membrane de Schneider. Dans l'hiver, les intestins sont aussi très-souvent affectés, comme nous l'avons dit ailleurs; mais on peut établir que ces affections sont généralement sympathiques.

On peut établir aussi que, dans la constitution phlogistique, les humeurs ont une tendance vers la poitrine et vers l'organe de la peau, afin de

---

là les constitutions annuelles qui peuvent devenir stationnaires par l'irrégularité des saisons et les qualités trop fortement dominantes de quelques-unes. Hipp., *id.*, n.º 16. « *In anno autem aliquandò hiems maximè viget, etc. Quicumque verò* » *morbus hæc tempora transgressus fuerit,* (si la constitution » d'une saison n'est pas détruite par les saisons suivantes qui » se comportent mal et qui n'amènent pas dans l'atmosphère les » changemens qu'elles devraient y amener,) *eum annuum fore* » *scire oportet.* » (*Stoll, aph.* 351, *aph.* 50.)

se charger d'une plus grande quantité d'air pur, qui, d'accord avec la chaleur, est le grand moyen de fluidité. Car, dans cette constitution, les humeurs paraissent pécher par épaississement, quoique, dans l'acte même de la fièvre inflammatoire, elles paraissent réellement plus fluides ; ce qui dépend, comme nous l'avons déjà dit, de la quantité de feu dont elles sont chargées.

Enfin, dans la constitution bilieuse, les humeurs ont une tendance marquée vers le bas-ventre ; et la véritable raison de cette tendance, c'est que le bas-ventre contient les organes appliqués à séparer les sucs bilieux.

Ces altérations successives que les saisons portent ainsi dans les humeurs, sont destinées à se tempérer mutuellement et à détruire ce que chacune a d'excessif. Hippocrate disait que les maladies de l'hiver se guérissaient dans l'été, et réciproquement ; c'est-à-dire, que la diathèse pituiteuse trouvait sa crise dans la diathèse bilieuse. « *Morbus qui hieme augetur æstate finire par est.* »

Vous pouvez lire sur cette constitution maladive, dans le cours total de la vie, la thèse de M. Richard, mon ami.

Je termine ici ce que j'avais à dire sur la constitution inflammatoire. Nous avons vu que cette constitution pouvait se compliquer avec cet état du système nerveux qui établit la cause réelle de la malignité, et qu'alors il faut être très-réservé

sur l'emploi des moyens décidément anti-phlogistiques. Une circonstance importante dont j'ai dû parler, mais qu'il est bon de répéter, c'est que cet état du système nerveux doit se présumer chez les personnes qui se sont livrées avec excès aux plaisirs de l'amour ; en sorte que cette erreur de régime est une des causes qui va le plus puissamment à contre-indiquer la saignée. Il ne faut pas se laisser tromper par le pouls, dit Piquer: souvent il paraît fort, quoique le système radical des forces soit entièrement épuisé; les remèdes qu'il convient d'employer alors sont les délayans combinés avec les fortifians, pris sur-tout dans la classe des bons alimens. Vous devez consulter à ce sujet Baglivi, *Praxis med.*, *lib. II*, *cap. IX*, et Michel de Heredia, Comm. sur les maladies épid. d'Hippocrate. Vous y trouverez des exemples de maladies chez des sujets épuisés par des excès, dans l'histoire de Nicodème d'Abdère, dixième malade, épid. III, et dans celle du jeune homme de Mélibée, seizième malade : « *In Melibeâ adolescens ex potu et multa* » *venere..... Multo tempore calefactus decubuit* » *abderæ Nicodemus ex venere et potu febre cor-* » *reptus......* »

SUPPLÉMENT DE L'ÉDITEUR.

D'après ce que j'ai déjà dit des méthodes de classification des fièvres et de leurs avantages respectifs (1), les fièvres inflammatoires qui, dans la méthode qu'a suivie Grimaud avec beaucoup d'autres nosologistes, ne sont qu'un genre de l'ordre des fièvres continues, doivent former un ordre complet. Dans cet ordre, sont comprises toutes les fièvres qui malgré les différences de leur type, paraissent de même nature et présentent les mêmes indications curatives. Les genres de cet ordre doivent se distinguer par les différences du type, les espèces d'après l'état de simplicité ou de complication de la maladie, d'après ses rapports avec les affections morbifiques qui peuvent s'y joindre; et chacune de ces espèces comprend encore beaucoup de variétés relatives aux différences individuelles de chaque fait particulier.

Grimaud, dans cette seconde partie de son Cours, a décrit avec assez de détail, comme on vient de le voir, la fièvre éphémère, l'éphé-

(1) Premier volume, introduction, pag. ccxliij.

mère prolongée, la fièvre inflammatoire en général et son traitement. Il a indiqué les principales modifications que doivent apporter dans ce traitement plusieurs circonstances importantes à remarquer. Mais il n'a parlé, ni des fièvres rémittentes, ni des fièvres intermittentes qui se présentent quelquefois avec les caractères de la fièvre inflammatoire, quoique ces deux sortes de types soient bien moins familiers à cette fièvre que le type continu.

Au sujet des fièvres inflammatoires réunies avec d'autres élémens, Grimaud a parlé seulement de la complication de cette fièvre avec l'état gastrique et de sa réunion avec la péripneumonie. Mais la fièvre inflammatoire est souvent unie, comme fièvre concomitante, à beaucoup d'autres inflammations, à d'autres affections locales, à des éruptions de différente nature. Elle peut se trouver compliquée avec des maladies de tous les genres. Elle est quelquefois un effet secondaire d'autres maladies.

Les exemples qu'a choisis notre auteur pour donner une idée de ces différences, l'ont conduit à établir à ce sujet les principes généraux qui doivent s'appliquer à tous les autres cas. Mais il reste à indiquer avec plus de détails quelles sont toutes ces différences, et à présenter le tableau général des modifications infinies que peut éprouver la fièvre inflammatoire, soit par les

variétés de ses causes, de ses caractères et de ses symptômes, soit par la diversité de ses combinaisons et de ses rapports avec d'autres affections maladives. Je dirai d'abord un mot de la fièvre éphémère.

Fièvre éphémère.

La fièvre éphémère ne devrait pas rigoureusement être placée dans l'ordre des fièvres inflammatoires. Cette fièvre, lorsqu'elle est simple et essentielle, ne s'accompagne d'aucun symptôme qui annonce une altération humorale quelconque, ni la présence d'aucune autre cause matérielle. Dans cet état de parfaite simplicité, elle est purement nerveuse, et les anciens la distinguaient par-là des fièvres qu'ils appelaient putrides ou dépendantes de quelque altération dans les humeurs (1).

La plupart des nosologistes qui ont pris pour base de la division des ordres des fièvres les différences des types, se sont conformés à cette doctrine des anciens en formant, dans l'ordre des fièvres continues, un genre particulier de fièvres éphémères qui se trouve ainsi séparé des fièvres inflammatoires et des autres fièvres dites humorales. Rivière (2) place ces fièvres éphémères dans

---

(1) *Galen, De differ. febr., lib. I, cap. VII.*

(2) *Prax. med., pag.* 284.

un ordre de fièvres simples qui comprend en même temps la synoque non putride ou éphémère prolongée, et la fièvre hectique. Le docteur Coray (1) admet une division analogue, mais plus méthodique ; il range ces mêmes fièvres dans un ordre particulier de fièvres nerveuses qu'il subdivise en hypertoniques et atoniques, plaçant dans la 1.re subdivision la fièvre éphémère et l'éphémère prolongée ; dans la seconde, la fièvre hectique et les fièvres éphémères malignes ou putrides, dont je parlerai bientôt.

Il paraît donc que la fièvre éphémère simple et essentielle appartient davantage à l'ordre des fièvres nerveuses qu'à celui des fièvres inflammatoires. Cependant, si les analogies ou les différences de la méthode de traitement sont toujours les plus importantes pour établir les distinctions nosologiques, la fièvre éphémère se rapproche beaucoup des fièvres inflammatoires.

Lorsqu'elle ne dure réellement que l'espace d'un jour, et qu'elle ne se complique d'aucun effet, d'aucun accident étranger, elle se guérit d'elle-même sans autre secours que le soin d'éloigner toutes les causes qui pourraient y ajouter quelque complication fâcheuse : ou plutôt cette fièvre n'est-elle même qu'un mouvement nécessaire pour rétablir l'ordre régulier des fonctions, que

---

(1) *Pyretol. synops.*, *p.* 24.

des causes extérieures ont troublé, sans introduire aucune altération maladive dans la manière d'être des solides ou des fluides.

Lorsque l'intensité de ces causes ou toute autre circonstance rend plus violens les symptômes de cette fièvre et sa durée plus longue, elle se change en éphémère prolongée, synoque non putride des anciens. Celle-ci dont M. Pinel n'a parlé que comme d'une variété des fièvres inflammatoires (1), présente tous les caractères de ces dernières dans leur premier temps ; et ces caractères sont l'effet d'un état d'orgasme et d'excitation vive des facultés vitales. La fièvre éphémère fournit donc alors en général les mêmes indications que les fièvres inflammatoires : indications que l'on remplit avec avantage par des boissons émollientes, et par des saignées plus ou moins répétées (2).

Il ne peut donc pas y avoir d'inconvénient à placer ces fièvres éphémères dans l'ordre des fièvres inflammatoires. Elles sont d'ailleurs les plus simples des maladies fébriles, et il est avantageux de commencer par elles l'histoire de ces maladies, ayant soin toutefois d'observer, comme je le dirai dans peu, que ces fièvres doivent passer dans des ordres différens, lorsqu'elles en présentent les caractères.

---

(1) Nosogr. philos., tom. I, pag. 15.

(2) Voy. Grimaud, tom. II, pag. 27.

Les fièvres éphémères essentielles, comme tous les autres genres de fièvres, peuvent être divisées en plusieurs espèces et présentent beaucoup de variétés. Elles peuvent être simples ou composées. Simples, elles ont des variétés nombreuses dont les principales se déduisent des différences des causes extérieures, et qui ont été considérées par les nosologistes comme autant d'espèces particulières. L'éphémère pléthorique de Sauvages (1), celle qui est l'effet de la suppression de la transpiration, celle qui suit une indigestion, et qu'Avicenne a appelé nauséative (2), celle qui est occasionée par l'impression du froid ou par celle de la chaleur, ou par un exercice violent, par l'impression d'un air humide, par les passions de l'ame, par des veilles, par des remèdes sudorifiques ou échauffans (3), sont ces espèces qui ne doivent être considérées que comme des variétés, et que quelques auteurs ont encore beaucoup plus multipliées.

Avicenne a poussé, par exemple, ces distinctions jusqu'à admettre autant d'espèces qu'il y a de passions différentes qui peuvent occasioner l'invasion de la fièvre éphémère. Il fait une espèce particulière de la fièvre éphémère,

---

(1) *Nosolog. method.*, *class.* 2, *ord.* 1, *g.* 1, *spec.* 1.

(2) *Idem idem*, *spec.* 2.

(3) *Idem*, *spec.* 3 *et* 4.

produite par la tristesse et par le chagrin, un autre de celle qui succède à la colère, d'autres de celles qui paraissent être l'effet de la joie, de l'espérance, de la crainte, etc.; et il établit des distinctions aussi subtiles au sujet de tous les autres genres de causes.

On a même compris parmi ces variétés des états qui ne méritent pas le nom de maladie. Ainsi Vogel range au nombre des fièvres éphémères cet état d'excitation qui présente tous les caractères de la fièvre, mais qui ne dure que quelques heures, ou même quelques instans, et qui est produit par l'attente de satisfaire un désir ardent; c'est ce qu'il appelle *ephemera amatoria* (1).

Sans nous trop arrêter à ces distinctions minutieuses, il est cependant évident, et l'on a dû s'en convaincre par ce qu'a dit Grimaud (2) du traitement de la fièvre éphémère, que cette fièvre ne présente pas les mêmes indications lorsqu'elle est déterminée par la suppression de la transpiration, par celle d'une hémorragie habituelle, par une indigestion, par une passion vive de l'ame, par l'impression de la chaleur, par un violent exercice, etc.

Mais encore indépendamment de ces variétés,

---

(1) *Definit. gener. morbor.*, *class.* 1, *ord.* 2, *g.* 3.

(2) Tom. II, chap. I, II.

la fièvre éphémère en présente de plus importantes. Il paraît que les fièvres de tous les ordres peuvent prendre la forme d'une fièvre éphémère, et l'on voit souvent cette fièvre dégénérer en d'autres fièvres plus graves, qui sont ou inflammatoires, ou bilieuses, ou catarrhales, ou nerveuses, selon la nature des causes qui ont donné lieu à la fièvre éphémère, ou les dispositions du sujet qui l'éprouve. Ainsi, chaque ordre de fièvres, dans une méthode exacte, devrait avoir un genre de fièvres éphémères, comme il a un genre de fièvres continues, un autre de fièvres rémittentes, un autre de fièvres intermittentes (1).

Une remarque importante au sujet de ces variétés des fièvres éphémères, c'est que les unes sont le degré le plus faible des fièvres de l'ordre auquel elles appartiennent, tandis que les autres en sont le degré le plus élevé, et s'accompagnent du plus grand danger. Lorsque des fièvres pestilentielles, putrides ou malignes, au lieu de parcourir tout le temps de leur durée ordinaire, se terminent dans le court espace de temps que l'on a pris pour caractère principal des fièvres éphémères, c'est le plus souvent parce que les causes de la maladie agissant avec plus de violence, où les forces de la vie étant moins capa-

(1) *Coray*, *Pyretol. synops.*, *p.* 26 ; Grimaud, tom. II, pag. 25.

bles de résister à leur action pernicieuse, la terminaison fatale de la fièvre suit de bien près l'instant de son invasion.

Ces fièvres éphémères pestilentielles, putrides ou malignes s'accompagnent donc, en général, d'un danger encore plus pressant que les autres genres de fièvres des mêmes ordres; tandis qu'au contraire les fièvres éphémères des autres ordres, inflammatoires, bilieuses, etc, sont en général des fièvres plus simples, moins dangereuses que les autres genres de ces ordres.

Ces différences majeures n'ont pu échapper aux médecins, et les fièvres éphémères pestilentielles, putrides ou malignes ont reçu des noms particuliers qui les distinguent des autres éphémères. Ainsi l'on a donné les noms de Suette (1), éphémère britannique (2), sueur anglaise (3), fièvre sudatoire (4), éphémère pestilentielle et contagieuse, etc. (5), à une fièvre que l'on a vu régner épidémiquement dans plusieurs pays, sur-tout en Angleterre, dont les caractères principaux sont une sueur excessive avec prostration complète des forces, et qui se distingue par-là essentiellement des autres

---

(1) Pinel, Nosograph. philosoph., tom. I, p. 351.

(2) *Ephemera britannica Schenkii; Observ. med.*, *p.* 763.

(3) *Willisii, Pharmac. rat., p.* 1, *sect. V, cap. III.*

(4) *Sennerti, De febribus, lib. IV, cap. XV.*

(5) *Fracastor, De morb. contag., lib. II, cap. V.*

fièvres éphémères, quoique sa durée ne soit pas en général plus longue que celle de ces dernières.

On a appelé fièvre éphémère gangréneuse une fièvre dont la durée est aussi très-courte, et qui est le plus souvent mortelle ; on en trouve un exemple dans les épidémies d'Hippocrate (1). Elle se déclare sporadiquement chez des sujets très-affaiblis ou cacochimes ; son symptôme le plus remarquable est la gangrène qui s'empare spontanément de quelqu'une des parties du corps. Burserius appelle éphémère putride par contagion, une fièvre dont il cite quelques exemples (2), qui, produite par les émanations putrides des cadavres, ou des malades atteints de fièvre putride, s'accompagne dès son début de tous les signes de putridité portés tout-à-coup au plus haut degré d'intensité, et qui donne la mort le premier ou le second jour de son invasion.

Toutes ces fièvres éphémères graves dont je me réserve de parler avec plus de détails dans les ordres auxquels elles appartiennent, doivent être distinguées avec soin des autres fièvres éphémères, et de toutes les fièvres avec lesquelles elles ont plus ou moins d'analogie. La moindre hésitation du médecin au sujet de leurs vrais carac-

---

(1) *Lib. I, ægrot.* 9 ; *Burserius, Instit. med. pract., t. I, p.* 281.

(2) *Lib. cit., t. I, p.* 301.

teres, et du choix des moyens propres à les combattre, peut devenir funeste, à raison de la rapidité de leur marche et du danger pressant dont elles s'accompagnent.

Les fièvres éphémères des autres ordres ne sont au contraire en général que des degrés plus faibles des fièvres de l'ordre auquel elles appartiennent; elles exigent le même traitement, proportionné à l'intensité de leurs symptômes. Si elles présentent quelque danger, c'est seulement lorsque changeant de nature, elles ont pris tous les caractères de ces mêmes fièvres : leur histoire se confond par conséquent avec celle de ces dernières, et il sera inutile de revenir sur ce sujet.

Au surplus, ce que je viens de dire des variétés de la fièvre éphémère doit s'appliquer également à l'éphémère prolongée, qui n'en diffère que par un plus haut degré d'intensité, et par une plus longue durée. L'éphémère prolongée dégénère quelquefois aussi en des fièvres d'un autre ordre, inflammatoires, bilieuses, pituiteuses, etc., selon les dispositions du sujet qu'elle attaque, ou les causes dont elle dépend. On l'a vue également se compliquer avec des accidens nerveux, et prendre les caractères des fièvres malignes ou putrides (1).

La fièvre éphémère ne peut pas se réunir à d'autres affections maladives sous des rapports

(1) *Burserius, loc. cit., p.* 321; *Storck, Ann. med. m. oct.*

aussi variés que les autres genres de fièvres. Elle est trop légère pour se compliquer avec une maladie aiguë, générale ou locale, un peu grave, sans que ses caractères ne soient entièrement effacés par ceux de cette dernière. Chez un sujet déjà atteint de maladie chronique, celle-ci ou s'oppose au développement de la fièvre éphémère, à raison de l'état de faiblesse du sujet, ou bien elle lui imprime le caractère de toute autre fièvre, à raison des altérations plus ou moins graves qu'elle a introduites dans la manière d'être des solides ou des fluides. La fièvre éphémère ne peut donc se présenter dans un état de complication avec d'autres maladies, que lorsque ces maladies sont elles-mêmes très-légères, et alors elle sert souvent de moyen de solution à ces indispositions, ou hâte leur guérison.

La fièvre éphémère ne se présente guère non plus comme fièvre concomitante; elle ne peut l'être que lorsqu'elle s'accompagne d'une affection locale purement nerveuse et peu grave. L'affection locale qui se joint le plus ordinairement sous ce rapport à la fièvre éphémère, est un état de spasme et d'irritation de l'épigastre, qui peut être, comme cette fièvre, l'effet d'une simple passion de l'ame, et qui se guérit par les mêmes moyens, les calmans et les délayans (1). D'autres

(1) *Coray, loc. cit.*, *p.* 31.

affections analogues se manifestant sur d'autres parties, accompagnent quelquefois aussi la fièvre éphémère, sont des effets des mêmes causes, et exigent le même traitement. Mais des affections locales plus graves développent nécessairement des fièvres de tout autre caractère; la fièvre, par exemple, ne peut point être une simple éphémère, lorsqu'elle se joint comme concomitante à une fluxion de poitrine, à une affection gastrique bilieuse, etc.....

Cette fièvre éphémère est souvent au contraire une fièvre symptomatique. Des affections locales qui ne s'accompagnent pas de fièvre concomitante, peuvent à raison du trouble qu'elles apportent dans quelques fonctions ou dans le système nerveux, occasioner, comme d'autres causes accidentelles, le développement de la fièvre éphémère; et cette fièvre qui est alors un effet symptomatique de l'affection locale qui l'excite, contribue souvent à la solution heureuse de cette dernière.

Telles sont l'éphémère que Frédéric Hoffmann appelle éphémère par inflammation locale, celle que développe une douleur plus ou moins vive, l'éphémère vulnéraire (1). Telles sont aussi celles que Sauvages appelle éphémère par luxation, par fracture, par contusion (2). Rivière (3) a placé

(1) *Oper. omn., cap. XIV.*

(2) *Loc. cit., spec.* 6.

(3) *Prax. med., p.* 284.

également parmi les éphémères symptomatiques, celle que développe souvent chez les nourrices cette affection particulière des mamelles que l'on nomme poil de lait, *arcoucel*, et qui est l'effet de l'impression de l'air ou de toute autre cause capable d'augmenter vicieusement la consistance du lait, d'en arrêter l'écoulement, de l'accumuler dans les mamelles. La fièvre de lait lorsqu'elle est dégagée de toute complication, et qu'elle est seulément l'effet du trouble qu'apporte momentanément dans les mouvemens toniques, l'ascension du lait au sein chez les nouvelles accouchées, est aussi une fièvre éphémère symptomatique (1).

Dans tous ces cas, la fièvre éphémère, tant qu'elle ne s'écarte pas de ses caractères naturels, n'exige rien de particulier dans son traitement, et ne s'oppose à l'emploi d'aucun des moyens indiqués par l'affection locale qu'elle accompagne. Mais c'est seulement lorsque cette affection locale est elle-même très-simple et peu intense, que la fièvre peut conserver les caractères de la fièvre éphémère et ceux d'une fièvre symptomatique. Les plaies, les inflammations locales, etc., lorsqu'elles sont considérables, ou qu'elles s'accompagnent de symptômes graves, développent en général une fièvre plus intense, qui est du nombre des concomitantes, et prend des caractères différens, selon les disposi-

---

(1) *Burserius*, *loc. cit.*, *p.* 381.

tions du sujet et les circonstances environnantes. Nous verrons, en parlant des fièvres inflammatoires concomitantes, ce qui distingue ces fièvres des éphémères symptomatiques dont je viens de parler.

Enfin, on voit quelquefois des fièvres éphémères qui semblent appartenir aux intermittentes, parce qu'elles reparaissent plusieurs fois périodiquement aux mêmes époques. Mais le retour de ces fièvres doit alors être attribué à celui des causes qui les produisent. Ainsi il arrive quelquefois chez les jeunes personnes, que l'éruption des règles détermine, à chaque révolution menstruelle, une fièvre éphémère qui trouve sa crise naturelle dans cet écoulement. Cette fièvre observée par Valescus de Tarente, par Ramazzini, par Freind, a reçu le nom de fièvre éphémère menstruelle. On doit attribuer également à des causes qui se renouvellent à des époques plus ou moins régulières, celle qui revient tous les quinze jours, et que Sauvages a appelé éphémère dichomène (1), celle qui revient tous les ans, et dont Grimaud a donné un exemple (2).

Fièvres inflammatoires.

Dans les méthodes de la plupart des nosologistes, les fièvres inflammatoires se trouvent confon-

---

(1) *Sauvages, loc. cit., spec.* 8, 9, 11.
(2) Tom. II, pag. 12.

dues avec des fièvres très-différentes par leur nature. Dans le genre synoque de Sauvages, par exemple, on trouve réunies comme espèces de ce genre, des fièvres inflammatoires, des fièvres bilieuses, des fièvres pituiteuses, des fièvres putrides, des fièvres malignes. La même confusion se trouve dans les autres genres; de sorte qu'il faut parcourir tous les ordres et tous les genres de ces méthodes, pour découvrir toutes les espèces et toutes les variétés des fièvres inflammatoires.

Dans la méthode que nous allons suivre, toutes ces fièvres se trouvent au contraire réunies dans un seul ordre. Cet ordre comprend trois genres ; celui des fièvres inflammatoires continues, celui des fièvres inflammatoires rémittentes, celui des fièvres inflammatoires intermittentes. Chacun de ces genres se divise en espèce simple, espèces concomitantes, espèces symptomatiques, espèces compliquées; chacune de ces espèces a un grand nombre de variétés.

Fièvres inflammatoires continues.

Les fièvres de ce genre ne sont qu'une partie des fièvres synoques putrides des anciens, c'est-à-dire, des fièvres continues que les anciens regardaient comme dépendantes d'une altération dans les humeurs, susceptible de coction (1). Elles ont

---

(1) Voy. Introd. du premier volume, note de la pag. ccxlvj.

été nommées par les modernes, tantôt fièvres synoques putrides, d'après cette manière de voir des anciens (1); tantôt fièvres synoques non putrides, pour les distinguer des fièvres essentiellement putrides, dans le sens moderne de ce mot (2). On leur a donné aussi les noms de fièvres simples continues (3), fièvres aiguës simples (4), fièvres continues bénignes sporadiques (5), fièvres inflammatoires simples (6), fièvres aiguës sanguines (7).

Ces fièvres inflammatoires continues, lorsqu'elles existent simples et sans affections locales, ont la plus grande analogie avec la fièvre éphémère prolongée. La plupart des dénominations dont je viens de parler, si l'on en excepte celle de fièvre synoque

---

(1) *Nic. Pisonis, De febr. cogn. et cur., lib. I, cap. IV, Fernelii, Pathol., lib. IV, cap. V; Sennert, De febrib., lib. II, cap. XI; Bellini, Juncker, Boerhaave, De cognosc. et cur. morb.*, §. 730.

(2) *Hoffmann, Med. ration. system., tom. II, lib. III, cap. I; Stoll, aphor. De cogn. et cur. febr., p.* 12; *Cullen, Selle, Rudim. pyret., p.* 106.

(3) *Lieutaud, Synops., lib. I, sect. I.*

(4) *Storck, Ann. med., pars. II, p.* 15; Quesnay, Des fièvres, tom. II, pag. 289.

(5) Le Roy, Mémoire sur les fièvres aiguës.

(6) *Huxham, De aëre et morb. epidem., t. II, p.* 15; *Selle, Pinel.*

(7) Hoffmann.

putride, ont servi à désigner des fièvres éphémères prolongées, comme des fièvres inflammatoires : et il est souvent difficile de distinguer ces fièvres l'une de l'autre dans les descriptions qu'en ont donné les auteurs.

Telle est sur-tout l'espèce continente inflammatoire de Selle, qui peut se rapporter également à ces deux sortes de fièvres. M. Pinel a mieux distingué l'éphémère prolongée de la véritable inflammatoire ; mais il n'a considéré la première que comme une variété de la seconde (1).

D'après la doctrine de Galien qui regardait la fièvre éphémère prolongée comme purement nerveuse, et la fièvre inflammatoire comme dépendante d'une altération particulière du sang et des humeurs, ces deux sortes de fièvres doivent être essentiellement distinctes par la nature de leurs causes. Mais si l'on considère que cette altération du sang et des humeurs est très-peu connue en elle-même ; que les principaux caractères de la fièvre inflammatoire simple, dégagée de toute complication, comparés à ceux de la fièvre éphémère prolongée, ne présentent d'autres différences que celles d'un plus haut degré d'intensité et d'une plus longue durée ; qu'elles cèdent en général à la même méthode de traitement, on peut

---

(1) *Nosogr., t. I, p.* 15.

penser qu'elles ne dépendent pas de causes si essentiellement différentes.

Ce serait ici le lieu de décrire les caractères auxquels on doit reconnaître les fièvres qui appartiennent au genre des inflammatoires continues. Mais cet objet a été traité avec assez de détail par Grimaud : je dois me borner à faire distinguer les espèces et les variétés de ce genre.

Fièvre inflammatoire continue, simple.

Dans cette espèce simple, tous les caractères de la fièvre inflammatoire doivent se développer de la manière la plus évidente et la plus complète, sans mélange d'aucun symptôme étranger. On ne peut par conséquent l'observer que chez des sujets jeunes, vigoureux, d'un tempérament sanguin et au milieu de toutes les circonstances, à la suite de toutes les causes les plus propres à introduire dans l'état des forces, dans la manière d'être des solides et des fluides, les modifications particulières qui sont les causes essentielles de la fièvre inflammatoire.

Parmi les causes nombreuses qui concourent à la production d'une maladie, il est rare qu'il ne s'en trouve quelqu'une qui lui ajoute des complications, et les espèces simples de tous les genres de fièvres sont par conséquent toujours celles qui se présentent le plus rarement à l'observation. On

ne trouve des exemples de celle dont je parle, que parmi les descriptions de quelques maladies particulières et sporadiques (1).

Pendant le règne des constitutions médicales ou des grandes épidémies, dont les causes tendent à produire des fièvres inflammatoires, ces fièvres ne se présentent dans leur état de simplicité que chez les sujets assez heureusement constitués pour n'apporter aucune disposition maladive dont les effets se compliquent avec ceux de la constitution ou de l'épidémie régnante. Les causes de ces constitutions ou de ces épidémies, sont d'ailleurs le plus souvent elles-mêmes composées de plusieurs élémens; leur action se combine souvent avec celle de beaucoup d'autres causes : et l'on ne doit pas être étonné, d'après cela, de trouver dans les descriptions des épidémies de fièvres inflammatoires, que ces fièvres ne se sont jamais présentées dans un état de parfaite simplicité.

Hoffmann nous a transmis l'histoire d'une épidémie de ce genre, dont les caractères participaient de ceux de la fièvre inflammatoire, et de ceux de la fièvre catarrhale. Stoll en a observé une qui était inflammatoire putride (2). Sydenham, en

---

(1) *V. Hippocrat., Epidem., lib. III, œgrot.* 6 ; *Galen., Method. med., lib. IX*; *Forestus, lib. I, observ.* 11, 14, 15; *Stahl, Colleg. casual.*; *Pinel, Med. clin.*

(2) *Rat. med., t. III.*

parlant de la fièvre inflammatoire qui se déclare à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, remarque que cette fièvre n'est le plus souvent qu'intercurrente ; qu'ainsi elle est plus ou moins altérée dans sa nature et dans ses symptômes par l'épidémie régnante ; qu'elle existe rarement parfaitement simple, et qu'elle dégénère souvent en fièvre putride, sur-tout lorsqu'elle est traitée par des remèdes échauffans (1).

Quoiqu'il paraisse que la fièvre inflammatoire continue simple doive se présenter toujours exactement avec les mêmes caractères, cette exactitude rigoureuse ne se trouve point dans la nature. Il existe toujours entre les maladies de la même espèce des différences plus ou moins remarquables, qui en constituent les variétés, et exigent souvent des modifications importantes dans le traitement.

Ces différences sont relatives ou aux causes diverses qui peuvent déterminer la production de la maladie, ou à la manière d'être, aux dispositions particulières de l'individu qui l'éprouve, aux différences de l'âge, du sexe, du tempérament ; ou bien sans pouvoir être attribuées à aucune de ces circonstances, elles se manifestent dans les symptômes de la maladie, soit par leur degré d'in-

---

(1) *Sydenham, Oper. med., t. I, p.* 348 ; voy. Grant, Recherches sur les fièvres, tom. III, introduct., pag. 13.

tensité, soit par la prédominance respective de quelques-uns d'entre eux.

Parmi les variétés fondées sur les différences des causes occasionelles, il faut compter celles qui forment dans la nosologie de Sauvages les espèces suivantes : 1.° synoque pléthorique, qui est la fièvre sanguine d'Avicenne, la synoque simple de Frédéric Hoffmann, la synoque sanguine de Sennert, qui succède à la suppression d'une hémorragie habituelle, et dans laquelle la force, la vélocité, la plénitude du pouls, la rougeur de la face et des yeux, le battement des artères temporales, une respiration fréquente et accélérée annoncent que la pléthore est la cause principale, l'élément le plus important de la maladie, et indiquent des saignées proportionnées à l'intensité des symptômes ;

2.° La synoque hyémale qui est l'effet de l'impression du froid, et qui se complique souvent de symptômes de catarrhe ;

3.° La synoque spermatique que l'on a observée chez des religieux, qui est l'effet d'une manière de vivre trop chaste et trop peu active, jointe à une nourriture succulente, et qui s'accompagne de veilles opiniâtres, de tristesse, etc.

Ces sortes de variétés pourraient être très-multipliées, comme nous l'avons vu en parlant de la fièvre éphémère. Il est des fièvres inflammatoires qui succèdent à des passions vives de l'ame, d'autres à un exercice violent, à la sup-

pression d'une évacuation habituelle, à des boissons ou à des alimens échauffans, à des lésions extérieures, etc. Mais toutes ces différences considérées seules, sont peu importantes par elles-mêmes; elles ne le deviennent que lorsqu'elles apportent quelque modification dans les symptômes, la marche et les caractères essentiels de la maladie; et l'influence des causes extérieures à cet égard, n'étant pas constante, c'est principalement d'après ces modifications, lorsqu'elles existent, que l'on doit distinguer les variétés.

Les différences relatives à la manière d'être des individus atteints de fièvre inflammatoire, à l'âge, au sexe, au tempérament, sont encore des causes fréquentes des variétés de ces fièvres. Lors même qu'elles n'apportent aucune modification sensible dans les phénomènes de la maladie, ces différences fournissent souvent des indications particulières qui doivent toujours être prises en considération dans le traitement; et les plus importantes sont celles qui se rapportent à l'état des forces du malade. Ainsi, lorsque les forces sont affaiblies, soit que cette faiblesse tienne à la constitution ou à l'âge du malade (1), ou qu'elle soit l'effet de causes antécédentes, il faut être très-réservé sur l'emploi de la saignée; on a vu même quelque-

---

(1) Voy. Grimaud, tom. II, chap. V.

fois dans ces cas les hémorragies spontanées avoir des suites funestes (1).

Dans les cas ordinaires, ces hémorragies spontanées doivent être respectées comme étant un des moyens les plus efficaces que la nature emploie pour amener une solution critique et heureuse de la fièvre inflammatoire. Quelquefois cependant, lors même que cette évacuation est avantageuse pour la maladie, elle peut avoir des suites fâcheuses à raison de l'état dans lequel se trouve le sujet. Ainsi, chez les femmes enceintes, cette hémorragie, si elle se fait par l'utérus, peut être une cause d'avortement, comme l'a observé Hippocrate (2); et l'on doit par conséquent tâcher de prévenir, s'il est possible, cet accident malheureux, en changeant la direction des mouvemens de la nature, et remplacer l'évacuation qu'elle prépare par des saignées faites au bras.

Il arrive quelquefois que le pouls paraissant petit, opprimé et faible, les forces abattues, leur action languissante, on peut croire, si l'on se laisse abuser par ces apparences, que la saignée et les remèdes anti-phlogistiques, sont essentiel-

---

(1) *Ballonii, Oper. omn., t. II, p.* 397 ; Grimaud, t. II, p. 158.

(2) *Epid., lib. VII, sect. III*; Piquer, Traité des fièvres, pag. 193.

lement contre-indiqués par cet état des forces (1); tandis qu'au lieu d'être véritablement altérées et résoutes, comme dans les fièvres ataxiques ou malignes, les forces sont seulement opprimées par quelque obstacle qui s'oppose au développement de leur action. Cet obstacle dans les fièvres essentiellement inflammatoires et simples est le plus souvent la pléthore elle-même; dans d'autres cas, on peut l'attribuer à l'état spasmodique, à l'affection locale d'un organe qui gêne ou suspend quelques fonctions importantes. Il suffit de détruire cet obstacle quel qu'il soit, pour que les forces reprennent leur activité: ainsi dans les fièvres inflammatoires, la saignée, quoiqu'elle soit en apparence contre-indiquée, est le remède le plus utile. Après qu'elle a été pratiquée, le pouls se relève, et tous les symptômes de la maladie prennent les caractères d'activité qui leur sont propres.

Pour distinguer ces cas de ceux dans lesquels les mêmes symptômes sont l'effet d'une véritable faiblesse, on doit faire une recherche attentive des causes qui ont précédé l'invasion de la maladie (2) et des symptômes qui l'accompagnent.

---

(1) *Huxham, De aër. et morb. epid., t. II, p.* 19, 131.

(2) *Vallesius, Comm. in lib. III; De vict. rat. in morb. acut., p.* 72; Barthez, Nouv. élém. de la science de l'homme, tom. II, pag. 181.

Chez un jeune homme vigoureux, d'un tempérament sanguin, qui n'aura été soumis à aucune cause d'affaiblissement, on ne puisse pas soupçonner un état de véritable abattement et de prostration des forces, surtout, si parmi les symptômes, il en est que l'on ne peut attribuer qu'à un état pléthorique, tels que la rougeur et le gonflement de la face, la vîtesse de la respiration, l'état du pouls qui, malgré sa petitesse et sa lenteur, est dur et concentré, etc.

Mais encore, indépendamment de toutes ces variétés dont on peut trouver les raisons dans des causes connues, occasionelles, prédisposantes ou formelles de la maladie, la fièvre inflammatoire en présente souvent d'autres dont on ne peut point rendre raison, qui ne se manifestent que dans les symptômes, et qui consistent ou dans la prédominance relative de quelqu'un de ces symptômes, ou dans le degré d'intensité de tous les caractères de la maladie.

Dans le premier cas, ou lorsque l'un des symptômes de la maladie acquiert une intensité dangereuse, et si cet effet ne peut être attribué à aucune complication, à aucun élément étranger à la nature de la maladie, on doit combattre directement le symptôme dominant par des modifications convenables apportées dans le traitement.

Ainsi, la fièvre inflammatoire étant toujours

parfaitement simple, la douleur de tête, l'insomnie ou l'assoupissement, les nausées, la chaleur, la gêne de la respiration qui en sont des symptômes ordinaires, peuvent, dans quelque cas, prendre l'un ou l'autre en particulier, un plus haut degré d'intensité que les autres symptômes, donner à la maladie une apparence différente de celle qu'elle présente ordinairement, et fournir des indications particulières.

Si, par exemple, la douleur de tête est violente, on rendra la saignée révulsive ou dérivative selon le temps de la maladie, en la pratiquant aux extrémités inférieures ou plus près de la tête, ou sur la tête elle-même. La saignée du bras est particulièrement indiquée contre l'oppression et l'embarras de la respiration. Des boissons délayantes et acidules, des potions calmantes et anti-spasmodiques sont indiquées par l'état de spasme de l'estomac, qui est la cause des nausées, des anxiétés dans la région précordiale, etc.

Mais ces modifications dans le traitement ne suffisent pas, lorsque ces différences ou autres analogues tiennent à des causes particulières qui changent la nature de la maladie ; et les nosologistes ont souvent confondu toutes ces différences. Sauvages a compris parmi les fièvres inflammatoires des fièvres qu'il a appelées synoque soporeuse, synoque sudatoire, synoque catarrhale, synoque putride, synoque ardente, etc.

Ces espèces appartiennent évidemment à d'autres ordres, comme nous le verrons dans la suite (1): et l'on doit rapporter aux espèces concomitantes des fièvres inflammatoires, celles que le même nosologiste appelle synoque pleurétique, synoque dyssentérique, synoque varioleuse, etc.

Enfin, il est des variétés qui ne dépendent que des différences du degré d'intensité des symptômes de la maladie en général. Sans changer de nature, une maladie peut être plus ou moins violente; et les différences qu'elle présente à cet égard sont toujours importantes à remarquer. C'est souvent d'après ces différences bien appréciées, que l'on doit déterminer si la nature seule peut suffir à amener une terminaison heureuse de la maladie, ou si l'art doit venir à son secours, et l'aider par des remèdes plus ou moins actifs. Ainsi, lorsque la fièvre inflammatoire simple n'a qu'un degré moyen d'intensité, on peut espérer de la voir se guérir spontanément; on n'a besoin que de prescrire une diète convenable, quelques boissons délayantes, et d'écarter les causes qui pourraient troubler la marche naturelle de la maladie. Mais il faut dans les cas contraires modérer l'intensité des symptômes, en combattre les causes par des saignées et par tout l'appareil des moyens anti-phlogistiques; il faut savoir proportionner

---

(1) *Burserius, Instit. med. pract.*, *t. I*, *p.* 340.

ces moyens à la violence de la maladie ; et il y a à ce sujet un grand nombre de nuances que le médecin exercé doit savoir distinguer.

On a cru que la fièvre inflammatoire pouvait prendre quelquefois une marche chronique (1): et en effet on observe assez souvent des maladies chroniques avec fièvre, qui présentent des indications analogues à celles de la fièvre inflammatoire. Mais alors la fièvre est ordinairement liée à une inflammation lente ou chronique de quelque organe, dont elle est un effet symptomatique. De sorte que, quoiqu'il existe dans ces cas une maladie chronique inflammatoire avec fièvre, cette fièvre n'est pas pour cela une fièvre inflammatoire, elle appartient à l'ordre des fièvres nerveuses, lentes et symptomatiques, qui ne peuvent être efficacement combattues que par les remèdes indiqués contre la maladie dont elles dépendent.

On pourrait encore considérer comme constituant des variétés particulières de la fièvre inflammatoire simple, les terminaisons différentes qu'elle peut affecter. Chacune de ces terminaisons a des signes et des effets qui lui sont propres. Les crises par les hémorragies, par les urines, par les sueurs, qui sont les terminaisons favorables les plus

---

(1) *Stoll, Aphor. de cognos. et cur. febr.*, *p.* 11 ; Grimaud, tom. II, pag. 88.

ordinaires de ces maladies, ont leurs signes particuliers, qui établissent autant de variétés dans les caractères extérieurs de la maladie, qui servent à prévoir les crises qui se préparent et à indiquer les moyens nécessaires pour les favoriser.

Lorsqu'au contraire la maladie tend vers une terminaison funeste, cette tendance est encore annoncée par des signes qu'il n'est pas moins important de bien distinguer. Ces terminaisons funestes, lorsque l'on ne peut les attribuer à aucune complication étrangère à la nature de la maladie, peuvent être comparées comme l'a montré Grimaud (1), aux divers modes de terminaisons fâcheuses des inflammations locales. Dans ces cas, on a trouvé quelquefois après la mort les viscères recouverts d'une matière puriforme, analogue à celle qui se forme dans les inflammations locales; et cette matière occupe principalement les organes du système lymphatique (2). Le défaut de crises nécessaires, la violence de quelques symptômes prédominans, ou l'intensité de la maladie sont souvent les causes de ces terminaisons funestes de la fièvre inflammatoire; mais plus souvent encore ces terminaisons sont dues à des complications qui font dégénérer la maladie et en changent la nature.

Un traitement peu convenable, et sur-tout

(1) Chap. VIII et XI.

(2) Hewson, Recherches sur le système lymphatique.

l'emploi de remèdes échauffans, des écarts dans le régime, des passions de l'ame et beaucoup d'autres causes accidentelles, les dispositions même du malade, l'idiosyncrasie de ses humeurs, l'état de ses forces qui, usées par les premiers effets de la maladie, ne peuvent se soutenir jusqu'à la fin dans le degré d'activité nécessaire, sont des causes fréquentes de ces dégénérations. Il est même des fièvres de différente nature qui ont, dans leur principe, la plupart des caractères des fièvres inflammatoires. Dans tous ces cas, la fièvre inflammatoire présente donc à diverses époques de sa durée, des différences d'autant plus importantes à remarquer, qu'elles nécessitent de grands changemens dans la méthode de traitement. Ainsi l'on voit des fièvres inflammatoires dégénérer en fièvres putrides, en fièvres bilieuses, en fièvres nerveuses. On voit quelquefois cette fièvre, lorsqu'elle existe seule dans le principe, se combiner avec des affections locales plus ou moins graves. Mais on ne peut point considérer ces changemens comme de simples variétés. Dès qu'ils ont eu lieu, la maladie appartient à une autre espèce, à un autre genre ou même à un autre ordre.

Espèces concomitantes.

La fièvre inflammatoire qui, à l'exception des fièvres éphémères, est la plus simple de toutes

les fièvres, doit se joindre comme fièvre concomitante à beaucoup d'affections locales. Chez un sujet jeune, bien constitué, et chez lequel rien ne trouble l'action régulière des forces de la vie, les affections locales dont les causes sont assez graves pour exciter le développement de la fièvre, doivent s'accompagner d'une fièvre inflammatoire. Cette fièvre est celle dans laquelle les mouvemens de la nature tendent le plus directement à détruire les causes qui l'excitent; on l'a regardée avec raison dans beaucoup de cas, comme une fièvre salutaire et dépuratoire : et lorsqu'elle est maintenue dans un degré modéré d'intensité, elle contribue souvent à la solution heureuse des affections locales qu'elle accompagne.

Ces affections sont très-différentes par leur siège, par leurs symptômes, par leur nature. Il résulte de leur combinaison avec la fièvre inflammatoire, un grand nombre d'espèces différentes qui ont encore chacune beaucoup de variétés. Les plus simples de ces espèces sont celles qui se forment de la réunion de la fièvre inflammatoire avec une affection locale de même nature ou également inflammatoire. Toutes les inflammations des parties extérieures du corps, celles sur tout qui ont leur siège sur quelque organe intérieur, pour peu qu'elles soient intenses, sont accompagnées de fièvre; la fièvre inflammatoire existe même rarement sans être

unie à quelqu'une de ces affections; et Morton n'a donné ce nom de fièvre inflammatoire qu'à celles qui sont ainsi réunies à des inflammations locales.

On a vu par ce que Grimaud a dit de la péripneumonie inflammatoire, comment ces affections locales doivent modifier l'emploi des remèdes indiqués par la fièvre. C'est dans ces cas que la saignée est utile non-seulement pour diminuer la pléthore sanguine, mais encore, comme révulsive ou dérivative. Des topiques plus ou moins calmans ou émolliens, ou répercussifs doivent être, comme on l'a vu, appliqués sur la partie affectée, et diversement modifiés selon le temps et la violence de cette affection, et encore selon la nature et les fonctions de l'organe qui en est le siège. On doit encore ajouter à ces moyens et à tous ceux qu'indique la fièvre, les remèdes les plus propres à favoriser les crises qui sont particulières à l'organe malade, comme, par exemple, l'expectoration dans les fluxions de poitrine.

Pour indiquer toutes les différences que doivent indiquer dans le traitement, celles des organes dont l'inflammation s'accompagne de fièvre inflammatoire, il faudrait entrer dans des détails infinis, et qu'il est impossible de rassembler ici. On doit chercher des lumières à cet égard dans les ouvrages qui traitent en particulier de ces af-

fections locales. Tout ce que l'observation et l'expérience ont appris au sujet du traitement du phlegmon et de l'érysipèle, de l'ophtalmie, de l'angine, de la pleurésie et de la péripneumonie, de l'inflammation du cerveau et de ses membranes, de celles de l'estomac, du foie, des intestins, de la vessie, etc., en un mot de l'inflammation de toutes les parties du corps; tous ces résultats de l'expérience, dis-je, sont applicables au traitement des fièvres inflammatoires concomitantes, selon que l'une ou l'autre de ces affections locales est l'élément qui se joint à cette fièvre. Les indications fournies par la fièvre elle-même, doivent cependant faire toujours la base principale du traitement. Il s'agit sur-tout, pour amener une solution heureuse de la maladie, de maintenir cette fièvre dans un degré d'intensité convenable, de favoriser ses crises naturelles, de prévenir les dégénérations fâcheuses vers lesquelles elle peut tendre : et cette fièvre concomitante peut présenter toutes les variétés de la fièvre inflammatoire simple, exiger par conséquent les mêmes modifications dans son traitement.

Mais encore indépendamment de ces variétés particulières à la fièvre, et de celles qui se rapportent au siège de l'affection locale, il en est de très-importantes à remarquer, et qui sont relatives aux caractères et à la nature de cette

même affection locale. En effet, ces affections peuvent différer entre elles à raison de leur degré d'intensité, de leurs symptômes prédominans, de leur tendance vers certaines terminaisons, à raison des différences de l'âge, du sexe, du tempérament du malade.

Enfin, comme l'avait déjà observé Galien (1), les inflammations ne sont pas toutes de même nature; elles présentent dans leurs caractères extérieurs, des différences qui doivent en faire supposer d'analogues dans leurs causes essentielles. Grimaud a judicieusement remarqué à ce sujet(2), que chaque partie vivante est susceptible d'autant d'affections différentes qu'il y a d'espèces différentes de fièvres, et que la nature de ces affections locales doit être exclusivement étudiée dans le génie de la fièvre concomitante.

Ainsi une inflammation locale quoique fixée sur le même organe, n'est pas toujours pour cela une maladie de même nature et qui exige le même traitement. La péripneumonie qui vient d'une violente inflammation des poumons, a dit

---

(1) *Quippè jam ostendimus omnem inflammationem ex afluente fieri sanguine. Quà propter si biliosus fuerit sanguis, flavum aut pallidum erit sputum : si pituitosus et spumans, candidum : si melancholicus, aut nigrum, aut lividum. Galen., De loc. affect., lib. II.*

(2) Tom. II, pag. 53.

Huxham (1), est une maladie toute différente et qui demande un traitement différent de celui de l'obstruction des poumons causée par une matière pituiteuse, comme dans la *peripneumonia notha* de Sydenham ; et celle-ci doit être encore traitée différemment que celle qui dépend de la fluxion d'une matière claire et âcre sur le poumon.

La fièvre concomitante est ce qui va le plus directement à faire connaître ces différences des inflammations locales qu'elle accompagne. En général, cette fièvre et l'inflammation locale sont de même nature, à moins cependant que celle-ci ne dépende d'une cause matérielle particulière qui, sans influer sur le caractère essentiel de la fièvre, fournit pour le traitement de l'affection locale des indications différentes.

Ainsi, les causes générales qui donnent à la fièvre le caractère des fièvres inflammatoires, ou ceux des fièvres bilieuses, des fièvres pituiteuses, putrides, etc., ces causes communiquent nécessairement les mêmes caractères aux inflammations locales qui se déclarent en même temps. Mais si quelqu'autre cause particulière se joint à celles-ci pour modifier l'affection locale sans intéresser la fièvre ou l'affection générale, ces deux affections ne sont plus de même nature, quoique toujours liées entre elles par les rapports

---

(1) Essai sur les fièvres, pag. 225.

les plus intimes, et quoique les indications fournies par la fièvre soient toujours les plus importantes. Car cette fièvre exerce toujours une influence également puissante sur la marche et sur les terminaisons de l'affection locale quelle qu'elle soit.

Les causes dont je veux parler sont celles dont l'action irritante portée sur un organe quelconque, y détermine une inflammation, laquelle, indépendamment des indications fournies par toutes les inflammations en général, présente encore celle d'enlever ou de détruire, s'il est possible, la cause qui l'a produite et qui l'entretient. Ainsi, une lésion organique plus ou moins connue de la partie malade, le transport fluxionnaire ou métastatique d'une matière morbifique, ajoutent anx indications générales de l'inflammation et de la fièvre inflammatoire concomitante, celle d'attaquer directement la cause matérielle de la première de ces affections.

La répercussion imprudente des maladies cutanées habituelles, qui le plus ordinairement est suivie d'affections chroniques avec fièvre lente (1), détermine quelquefois aussi des affections ou inflammations aiguës avec fièvre. On a vu la pleurésie, la péripneumonie, succéder à la réper-

---

(1) Mémoires de l'académie des sciences, 1703, pag. 20; *Lorry, De morb. cutan.*, *p.* 247, 307; *Haller, In nov. comm. Goett. VIII, n.°* 4; Journal de médecine, août 1789, Souville.

cussion des dartres (1) et de la gale (2). Le rhumatisme (3), la goutte (4) sont sur-tout très-souvent les causes d'inflammations des organes intérieurs, auxquelles la fièvre inflammatoire se joint comme fièvre concomitante.

Dans tous ces cas, une des indications principales est de simplifier la maladie en rappelant par des moyens convenables la cause qui l'entretient, au siège qu'elle occupait d'abord ; en joignant aux remèdes indiqués par la nature de

---

(1) *Lorry, loc. cit., p.* 311; Gardane, Gazette de santé, 1773, pag. 28.

(2) Quoiqu'il paraisse que, dans les cas les plus ordinaires, la gale n'est qu'une affection locale de la peau et dépendante de la présence d'un insecte (*acarus scabiei*,) cependant tous les faits ne sont pas d'accord avec cette théorie. On ne peut pas se refuser à l'évidence des faits qui prouvent que cette maladie est dans plusieurs cas la crise d'autres maladies, que sa guérison trop prompte et opérée par les seuls topiques, est souvent suivie de maladies graves. Il faut donc bien distinguer la gale simple et récente prise par contagion, de la gale critique, de celle qui par son ancienneté ou par sa nature tient à un vice particulier des humeurs : et c'est dans ce dernier cas que la répercussion de la gale peut devenir la cause de maladies aiguës plus ou moins graves. (*Zacutus Lusitanus, Prax. histor., lib. VIII, obs.* 19 ; *Ramazzini, Constitut. epid. Mutinensis, pag.* 42 ; *Lorry, lib. cit., p.* 230.)

(3) Barthez, Traité des maladies goutteuses, liv. II, chap. VII, tom. I, p. 123 ; Grimaud, t. II, pag. 232 et suiv.

(4) Barthez, *ibid.*, liv. III.

la fièvre et par les mouvemens de la nature, ceux dans lesquels l'expérience a fait reconnaître quelque propriété spécifique contre cette cause : et le traitement de ces sortes de maladies est toujours difficile, parce qu'il faut en même temps satisfaire à plusieurs indications, parmi lesquelles il s'en trouve quelquefois qui se contrarient.

La fièvre puerpérale, sur la nature de laquelle on a tant disputé, peut, dans quelque cas, être rangée parmi les fièvres inflammatoires concomitantes dont je parle. Cette fièvre présente quelquefois tous les caractères des fièvres inflammatoires, et est unie à un état d'inflammation des viscères abdominaux, occasioné et entretenu par la fluxion de la matière laiteuse ou de celle des lochies sur ces organes. Dans ces cas, qui ne sont pas à la vérité les plus ordinaires (1), on ne peut calmer la violence des

---

(1) Grimaud, tom. III, chap. X.

La fièvre puerpérale n'est pas, comme l'ont pensé quelques auteurs, une fièvre *sui generis* et toujours de même nature. (*Selle*, *Rudim. Pyret.*, *p.* 283; *Med. clin.*, *t. II*, *p.* 211.) Elle se présente souvent avec des caractères différens, et elle a ordinairement ceux de l'épidémie régnante. Kirkland l'a vue tantôt avec les caractères de la fièvre inflammatoire, tantôt avec ceux des fièvres putrides. Finke et Stoll l'ont observée avec tous les caractères des fièvres bilieuses. Doublet, Van-den-Bosch ont eu occasion de l'observer avec les caractères des fièvres pituiteuses, muqueuses et catarrhales.

L'affection locale qui accompagne cette fièvre, n'est pas

symptômes que par des boissons délayantes et mucilagineuses, par des fomentations de même nature, par des saignées générales ou locales, selon le temps de la fluxion, proportionnées à l'état des forces de la malade; et il est bien évident que la méthode dite de Doulcet, ne pourrait alors qu'aggraver les symptômes et le danger de la maladie.

Enfin, on doit encore ranger au nombre des fièvres inflammatoires concomitantes dans lesquelles l'inflammation locale est sous la dépendance d'une cause particulière qui fournit des indications dans le traitement, la fièvre vulnéraire, ou celle qui se déclare à la suite de quelque lésion extérieure violente, et que l'on a considérée en général comme une fièvre symptomatique.

Dans ces maladies, la fièvre est sans contredit un effet secondaire de la blessure ou de la contusion qui en détermine l'invasion, mais elle succède à ces accidens comme à toute autre cause extérieure ou occasionelle. Elle leur est

---

plus constante que la fièvre elle-même. (*Burserius*, *Inst. med. pract.*, *t. I*, *p.* 519.) Hippocrate, Galien et Celse l'ont considérée comme une inflammation de la matrice; Selle, comme l'effet d'une métastase laiteuse sur les viscères abdominaux; Leake, comme une inflammation des intestins; Walther, Johnston, M. Pinel, comme une péritonite. Chacune de ces affections peut avoir lieu dans quelques cas particuliers.

liée par des rapports aussi intimes que ceux qui l'unissent à d'autres inflammations locales ; elle exerce sur ces mêmes lésions une influence également puissante.

C'est toujours des caractères de cette fièvre concomitante que dépend principalement la solution de l'affection locale : et ces caractères de la fièvre dépendent bien moins de l'espèce et de la nature de cette affection locale, que de la manière d'être de l'individu, de l'état de ses forces, de l'idiosyncrasie de ses humeurs, de l'influence de la saison, de la constitution régnante, et de toutes les causes qui agissent sur tout le système en général.

Ainsi, la fièvre qui se joint aux grandes plaies, aux violentes contusions, peut se présenter avec des caractères très-différens. Si le malade est jeune, bien portant, et qu'il ne soit exposé à l'action d'aucune autre cause morbifique, cette fièvre est ordinairement, sur-tout dans les premiers temps, une fièvre inflammatoire. Elle ne présente par elle-même d'autre indication à remplir que celle de modérer ses symptômes, s'ils sont trop violens : à ces indications se joignent celles que fournit l'affection locale ; et lorsque la maladie marche sans autre complication, les moyens les plus simples suffisent pour en amener une heureuse terminaison.

Les inflammations ne sont pas les seules af-

fections locales auxquelles la fièvre inflammatoire se joigne comme fièvre concomitante. On la voit souvent se réunir aux catarrhes, à la dyssenterie, au rhumatisme, à des éruptions de différente nature.

Les affections catarrhales ne forment pas, comme on l'a prétendu, un genre particulier d'inflammations, toujours les mêmes, et distinctes de toutes les autres par la seule circonstance d'avoir leur siège sur les membranes muqueuses. Si ces maladies se présentent quelquefois avec les caractères des véritables inflammations, elles le doivent à des circonstances étrangères à leur nature. Lorsqu'elles sont simples et légères, on sait qu'au lieu des remèdes anti-phlogistiques, elles exigent le plus souvent l'emploi des toniques et des excitans (1). Lorsqu'elles ont assez d'intensité pour exciter le développement de la fièvre, c'est principalement des caractères et de la nature de cette fièvre que dépendent aussi les caractères et la nature des affections catarrhales qu'elle accompagne. En rapprochant les descriptions d'épidémies catarrhales que nous ont laissées les observateurs, on trouve qu'il y a autant d'espèces de catarrhes que d'espèces dif-

---

(1) Voy. Cabanis, Observations sur les affections catarrhales en général, et particulièrement sur celles connues sous le nom de rhumes, etc. Paris, 1807.

férentes de fièvres (1). Lorsque cette fièvre est inflammatoire, elle doit donc fournir les principales indications curatives : la méthode antiphlogistique convient alors également et contre la fièvre et contre l'affection locale (2). Mais il faut remarquer que la sueur étant la crise la plus ordinaire et la plus naturelle des affections catarrhales, les sudorifiques, et tous les moyens propres à exciter l'action de l'organe cutané, les vésicatoires, à titre de révulsif ou de dérivatif, conviennent plus particulièrement dans ce cas que dans toutes les autres espèces de fièvres inflammatoires concomitantes (3).

---

(1) Je ne parle ici que des catarrhes aigus. Ceux qui ont une marche chronique doivent être distingués d'après les différences des causes matérielles qui les ont excités et qui les entretiennent. C'est sur ces distinctions que doit être fondé le traitement de ces maladies : et il est aussi peu conforme aux bons principes de placer toutes les affections catarrhales indistinctement dans la classe des inflammations, (Pinel, Nosogr. philos., t. II, p. 137,) que de les ranger dans la classe des affections douloureuses, comme l'a fait Sauvages, (Nosol. méthod., cl. III, ord. 1, 4, 5,) ou dans celle des flux, comme l'ont fait Vogel, (cl. II, ord. 1, 2, 5,) et Cullen, (cl. I, ord. 5, g. 38,) puisque, dans toutes ces méthodes, on confond des maladies différentes par leurs causes essentielles et par leur traitement.

(2) *V. Sydenham, Oper. med., t. I, p.* 348 ; *Stoll, Rat. med., pars. II, pag.* 4 ; *Huxham, De aër. et morb. epidem., t. II, p.* 189 ; *Willis, Oper. med. phys., t. II; Fred. Hoffmann, Ration. syst., t. IV, sect. I, cap. VI.*

(3) Grimaud, tom. II, pag. 290.

Les mêmes remarques doivent se rapporter à la dyssenterie qui peut être comprise au nombre des affections catarrhales, et qui, comme ces dernières, est de nature différente, selon les causes dont elle dépend et les caractères de la fièvre qui l'accompagne. Cette fièvre est quelquefois inflammatoire, et, dans ce cas, la saignée, les boissons mucilagineuses doivent faire la base du traitement. Les évacuans, émétiques ou purgatifs, sont cependant souvent indiqués par la cause matérielle de l'affection locale, mais ils ne doivent être employés qu'après que l'on a rempli les premières indications relatives à la nature de la fièvre; et l'on doit les choisir parmi les plus doux, les moins capables d'augmenter l'état d'éréthisme et d'inflammation (1).

Le rhumatisme paraît dépendre d'une cause matérielle, peu connue à la vérité, mais contre laquelle l'expérience a fait découvrir des remèdes en quelque sorte spécifiques. Lorsque cette maladie existe d'une manière chronique, l'administration empirique de ces remèdes est la seule méthode de traitement qu'on puisse lui opposer, à l'exception de quelques cas particuliers dans lesquels des causes de nature dif-

---

(1) Zimmermann, Traité de la dyssenterie, pag. 268; Pringle, Observat. sur les maladies des armées, p. 233.

férente peuvent produire des effets analogües à ceux de cette maladie. Mais lorsque le rhumatisme éclate d'une manière aiguë, qu'il s'accompagne de fièvre, et que cette fièvre présente les caractères de la fièvre inflammatoire, les remèdes spécifiques contre la cause de cette affection locale, ne conviennent que comme moyens accessoires, ou lorsque les crises qu'a excitées la fièvre n'ayant pas été suffisantes, l'affection locale reste seule à combattre après que la fièvre est dissipée. Tant que celle-ci subsiste, les indications qu'elle fournit par elle-même sont les plus importantes (1); et c'est dans ces cas, comme dans ceux où la fièvre inflammatoire est concomitante d'une affection catarrhale, que conviennent éminemment les vésicatoires appliqués sur la partie localement affectée.

Il est un grand nombre de maladies éruptives qui s'accompagnent de fièvre ou qui se déclarent pendant le cours de fièvres de divers genres. Parmi ces éruptions, les unes dépendent évidemment de causes matérielles spécifiques qui se répandent par contagion, d'autres paraissent être une suite des causes générales de la fièvre, quelques-unes doivent être attribuées à des causes

(1) *V. Ballon.*, *Oper. med.*, *t. IV*, *pag.* 314 ; *Storck*, *Ann. med.*, *pars. II*, *p.* 112 ; Pringle, Observ. sur les malad. des armées, p. 141 ; *Sarcone*, *Istor. rag. par. II*, *p.* 655 ; Barthez, Traité des mal. goutt., tom. I, pag. 321, 349.

accidentelles, ou forment des crises particulières des maladies fébriles (1).

Dans le premier ordre, il faut ranger la petite-vérole, la rougeole; dans le second, l'érysipèle, la scarlatine, l'éruption dite porcelaine, *essera*, celles que l'on appelle ortiée et miliaire; dans le troisième, le pourpre, les pétéchies qui, étant dans quelque cas ou symptomatiques ou critiques ou l'effet d'un régime et de remèdes échauffans (2), sont aussi quelquefois, comme les autres éruptions cutanées aiguës, des effets des causes essentielles de la fièvre qui les accompagne.

Parmi ces éruptions, malgré les différences de leurs caractères particuliers, il n'en est aucune qui ne se joigne plus ou moins fréquemment à la fièvre inflammatoire. Cette fièvre accompagne constamment l'éruption de la petite-vérole (3), celle de la rougeole (4), à moins que des causes particulières ne viennent se joindre aux causes essentielles de ces maladies, pour altérer les caractères de leur fièvre concomitante. Dans ces maladies, la fièvre est la première affection

---

(1) *Burserius*, *loc. cit.*, *t. II*, *p.* 2; Lepecq-de-la-Clôture, Observ. sur les maladies épidem. de Louviers, 1773.

(2) Voy. premier vol., Introduc., pag. ccxx; *Sarcone*, *lib. cit.*, *p.* 570; Pinel, Nosogr. phil., tom. II, pag. 84.

(3) *V. Sydenham*, *Oper.*, *t. I*, *p.* 79; *Huxham*, *lib. cit.*, *t. II*, *pag.* 121; *Mart. Lister*, *De variolis.*

(4) Rosen, Malad. des enfans, pag. 214.

qui se déclare ; ses mouvemens sont nécessaires pour pousser à la peau la matière de l'éruption ; et ce n'est que quelques jours après la première invasion de la fièvre, que cette éruption se manifeste au-dehors. La fièvre qui se joint à la scarlatine, à la porcelaine, aux éruptions miliaires et ortiées (1), n'est dans les cas simples qu'une fièvre éphémère ou inflammatoire; elle prend quelquefois les caractères de fièvres beaucoup plus graves, soit à raison des dispositions du malade, soit à cause de l'influence des saisons, des constitutions ou des épidémies régnantes.

L'érysipèle se présente rarement avec une fièvre essentiellement et purement inflammatoire (2), mais plus souvent avec une fièvre bilieuse. La cause présumée de ce dernier genre de fièvre est en effet plus analogue à celle des inflammations érysipélateuses. Cependant on a observé quelquefois des érysipèles accompagnés d'une fièvre qui avait tous les caractères des fièvres inflammatoires, et qui n'exigeait par conséquent que l'emploi des remèdes anti-phlogistiques (3). Les

---

(1) *Sydenham, Oper., t. I, p.* 162 ; *Plenciz, Tract. de scarlat., §. III*; *De Haën, Rat. med., t. I, cap. VII*; *Vogel, De cur. hom. morb., t. I, p.* 155.

(2) *Ziegler, De febre erysipel.*

(3) *Sydenham, lib. cit., p.* 174; *Van-Swieten, comm. II, p.* 400 ; *Quarin, p.* 110 ; Sauvages, Nosol. method., class. III, g. 7, sp. 1.

éruptions pourprées et pétéchiales qui ne sont que la même affection désignée par deux noms différens (2), se montrent le plus souvent réunies à des fièvres de mauvais caractère, putrides ou malignes ; mais on les voit aussi quelquefois se joindre aux fièvres inflammatoires, sans être ni symptomatiques ou accidentelles, ni critiques (3).

Dans tous ces cas, aux indications fournies par la fièvre se joignent celles de favoriser, dans le principe, l'éruption qui doit avoir lieu, et d'en respecter ensuite la marche régulière pendant ses divers périodes. Les boissons délayantes et mucilagineuses sont en général les moyens les plus propres à remplir ces indications. Mais lorsque l'éruption est difficile ou imparfaite, qu'elle prend de mauvais caractères, si la violence de la fièvre, si les symptômes graves dont elle peut s'accompagner, sont les causes de ces désordres, on ne doit pas craindre d'employer les remèdes les plus actifs pour combattre ces causes. Lorsque ces premières indications ont été convenablement remplies, on voit bientôt l'éruption reprendre sa marche et ses caractères naturels.

Enfin, il n'est pas rare de voir se réunir dans

---

(1) Piquer, Traité des fièvres, pag. 299.

(2) *Sauvages, loc. cit., g. 6, spec. 1, purpura benigna ; De Haen, lib. cit., t. IV, p. 219 ; Strack, De morb. cum petechiis, cap. VI, p. 130.*

une même maladie plusieurs des affections particulières auxquelles la fièvre inflammatoire se joint comme fièvre concomitante. Des ophtalmies, des pleurésies, de catarrhes et autres affections locales se joignent souvent à la petite-vérole, à la rougeole, et à d'autres éruptions. Quelquefois plusieurs organes sont en même temps affectés d'inflammation, plusieurs éruptions se manifestent en même temps. Dans tous ces cas, l'influence de la fièvre est toujours également importante, mais le traitement devient d'autant plus difficile, que la maladie se compose d'un plus grand nombre d'élémens différens.

Espèces symptomatiques.

J'ai déjà indiqué (1) quelles sont les différences qui distinguent les fièvres concomitantes des fièvres symptomatiques. Nous avons vu que ces différences sont celles des rapports qui lient la fièvre avec certaines affections locales ou particulières, et nous venons de voir quelles sont les maladies auxquelles la fièvre inflammatoire se joint le plus souvent comme fièvre concomitante.

Les résultats de l'expérience pratique qui démontrent que, dans ces maladies, la fièvre fournit les indications les plus importantes, même pour

(1) Tom. I, Introduct., p. ccxvj.

la guérison de l'affection locale, sont la preuve la plus certaine qu'il est nécessaire de bien distinguer ces sortes de fièvres de celles qui étant un effet, un symptôme accessoire de toute autre maladie, ne peuvent être guéries que par la destruction de cette dernière, et ne fournissent pour le traitement de celle-ci que des indications accessoires.

Les fièvres essentiellement nerveuses, telles que la fièvre éphémère et la fièvre lente nerveuse, sont celles qui se présentent le plus souvent comme fièvres symptomatiques. Les fièvres des autres ordres, lorsqu'elles se joignent à quelque affection locale, si elles n'en sont pas des fièvres concomitantes, forment toujours avec elles des complications graves dans lesquelles la fièvre est souvent l'élément le plus important.

Cependant il est quelques cas particuliers dans lesquels la fièvre inflammatoire se présente comme fièvre symptomatique. Telle est la fièvre que Vogel (1) et Storck (2) ont appelée fièvre hémorrhoïdale, et qui, excitée par un état d'orgasme sanguin dans les viscères abdominaux, trouve sa crise naturelle dans l'apparition et l'écoulement des hémorrhoïdes (3). Les caractères de cette

---

(1) *De cxrand. hom. morb. febres symptom.*, *g. II.*

(2) *Annus med.*, *pars. II*, *p.* 148.

(3) *De Haën*, *Rat. med.*, *t. III*, *p.* 384; Journ. de méd. de Sédillot, tom. XXVI, pag. 403.

fièvre sont une tension incommode des hypocondres, une douleur qui, en suivant la colonne vertébrale, s'étend depuis le cou jusqu'au sacrum, une constipation opiniâtre avec colique, et un sentiment d'ardeur dans le bas-ventre, etc. Des boissons délayantes et mucilagineuses, des fomentations émollientes, des lavemens, des fumigations de même nature, sont les principaux remèdes à employer, auxquels on doit joindre l'application des sangsues à la marge de l'anus, lorsque l'écoulement des hémorrhoïdes est trop difficile ou trop peu considérable. L'éphémère menstruelle (2), lorsqu'elle acquiert assez de violence pour prendre les caractères d'une fièvre inflammatoire, doit aussi être considérée comme symptomatique. Dans ces deux cas, la fièvre est entièrement subordonnée à l'affection locale ou aux mouvemens fluxionnaires que la nature cherche à établir; elle en est l'effet. On doit avoir pour principal objet, dans le traitement, de favoriser l'écoulement qui se prépare et qui doit terminer la maladie.

J'ai déjà parlé d'une fièvre éphémère symptomatique des plaies. J'ai dit aussi que, lorsque ces lésions se joignent à une fièvre inflammatoire, celle-ci appartient aux fièvres concomitantes.

---

(2) *Sauvages, cl. II, g. 1, spec.* 8.

Toutes les affections locales peuvent également exciter des fièvres éphémères symptomatiques, qui n'exigent d'autre traitement que celui de l'affection locale. Ces fièvres peuvent même approcher plus ou moins par leur degré d'intensité des caractères de la fièvre inflammatoire ; mais elles doivent en général être considérées comme des fièvres concomitantes, lorsqu'elles se présentent avec tous les signes des véritables fièvres inflammatoires, ou ceux de tout autre genre de fièvre.

Cependant il est quelques cas dans lesquels ces fièvres sont entièrement subordonnées à l'affection locale qu'elles accompagnent ; et c'est principalement lorsque l'un des symptômes ou des accidens de cette affection, soit par sa nature, soit par son intensité, paraît être l'élément prédominant de la maladie, celui auquel on peut rapporter les effets les plus graves, et particulièrement le développement de la fièvre.

Dans les grandes plaies, par exemple, la fièvre inflammatoire qui s'y joint fréquemment, est ordinairement une fièvre concomitante, et fournit les indications les plus importantes pour le traitement. Cependant, si cette fièvre n'est que l'effet de quelque symptôme ou de quelque accident particulier à l'affection locale, on peut la regarder comme une fièvre symptomatique qui doit céder à l'emploi des moyens propres à combattre ce symptôme ou cet accident. Ainsi, lorsqu'un corps

étranger retenu dans une plaie, ou lorsque la piqûre d'une partie tendineuse ou aponévrotique, déterminent une inflammation plus ou moins vive, ou d'autres accidens plus ou moins alarmans, auxquels se joint la fièvre; lorsque l'hémorragie étant supprimée trop tôt, il en résulte les mêmes accidens, la fièvre, dans ces cas, n'est qu'un symptôme de la cause qui la produit, ou des accidens qu'elle accompagne (1): et il suffit de détruire cette cause, ou de combattre ces accidens.

La douleur est quelquefois aussi, lorsqu'elle est très-violente, la cause d'une fièvre de ce genre, ou l'élément dominant contre lequel doivent être dirigés les principaux moyens curatifs (2); les affections rhumatismales avec fièvre fournissent souvent des exemples de ce genre (3).

Enfin, il est un genre particulier de maladie bien distinct de tous les autres par la nature de sa cause matérielle, et qui excite souvent des fièvres symptomatiques : je veux parler des affections vermineuses. Les observateurs nous ont laissé un grand nombre de descriptions de fièvres de cette sorte (4). Mais les nosologistes ne

(1) *V. Stahl, Febr. pathol. et therap.*, p. 15.

(2) *Freder. Hoffmann, De febre symptom.*, t. *II*, p. 187; *Sauvages, Synocha dolorum*, class. *II*, g. 2, spec. 7.

(3) Barthez, Traité des maladies goutteuses, tom. I, p. 321.

(4) *V. Van-den-Bosch, Histor. constit. epidem. vermin.*, pag. 20.

les ont que très-imparfaitement distinguées de toutes les autres.

La présence des vers dans les intestins se découvre par des signes particuliers, et plus ou moins certains (1). C'est surtout dans les fièvres

---

(1) *V. De Haën, Rat. med., t. VIII, pars. XIV, p.* 105. Ces signes se joignent à un grand nombre de maladies, car il n'est presque pas de maladie qui ne puisse dépendre de la présence des vers ou du moins se compliquer avec elle. La plupart des nosologistes ayant pris pour base de leurs méthodes les différences les plus remarquables des symptômes, n'ont pu considérer les maladies vermineuses que comme des variétés des genres et des espèces établis d'après ces différences. Ainsi, dans les méthodes nosologiques de Sauvages, de Linné, de Vogel, de Cullen, de Sagar, ces maladies se trouvent dispersées dans toutes les classes et dans tous les ordres, quoiqu'elles présentent toutes une indication identique, celle de détruire et de chasser les vers; et que, sous ce rapport, elles doivent être réunies dans une même division générale. Selle, dans le plan qu'il a tracé d'une méthode naturelle, fondée sur les différences des causes matérielles, a reconnu la nécessité d'établir une classe de maladies vermineuses, dans laquelle ces maladies sont distinguées en plusieurs genres, d'après les différences de leur forme et de leurs symptômes. (*Rudim. pyretol., appendix, p.* 365.) M. Pinel a bien senti l'utilité de cette méthode, mais les principales divisions de sa nosographie n'étant fondées que sur les différences extérieures des maladies, il n'a pu former une seule classe de maladies vermineuses dont les formes sont si différentes, et il a cru pouvoir suppléer à ce défaut, en plaçant à la fin de la cinquième classe, des lésions organiques, un genre particulier pour les vers intestinaux. (*Nosograph. philos., t. III, p.* 554.)

muqueuses ou pituiteuses que l'on voit ces signes se joindre aux autres caractères de la fièvre. Il paraît que la cause matérielle de ces fièvres favorise le développement des vers ; ceux-ci, dans un grand nombre de cas, sont un des élémens importans de la fièvre muqueuse qui, ainsi que nous les verrons dans la suite, peut être alors considérée comme une fièvre concomitante de cette affection locale (1).

Mais il n'en est pas de même des fièvres de tout autre genre, qui se trouvent assez souvent réunies aux affections vermineuses. Ces affections peuvent alors n'être qu'une complication accidentelle de la fièvre ; plus fréquemment elles en sont la cause, et alors la fièvre est une véritable fièvre symptomatique. Ces fièvres symptomatiques vermineuses se présentent avec des caractères différens, à raison des dispositions particulières du sujet et des autres causes qui concourent à leur production, surtout de l'épidémie régnante. Ainsi l'on a vu des fièvres vermineuses putrides (2), nerveuses (3), hectiques (4), inter-

---

(1) *Ramazzini, Constitut. epidem. Mutinensis, anno* 1690; *Rœderer et Wagler, De morbo mucoso; Selle, loc. cit., p.* 275; *Pinel, Nosogr. phil., t. I, p.* 98.

(2) *Van-den-Bosch, Constitut. epidem. vermin., p.* 33.

(3) *Sauvages, Typhus hysterico-verminosus, Nosol. method., t. I, p.* 256.

(4) *Van-den-Bosch, loc. cit., p.* 147; *Sauvages, Hectica verminosa, ibid., p.* 268.

mittentes (1), catarrhales (2). La fièvre inflammatoire est quelquefois aussi symptomatique des affections vermineuses (3). A ces caractères ordinaires se joignent alors les signes de la présence des vers : et lorsque, par un examen attentif de tous les symptômes de la maladie et de tout ce qui a précédé, on est fondé à penser que c'est de cette cause que dépend la fièvre, c'est contre elle que doivent être dirigés les principaux moyens curatifs, sans négliger cependant les indications fournies par les caractères de la fièvre elle-même. La première indication doit donc être de détruire et de chasser les vers ; mais parmi les moyens propres à remplir cette indication, il faut choisir ceux qui ne sont point contre-indiqués par les symptômes de la fièvre ; les combiner avec les remèdes les plus propres à calmer ces symptômes, et lorsque ceux-ci sont très-violens, une méthode anti-phlogistique, des boissons délayantes, des saignées proportionnées à l'intensité des symptômes, doivent précéder l'emploi des anthelminthiques.

Il arrive assez souvent qu'à ces fièvres inflammatoires vermineuses se joignent encore des affections ou inflammations locales plus ou moins

---

(1) *Sauvages, Tertiana verminosa, ibid.*, *p.* 326.

(2) *Van-den-Bosch, loc. cit.*, *p.* 79.

(3) *Id.*, *p.* 210 ; *Selle, lib. cit.*, *p.* 278.

graves. Ainsi l'on trouve beaucoup de descriptions d'ophtalmies (1), de pleurésies, de péripneumonies vermineuses (2); et dans ces cas, ce nouvel élément fournit encore de nouvelles indications qui exigent de nouveaux secours, ou doivent modifier l'emploi des moyens prescrits par les autres élémens de la maladie, quoique toujours l'indication de détruire la cause principale soit la plus importante.

Espèces compliquées.

La fièvre inflammatoire, indépendamment des cas dans lesquels elles se joint à d'autres maladies comme fièvre concomitante ou comme fièvre symptomatique, se trouve quelquefois compliquée accidentellement avec des maladies aiguës ou chroniques. On reconnaît ce genre de complication, lorsque l'on voit la fièvre inflammatoire se réunir à des maladies auxquelles elle ne se joint pas ordinairement comme concomitante ou comme symptomatique, et avec lesquelles elle n'a d'autre rapport que celui d'exister en même temps chez le même individu.

---

(1) *Rahn, Dissert. de commerc. inter. cap. et visc. abdom. p.* 12.

(2) *Van-den-Bosc, loc. cit., p.* 258; *Riverii, Observ.* 75, *centur.* 1; *Sauvages, loc. cit., p.* 455.

Lorsque, par exemple, cette fièvre se déclare à une époque quelconque d'une affection locale aiguë ou d'une maladie chronique ; qu'elle est produite par des causes différentes de celles de ces maladies ; comme aussi lorsqu'une de ces maladies se manifeste pendant le cours d'une fièvre inflammatoire dont elle est indépendante ; lorsque les caractères essentiels d'une fièvre inflammatoire se joignent à ceux d'une autre fièvre déjà existante, et réciproquement ; dans tous ces cas, la fièvre est seulement compliquée.

Quoiqu'il y ait des maladies qui, par leur nature, ne peuvent point exister avec la fièvre inflammatoire chez le même individu et dans le même temps (1), il est beaucoup d'autres maladies, soit aiguës, soit chroniques, qui peuvent se compliquer avec cette fièvre. Ces sortes de complications peuvent donc être très-nombreuses. Mais il me suffira de présenter à cet égard quelques vues générales.

La fièvre qui se joint comme complication aux maladies chroniques, contribue quelquefois à leur guérison. Dans d'autres cas, elle en aggrave les symptômes et en augmente le danger. Parmi les faits que j'ai déjà cités pour prouver l'influence avantageuse de la fièvre sur les maladies chroniques (2), la plupart doivent nous convaincre

(1) Voy. Introduct. du premier volume, p. ccxxix.

(2) *Id.*, pag. cxcvj.

que celles de ces maladies qui cèdent le plus facilement à cette influence de la fièvre, sont principalement les maladies nerveuses. Celles qui dépendent de causes matérielles, graves et invétérées, doivent résister davantage à cette influence : leur complication avec la fièvre est le plus souvent un accident fâcheux.

Les mêmes faits démontrent aussi que, parmi les fièvres les plus simples, telles que la fièvre éphémère, les fièvres intermittentes, indépendantes de toute cause matérielle et réduites au seul élément nerveux, sont celles dont l'influence est le plus souvent avantageuse (1). Les autres fièvres, liées à une cause matérielle qui doit subir le travail de la coction, forment nécessairement avec les maladies chroniques des complications plus souvent funestes, et le danger de ces complications doit être en général d'autant plus grand que les caractères de la fièvre sont plus graves, que sa cause matérielle est plus pernicieuse.

La fièvre inflammatoire qui, après la fièvre éphémère, est celle dans laquelle les mouvemens de la nature s'exécutent avec le plus de régularité et tendent le plus directement au ré-

(1) Voy. Dumas, Mém. sur l'utilité de la fièvre dans les mal. chron., p. 80; Doctrine génér. des mal. chron., p. 164.

tablissement de la santé, la fièvre inflammatoire, dis-je, doit être celle dont la complication avec les maladies chroniques, présente le moins de danger : elle exerce sur ces dernières une influence très-souvent avantageuse. C'est ce que l'on peut surtout espérer lorsque cette fièvre inflammatoire, dont les principaux symptômes paraissent consister dans un excès d'action du système vasculaire sanguin, se joint à des maladies chroniques qui ont leur siège dans le système lymphatique. Ainsi les maladies de l'enfance, qui sont en général des maladies du système lymphatique, trouvent ordinairement leur crise naturelle dans les maladies de l'adolescence, qui sont inflammatoires.

Ces maladies inflammatoires et celles du système lymphatique, ayant des caractères tout-à-fait opposés, doivent dépendre d'une manière d'être, et de causes contraires. Les circonstances propres à produire les premières, ne peuvent donc exister chez un individu que lorsque les causes essentielles des secondes sont déjà bien affaiblies ; et leur développement doit par conséquent amener la destruction de ces dernières. C'est ainsi, par exemple, que l'on voit souvent les maladies scrophuleuses diminuer d'une manière remarquable à l'époque de la puberté : et leur entière guérison paraît souvent être l'effet

d'une fièvre ou de toute autre maladie inflammatoire, qui se déclare à cette époque.

Storck (1) a vu chez une femme hydropique une fièvre inflammatoire qui se déclara spontanément avec péripneumonie, se terminer par un écoulement abondant d'urine, qui suffit pour la guérison de la maladie aiguë et de la maladie chronique. Or, dans ce cas, comme dans tous ceux qui lui sont analogues, l'invasion même de la fièvre inflammatoire indique que les causes de la maladie chronique à laquelle elle se joint, sont déjà affaiblies ; et les mouvemens qu'excite cette fièvre en achèvent la destruction.

La complication de la fièvre inflammatoire avec une maladie chronique, est au contraire bien plus souvent funeste qu'avantageuse, lorsque cette maladie chronique approche par sa nature de celle de la fièvre ; car celle-ci doit le plus souvent alors tendre à augmenter l'intensité de la première. C'est ce que l'on voit surtout dans les inflammations lentes et dans la phthisie. C'est ce qu'avait observé Hippocrate (2) : dans la première constitution épidémique du Thase, la phthisie devint mortelle chez un grand nombre d'individus, à raison de la fièvre aiguë de cette constitution, qui venait la compliquer.

---

(1) *Annus medic. I*, *p.* 186.

(2) *Epidem.*, *lib. I*, *sect. I.*

Il en est de même, en général, des autres genres de fièvres; elles exercent sur les maladies chroniques une influence avantageuse ou nuisible, selon que, par leur nature plus ou moins contraire ou analogue à celle de ces maladies, elles peuvent favoriser ou détourner leur tendance vers une terminaison funeste.

On peut, d'après ces données, prévoir jusqu'à un certain point les effets de ces sortes de complications. Il y a cependant, à cet égard, un très-grand nombre d'exceptions particulières, relatives au degré d'intensité de chaque maladie, aux symptômes plus ou moins graves qui peuvent s'y joindre, aux dispositions, au tempérament du malade et à beaucoup d'autres circonstances. Lors même que la fièvre, par sa nature, paraît promettre les plus grands avantages, ces complications ne sont pas toujours exemptes de danger : car si la fièvre peut exciter des mouvemens utiles pour la guérison de la maladie chronique, celle-ci, à son tour, ne permet pas toujours à la fièvre de suivre régulièrement sa marche naturelle.

Ainsi, dans les cas de complication d'une fièvre inflammatoire avec une maladie chronique, les caractères de cette fièvre ont rarement le degré d'intensité et la régularité que l'on remarque dans les fièvres inflammatoires simples. Tantôt ces caractères ne se manifestent que d'une

manière incertaine et douteuse; souvent, à raison de l'état des forces du malade, ou des obstacles que la maladie chronique oppose à la marche naturelle des mouvemens de la fièvre, celle-ci ne conserve pas jusqu'à la fin ses caractères naturels, ou dégénère en d'autres fièvres plus graves : et toutes ces modifications doivent nécessairement fournir des indications particulières.

Lorsque on a lieu de penser que la fièvre peut exercer une influence avantageuse sur la maladie chronique, on doit respecter ses mouvemens et ne pas en arrêter les progrès par une méthode trop décidément anti-phlogistique. Une telle méthode de traitement ne convient pas non plus lorsque les forces du malade ayant été épuisées par la maladie chronique, les symptômes de la fièvre inflammatoire ne se développent que d'une manière imparfaite, ou lorsque cette fièvre, troublée dans sa marche par la maladie chronique, présente des anomalies plus ou moins remarquables, qui font craindre qu'elle ne dégénère en quelqu'autre fièvre plus grave. Dans tous ces cas, il faut soutenir les forces du malade par un régime convenable, par de légers toniques, et combattre, autant qu'il est possible, les symptômes de la maladie qui paraissent le plus s'opposer à la marche régulière de la fièvre.

Les remèdes essentiellement anti-phlogistiques, ne conviennent réellement que lorsque

la maladie chronique étant de nature inflammatoire, la fièvre tend à en exaspérer les symptômes. Il est, par exemple, des cas de phthisie dans lesquels, malgré le mauvais état des forces du malade, la saignée est éminemment indiquée (1).

Lorsque la fièvre inflammatoire se complique avec une maladie aiguë, si cette dernière n'est que locale, cette complication n'apporte pas de grands changemens dans les caractères et la marche des deux maladies. Une affection locale aiguë assez légère pour ne pas exciter le développement d'une fièvre concomitante, ne peut point être une complication fâcheuse d'une fièvre qui existe en même temps chez le même individu. Elle ne doit en recevoir elle-même une influence bien remarquable, que lorsque cette fièvre s'accompagne de symptômes graves ou par sa nature, ou par son degré d'intensité. Ainsi des fièvres de mauvais caractère font souvent dégénérer d'une manière fâcheuse des inflammations ou d'autres affections locales aiguës légères, qui se trouvent compliquées avec elles. La fièvre inflammatoire elle-même, lorsqu'elle est portée à un très-haut degré d'intensité, peut altérer les caractères naturels, la marche régulière de ces affections ; et dans ces cas, l'indication la plus importante est toujours de combattre la fièvre

(1) *Morton, Phthisiolog.*, *p.* 73 ; Grimaud, t. II, p. 311.

elle-même et de la ramener à un degré moyen d'intensité, dans lequel son influence sur l'affection locale ne peut pas être nuisible.

Les complications de la fièvre inflammatoire avec des affections générales aiguës ou avec d'autres fièvres, présentent bien plus de danger et de plus grandes difficultés pour le traitement. Ces complications sont cependant très-fréquentes; il est même assez rare qu'une fièvre parcoure tous ses périodes sans se compliquer avec des caractères de quelque autre fièvre d'un genre différent. La fièvre inflammatoire se complique souvent ainsi avec la fièvre gastrique. Grimaud a parlé avec assez de détail de cette complication dans un des chapitres de ce volume (1), et il serait inutile de revenir sur ce sujet. La fièvre inflammatoire se complique souvent aussi avec la fièvre bilieuse (2). Selle a formé de cette complication un genre particulier, sous le nom de fièvre rémittente bilieuse inflammatoire (3). M. Pinel (4) met en question si la fièvre ardente, le *Causus* des anciens, n'est pas le produit de cette complication. Les fièvres du plus mauvais caractère, putrides et malignes, se compliquent souvent aussi avec

---

(1) Voy. chap. X.

(2) Grimaud, chap. XVI.

(3) *Rudim. pyret.*, *p.* 229.

(4) Liv. cit., tom. I, pag. 22.

la fièvre inflammatoire (1), ou présentent, surtout dans leur premier période quelques-uns des caractères de cette fièvre. La peste elle-même s'est plusieurs fois présentée avec cette complication (2). Mais on ne peut se faire une juste idée de ces maladies compliquées, que lorsque l'on connaît les deux genres de fièvres qui les composent; et ce n'est par conséquent pas encore ici le lieu de nous en occuper. Je me contenterai de remarquer que ces complications ne se bornent pas toujours à la réunion de deux fièvres d'un genre différent; mais encore que chacune de ces fièvres peut être concomitante ou symptomatique d'une affection locale plus ou moins grave : et ces nouveaux élémens augmentent nécessairement le danger de la maladie, rendent son traitement plus difficile, en multipliant le nombre des indications.

Fièvres inflammatoires rémittentes.

La fièvre essentiellement inflammatoire, dégagée de toute complication, ne se présente jamais sous un type véritablement rémittent. On remarque à la vérité, dans le cours de ces maladies, des exacerbations plus ou moins sensibles et régu-

---

(1) Grimaud, tom. I, pag. 328, 421.

(2) *Sarcone, Istor. rag. pref.*, *p.* 22; *Selle*, *loc. cit.*, *p.* 157.

lières ; et plusieurs médecins, d'ailleurs très-recommandables, pensant que l'on ne doit appeler continues que les fièvres dont les symptômes n'éprouvent, pendant toute leur durée, aucune exacerbation, ni aucune rémission sensibles, ont placé les fièvres inflammatoires parmi les rémittentes (1). Mais ces exacerbations, dans les fièvres inflammatoires, ne sont pas précédées de frissons, elles n'ont aucun des caractères des véritables paroxismes des fièvres rémittentes (2) ; elles doivent par conséquent en être distinguées : et les meilleurs pyrétologistes n'ont admis aucun genre de fièvres inflammatoires simples, rémittentes (3).

Le type vraiment rémittent paraît donc étranger à la nature de la fièvre inflammatoire simple et essentielle. Cependant on voit beaucoup de fièvres rémittentes qui présentent plusieurs des caractères des fièvres inflammatoires, qui exigent, par conséquent, l'emploi des remèdes anti-phlogistiques. Mais ces symptômes inflammatoires, lorsqu'ils se manifestent dans le cours des fièvres rémittentes, dépendent ou

---

(1) *Morton, Pyret. exercit.* 2, *p.* 109 ; Cullen, Elémens de méd. prat., tom. I, pag. 109.

(2) Voy. tom. I, Introd., p. clxxiij.

(3) *Selle, loc. cit., ord. II, remittentes; Pinel, loc. cit.*, cl. 1, ord. 1, fièvres inflammatoires.

du tempérament, de l'âge du malade, ou de l'influence de la saison, et de tout autre cause étrangère à la nature de la maladie principale. Ils forment avec elle une véritable complication : et si l'on veut admettre un genre de fièvres inflammatoires rémittentes, on ne peut admettre dans ce genre que des espèces compliquées, qui sont du nombre de celles dont j'ai parlé dans l'article précédent.

Les fièvres rémittentes bilieuses sont celles qui présentent le plus souvent des caractères inflammatoires. Ces deux genres de fièvres ont entre elles beaucoup de rapports (1); leurs symptômes peuvent, par conséquent, se trouver très-souvent réunis. Le type le plus ordinaire de ces fièvres rémittentes bilieuses inflammatoires, est le type tierce. Souvent elles appartiennent à l'ordre des fièvres bilieuses gastriques (2); quelquefois elles se rapportent aux fièvres bilieuses générales, ou fièvres ardentes dont les symptômes prédominans sont une chaleur âcre et brûlante, avec une soif très-vive (3). Quelquefois aussi ces fièvres s'accompagnent d'inflammations locales plus ou moins vives : et dans tous ces cas, l'emploi de la saignée et des autres moyens

(1) Voy. tom. I, introd., p. ccxxxij ; tom. II, chap. XVI.

(2) *Burserius*, *loc. cit.*, *p.* 489, 495.

(3) Piquer, Traité des fièvres, pag. 51.

anti-phlogistiques, doit être proportionné à l'intensité et au nombre des symptômes inflammatoires (1).

Les mêmes moyens se trouvent aussi quelquefois indiqués dans d'autres genres de fièvres rémittentes, qui même, par leur nature, semblent opposées à la fièvre inflammatoire, mais auxquelles se joignent cependant dans quelques cas plusieurs des symptômes de cette fièvre ou des signes d'un état de pléthore.

Ainsi dans les fièvres rémittentes quotidiennes, qui sont de nature pituiteuse ou catarrhale, le pouls est quelquefois dans le principe, dur, fort, grand et fréquent, la chaleur et la soif intenses, la face rouge et animée (2); et ces symptômes, lorsqu'ils se prolongent pendant un certain temps, et que l'on ne peut les attribuer à l'action d'aucune cause extérieure, accidentelle et passagère, indiquent quelquefois la saignée et les autres moyens anti-phlogistiques.

On a vu les mêmes symptômes se joindre à la fièvre rémittente, gastrique, putride et contagieuse connue sous le nom de fièvre de Hongrie (3); à la

---

(1) *Selle*, *loc. cit.*, *p.* 229, *Remittens biliosa inflammatoria.*

(2) *Burserius*, *loc. cit.*, *p.* 400, 417.

(3) *Schenckii*, *Observ. med.*, *t. VI*, *observ.* 1; *Sennert*, *De febrib.*, *t. IV*, *cap. XIV*; *Sauvages*, *Amphimerina hungarica*, *clas.* 2, *ord.* 2, *g.* 1, *spec.* 9.

fièvre hémitritée (1), fièvre rémittente maligne qui paraît se composer, d'après Galien, d'une double tierce et d'une quotidienne (2), et à laquelle se joignent aussi des inflammations intérieures Dans les fièvres rémittentes du plus mauvais caractère, décrites par Morton, on voit également quelquefois, au commencement de la maladie, des symptômes d'un état inflammatoire, porté à un assez haut degré d'intensité (3).

Dans tous ces cas, lorsque la violence de ces symptômes exige l'emploi de la saignée et des moyens anti-phlogistiques, on doit toujours se rappeler que ces remèdes étant contraires à la maladie principale, ils ne doivent être prescrits qu'avec beaucoup de ménagement, et lorsque leur indication est bien prononcée. Leur usage dans toute autre circonstance, des saignées faites sans nécessité ou trop souvent répétées, ne peuvent qu'augmenter le danger et la gravité de la maladie (4).

Enfin, l'espèce de fièvre dans laquelle le type rémittent et le génie inflammatoire paraissent le plus intimément liés à la nature de la maladie, est une fièvre composée d'une synoque et d'une intermittente, qui a été décrite par Burserius,

(1) *Ballon.*, *Oper*, *t. II*, *p.* 337, 463.

(2) *De typis*, *cap. IV.*

(3) *Morton*, *loc. cit.*, *p.* 153, *observ.* 15.

(4) *Morton*, *loc. cit.*, *p.* 141, *observ.* 8; *p.* 146, *observ.* 10.

et dans laquelle les paroxismes de la fièvre intermittente (1), qui se joint à la fièvre inflammatoire continue, donnent nécessairement à cette dernière toutes les apparences d'une véritable fièvre rémittente. Le traitement de cette fièvre doit consister à combattre d'abord par les saignées et par les autres moyens antiphlogistiques la fièvre inflammatoire continue, comme si elle était simple et dégagée de toute autre complication. A mesure que cette fièvre continue diminue d'intensité, la fièvre intermittente prend le dessus, ses paroxismes deviennent de plus en plus sensible; enfin, cette dernière fièvre reste seule lorsque la première est entièrement détruite.

Ainsi cette fièvre composée, qui paraît une fièvre rémittente inflammatoire, n'en est réellement pas une. Elle peut présenter divers caractères selon la nature de la fièvre continue à laquelle se joint la fièvre intermittente: et parmi les descriptions connues de cette fièvre, il en est qui se rapportent à l'ordre des fièvres bilieuses (2), d'autres à ceux des fièvres nerveuses (3) et des fièvres putrides et malignes (4).

---

(1) *Loc. cit.*, *p.* 593.

(2) Pringle, Observat. sur les malad. des armées, part. III, chap. IV.

(3) *Morton*, *De febrib. exercit.* 2.

(4) Buchan, Méd. dom., t. II, chap. XI, pag. 215.

Fièvres inflammatoires intermittentes.

Les fièvres intermittentes qui, en général, sont susceptibles d'être guéries par l'action d'un même remède, le quinquina, paraissent toutes devoir dépendre d'une même cause essentielle. Après toutes les hypothèses imaginées au sujet de cette cause essentielle et générale (1), la doctrine la plus vraisemblable se borne à nous apprendre que l'on doit la considérer comme une affection particulière du système nerveux. Cette affection est inconnue en elle-même ; mais si l'on considère ses effets, et si l'on a égard surtout aux propriétés des remèdes qui, d'après l'expérience, sont les plus propres à la combattre, remèdes qui sont en général des toniques et des amers, il paraît que l'on est fondé à penser, avec plusieurs médecins très-recommandables, que cette cause tend principalement à introduire dans le système général des forces, et dans le système nerveux, un état de faiblesse ou d'atonie (2).

D'après cette manière de voir, abstraite et générale, les fièvres intermittentes devraient donc former un ordre naturel de maladies, au lieu d'être dispersées dans les autres ordres de fièvres;

---

(1) *Burserius, loc. cit., p.* 153.

(2) *Morton, Pyretolog., cap. II;* Huxham, Essai sur les fièvres, pag. 23.

et surtout elles ne devraient point être comprises dans l'ordre des fièvres inflammatoires. Mais indépendamment de cette affection nerveuse, cause essentielle du type intermittent des fièvres, les fièvres de ce type dépendent aussi le plus souvent d'une cause matérielle qu'il faut toujours combattre directement avant de s'occuper de celle du type. La destruction de cette cause suffit souvent pour amener une guérison complète de la fièvre. Or, cette cause matérielle, d'après les circonstances qui la précèdent et les effets qui l'accompagnent, peut présenter toutes les différences qui distinguent celles des divers ordres de fièvres continues ou rémittentes (1). Il est ainsi des fièvres intermittentes qui appartiennent à chaque ordre de fièvres, dont le traitement offre les mêmes indications à remplir que les autres fièvres du même ordre, et contre lesquelles on ne doit employer les fébrifuges proprement dits, qu'après avoir rempli ces premières indications.

La diathèse phlogistique ou inflammatoire est de toutes les causes des fièvres celle qui paraît la moins propre à produire des fièvres intermittentes (2). Cependant, lorsque ces fièvres se déclarent à la fin de l'hiver ou dans le printemps,

(1) Grimaud, tom. II, pag. 67, tom. IV.

(2) Grant, Recherches sur les fièvres, tom. I, pag. 18; tom. II, p. 450.

qu'elles attaquent des sujets jeunes et d'un tempérament pléthorique et sanguin, elles s'accompagnent souvent de plusieurs des signes de cet état phlogistique ou inflammatoire, et exigent l'emploi des remèdes anti-phlogistiques. On peut douter, avec M. Pinel (1), que ces caractères inflammatoires de quelques fièvres intermittentes soient essentiellement liés à la nature de ces fièvres; ils ne sont peut-être, comme le pense ce savant professeur, que des effets de circonstances accessoires et étrangères à la nature de la maladie principale. Dans ce sens, l'état inflammatoire ne devrait être considéré que comme une complication qui vient se joindre accidentellement à quelques fièvres intermittentes. Mais nous n'avons pas des connaissances assez exactes au sujet des causes essentielles des maladies pour décider positivement cette question. Les résultats de l'expérience médicale doivent mieux que toute théorie nous éclairer à cet égard.

Dans les fièvres rémittentes qui s'accompagnent de symptômes inflammatoires, nous avons vu que les remèdes indiqués par ces symptômes, sont en général contraires à la nature essentielle de la maladie; et nous avons dû par conséquent regarder les causes de ces symptômes comme formant une complication accidentelle

(1) Liv. cit., tom. I, pag. 24.

avec celles de la maladie principale. Mais les faits de pratique nous enseignant que la méthode anti phlogistique doit faire la base du traitement des fièvres intermittentes dont les principaux caractères sont ceux des fièvres inflammatoires, nous devons en conclure qu'elles appartiennent réellement à ce dernier ordre de fièvres (1).

Ces fièvres intermittentes inflammatoires, que l'on trouvera décrites dans le IV.e volume de ce cours, se présentent le plus souvent avec le type tierce (2). Telles sont dans plusieurs cas les fièvres intermittentes vernales de Sydenham (3), qui très-souvent se guérissent spontanément après le septième accès, et que l'on a regardées comme dépuratoires (4), c'est-à-dire, comme propres à détruire des germes de maladie plus ou moins développés. Le quinquina et les autres fébrifuges ne peuvent être utiles contre ces fièvres, que lorsque les boissons délayantes, les tempérans et la saignée, si la violence des symptômes en rend l'emploi

---

(1) *Selle, loc. cit., p.* 344, *intermittens inflammatoria.*

(2) Je ne veux pas dire que les fièvres intermittentes tierces soient toujours inflammatoires : ces fièvres sont le plus généralement des fièvres bilieuses ; mais parmi les intermittentes, ce sont celles qui se présentent le plus souvent avec les caractères des fièvres inflammatoires.

(3) *Oper. med., t. I, p.* 48 ; *Stoll, Aphor. de cognos. et cur. febr., p.* 113.

(4) *Huxham, lib. cit., p.* 28 ; *Burserius, loc. cit., p.* 224.

nécessaire, ont détruit l'élément inflammatoire.

Ramazzini (1) a décrit une constitution épidémique dans laquelle régnaient des fièvres intermittentes tierces qui, après une ou deux saignées, se terminaient le septième jour par les sueurs. Baillou (2), Baglivi (3), Pringle (4), Huxham (5), Quarin, Piquer et plusieurs autres observateurs ont parlé de fièvres du même genre, et qui présentaient les mêmes indications. Il est remarquable que ces fièvres intermittentes inflammatoires ont une tendance particulière à se changer en continues, lorsque l'on a négligé dans le principe l'emploi des moyens anti-phlogistiques (6) : et cette circonstance peut servir à prouver que l'état inflammatoire est alors intimément uni à la nature de la maladie, puisque l'on sait que le type continu est le type naturel des fièvres inflammatoires en général.

Quoique le type tierce soit le plus ordinaire aux fièvres inflammatoires intermittentes, il n'est cependant pas le seul qu'elles puissent prendre. Elles

---

(1) *Constitut. epidem. Mutin., dissert.* 2, *de constitut.*, *ann.* 1691, *par. XXXIV.*

(2) *Oper. med*, *t. II*, *p.* 17.

(3) *Prax. med.*, *t. I*, *cap. II*, *p.* 7.

(4) *Lib. cit.*, *p.* 215.

(5) *Lib. cit.*, *p.* 27.

(6) *Burserius*, *loc. cit.*, *p.* 181.

ont souvent un type double tierce, lorsqu'elles dégénèrent en continues. Elles se présentent aussi quelquefois, quoique plus rarement, sous le type quarte (1) : et dans ces cas, il faut en général être plus réservé sur l'usage de la saignée et des moyens anti-phlogistiques.

Les fièvres intermittentes inflammatoires peuvent, comme les fièvres continues du même ordre, se trouver réunies à d'autres maladies aiguës ou chroniques. Lorsque cette réunion ne forme qu'une simple complication, c'est-à-dire, lorsque les deux maladies dépendant de causes différentes, n'ont entre elles d'autres rapports que celui d'exister en même temps chez le même individu, elles suivent chacune leur marche naturelle, ou exercent mutuellement l'une sur l'autre une influence plus ou moins remarquable, laquelle, ainsi que je l'ai déjà fait observer, peut être avantageuse ou nuisible selon que la fièvre, par sa nature, tend à contrarier le développement, ou à exaspérer les symptômes de l'autre maladie (2).

Il paraît difficile de concevoir comment des fièvres intermittentes peuvent se réunir sous le rapport de fièvres concomittantes, à des affec-

---

(1) *Huxham, lib. cit., p.* 26, 30 ; *Burserius, lib. cit., p.* 257 ; *Pinel, Nosogr. phil., t. I, p.* 26.

(2) Voy. page 401 de ce supplément.

tions ou à des inflammations locales. Il est en effet de la nature de ces dernières affections, lorsqu'elles sont établies, de parcourir leurs périodes sans intermission ni rémission ; et l'on ne peut point expliquer par quelle cause les symptômes de ces affections locales, portés au plus haut degré d'intensité pendant le paroxisme d'une fièvre intermittente, cessent entièrement pendant l'apirexie, pour reparaître de nouveau au paroxisme suivant, et ainsi de suite. Cependant on ne peut se refuser à l'évidence des faits de ce genre qui se trouvent décrits en grand nombre dans les écrits des observateurs. On a vu très-souvent la pleurésie, par exemple, suivre ainsi la marche périodique des fièvres tierces (1).

Ces alternatives remarquables de repos et d'apparition des symptômes d'une affection locale, unie à une fièvre intermittente, sont un signe certain que cette affection ne forme avec la fièvre qu'une même maladie ; et que cette fièvre est une véritable fièvre concomittante. Car, dans les cas de simple complication, l'affection locale n'a point d'intermissions : elle suit sa marche naturelle; et quoique dans le traitement on doive, autant qu'il est possible, combattre en même temps les

---

(1) *Vallesius, Comm. in lib. I; Epidem. Hipp., p.* 58 ; *Sarcone, lib. cit., t. I, p.* 211 ; *Sauvages, Cl.* 2, *O.* 3, *G.* 10, *sp.* 4, *Tertiana pleuritica ; Cl.* 3, *O.* 2, *G.* 13, *sp.* 13, *Pleuritis periodica ; Selle, Rud. pyret., p.* 345.

deux élémens de la maladie, on peut cependant, s'il en est un qui présente un pressant danger, l'attaquer séparément et négliger pour un temps celui dont les indications sont moins importantes.

Dans les cas contraires, et lorsque l'affection locale est entièrement subordonnée à la fièvre intermittente, le traitement est souvent beaucoup plus difficile. Quelquefois les symptômes de l'affection locale sont purement nerveux et ne tiennent à aucune affection organique ou matérielle de la partie qui paraît profondément affectée, mais qui ne l'est réellement que par un mode particulier de lésion de ces facultés vitales ou de ses nerfs. La fièvre est alors du genre des fièvres intermittentes pernicieuses; et le quinquina, donné à haute dose, peut seul dissiper le danger qui menace le malade (1).

Mais il n'en est pas toujours ainsi. On a vu de véritables inflammations d'organes essentiels à la vie, être subordonnées à la marche périodique des fièvres intermittentes. Dans ces cas, l'inflammation, surtout dans son premier période, contre-indique évidemment l'emploi du quinquina et des fébrifuges. On doit donc s'oc-

---

(1) *Morton, Pyretol., cap. IX, De proteiform. febr. interm. genio. Histor.* 21; *Torti, Therapeut. special., p.* 426; Alibert, Dissert. sur les fièvres intermitt. pernicieuses, pag. 37.

cuper d'abord des moyens d'en modérer l'intensité et d'en favoriser la solution. Ces moyens peuvent suffire si la fièvre ne présente elle-même aucun mauvais caractère. Mais lorsque les symptômes de l'inflammation locale sont très-violens, et que la fièvre intermittente, à raison des symptômes graves dont elle s'accompagne, exige des secours prompts, il est presque impossible de satisfaire en même-temps avec avantage à ces indications opposées ; et ces maladies sont alors le plus souvent mortelles (1).

---

(1) *V.* Hoffmann, *Med. rat. syst.*, *t. IV*, *par. I*, *sect. II*, *cap. III*, *obs.* 2 ; *De Haën*, *Rat. med.*, *t. IV*, *De febr. divis.*, *p.* 109 ; *Burserius*, *lib. cit.*, *t. I*, *p.* 245.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE Ier. *Fièvre éphémère.* Page 1.

CHAPITRE II. *Fièvre éphémère prolongée.* 25.

CHAPITRE III. *Fièvre inflammatoire.* 46.

CHAPITRE IV. *Traitement de la fièvre inflammatoire.* 69.

CHAPITRE V. *Saignée dans son effet révulsif.* 85.

CHAPITRE VI. *Analogie entre la chaleur animale et la chaleur de combustion.* 109.

CHAPITRE VII. *Suite du traitement de la fièvre inflammatoire.* 125.

CHAPITRE VIII. *Terminaisons de la fièvre inflammatoire.* 146.

CHAPITRE IX. *Accidens étrangers qui se joignent à la fièvre phlogistique ou inflammatoire.* 164.

CHAPITRE X. *Complication de la fièvre inflammatoire avec la saburre des premières voies.* 184.

CHAPITRE XI. *Hypothèses sur les inflammations locales, leur analogie avec la fièvre inflammatoire générale.* 205.

CHAPITRE XII. *Pneumonie inflammatoire.* 222.

CHAPITRE XIII. *Terminaisons de la pneumonie inflammatoire.* 249.

CHAPITRE XIV. *Traitement de la pneumonie inflammatoire.* 274.

CHAPITRE XV. *Suite du traitement de la pneumonie inflammatoire.* 298.

CHAPITRE XVI. *Rapports entre l'affection phlogistique et l'affection bilieuse, etc.* 320.

Supplément de l'Éditeur. Page 343.

Fièvre éphémère. 345.

Fièvres inflammatoires. 357.

Fièvres inflammatoires continues. 358.

Fièvre inflammatoire continue, simple. 361.

Espèces concomitantes. 373.

Espèces symptomatiques. 391.

Espèces compliquées. 399.

Fièvres inflammatoires rémittentes. 408.

Fièvres inflammatoires intermittentes. 414.

ERRATA.

Page 11, *ligne* 20, *sic quæ*,	*lisez, sicque*
27, *note*, *lig. dernière, vest.*	*vers.*
62, *ligne* 17, que les autres	que dans les autres
64, *note*, *ligne* 1, *id*	*in*
88, *note*, *ligne* 4, *aquæle*	*æquale*
136, *note*, *ligne* 7, *attentæ*	*attenta*
185, *ligne* 26, à avorter	à faire avorter
187, *note*, *ligne* 7, *crocæ*	*croceæ*
237, *ligne* 2, stercoreuse	stertoreuse
261, *lig* 14 et 15, *man. clini.*	Médec. clin.
270, *ligne* 14, du saug	de sang
328, *note*, *ligne* 6, *et*	*est*
368, *ligne* 3, puisse	peut
Id., *ligne* 6, peut	puisse
401, *lig.* 9, les fièvres les plus simples, telles,	les fièvres, les plus simples telles